This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Minto

Lettres

J. 4.

~~UNS. 104 G. 23~~

VM3, L. 1758

95

Montesquieu
C. S.

LETTRES

PERSANES.

Nouvelle édition, revue, corrigée & considérablement augmentée par l'Auteur.

TOME I.

A AMSTERDAM ET A LEIPSICK.

Chez Arkstée & Merkus.

M. DCC. LVIII.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
3 JUL 1950
OF OXFORD
LIBRARY

QUELQUES REFLEXIONS

SUR

LES LETTRES PERSANES.

Rien n'a plu davantage dans les lettres perſanes, que d'y trouver, ſans y penſer, une eſpèce de roman. On en voit le commencement, le progrès, la fin : les divers perſonnages ſont placés dans une chaîne qui les lie. A meſure qu'ils font un plus long ſéjour en Europe, les mœurs de cette partie du monde prennent, dans leur tête, un air moins merveilleux & moins biſarre : & ils ſont plus ou moins frappés de ce biſarre & de ce merveilleux, ſuivant la différence de leurs caractères. D'un autre coté, le déſordre croît dans le ſerrail d'Aſie, à proportion de la longueur de l'abſence d'Uſbek ; c'eſt-à-dire, à meſure que la fureur augmente, & que l'amour diminue.

D'ailleurs, ces ſortes de romans réuſſiſſent ordinairement, parce que l'on rend compte ſoi-même de ſa ſituation actuelle ; ce qui fait plus ſentir les paſſions, que tous les récits qu'on en pourroit faire. Et c'eſt

une des causes du succès de quelques ouvrages charmans qui ont paru depuis les lettres persanes.

Enfin, dans les romans ordinaires, les digressions ne peuvent être permises que lorsqu'elles forment elles-mêmes un nouveau roman. On n'y sçauroit mêler de raisonnemens, parce qu'aucuns des personnages n'y ayant été assemblés pour raisonner, cela choqueroit le dessein & la nature de l'ouvrage. Mais, dans la forme de lettres, où les acteurs ne sont pas choisis, & où les sujets qu'on traite ne sont dépendans d'aucun dessein ou d'aucun plan déjà formé, l'auteur s'est donné l'avantage de pouvoir joindre de la philosophie, de la politique & de la morale, à un roman; & de lier le tout par une chaîne secrette &, en quelque façon, inconnue.

Les lettres persanes eurent d'abord un débit si prodigieux, que les libraires mirent tout en usage pour en avoir des suites. Ils alloient tirer par la manche tous ceux qu'ils rencontroient: Monsieur, *disoient-ils*, faites-moi des lettres persanes.

Mais ce que je viens de dire suffit pour faire voir qu'elles ne sont susceptibles d'aucune suite, encore moins d'aucun mélange avec des lettres écrites d'une autre main,

quelqu'ingénieuſes qu'elles puiſſent être.

Il y a quelques traits que bien des gens ont trouvés trop hardis. Mais ils ſont priés de faire attention à la nature de cet ouvrage. Les Perſans, qui doivent y jouer un ſi grand rôle, ſe trouvoient tout-à-coup tranſplantés en Europe, c'eſt-à-dire, dans un autre univers. Il y avoit un temps où il falloit néceſſairement les repréſenter pleins d'ignorance & de préjugés. On n'étoit attentif qu'à faire voir la génération & le progrès de leurs idées. Leurs premières penſées devoient être ſingulières : il ſembloit qu'on n'avoit rien à faire qu'à leur donner l'eſpèce de ſingularité qui peut compatir avec de l'eſprit. On n'avoit à peindre que le ſentiment qu'ils avoient eu à chaque choſe qui leur avoit paru extraordinaire. Bien loin qu'on penſât à intéreſſer quelque principe de notre religion, on ne ſe ſoupçonnoit pas même d'imprudence. Ces traits ſe trouvent toujours liés avec le ſentiment de ſurpriſe & d'étonnement, & point avec l'idée d'examen, & encore moins avec celle de critique. En parlant de notre religion, ces Perſans ne devoient pas paroître plus inſtruits que lorſqu'ils parloient de nos coutumes & de nos uſages. Et, s'ils trouvent quelquefois nos dogmes ſinguliers, cette ſingularité eſt toujours marquée au coin de la

parfaite ignorance des liaisons qu'il y a entre ces dogmes & nos autres vérités.

On fait cette justification par amour pour ces grandes vérités, indépendamment du respect pour le genre humain, que l'on n'a certainement pas voulu frapper par l'endroit le plus tendre. On prie donc le lecteur de ne pas cesser un moment de regarder les traits dont je parle comme des effets de la surprise de gens qui devoient en avoir, ou comme des paradoxes faits par des hommes qui n'étoient pas même en état d'en faire. Il est prié de faire attention que tout l'agrément consistoit dans le contraste éternel entre les choses réelles, & la manière singulière, naïve, ou bisarre, dont elles étoient apperçues. Certainement la nature & le dessein des lettres persanes sont si à découvert, qu'elles ne tromperont jamais que ceux qui voudront se tromper eux-mêmes.

LETTRES PERSANES.

INTRODUCTION.

Je ne fais point d'épître dédicatoire, & je ne demande point de protection pour ce livre : on le lira, s'il eſt bon ; &, s'il eſt mauvais, je ne me ſoucie pas qu'on le liſe.

J'ai détaché ces premières lettres, pour eſſayer le goût du public : j'en ai un grand nombre d'autres dans mon porte-feuille, que je pourrai lui donner dans la ſuite.

Mais, c'eſt à condition que je ne ſerai pas connu : car, ſi l'on vient à ſçavoir mon nom, dès ce moment je me tais. Je connois une femme qui marche aſſez bien, mais qui boite dès qu'on la regarde. C'eſt aſſez des défauts de l'ouvrage, ſans que je préſente encore à la critique ceux de ma perſonne. Si l'on ſçavoit qui je ſuis, on

diroit: Son livre jure avec ſon caractère; il devroit employer ſon temps à quelque choſe de mieux; cela n'eſt pas digne d'un homme grave. Les critiques ne manquent jamais ces ſortes de réflexions, parce qu'on les peut faire ſans eſſayer beaucoup ſon eſprit.

Les Persans qui écrivent ici étoient logés avec moi; nous paſſions notre vie enſemble. Comme ils me regardoient comme un homme d'un autre monde, ils ne me cachoient rien. En effet, des gens tranſplantés de ſi loin ne pouvoient plus avoir de ſecrets. Ils me communiquoient la plupart de leurs lettres; je les copiai. J'en ſurpris même quelques-unes, dont ils ſe ſeroient bien gardé de me faire confidence, tant elles étoient mortifiantes pour la vanité & la jalouſie perſane.

Je ne fais donc que l'office de traducteur: toute ma peine a été de mettre l'ouvrage à nos mœurs. J'ai ſoulagé le lecteur du langage aſiatique, autant que je l'ai pu, & l'ai ſauvé d'une infinité d'expreſſions ſublimes, qui l'auroient ennuyé juſques dans les nues.

Mais ce n'eſt pas tout ce que j'ai fait pour lui. J'ai retranché les longs complimens, dont les orientaux ne ſont pas

moins prodigues que nous; & j'ai passé un nombre infini de ces minuties, qui ont tant de peine à soutenir le grand jour, & qui doivent toujours mourir entre deux amis.

Si la plupart de ceux qui nous ont donné des recueils de lettres avoient fait de même, ils auroient vu leurs ouvrages s'évanouir.

Il y a une chose qui m'a souvent étonné; c'est de voir ces Persans quelquefois aussi instruits que moi-même des mœurs & des manières de la nation, jusqu'à en connoître les plus fines circonstances, & à remarquer des choses qui, je suis sûr, ont échappé à bien des Allemands qui ont voyagé en France. J'attribue cela au long séjour qu'ils y ont fait: sans compter qu'il est plus facile à un Asiatique de s'instruire des mœurs des François dans un an, qu'il ne l'est à un François de s'instruire des mœurs des Asiatiques dans quatre; parce que les uns se livrent autant que les autres se communiquent peu.

L'usage a permis à tout traducteur, & même au plus barbare commentateur, d'orner la tête de sa version, ou de sa glose, du panégyrique de l'original, & d'en relever l'utilité, le mérite & l'excel-

lence. Je ne l'ai point fait : on en devinera facilement les raisons. Une des meilleures est que ce seroit une chose très-ennuyeuse, placée dans un lieu déjà très-ennuyeux de lui-même, je veux dire une préface.

LETTRE PREMIERE.

USBEK *à ſon ami* RUSTAN.

A Iſpahan.

NOus n'avons ſéjourné qu'un jour à Com. Lorſque nous eûmes fait nos dévotions ſur le tombeau de la vierge qui a mis au monde douze prophètes, nous nous remîmes en chemin ; & hier, vingt-cinquième jour de notre départ d'Iſpahan, nous arrivâmes à Tauris.

Rica & moi ſommes peut-être les premiers, parmi les Perſans, que l'envie de ſçavoir ait fait ſortir de leur pays, & qui aient renoncé aux douceurs d'une vie tranquille, pour aller chercher laborieuſement la ſageſſe.

Nous ſommes nés dans un royaume floriſſant ; mais nous n'avons pas cru que ſes bornes fuſſent celles de nos connoiſſances, & que la lumière orientale dût ſeule nous éclairer.

Mande-moi ce que l'on dit de notre voyage ; ne me flatte point : je ne compte pas ſur un grand nombre d'approbateurs. Adreſſe ta lettre à Erzeron, où je ſéjournerai quelque temps. Adieu, mon cher Ruſtan. Sois aſſuré qu'en quelque lieu du monde où je ſois, tu as un ami fidèle.

De Tauris, le 15 de la lune de Saphar 1711.

LETTRE II.

USBER *au* PREMIER EUNUQUE NOIR.

A son serrail d'Ispahan.

TU es le gardien fidèle des plus belles femmes de Perse : je t'ai confié ce que j'avois dans le monde de plus cher : tu tiens en tes mains les clefs de ces portes fatales qui ne s'ouvrent que pour moi. Tandis que tu veilles sur ce dépôt précieux de mon cœur, il se repose & jouit d'une sécurité entière. Tu fais la garde dans le silence de la nuit, comme dans le tumulte du jour. Tes soins infatigables soutiennent la vertu, lorsqu'elle chancelle. Si les femmes que tu gardes vouloient sortir de leur devoir, tu leur en ferois perdre l'espérance. Tu es le fléau du vice, & la colomne de la fidélité.

Tu leur commandes, & leur obéis ; tu exécutes aveuglément toutes leurs volontés, & leur fais exécuter de même les loix du serrail : tu trouves de la gloire à leur rendre les services les plus vils : tu te soumets, avec respect & avec crainte, à leurs ordres légitimes : tu les sers comme l'esclave de leurs esclaves. Mais, par un retour d'empire, tu commandes en maître comme moi-même, quand tu crains le relâchement des loix de la pudeur & de la modestie.

Souviens-toi toujours du néant d'où je t'ai fait sortir, lorsque tu étois le dernier de mes esclaves, pour te mettre en cette place, & te confier les délices de mon cœur : tiens-toi dans un profond abaissement auprès de celles qui partagent mon amour ; mais fais leur, en même temps, sentir leur extrême dépendance. Procure-leur tous les plaisirs qui peuvent être innocens : trompe leurs inquiétudes : amuse-les par la musique, les danses, les boissons délicieuses : persuade-leur de s'assembler souvent. Si elles veulent aller à la campagne, tu peux les y mener : mais fais faire main-basse sur tous les hommes qui se présenteront devant elles. Exhorte-les à la propreté, qui est l'image de la netteté de l'ame. Parle-leur quelquefois de moi. Je voudrois les revoir dans ce lieu charmant qu'elles embellissent. Adieu.

De Tauris, le 18 de la lune de Saphar 1711.

LETTRE III.

ZACHI *à* USBEK.

A Tauris.

Nous avons ordonné au chef des eunuques de nous mener à la campagne ; il te dira qu'aucun accident ne nous est arrivé. Quand il fallut traverser la rivière & quitter nos litières,

nous nous mîmes, selon la coutume, dans des boëtes : deux esclaves nous portèrent sur leurs épaules, & nous échappâmes à tous les regards.

Comment aurois-je pu vivre, cher Usbek, dans ton serrail d'Ispahan ? dans ces lieux qui, me rappellant sans cesse mes plaisirs passés, irritoient tous les jours mes desirs avec une nouvelle violence ? J'errois d'appartemens en appartemens, te cherchant toujours, & ne te trouvant jamais ; mais rencontrant par-tout un cruel souvenir de ma félicité passée. Tantôt je me voyois en ce lieu où, pour la première fois de ma vie, je te reçus dans mes bras ; tantôt dans celui où tu décidas cette fameuse querelle entre tes femmes : Chacune de nous se prétendoit supérieure aux autres en beauté ; nous nous présentâmes devant toi, après avoir épuisé tout ce que l'imagination peut fournir de parures & d'ornemens : tu vis avec plaisir les miracles de notre art ; tu admiras jusqu'où nous avoit porté l'ardeur de te plaire. Mais tu fis bientôt céder ces charmes empruntés à des graces plus naturelles ; tu détruisis tout notre ouvrage : il fallut nous dépouiller de ces ornemens, qui t'étoient devenus incommodes ; il fallut paroître à ta vue dans la simplicité de la nature. Je comptai pour rien la pudeur ; je ne pensai qu'à ma gloire. Heureux Usbek ! que de charmes furent étalés à tes yeux ! Nous te vîmes longtemps errer d'enchantemens en

enchantemens : ton ame incertaine demeura longtemps ſans ſe fixer : chaque grace nouvelle te demandoit un tribut : nous fûmes en un moment toutes couvertes de tes baiſers : tu portas tes curieux regards dans les lieux les plus ſecrets : tu nous fis paſſer, en un inſtant, dans mille ſituations différentes : toujours de nouveaux commandemens, & une obéiſſance toujours nouvelle. Je te l'avoue, Uſbek ; une paſſion encore plus vive que l'ambition me fit ſouhaiter de te plaire. Je me vis inſenſiblement devenir la maîtreſſe de ton cœur : tu me pris, tu me quittas ; tu revins à moi, & je ſçus te retenir : le triomphe fut tout pour moi, & le déſeſpoir pour mes rivales : il nous ſembla que nous fuſſions ſeuls dans le monde ; tout ce qui nous entouroit ne fut plus digne de nous occuper. Plût au ciel que mes rivales euſſent eu le courage de reſter témoins de toutes les marques d'amour que je reçus de toi ! Si elles avoient vu mes tranſports, elles auroient ſenti la différence qu'il y a de mon amour au leur ; elles auroient vu que, ſi elles pouvoient diſputer avec moi de charmes, elles ne pouvoient pas diſputer de ſenſibilité .... Mais où ſuis-je ? Où m'emmène ce vain récit ? C'eſt un malheur de n'être point aimée ; mais c'eſt un affront de ne l'être plus. Tu nous quittes, Uſbek, pour aller errer dans des climats barbares. Quoi ! tu comptes pour rien l'avantage d'être aimé ? Hélas ! tu ne ſçais pas même ce que tu perds.

Je pouſſe des ſoupirs qui ne ſont point entendus ; mes larmes coulent, & tu n'en jouis pas ; il ſemble que l'amour reſpire dans le ſerrail, & ton inſenſibilité t'en éloigne ſans ceſſe ! Ah ! mon cher Uſbek, ſi tu ſçavois être heureux !

Du ſerrail de Fatmé, le 21 de la lune de Maharram 1711.

LETTRE IV.

ZEPHIS *à* USBEK.

A Erzeron.

ENFIN ce monſtre noir a réſolu de me déſeſpérer. Il veut, à toute force, m'ôter mon eſclave Zélide, Zélide qui me ſert avec tant d'affection, & dont les adroites mains portent par-tout les ornemens & les graces. Il ne lui ſuffit pas que cette ſéparation ſoit douloureuſe ; il veut encore qu'elle ſoit déshonorante. Le traître veut regarder comme criminels les motifs de ma confiance : &, parce qu'il s'ennuie derrière la porte, où je le renvoie toujours, il oſe ſuppoſer qu'il a entendu ou vu des choſes, que je ne ſçais pas même imaginer. Je ſuis bien malheureuſe ! Ma retraite, ni ma vertu, ne ſçauroient me mettre à l'abri de ſes ſoupçons extravagans : un vil eſclave vient m'attaquer juſques dans ton cœur, & il faut que je m'y défende. Non : j'ai trop de reſpect pour moi-même, pour deſcendre

juſques à des juſtifications : je ne veux d'autre garant de ma conduite, que toi-même, que ton amour, que le mien ; &, s'il faut te le dire, cher Uſbek, que mes larmes.

Du ſerrail de Fatmé, le 19 de la lune de Maharram 1711.

LETTRE V.

RUSTAN *à* USBEK.

A Erzeron.

TU es le ſujet de toutes les converſations d'Iſpahan ; on ne parle que de ton départ. Les uns l'attribuent à une légèreté d'eſprit, les autres à quelque chagrin : tes amis ſeuls te défendent, & ils ne perſuadent perſonne. On ne peut comprendre que tu puiſſes quitter tes femmes, tes parens, tes amis, ta patrie, pour aller dans des climats inconnus aux Perſans. La mère de Rica eſt inconſolable ; elle te demande ſon fils, que tu lui as, dit-elle, enlevé. Pour moi, mon cher Uſbek, je me ſens naturellement porté à approuver tout ce que tu fais : mais je ne ſçaurois te pardonner ton abſence ; &, quelques raiſons que tu m'en puiſſes donner, mon cœur ne les goûtera jamais. Adieu. Aime-moi toujours.

D'Iſpahan, le 28 de la lune de Rébiab, 1, 1711.

LETTRE VI.

USBEK *à son ami* NESSIR.

A Ispahan.

A UNE journée d'Erivan, nous quittâmes la Perse, pour entrer dans les terres de l'obéissance des Turcs. Douze jours après, nous arrivâmes à Erzeron, où nous séjournerons trois ou quatre mois.

Il faut que je te l'avoue, Nessir: j'ai senti une douleur secrète, quand j'ai perdu la Perse de vue, & que je me suis trouvé au milieu des perfides Osmanlins. A mesure que j'entrois dans les pays de ces profanes, il me sembloit que je devenois profane moi-même.

Ma patrie, ma famille, mes amis, se sont présentés à mon esprit: ma tendresse s'est réveillée: une certaine inquiétude a achevé de me troubler, & m'a fait connoître que, pour mon repos, j'avois trop entrepris.

Mais ce qui afflige le plus mon cœur, ce sont mes femmes. Je ne puis penser à elles, que je ne sois dévoré de chagrins.

Ce n'est pas, Nessir, que je les aime: je me trouve, à cet égard dans une insensibilité qui ne me laisse point de desirs. Dans le nombreux serrail où j'ai vécu, j'ai prévenu l'amour, & l'ai détruit par lui-même: mais, de ma froideur même, il sort une jalousie

ſecrète qui me dévore. Je vois une troupe de femmes laiſſées preſque à elles-mêmes ; je n'ai que des ames lâches qui m'en répondent. J'aurois peine à être en ſureté, ſi mes eſclaves étoient fidèles : que ſera-ce, s'ils ne le ſont pas? Quelles triſtes nouvelles peuvent m'en venir dans les pays éloignés que je vais parcourir ! C'eſt un mal où mes amis ne peuvent porter de remède : c'eſt un lieu dont ils doivent ignorer les triſtes ſecrets ; & qu'y pourroient-ils faire? N'aimerois-je pas mille fois mieux une obſcure impunité, qu'une correction éclatante ? Je dépoſe en ton cœur tous mes chagrins, mon cher Neſſir : c'eſt la ſeule conſolation qui me reſte, dans l'état où je ſuis.

D'Erzeron, le 10 de la lune de Rebiab, 2, 1711.

LETTRE VII.

FATMÉ *à* USBEK.

A Erzeron.

IL y a deux mois que tu es parti, mon cher Uſbek ; &, dans l'abattement où je ſuis, je ne puis pas me le perſuader encore. Je cours tout le ſerrail, comme ſi tu y étois ; je ne ſuis point déſabuſée. Que veux-tu que devienne une femme qui t'aime ; qui étoit accoutumée à te tenir dans ſes bras ; qui n'é-

toit occupée que du ſoin de te donner des preuves de ſa tendreſſe; libre par l'avantage de ſa naiſſance, eſclave par la violence de ſon amour?

Quand je t'épouſai, mes yeux n'avoient point encore vu le viſage d'un homme: tu es le ſeul encore dont la vue m'ait été permiſe *: car je ne mets pas au rang des hommes ces eunuques affreux, dont la moindre imperfection eſt de n'être point hommes. Quand je compare la beauté de ton viſage avec la difformité du leur, je ne puis m'empêcher de m'eſtimer heureuſe. Mon imagination ne me fournit point d'idée plus raviſſante, que les charmes enchanteurs de ta perſonne. Je te le jure, Uſbek; quand il me ſeroit permis de ſortir de ce lieu, où je ſuis enfermée par la néceſſité de ma condition; quand je pourrois me dérober à la garde qui m'environne; quand il me ſeroit permis de choiſir parmi tous les hommes qui vivent dans cette capitale des nations; Uſbek, je te le jure, je ne choiſirois que toi. Il ne peut y avoir que toi dans le monde qui mérite d'être aimé.

Ne penſe pas que ton abſence m'ait fait négliger une beauté qui t'eſt chère. Quoique je ne doive être vue de perſonne, & que les ornemens dont je me pare ſoient inuti-

* Les femmes perſanes ſont beaucoup plus étroitement gardées, que les femmes turques, & les femmes indiennes.

les à ton bonheur, je cherche cependant à m'entretenir dans l'habitude de plaire : je ne me couche point que je ne me sois parfumée des essences les plus délicieuses. Je me rappelle ce temps heureux, où tu venois dans mes bras ; un songe flatteur, qui me séduit, me montre ce cher objet de mon amour ; mon imagination se perd dans ses desirs, comme elle se flatte dans ses espérances. Je pense quelquefois que, dégoûté d'un pénible voyage, tu vas revenir à nous : la nuit se passe dans des songes, qui n'appartiennent ni à la veille ni au sommeil : je te cherche à mes côtés, & il me semble que tu me fuis : enfin le feu, qui me dévore, dissipe lui-même ces enchantemens & rappelle mes esprits. Je me trouve pour lors si animée.... Tu ne le croirois pas, Usbek ; il est impossible de vivre dans cet état ; le feu coule dans mes veines. Que ne puis-je t'exprimer ce que je sens si bien ! & comment sens-je si bien ce que je ne puis t'exprimer ? Dans ces momens, Usbek, je donnerois l'empire du monde pour un seul de tes baisers. Qu'une femme est malheureuse d'avoir des desirs si violens, lorsqu'elle est privée de celui qui peut seul les satisfaire ; que, livrée à elle-même, n'ayant rien qui puisse la distraire, il faut qu'elle vive dans l'habitude des soupirs & dans la fureur d'une passion irritée ; que, bien loin d'être heureuse, elle n'a pas même l'avantage de servir à la félicité d'un autre ; ornement inutile d'un

ſerrail, gardée pour l'honneur, & non pas pour le bonheur de ſon époux!

Vous êtes bien cruels, vous autres hommes! Vous êtes charmés que nous ayons des paſſions que nous ne puiſſions pas ſatisfaire: vous nous traitez comme ſi nous étions inſenſibles; & vous ſeriez bien fâchés que nous le fuſſions: vous croyez que nos deſirs, ſi longtemps mortifiés, ſeront irrités à votre vue. Il y a de la peine à ſe faire aimer; il eſt plus court d'obtenir du déſeſpoir de nos ſens ce que vous n'oſez attendre de votre mérite.

Adieu, mon cher Uſbek, adieu. Compte que je ne vis que pour t'adorer: mon ame eſt toute pleine de toi; & ton abſence, bien loin de te faire oublier, animeroit mon amour, s'il pouvoit devenir plus violent.

Du ſerrail d'Iſpahan, le 12 de la lune de Rebiab, 1, 1711.

LETTRE VIII.

USBEK *à ſon ami* RUSTAN.

A Iſpahan.

TA lettre m'a été remiſe à Erzeron, où je ſuis. Je m'étois bien douté que mon départ feroit du bruit; je ne m'en ſuis point mis en peine. Que veux-tu que je ſuive? la prudence de mes ennemis, ou la mienne?

Je partis à la cour dès ma plus tendre jeunesse. Je le puis dire, mon cœur ne s'y corrompit point : je formai même un grand dessein, j'osai y être vertueux. Dès que je connus le vice, je m'en éloignai ; mais je m'en approchai ensuite, pour le démasquer. Je portai la vérité jusques aux pieds du trône ; j'y parlai un langage jusqu'alors inconnu : je déconcertai la flatterie, & j'étonnai en même temps les adorateurs & l'idole.

Mais, quand je vis que ma sincérité m'avoit fait des ennemis ; que je m'étois attiré la jalousie des ministres, sans avoir la faveur du prince ; que, dans une cour corrompue, je ne me soutenois plus que par une foible vertu, je résolus de la quitter. Je feignis un grand attachement pour les sciences ; &, à force de le feindre, il me vint réellement. Je ne me mêlai plus d'aucunes affaires ; & je me retirai dans une maison de campagne. Mais ce parti même avoit ses inconvéniens : je restois toujours exposé à la malice de mes ennemis, & je m'étois presque ôté les moyens de m'en garantir. Quelques avis secrets me firent penser à moi sérieusement : je résolus de m'exiler de ma patrie ; & ma retraite même de la cour m'en fournit un prétexte plausible. J'allai au roi ; je lui marquai l'envie que j'avois de m'instruire dans les sciences de l'occident ; je lui insinuai qu'il pourroit tirer de l'utilité de mes voyages : je trouvai grace devant ses yeux ; je partis,

& je dérobai une victime à mes ennemis.

Voilà, Ruſtan, le véritable motif de mon voyage. Laiſſe parler Iſpahan; ne me défens que devant ceux qui m'aiment. Laiſſe à mes ennemis leurs interprétations malignes : je ſuis trop heureux que ce ſoit le ſeul mal qu'ils me puiſſent faire.

On parle de moi à préſent: peut-être ne ſerai-je que trop tôt oublié, & que mes amis.... Non, Ruſtan, je ne veux point me livrer à cette triſte penſée: je leur ſerai toujours cher; je compte ſur leur fidélité, comme ſur la tienne.

D'Erzeron, le 20 de la lune de Gemmadi, 2, 1711.

LETTRE IX.

LE PREMIER EUNUQUE *à* IBBI.

A Erzeron.

TU ſuis ton ancien maître dans ſes voyages; tu parcours les provinces & les royaumes; les chagrins ne ſçauroient faire d'impreſſion ſur toi: chaque inſtant te montre des choſes nouvelles; tout ce que tu vois te récrée, & te fait paſſer le temps ſans le ſentir.

Il n'en eſt pas de même de moi, qui, enfermé dans une affreuſe priſon, ſuis toujours environné des mêmes objets, & dévoré des mêmes chagrins. Je gémis, accablé ſous le poids

poids des soins & des inquiétudes de cinquante années ; &, dans le cours d'une longue vie, je ne puis pas dire avoir eu un jour serein & un moment tranquille.

Lorsque mon premier maître eut formé le cruel projet de me confier ses femmes, & m'eut obligé, par des séductions soutenues de mille menaces, de me séparer pour jamais de moi-même ; las de servir dans les emplois les plus pénibles, je comptai sacrifier mes passions à mon repos & à ma fortune. Malheureux que j'étois ! mon esprit préoccupé me faisoit voir le dédommagement, & non pas la perte : j'espérois que je serois délivré des atteintes de l'amour, par l'impuissance de le satisfaire. Hélas ! on éteignit en moi l'effet des passions, sans en éteindre la cause ; &, bien loin d'en être soulagé, je me trouvai environné d'objets qui les irritoient sans cesse. J'entrai dans le serrail, où tout m'inspiroit le regret de ce que j'avois perdu : je me sentois animé à chaque instant : mille graces naturelles sembloient ne se découvrir à ma vue, que pour me désoler : pour comble de malheurs, j'avois toujours devant les yeux un homme heureux. Dans ce temps de trouble, je n'ai jamais conduit une femme dans le lit de mon maître, je ne l'ai jamais deshabillée, que je ne fois rentré chez moi la rage dans le cœur, & un affreux désespoir dans l'ame.

Voilà comme j'ai passé ma misérable jeu-

neſſe. Je n'avois de confident que moi-même. Chargé d'ennuis & de chagrins, il me les falloit dévorer : & ces mêmes femmes, que j'étois tenté de regarder avec des yeux ſi tendres, je ne les enviſageois qu'avec des regards ſévères : j'étois perdu, ſi elles m'euſſent pénétré ; quel avantage n'en auroient-elles pas pris !

Je me ſouviens qu'un jour que je mettois une femme dans le bain, je me ſentis ſi tranſporté, que je perdis entièrement la raiſon, & que j'oſai porter ma main dans un lieu redoutable. Je crus, à la première réflexion, que ce jour étoit le dernier de mes jours : je fus pourtant aſſez heureux pour échapper à mille morts : mais la beauté, que j'avois fait confidente de ma foibleſſe, me vendit bien cher ſon ſilence ; je perdis entièrement mon autorité ſur elle ; & elle m'a obligé depuis à des condeſcendances qui m'ont expoſé mille fois à perdre la vie.

Enfin, les feux de la jeuneſſe ont paſſé ; je ſuis vieux, & je me trouve, à cet égard, dans un état tranquille : je regarde les femmes avec indifférence ; & je leur rends bien tous leurs mépris, & tous les tourmens qu'elles m'ont fait ſouffrir. Je me ſouviens toujours que j'étois né pour les commander ; & il me ſemble que je redeviens homme, dans les occaſions où je leur commande encore. Je les hais, depuis que je les enviſage de ſens froid, & que ma raiſon me laiſſe voir

toutes leurs foibleſſes. Quoique je les garde pour un autre, le plaiſir de me faire obéir me donne une joie ſecrète : quand je les prive de tout, il me ſemble que c'eſt pour moi, & il m'en revient toujours une ſatisfaction indirecte : je me trouve dans le ſerrail comme dans un petit empire ; & mon ambition, la ſeule paſſion qui me reſte, ſe ſatisfait un peu. Je vois avec plaiſir que tout roule ſur moi, & qu'à tous les inſtans je ſuis néceſſaire. Je me charge volontiers de la haine de toutes ces femmes, qui m'affermit dans le poſte où je ſuis. Auſſi n'ont-elles pas affaire à un ingrat : elles me trouvent au-devant de tous leurs plaiſirs les plus innocens : je me préſente toujours à elles comme une barrière inébranlable : elles forment des projets, & je les arrête ſoudain : je m'arme de refus ; je me hériſſe de ſcrupules ; je n'ai jamais dans la bouche que les mots de devoir, de vertu, de pudeur, de modeſtie : je les déſeſpère, en leur parlant ſans ceſſe de la foibleſſe de leur ſexe, & de l'autorité du maître : je me plains enſuite d'être obligé à tant de ſévérité ; & je ſemble vouloir leur faire entendre que je n'ai d'autre motif que leur propre intérêt, & un grand attachement pour elles.

Ce n'eſt pas qu'à mon tour je n'aie un nombre infini de déſagrémens, & que tous les jours ces femmes vindicatives ne cherchent à renchérir ſur ceux que je leur don-

ne. Elles ont des revers terribles. Il y a, entre nous, comme un flux & un reflux d'empire & de soumission : elles font toujours tomber sur moi les emplois les plus humilians ; elles affectent un mépris qui n'a point d'exemple ; &, sans égard pour ma vieillesse, elles me font lever la nuit dix fois pour la moindre bagatelle : je suis accablé sans cesse d'ordres, de commandemens, d'emplois, de caprices : il semble qu'elles se relayent pour m'exercer, & que leurs fantaisies se succèdent. Souvent elles se plaisent à me faire redoubler de soins ; elles me font faire de fausses confidences : tantôt on vient me dire qu'il a paru un jeune homme au-tour de ces murs ; une autre fois, qu'on a entendu du bruit, ou bien qu'on doit rendre une lettre : tout ceci me trouble, & elles rient de ce trouble : elles sont charmées de me voir ainsi me tourmenter moi-même. Une autre fois, elles m'attachent derrière leur porte, & m'y enchaînent nuit & jour. Elles sçavent bien feindre des maladies, des défaillances, des frayeurs : elles ne manquent pas de prétexte pour me mener au point où elles veulent. Il faut, dans ces occasions, une obéissance aveugle & une complaisance sans bornes : un refus, dans la bouche d'un homme comme moi, seroit une chose inouie ; &, si je balançois à leur obéir, elles seroient en droit de me châtier. J'aimerois autant perdre la vie, mon cher Ibbi,

que de descendre à cette humiliation.

Ce n'est pas tout : je ne suis jamais sûr d'être un instant dans la faveur de mon maître : j'ai autant d'ennemies dans son cœur, qui ne songent qu'à me perdre : elles ont des quarts-d'heure où je ne suis point écouté, des quarts-d'heure où l'on ne refuse rien, des quarts-d'heure où j'ai toujours tort. Je mène dans le lit de mon maître des femmes irritées : crois-tu que l'on y travaille pour moi, & que mon parti soit le plus fort ? J'ai tout à craindre de leurs larmes, de leurs soupirs, de leurs embrassemens, & de leurs plaisirs même : elles sont dans le lieu de leurs triomphes ; leurs charmes me deviennent terribles ; les services présens effacent, dans un moment, tous mes services passés ; & rien ne peut me répondre d'un maître qui n'est plus à lui-même.

Combien de fois m'est-il arrivé de me coucher dans la faveur, & de me lever dans la disgrace ? Le jour que je fus fouetté si indignement au-tour du serrail, qu'avois-je fait ? Je laisse une femme dans les bras de mon maître : dès qu'elle le vit enflammé, elle versa un torrent de larmes ; elle se plaignit, & ménagea si bien ses plaintes, qu'elles augmentoient, à mesure de l'amour qu'elle faisoit naître. Comment aurois-je pu me soutenir dans un moment si critique ? Je fus perdu, lorsque je m'y attendois le moins ; je fus la victime d'une négociation amou-

reuſe, & d'un traité que les ſoupirs avoient fait. Voilà, cher Ibbi, l'état cruel dans lequel j'ai toujours vécu.

Que tu es heureux! tes ſoins ſe bornent uniquement à la perſonne d'Uſbek. Il t'eſt facile de lui plaire, & de te maintenir dans ſa faveur juſques au dernier de tes jours.

Du ſerrail d'Iſpahan, le dernier de la lune de Saphar 1711.

LETTRE X.

MIRZA *à ſon ami* UZBEK.

A Erzeron.

TU étois le ſeul qui pût me dédommager de l'abſence de Rica; & il n'y avoit que Rica qui pût me conſoler de la tienne. Tu nous manques, Uſbek; tu étois l'ame de notre ſociété. Qu'il faut de violence pour rompre les engagemens que le cœur & l'eſprit ontformés!

Nous diſputons ici beaucoup; nos diſputes roulent ordinairement ſur la morale. Hier on mit en queſtion, ſi les hommes étoient heureux par les plaiſirs & les ſatisfactions des ſens, ou par la pratique de la vertu? Je t'ai ſouvent oui dire que les hommes étoient nés pour être vertueux; & que la juſtice eſt une qualité qui leur eſt auſſi propre que l'exiſtence. Explique-moi, je te prie, ce que tu veux dire,

J'ai parlé à des mollaks, qui me déſeſpèrent avec leurs paſſages de l'alcoran: car je ne leur parle pas comme vrai croyant, mais comme homme, comme citoyen, comme père de famille. Adieu.

D'Iſpahan, le dernier de la lune de Saphar 1711.

LETTRE XI.

USBEK *à* MIRZA.

A Iſpahan.

TU renonces à ta raiſon, pour eſſayer la mienne; tu deſcends juſqu'à me conſulter; tu me crois capable de t'inſtruire. Mon cher Mirza, il y a une choſe qui me flatte encore plus que la bonne opinion que tu as conçue de moi; c'eſt ton amitié, qui me la procure.

Pour remplir ce que tu me preſcris, je n'ai pas cru devoir employer des raiſonnemens fort abſtraits. Il y a de certaines vérités qu'il ne ſuffit pas de perſuader, mais qu'il faut encore faire ſentir; telles ſont les vérités de morale. Peut-être que ce morceau d'hiſtoire te touchera plus qu'une philoſophie ſubtile.

IL Y AVOIT, en Arabie, un petit peuple, appellé Troglodite, qui deſcendoit de ces anciens Troglodites, qui, ſi nous en croyons les hiſtoriens, reſſembloient plus à des bêtes

qu'à des hommes. Ceux-ci n'étoient point ſi contrefaits, ils n'étoient point velus comme des ours, ils ne ſiffloient point, ils avoient deux yeux : mais ils étoient ſi méchans & ſi féroces, qu'il n'y avoit parmi eux aucun principe d'équité, ni de juſtice.

Ils avoient un roi d'une origine étrangère, qui, voulant corriger la méchanceté de leur naturel, les traitoit ſévèrement : mais ils conjurèrent contre lui, le tuèrent, & exterminèrent toute la famille royale.

Le coup étant fait, ils s'aſſemblèrent pour choiſir un gouvernement ; &, après bien des diſſentions, ils créèrent des magiſtrats. Mais, à peine les eurent-ils élus, qu'ils leur devinrent inſupportables ; & ils les maſſacrèrent encore.

Ce peuple, libre de ce nouveau joug, ne conſulta plus que ſon naturel ſauvage. Tous les particuliers convinrent qu'ils n'obéiroient plus à perſonne ; que chacun veilleroit uniquement à ſes intérêts, ſans conſulter ceux des autres.

Cette réſolution unanime flattoit extrémement tous les particuliers. Ils diſoient : Qu'ai-je affaire d'aller me tuer à travailler pour des gens dont je ne me ſoucie point ? Je penſerai uniquement à moi. Je vivrai heureux ; que m'importe que les autres le ſoient ? Je me procurerai tous mes beſoins ; &, pourvu que je les aie, je ne me ſoucie point que tous les autres Troglodites ſoient miſérables.

On étoit dans le mois où l'on enſemence les terres : chacun dit, Je ne labourerai mon champ que pour qu'il me fourniſſe le bled qu'il me faut pour me nourrir ; une plus grande quantité me ſeroit inutile : je ne prendrai point de la peine pour rien.

Les terres de ce petit royaume n'étoient pas de même nature : il y en avoit d'arides & de montagneuſes ; & d'autres qui, dans un terrein bas, étoient arroſées de pluſieurs ruiſſeaux. Cette année, la ſéchereſſe fut très-grande, de manière que les terres qui étoient dans les lieux élevés manquèrent abſolument, tandis que celles qui purent être arroſées furent très-fertiles : ainſi les peuples des montagnes périrent preſque tous de faim, par la dureté des autres, qui leur refusèrent de partager la récolte.

L'année d'enſuite fut très-pluvieuſe : les lieux élevés ſe trouvèrent d'une fertilité extraordinaire, & les terres baſſes furent ſubmergées. La moitié du peuple cria une ſeconde fois famine ; mais ces miſérables trouvèrent des gens auſſi durs qu'ils l'avoient été eux-mêmes.

Un des principaux habitans avoit une femme fort belle ; ſon voiſin en devint amoureux, & l'enleva : il s'émut une grande querelle ; &, après bien des injures & des coups, ils convinrent de s'en remettre à la déciſion d'un Troglodite, qui, pendant que la république ſubſiſtoit, avoit eu quelque crédit ;

Ils allèrent à lui, & voulurent lui dire leurs raiſons. Que m'importe, dit cet homme, que cette femme ſoit à vous, ou à vous? J'ai mon champ à labourer; je n'irai peut-être pas employer mon temps à terminer vos différends, & à travailler à vos affaires, tandis que je négligerai les miennes. Je vous prie de me laiſſer en repos, & de ne m'importuner plus de vos querelles. Là-deſſus, il les quitta, & s'en alla travailler ſa terre. Le raviſſeur, qui étoit le plus fort, jura qu'il mourroit plutôt que de rendre cette femme; & l'autre, pénétré de l'injuſtice de ſon voiſin & de la dureté du juge, s'en retournoit déſeſpéré, lorſqu'il trouva dans ſon chemin une femme jeune & belle, qui revenoit de la fontaine: il n'avoit plus de femme, celle-là lui plut; & elle lui plut bien davantage, lorſqu'il apprit que c'étoit la femme de celui qu'il avoit voulu prendre pour juge, & qui avoit été ſi peu ſenſible à ſon malheur. Il l'enleva, & l'emmena dans ſa maiſon.

Il y avoit un homme qui poſſédoit un champ aſſez fertile, qu'il cultivoit avec grand ſoin: deux de ſes voiſins s'unirent enſemble, le chaſsèrent de ſa maiſon, occupèrent ſon champ: ils firent entr'eux une union pour ſe défendre contre tous ceux qui voudroient l'uſurper; & effectivement ils ſe ſoutinrent par-là pendant pluſieurs mois. Mais un des deux, ennuyé de partager ce qu'il pouvoit

avoit tout seul, tua l'autre, & devint seul maître du champ. Son empire ne fut pas long: deux autres Troglodites vinrent l'attaquer; il se trouva trop foible pour se défendre, & il fut massacré.

Un Troglodite presque tout nud vit de la laine qui étoit à vendre; il en demanda le prix: le marchand dit en lui-même, Naturellement je ne devrois espérer de ma laine qu'autant d'argent qu'il en faut pour acheter deux mesures de bled; mais je la vais vendre quatre fois davantage, afin d'avoir huit mesures. Il fallut en passer par-là, & payer le prix demandé. Je suis bien aise, dit le marchand; j'aurai du bled à présent. Que dites-vous, reprit l'acheteur? vous avez besoin de bled? J'en ai à vendre: il n'y a que le prix qui vous étonnera peut-être; car vous sçaurez que le bled est extrêmement cher, & que la famine règne presque par-tout: mais rendez-moi mon argent, & je vous donnerai une mesure de bled; car je ne veux pas m'en défaire autrement, dussiez-vous crever de faim.

Cependant une maladie cruelle ravageoit la contrée. Un médecin habile y arriva du pays voisin, & donna ses remèdes si à propos, qu'il guérit tous ceux qui se mirent dans ses mains. Quand la maladie eut cessé, il alla, chez tous ceux qu'il avoit traités, demander son salaire; mais il ne trouva que des refus: il retourna dans son pays, & il y

arriva accablé des fatigues d'un si long voyage. Mais, bientôt après, il apprit que la même maladie se faisoit sentir de nouveau, & affligeoit plus que jamais cette terre ingrate. Ils allèrent à lui cette fois, & n'attendirent pas qu'il vînt chez eux. Allez, leur dit-il, hommes injustes, vous avez dans l'ame un poison plus mortel que celui dont vous voulez guérir; vous ne méritez pas d'occuper une place sur la terre, parce que vous n'avez point d'humanité, & que les règles de l'équité vous sont inconnues: je croirois offenser les dieux qui vous puniſſent, si je m'opposois à la justice de leur colère.

D'Erzeron, le 3 de la lune de Gemmadi, 2, 1711.

LETTRE XII.

USBEK *au même.*

A Ispahan.

TU as vu, mon cher Mirza, comment les Troglodites périrent par leur méchanceté même, & furent les victimes de leurs propres injustices. De tant de familles, il n'en resta que deux, qui échappèrent aux malheurs de la nation. Il y avoit, dans ce pays, deux hommes bien singuliers: ils avoient de l'humanité; ils connoissoient la justice; ils aimoient la vertu: autant liés par la droiture

de leur cœur, que par la corruption de celui des autres, ils voyoient la désolation générale, & ne la ressentoient que par la pitié: c'étoit le motif d'une union nouvelle. Ils travailloient, avec une sollicitude commune, pour l'intérêt commun; ils n'avoient de différends, que ceux qu'une douce & tendre amitié faisoit naître: &, dans l'endroit du pays le plus écarté, séparés de leurs compatriotes indignes de leur présence, ils menoient une vie heureuse & tranquille: la terre sembloit produire d'elle-même, cultivée par ces vertueuses mains.

Ils aimoient leurs femmes, & ils en étoient tendrement chéris. Toute leur attention étoit d'élever leurs enfans à la vertu. Ils leur représentoient sans cesse les malheurs de leurs compatriotes, & leur mettoient devant les yeux cet exemple si triste: ils leur faisoient sur-tout sentir que l'intérêt des particuliers se trouve toujours dans l'intérêt commun; que vouloir s'en séparer, c'est vouloir se perdre; que la vertu n'est point une chose qui doive nous coûter; qu'il ne faut point la regarder comme un exercice pénible; & que la justice pour autrui est une charité pour nous.

Ils eurent bientôt la consolation des pères vertueux, qui est d'avoir des enfans qui leur ressemblent. Le jeune peuple qui s'éleva sous leurs yeux s'accrut par d'heureux mariages: le nombre augmenta, l'union fut toujours la

même ; & la vertu, bien loin de s'affoiblir dans la multitude, fut fortifiée, au contraire, par un plus grand nombre d'exemples.

Qui pourroit repréſenter ici le bonheur de ces Troglodites ? Un peuple ſi juſte devoit être chéri des dieux. Dès qu'il ouvrit les yeux pour les connoître, il apprit à les craindre ; & la religion vint adoucir dans les mœurs ce que la nature y avoit laiſſé de trop rude.

Ils inſtituèrent des fêtes en l'honneur des dieux. Les jeunes filles ornées de fleurs, & les jeunes garçons les célébroient par leurs danſes, & par les accords d'une muſique champêtre : on faiſoit enſuite des feſtins, où la joie ne règnoit pas moins que la frugalité. C'étoit dans ces aſſemblées que parloit la nature naïve ; c'eſt là qu'on apprenoit à donner le cœur & à le recevoir ; c'eſt là que la pudeur virginale faiſoit, en rougiſſant, un aveu ſurpris, mais bientôt confirmé par le conſentement des pères ; & c'eſt là que les tendres mères ſe plaiſoient à prévoir de loin une union douce & fidelle.

On alloit au temple pour demander les faveurs des dieux : ce n'étoit pas les richeſſes, & une onéreuſe abondance ; de pareils ſouhaits étoient indignes des heureux Troglodites ; ils ne ſçavoient les deſirer que pour leurs compatriotes. Ils n'étoient aux pieds des autels que pour demander la ſanté de leurs pères, l'union de leurs frères, la tendreſſe de leurs femmes, l'amour & l'obéiſ-

fance de leurs enfans. Les filles y venoient apporter le tendre sacrifice de leur cœur; & ne leur demandoient d'autre grace, que celle de pouvoir rendre un Troglodite heureux.

Le soir, lorsque les troupeaux quittoient les prairies, & que les bœufs fatigués avoient ramené la charrue, ils s'assembloient; &, dans un repas frugal, ils chantoient les injustices des premiers Troglodites, & leurs malheurs, la vertu renaissante avec un nouveau peuple, & sa félicité : ils célébroient les grandeurs des dieux, leurs faveurs toujours présentes aux hommes qui les implorent, & leur colère inévitable à ceux qui ne les craignent pas : ils décrivoient ensuite les délices de la vie champêtre, & le bonheur d'une condition toujours parée de l'innocence. Bientôt, ils s'abandonnoient à un sommeil, que les soins & les chagrins n'interrompoient jamais.

La nature ne fournissoit pas moins à leurs desirs qu'à leurs besoins. Dans ce pays heureux, la cupidité étoit étrangère : ils se faisoient des présens, où celui qui donnoit croyoit toujours avoir l'avantage. Le peuple Troglodite se regardoit comme une seule famille : les troupeaux étoient presque toujours confondus; la seule peine qu'on s'épargnoit ordinairement, c'étoit de les partager.

D'Erzeron, le 6 de la lune de Gemmadi, 2, 1711.

LETTRE XIII.

USBEK *au même.*

JE ne ſçaurois aſſez te parler de la vertu des Troglodites. Un d'eux diſoit un jour : Mon père doit demain labourer ſon champ : je me leverai deux heures avant lui ; &, quand il ira à ſon champ, il le trouvera tout labouré.

Un autre diſoit en lui-même : Il me ſemble que ma ſœur a du goût pour un jeune Troglodite de nos parens ; il faut que je parle à mon père, & que je le détermine à faire ce mariage.

On vint dire à un autre que des voleurs avoient enlevé ſon troupeau : J'en ſuis bien fâché, dit-il ; car il y avoit une géniſſe toute blanche, que je voulois offrir aux dieux.

On entendoit dire à un autre : Il faut que j'aille au temple remercier les dieux ; car mon frère, que mon père aime tant, & que je chéris ſi fort, a recouvré la ſanté.

Ou bien, Il y a un champ qui touche celui de mon père, & ceux qui le cultivent ſont tous les jours expoſés aux ardeurs du ſoleil : il faut que j'aille y planter deux arbres, afin que ces pauvres gens puiſſent aller quelquefois ſe repoſer ſous leur ombre.

Un jour que pluſieurs Troglodites étoient

assemblés, un vieillard parla d'un jeune homme qu'il soupçonnoit d'avoir commis une mauvaise action, & lui en fit des reproches. Nous ne croyons pas qu'il ait commis ce crime, dirent les jeunes Troglodites: mais, s'il l'a fait, puisse-t-il mourir le dernier de sa famille!

On vint dire à un Troglodite que des étrangers avoient pillé sa maison, & avoient tout emporté. S'ils n'étoient pas injustes, répondit-il, je souhaiterois que les dieux leur en donnassent un plus long usage qu'à moi.

Tant de prospérités ne furent pas regardées sans envie: les peuples voisins s'assemblèrent; &, sous un vain prétexte, ils résolurent d'enlever leurs troupeaux. Dès que cette résolution fut connue, les Troglodites envoyèrent au-devant d'eux des ambassadeurs, qui leur parlèrent ainsi:

Que vous ont fait les Troglodites? Ont-ils enlevé vos femmes, dérobé vos bestiaux, ravagé vos campagnes? Non: nous sommes justes, & nous craignons les dieux. Que demandez-vous donc de nous? Voulez-vous de la laine pour vous faire des habits? voulez-vous du lait pour vos troupeaux, ou des fruits de nos terres? Mettez bas les armes, venez au milieu de nous, & nous vous donnerons de tout cela. Mais nous jurons, par ce qu'il y a de plus sacré, que, si vous entrez dans nos terres comme ennemis, nous

vous regarderons comme un peuple injuſte, & que nous vous traiterons comme des bêtes farouches.

Ces paroles furent renvoyées avec mépris; ces peuples ſauvages entrèrent armés dans la terre des Troglodites, qu'ils ne croyoient défendus que par leur innocence.

Mais ils étoient bien diſpoſés à la défenſe. Ils avoient mis leurs femmes & leurs enfans au milieu d'eux. Ils furent étonnés de l'injuſtice de leurs ennemis, & non pas de leur nombre. Une ardeur nouvelle s'étoit emparée de leur cœur : l'un vouloit mourir pour ſon père, un autre pour ſa femme & ſes enfans, celui-ci pour ſes frères, celui-là pour ſes amis, tous pour le peuple Troglodite : la place de celui qui expiroit étoit d'abord priſe par un autre, qui, outre la cauſe commune, avoit encore une mort particulière à venger.

Tel fut le combat de l'injuſtice & de la vertu. Ces peuples lâches, qui ne cherchoient que le butin, n'eurent pas honte de fuir; & ils cédèrent à la vertu des Troglodites, même ſans en être touchés.

D'Erzeron, le 9 de la lune de Gemmadi, 2, 1711.

LETTRE XIV.

USBEK *au même.*

COMME le peuple groſſiſſoit tous les jours, les Troglodites crurent qu'il étoit à propos de ſe choiſir un roi ; ils convinrent qu'il falloit déférer la couronne à celui qui étoit le plus juſte ; & ils jettèrent tous les yeux ſur un vieillard vénérable par ſon âge & par une longue vertu. Il n'avoit pas voulu ſe trouver à cette aſſemblée ; il s'étoit retiré dans ſa maiſon, le cœur ſerré de triſteſſe.

Lorſqu'on lui envoya des députés pour lui apprendre le choix qu'on avoit fait de lui : A dieu ne plaiſe, dit-il, que je faſſe ce tort aux Troglodites, que l'on puiſſe croire qu'il n'y a perſonne parmi eux de plus juſte que moi. Vous me déférez la couronne ; &, ſi vous le voulez abſolument, il faudra bien que je la prenne : mais comptez que je mourrai de douleur, d'avoir vu, en naiſſant, les Troglodites libres, & de les voir aujourd'hui aſſujettis. A ces mots, il ſe mit à répandre un torrent de larmes. Malheureux jour ! diſoit-il : & pourquoi ai-je tant vécu ? Puis il s'écria d'une voix ſévère : Je vois bien ce que c'eſt, ô Troglodites ; votre vertu commence à vous peſer. Dans l'état où vous êtes, n'ayant point de chef, il faut que vous

ſoyez vertueux malgré vous; ſans cela, vous ne ſçauriez ſubſiſter, & vous tomberiez dans le malheur de vos premiers pères. Mais ce joug vous paroît trop dur : vous aimez mieux être ſoumis à un prince, & obéir à ſes loix moins rigides que vos mœurs. Vous ſçavez que, pour lors, vous pourrez contenter votre ambition, acquérir des richeſſes, & languir dans une lâche volupté; & que, pourvu que vous évitiez de tomber dans les grands crimes, vous n'aurez pas beſoin de la vertu. Il s'arrêta un moment, & ſes larmes coulèrent plus que jamais. Et que prétendez-vous que je faſſe? Comment ſe peut-il que je commande quelque choſe à un Troglodite? Voulez-vous qu'il faſſe une action vertueuſe, parce que je la lui commande, lui qui la feroit tout de même ſans moi, & par le ſeul penchant de la nature? O Troglodites, je ſuis à la fin de mes jours, mon ſang eſt glacé dans mes veines, je vais bientôt revoir vos ſacrés aïeux; pourquoi voulez-vous que je les afflige, & que je ſois obligé de leur dire que je vous ai laiſſés ſous un autre joug que celui de la vertu?

D'Erzeron, le 10 de la lune de Gemmadi, 2 1711.

LETTRE XV.

Le premier eunuque à Jaron, eunuque noir.

A Erzeron.

Je prie le ciel qu'il te ramène dans ces lieux, & te dérobe à tous les dangers.

Quoique je n'aie guère jamais connu cet engagement qu'on appelle amitié, & que je me sois enveloppé tout entier dans moi-même, tu m'as cependant fait sentir que j'avois encore un cœur; &, pendant que j'étois de bronze pour tous ces esclaves qui vivoient sous mes loix, je voyois croître ton enfance avec plaisir.

Le temps vint où mon maître jetta sur toi les yeux. Il s'en falloit bien que la nature eût encore parlé, lorsque le fer te sépara de la nature. Je ne te dirai point si je te plaignis, ou si je sentis du plaisir à te voir élevé jusqu'à moi. J'appaisai tes pleurs & tes cris. Je crus te voir prendre une seconde naissance, & sortir d'une servitude où tu devois toujours obéir, pour entrer dans une servitude où tu devois commander. Je pris soin de ton éducation. La sévérité, toujours inséparable des instructions, te fit longtemps ignorer que tu m'étois cher. Tu me l'étois pourtant: & je te dirai que je t'aimois comme un père aime son

fils, si ces noms de père & de fils pouvoient convenir à notre destinée.

Tu vas parcourir les pays habités par les chrétiens, qui n'ont jamais cru. Il est impossible que tu n'y contractes bien des souillures. Comment le prophète pourroit-il te regarder au milieu de tant de millions de ses ennemis ? Je voudrois que mon maître fît, à son retour, le pélerinage de la Mecque : vous vous purifieriez tous dans la terre des anges.

Du serrail d'Ispahan, le 10 de la lune de Gemmadi 1711.

LETTRE XVI.

USBEK *au mollak* MEHEMET ALI, *gardien des trois tombeaux.*

A Com.

POURQUOI vis-tu dans les tombeaux, divin mollak ? Tu es bien plus fait pour le séjour des étoiles. Tu te caches, sans doute, de peur d'obscurcir le soleil : tu n'as point de taches comme cet astre ; mais, comme lui, tu te couvres de nuages.

Ta science est un abyme plus profond que l'océan : ton esprit est plus perçant que Zufagar, cette épée d'Hali, qui avoit deux pointes : tu sçais ce qui se passe dans les neuf chœurs des puissances célestes : tu lis l'alco-

ran ſur la poitrine de notre divin prophète ; & , lorſque tu trouves quelque paſſage obſcur, un ange, par ſon ordre, déploie ſes aîles rapides, & deſcend du trône, pour t'en révéler le ſecret.

Je pourrois, par ton moyen, avoir avec les ſéraphins une intime correſpondance : car enfin, treizième iman, n'es-tu pas le centre où le ciel & la terre aboutiſſent, & le point de communication entre l'abyſme & l'empyrée ?

Je ſuis au milieu d'un peuple profane : Permets que je me purifie avec toi : ſouffre que je tourne mon viſage vers les lieux ſacrés que tu habites : diſtingue-moi des méchans, comme on diſtingue, au lever de l'aurore, le filet blanc d'avec le filet noir : aide-moi de tes conſeils : prends ſoin de mon ame : enivre-la de l'eſprit des prophètes : nourris-la de la ſcience du paradis ; & permets que je mette ſes plaies à tes pieds. Adreſſe tes lettres ſacrées à Erzeron, où je reſterai quelques mois.

D'Erzeron, le 11 *de la lune de Gemmadi* 2, 1711.

LETTRE XVII.

USBEK *au même.*

JE ne puis, divin mollak, calmer mon impatience : je ne ſçaurois attendre ta ſublime réponſe. J'ai des doutes, il faut les fixer : je ſens que ma raiſon s'égare ; ramène-la dans le droit chemin. Viens m'éclairer, ſource de lumière ; foudroie, avec ta plume divine, les difficultés que je vais te propoſer ; fais-moi pitié de moi-même, & rougir de la queſtion que je vais te faire.

D'où vient que notre légiſlateur nous prive de la chair de pourceau, & de toutes les viandes qu'il appelle immondes ? D'où vient qu'il nous défend de toucher un corps mort ? & que, pour purifier notre ame, il nous ordonne de nous laver ſans ceſſe le corps ? Il me ſemble que les choſes ne ſont en elles-mêmes ni pures, ni impures : je ne puis concevoir aucune qualité inhérente au ſujet, qui puiſſe les rendre telles. La boue ne nous paroît ſale, que parce qu'elle bleſſe notre vue, ou quelqu'autre de nos ſens : mais, en elle-même, elle ne l'eſt pas plus que l'or & les diamans. L'idée de ſouillure, contractée par l'attouchement d'un cadavre, ne nous eſt venue que d'une certaine répugnance naturelle que nous en avons. Si les corps de

ceux

ceux qui ne ſe lavent point ne bleſſoient point ni l'odorat, ni la vue, comment auroit-on pu s'imaginer qu'ils fuſſent impurs?

Les ſens, divin mollak, doivent donc être les ſeuls juges de la pureté, ou de l'impureté des choſes? Mais, comme les objets n'affectent point les hommes de la même manière; que ce qui donne une ſenſation agréable aux uns, en produit une dégoûtante chez les autres; il ſuit que le témoignage des ſens ne peut ſervir ici de règle: à moins qu'on ne diſe que chacun peut, à ſa fantaiſie, décider ce point, & diſtinguer, pour ce qui le concerne, les choſes pures d'avec celles qui ne le ſont pas.

Mais cela même, ſacré mollak, ne renverſeroit-il pas les diſtinctions établies par notre divin prophète, & les points fondamentaux de la loi qui a été écrite de la main des anges?

D'Erzeron, le 20 de la lune de Gemmadi, 2, 1711.

LETTRE XVIII.

MEHEMET ALI, *ſerviteur des prophètes*, *à* USBEK.

A Erzeron.

VOUS nous faites toujours des queſtions qu'on a faites mille fois à notre ſaint pro-

phète. Que ne liſez-vous les traditions des docteurs ? Que n'allez-vous à cette ſource pure de toute intelligence ? Vous trouveriez vous vos doutes réſolus.

Malheureux ! qui, toujours embarraſſés des choſes de la terre, n'avez jamais regardé d'un œil fixe celles du ciel, & qui révérez la condition des mollaks, ſans oſer, ni l'embraſſer, ni la ſuivre !

Profanes ! qui n'entrez jamais dans les ſecrets de l'éternel, vos lumières reſſemblent aux ténèbres de l'abyſme ; & les raiſonnemens de votre eſprit ſont comme la pouſſière que vos pieds font élever, lorſque le ſoleil eſt dans ſon midi dans le mois ardent de chahban.

Auſſi le zénith de votre eſprit ne va pas au nadir de celui du moindre des immaums *. Votre vaine philoſophie eſt cet éclair qui annonce l'orage & l'obſcurité : vous êtes au milieu de la tempête, & vous errez au gré des vents.

Il eſt bien facile de répondre à votre difficulté : il ne faut, pour cela, que vous raconter ce qui arriva un jour à notre ſaint prophète, lorſque, tenté par les chrétiens, éprouvé par les juifs, il confondit également les uns & les autres.

Le juif Abdias Ibeſalon ** lui demanda

* Ce mot eſt plus en uſage chez les Turcs que chez les Perſans.

** Tradition mahométane.

pourquoi dieu avoit défendu de manger de la chair de pourceau. Ce n'eſt pas ſans raiſon, répondit Mahomet: c'eſt un animal immonde; & je vais vous en convaincre. Il fit ſur ſa main, avec de la boue, la figure d'un homme; il la jetta à terre, & lui cria : Levez-vous. Sur le champ, un homme ſe leva, & dit : Je ſuis Japhet, fils de Noé. Avois-tu les cheveux auſſi blancs quand tu es mort, lui dit le ſaint prophète ? Non, repondit-il: mais, quand tu m'as réveillé, j'ai cru que le jour du jugement étoit venu; & j'ai eu une ſi grande frayeur, que mes cheveux ont blanchi tout-à-coup.

Or çà, raconte-moi, lui dit l'envoyé de dieu, toute l'hiſtoire de l'arche de Noé. Japhet obéit, & détailla exactement tout ce qui s'étoit paſſé les premiers mois; après quoi, il parla ainſi :

Nous mîmes les ordures de tous les animaux dans un côté de l'arche: ce qui la fit ſi fort pencher, que nous en eûmes une peur mortelle; ſur-tout nos femmes, qui ſe lamentoient de la belle manière. Notre père Noé ayant été au conſeil de dieu, il lui commanda de prendre l'éléphant, & de lui faire tourner la tête vers le côté qui penchoit. Ce grand animal fit tant d'ordures, qu'il en naquit un cochon. Croyez-vous, Uſbek, que, depuis ce temps-là, nous nous en ſoyons abſtenus, & que nous l'ayons regardé comme un animal immonde?

Mais, comme le cochon remuoit tous les jours ces ordures, il s'éleva une telle puanteur dans l'arche, qu'il ne put lui-même s'empêcher d'éternuer; & il ſortit de ſon nez un rat, qui alloit rongeant tout ce qui ſe trouvoit devant lui : ce qui devint ſi inſupportable à Noé, qu'il crut qu'il étoit à propos de conſulter dieu encore. Il lui ordonna de donner au lion un grand coup ſur le front, qui éternua auſſi, & fit ſortir de ſon nez un chat. Croyez-vous que ces animaux ſoient encore immondes? Que vous en ſemble?

Quand donc vous n'appercevez pas la raiſon de l'impureté de certaines choſes, c'eſt que vous en ignorez beaucoup d'autres, & que vous n'avez pas la connoiſſance de ce qui s'eſt paſſé entre dieu, les anges & les hommes. Vous ne ſçavez pas l'hiſtoire de l'éternité; vous n'avez point lu les livres qui ſont écrits au ciel; ce qui vous en a été révélé n'eſt qu'une petite partie de la bibliothèque divine: & ceux qui, comme nous, en approchent de plus près, tandis qu'ils ſont en cette vie, ſont encore dans l'obſcurité & les ténèbres. Adieu. Mahomet ſoit dans votre cœur.

De Com, le dernier de la lune de Chakban 1711.

LETTRE XIX.

USBEK *à ſon ami* RUSTAN.

A Iſpahan.

Nous n'avons ſéjourné que huit jours à Tocat : après trente-cinq jours de marche, nous ſommes arrivés à Smirne.

De Tocat à Smirne, on ne trouve pas une ſeule ville qui mérite qu'on la nomme. J'ai vu avec étonnement la foibleſſe de l'empire des Oſmanlins. Ce corps malade ne ſe ſoutient pas par un régime doux & tempéré, mais par des remèdes violens, qui l'épuiſent & le minent ſans ceſſe.

Les bachas, qui n'obtiennent leurs emplois qu'à force d'argent, entrent ruinés dans les provinces, & les ravagent comme des pays de conquête. Une milice inſolente n'eſt ſoumiſe qu'à ſes caprices. Les places ſont démantelées, les villes déſertes, les campagnes déſolées, la culture des terres & le commerce entièrement abandonnés.

L'impunité règne dans ce gouvernement ſévère : les chrétiens qui cultivent les terres, les juifs qui lèvent les tributs, ſont expoſés à mille violences.

La propriété des terres eſt incertaine ; & par conſéquent l'ardeur de les faire valoir, ralentie : il n'y a ni titre, ni poſſeſſion, qui

vaille contre le caprice de ceux qui gouvernent.

Ces barbares ont tellement abandonné les arts, qu'ils ont négligé jusques à l'art militaire. Pendant que les nations d'Europe se rafinent tous les jours, ils restent dans leur ancienne ignorance ; & ils ne s'avisent de prendre leurs nouvelles inventions, qu'après qu'elles s'en sont servi mille fois contre eux.

Ils n'ont aucune expérience sur la mer, point d'habileté dans la manœuvre. On dit qu'une poignée de chrétiens, sortis d'un rocher *, font suer les Ottomans, & fatiguent leur empire.

Incapables de faire le commerce, ils souffrent presqu'avec peine que les Européens, toujours laborieux & entreprenans, viennent le faire : ils croient faire grace à ces étrangers, de permettre qu'ils les enrichissent.

Dans toute cette vaste étendue de pays que j'ai traversée, je n'ai trouvé que Smirne qu'on puisse regarder comme une ville riche & puissante. Ce sont les Européens qui la rendent telle ; & il ne tient pas aux Turcs qu'elle ne ressemble à toutes les autres.

Voilà, cher Rustan, une juste idée de cet empire, qui, avant deux siècles, sera le théâtre des triomphes de quelque conquérant.

* Ce sont, apparemment, les chevaliers de Malthe.

De Smirne, le 2 de la lune de Rahmazan 1711.

LETTRE XX.

USBEK *à* ZACHI, *ſa femme.*

Au ſerrail d'Iſpahan.

Vous m'avez offenſé, Zachi ; & je ſens dans mon cœur des mouvemens que vous devriez craindre, ſi mon éloignement ne vous laiſſoit le temps de changer de conduite, & d'appaiſer la violente jalouſie dont je ſuis tourmenté.

J'apprends qu'on vous a trouvée ſeule avec Nadir, eunuque blanc, qui paiera de ſa tête ſon infidélite & ſa perfidie. Comment vous êtes-vous oubliée juſqu'à ne pas ſentir qu'il ne vous eſt pas permis de recevoir dans votre chambre un eunuque blanc, tandis que vous en avez de noirs deſtinés à vous ſervir ? Vous avez beau me dire que des eunuques ne ſont pas des hommes, & que votre vertu vous met au-deſſus des penſées que pourroit faire naître en vous une reſſemblance imparfaite : Cela ne ſuffit ni pour vous, ni pour moi : pour vous, parce que vous faites une choſe que les loix du ſerrail vous défendent ; pour moi, en ce que vous m'ôtez l'honneur, en vous expoſant à des regards ; que dis-je, à des regards ? peut-être aux entrepriſes d'un perfide, qui vous aura ſouillée par ſes crimes, & plus encore

par ſes regrets, & le déſeſpoir de ſon impuiſſance.

Vous me direz peut-être que vous m'avez été toujours fidelle. Eh ! pouviez-vous ne l'être pas ? Comment auriez-vous trompé la vigilance des eunuques noirs, qui ſont ſi ſurpris de la vie que vous menez ? Comment auriez-vous pu briſer ces verrouils & ces portes qui vous tiennent enfermée ? Vous vous vantez d'une vertu qui n'eſt pas libre : & peut-être que vos deſirs impurs vous ont ôté mille fois le mérite & le prix de cette fidélité que vous vantez tant.

Je veux que vous n'ayez point fait tout ce que j'ai lieu de ſoupçonner ; que ce perfide n'ait point porté ſur vous ſes mains ſacrilèges ; que vous ayez refuſé de prodiguer à ſa vue les délices de ſon maître ; que, couverte de vos habits, vous ayez laiſſé cette foible barrière entre lui & vous ; que, frappé lui-même d'un ſaint reſpect, il ait baiſſé les yeux ; que, manquant à ſa hardieſſe, il ait tremblé ſur les châtimens qu'il ſe prépare : Quand tout cela ſeroit vrai, il ne l'eſt pas moins que vous avez fait une choſe qui eſt contre votre devoir. Et, ſi vous l'avez violé gratuitement, ſans remplir vos inclinations déréglées, qu'euſſiez-vous fait pour les ſatisfaire ? Que feriez-vous encore, ſi vous pouviez ſortir de ce lieu ſacré, qui eſt pour vous une dure priſon, comme il eſt pour vos compagnes un aſyle favorable contre les

atteintes du vice, un temple sacré où votre sexe perd sa foiblesse, & se trouve invincible, malgré tous les désavantages de la nature? Que feriez-vous, si, laissée à vous-même, vous n'aviez, pour vous défendre, que votre amour pour moi, qui est si grièvement offensé, & votre devoir, que vous avez si indignement trahi? Que les mœurs du pays où vous vivez sont saintes, qui vous arrachent aux attentats des plus vils esclaves! Vous devez me rendre grace de la gêne où je vous fais vivre, puisque ce n'est que par-là que vous méritez encore de vivre.

Vous ne pouvez souffrir le chef des eunuques, parce qu'il a toujours les yeux sur votre conduite, & qu'il vous donne ses sages conseils. Sa laideur, dites-vous, est si grande, que vous ne pouvez le voir sans peine: comme si, dans ces sortes de postes, on mettoit de plus beaux objets. Ce qui vous afflige est de n'avoir pas à sa place l'eunuque blanc qui vous déshonore.

Mais que vous a fait votre première esclave? Elle vous a dit que les familiarités que vous preniez avec la jeune Zélide étoient contre la bienséance: voilà la raison de votre haine.

Je devrois être, Zachi, un juge sévère; je ne suis qu'un époux qui cherche à vous trouver innocente. L'amour que j'ai pour Roxane, ma nouvelle épouse, m'a laissé toute la tendresse que je dois avoir pour vous,

qui n'êtes pas moins belle. Je partage mon amour entre vous deux ; & Roxane n'a d'autre avantage que celui que la vertu peut ajouter à la beauté.

De Smirne, le 12 de la lune de Zilcadé 1711.

LETTRE XXI.

USBEK *au* PREMIER EUNUQUE BLANC.

Vous devez trembler à l'ouverture de cette lettre ; ou plutôt vous le deviez, lorſque vous ſouffrîtes la perfidie de Nadir. Vous qui, dans une vieilleſſe froide & languiſſante, ne pouvez ſans crime lever les yeux ſur les redoutables objets de mon amour : vous, à qui il n'eſt jamais permis de mettre un pied ſacrilège ſur la porte du lieu terrible qui les dérobe à tous les regards ; vous ſouffrez que ceux dont la conduite vous eſt confiée aient fait ce que vous n'auriez pas la témérité de faire ; & vous n'appercevez pas la foudre toute prête à tomber ſur eux, & ſur vous ?

Et qui êtes-vous, que de vils inſtrumens, que je puis briſer à ma fantaiſie ; qui n'exiſtez qu'autant que vous ſçavez obéir ; qui n'êtes dans le monde, que pour vivre ſous mes loix, ou pour mourir dès que je l'ordonne ; qui ne reſpirez qu'autant que mon bonheur,

mon amour, ma jalousie même ont besoin de votre bassesse ; & enfin, qui ne pouvez avoir d'autre partage que la soumission, d'autre ame que mes volontés, d'autre espérance que ma félicité.

Je sçais que quelques-unes de mes femmes souffrent impatiemment les loix austères du devoir ; que la présence continuelle d'un eunuque noir les ennuie ; qu'elles sont fatiguées de ces objets affreux, qui leur sont donnés pour les ramener à leur époux ; je le sçais : Mais vous qui vous prêtez à ce désordre, vous serez puni d'une manière à faire trembler tous ceux qui abusent de ma confiance.

Je jure par tous les prophètes du ciel, & par Hali le plus grand de tous, que, si vous vous écartez de votre devoir, je regarderai votre vie comme celle des insectes que je trouve sous mes pieds.

De Smirne, le 12 de la lune de Zilcadé 1711.

LETTRE XXII.

JARON *au* PREMIER EUNUQUE.

A meſure qu'Uſbek s'éloigne du ſerrail, il tourne ſa tête vers ſes femmes ſacrées : il ſoupire, il verſe des larmes : ſa douleur s'aigrit, ſes ſoupçons ſe fortifient. Il veut augmenter le nombre de leurs gardiens. Il va me renvoyer, avec tous les noirs qui l'accompagnent. Il ne craint plus pour lui : il craint pour ce qui lui eſt mille fois plus cher que lui-même.

Je vais donc vivre ſous tes loix, & partager tes ſoins. Grand dieu ! qu'il faut de choſes pour rendre un ſeul homme heureux !

La nature ſembloit avoir mis les femmes dans la dépendance, & les en avoir retirées : le déſordre naiſſoit entre les deux ſexes, parce que leurs droits étoient réciproques. Nous ſommes entrés dans le plan d'une nouvelle harmonie : nous avons mis, entre les femmes & nous, la haine ; &, entre les hommes & les femmes, l'amour.

Mon front va devenir ſévère. Je laiſſerai tomber des regards ſombres. La joie fuira de mes lèvres. Le dehors ſera tranquille, & l'eſprit inquiet. Je n'attendrai point les rides de la vieilleſſe, pour en montrer les chagrins.

J'aurois eu du plaiſir à ſuivre mon maître dans l'occident : mais ma volonté eſt ſon bien. Il veut que je garde ſes femmes : je les garderai avec fidélité. Je ſçais comment je dois me conduire avec ce ſexe, qui, quand on ne lui permet pas d'être vain, commence à devenir ſuperbe ; & qu'il eſt moins aiſé d'humilier, que d'anéantir. Je tombe ſous tes regards.

De Smirne, le 12 de la lune de Zilcadé 1711.

LETTRE XXIII.

USBEK *à ſon ami* IBBEN.

A Smirne.

Nous ſommes arrivés à Livourne dans quarante jours de navigation. C'eſt une ville nouvelle ; elle eſt un témoignage du génie des ducs de Toſcane, qui ont fait, d'un village marécageux, la ville d'Italie la plus floriſſante.

Les femmes y jouiſſent d'une grande liberté : elles peuvent voir les hommes à travers certaines fenêtres, qu'on nomme jalouſies : elles peuvent ſortir tous les jours avec quelques vieilles, qui les accompagnent : elles n'ont qu'un voile*. Leurs beaufrères, leurs oncles, leurs neveux peuvent les voir,

* Les Perſanes en ont quatre.

ſans que le mari s'en formaliſe preſque jamais.

C'eſt un grand ſpectacle pour un mahométan, de voir, pour la première fois, une ville chrétienne. Je ne parle pas des choſes qui frappent d'abord tous les yeux, comme la différence des édifices, des habits, des principales coutumes : il y a, juſques dans les moindres bagatelles, quelque choſe de ſingulier, que je ſens, & que je ne ſçais pas dire.

Nous partirons demain pour Marſeille : notre ſéjour n'y ſera pas long. Le deſſein de Rica, & le mien, eſt de nous rendre inceſſamment à Paris, qui eſt le ſiège de l'empire d'Europe. Les voyageurs cherchent toujours les grandes villes, qui ſont une eſpèce de patrie commune à tous les étrangers. Adieu. Sois perſuadé que je t'aimerai toujours.

De Livourne, le 12 de la lune de Saphar 1712.

LETTRE XXIV.

RICA *à* IBBEN.

A Smirne.

Nous ſommes à Paris depuis un mois, & nous avons toujours été dans un mouvement continuel. Il faut bien des affaires avant qu'on ſoit logé, qu'on ait trouvé les gens à qui on eſt adreſſé, & qu'on ſe ſoit pourvu des choſes néceſſaires, qui manquent toutes à la fois.

Paris eſt auſſi grand qu'Iſpahan : les maiſons y ſont ſi hautes, qu'on jureroit qu'elles ne ſont habitées que par des aſtrologues. Tu juges bien qu'une ville bâtie en l'air, qui a ſix ou ſept maiſons les unes ſur les autres, eſt extrèmement peuplée ; & que, quand tout le monde eſt deſcendu dans la rue, il s'y fait un bel embarras.

Tu ne le croirois pas peut-être ; depuis un mois que je ſuis ici, je n'y ai encore vu marcher perſonne. Il n'y a point de gens au monde qui tirent mieux parti de leur machine que les François : ils courent ; ils volent : les voitures lentes d'Aſie, le pas réglé de nos chameaux, les feroit tomber en ſyncope. Pour moi, qui ne ſuis point fait à ce train, & qui vais ſouvent à pied ſans changer d'allure, j'enrage quelquefois comme

un chrétien : car encore paſſe qu'on m'éclabouſſe depuis les pieds juſqu'à la tête ; mais je ne puis pardonner les coups de coude, que je reçois régulièrement & périodiquement : un homme, qui vient après moi & qui me paſſe, me fait faire un demi-tour ; & un autre, qui me croiſe de l'autre côté, me remet ſoudain où le premier m'avoit pris : & je n'ai pas fait cent pas, que je ſuis plus briſé que ſi j'avois fait dix lieues.

Ne crois pas que je puiſſe, quant à préſent, te parler à fond des mœurs & des coutumes européennes : je n'en ai moi-même qu'une légère idée, & je n'ai eu à peine que le temps de m'étonner.

Le roi de France eſt le plus puiſſant prince de l'Europe. Il n'a point de mines d'or, comme le roi d'Eſpagne ſon voiſin ; mais il a plus de richeſſes que lui, parce qu'il les tire de la vanité de ſes ſujets, plus inépuiſable que les mines. On lui a vu entreprendre ou ſoutenir de grandes guerres, n'ayant d'autres fonds que des titres d'honneur à vendre ; &, par un prodige de l'orgueil humain, ſes troupes ſe trouvoient payées, ſes places munies, & ſes flottes équipées.

D'ailleurs, ce roi eſt un grand magicien : il exerce ſon empire ſur l'eſprit même de ſes ſujets ; il les fait penſer comme il veut. S'il n'a qu'un million d'écus dans ſon tréſor, & qu'il en ait beſoin de deux, il n'a qu'à leur perſuader qu'un écu en vaut deux ;

& ils le croient. S'il a une guerre difficile à ſoutenir, & qu'il n'ait point d'argent, il n'a qu'à leur mettre dans la tête qu'un morceau de papier eſt de l'argent; & ils en ſont auſſitôt convaincus. Il va même juſqu'à leur faire croire qu'il les guérit de toutes ſortes de maux, en les touchant; tant eſt grande la force & la puiſſance qu'il a ſur les eſprits.

Ce que je dis de ce prince ne doit pas t'étonner : il y a un autre magicien plus fort que lui, qui n'eſt pas moins maître de ſon eſprit, qu'il l'eſt lui-même de celui des autres. Ce magicien s'appelle le *pape* : tantôt il lui fait croire que trois ne ſont qu'un; que le pain qu'on mange n'eſt pas du pain, ou que le vin qu'on boit n'eſt pas du vin; & mille autres choſes de cette eſpèce.

Et, pour le tenir toujours en haleine, & ne point lui laiſſer perdre l'habitude de croire, il lui donne, de temps en temps, pour l'exercer, de certains articles de croyance. Il y a deux ans qu'il lui envoya un grand écrit, qu'il appella *conſtitution*, & voulut obliger, ſous de grandes peines, ce prince & ſes ſujets de croire tout ce qui y étoit contenu. Il réuſſit à l'égard du prince, qui ſe ſoumit auſſitôt, & donna l'exemple à ſes ſujets : mais quelques-uns d'entr'eux ſe révoltèrent, & dirent qu'ils ne vouloient rien croire de tout ce qui étoit dans cet écrit. Ce ſont les femmes qui ont été les motrices de toute cette révolte, qui diviſe toute la cour,

tout le royaume, & toutes les familles. Cette conſtitution leur défend de lire un livre que tous les chrétiens diſent avoir été apporté du ciel : c'eſt proprement leur alcoran. Les femmes, indignées de l'outrage fait à leur ſexe, ſoulèvent tout contre la conſtitution : elles ont mis les hommes de leur parti, qui, dans cette occaſion, ne veulent point avoir de privilège. On doit pourtant avouer que ce moufti ne raiſonne pas mal; &, par le grand Hali! il faut qu'il ait été inſtruit des principes de notre ſainte loi: car, puiſque les femmes ſont d'une création inférieure à la nôtre, & que nos prophètes nous diſent qu'elles n'entreront point dans le paradis, pourquoi faut-il qu'elles ſe mêlent de lire un livre qui n'eſt fait que pour apprendre le chemin du paradis ?

J'ai oui raconter du roi des choſes qui tiennent du prodige, & je ne doute pas que tu ne balances à les croire.

On dit que, pendant qu'il faiſoit la guerre à ſes voiſins, qui s'étoient tous ligués contre lui, il avoit dans ſon royaume un nombre innombrable d'ennemis inviſibles, qui l'entouroient : on ajoute qu'il les a cherchés pendant plus de trente ans ; & que, malgré les ſoins infatigables de certains dervis, qui ont ſa confiance, il n'en a pu trouver un ſeul. Ils vivent avec lui ; ils ſont à ſa cour, dans ſa capitale, dans ſes troupes, dans ſes tribunaux : & cependant on dit qu'il aura le cha-

grin de mourir ſans les avoir trouvés. On diroit qu'ils exiſtent en général, & qu'ils ne ſont plus rien en particulier : c'eſt un corps, mais point de membres. Sans doute que le ciel veut punir ce prince de n'avoir pas été aſſez modéré envers les ennemis qu'il a vaincus, puiſqu'il lui en donne d'inviſibles, & dont le génie & le deſtin ſont au-deſſus du ſien.

Je continuerai à t'écrire, & je t'apprendrai des choſes bien éloignées du caractère & du génie perſan. C'eſt bien la même terre qui nous porte tous deux ; mais les hommes du pays où je vis, & ceux du pays où tu es, ſont des hommes bien différens.

De Paris, le 4 de la lune de Rebiab, 2, 1712.

LETTRE XXV.

USBEK *à* IBBEN.

A Smirne.

J'AI reçu une lettre de ton neveu Rhédi : il me mande qu'il quitte Smirne, dans le deſſein de voir l'Italie ; que l'unique but de ſon voyage eſt de s'inſtruire, & de ſe rendre par-là plus digne de toi. Je te félicite d'avoir un neveu qui ſera quelque jour la conſolation de ta vieilleſſe.

Rica t'écrit une longue lettre; il m'a dit qu'il te parloit beaucoup de ce pays-ci. La vivacité de ſon eſprit fait qu'il ſaiſit tout avec promptitude: pour moi, qui penſe plus lentement, je ne ſuis en état de te rien dire.

Tu es le ſujet de nos converſations les plus tendres : nous ne pouvons aſſez parler du bon accueil que tu nous a fait à Smirne, & des ſervices que ton amitié nous rend tous les jours. Puiſſes-tu, généreux Ibben, trouver par-tout des amis auſſi reconnoiſſans & auſſi fidèles que nous!

Puiſſé-je te revoir bientôt, & retrouver avec toi ces jours heureux, qui coulent ſi doucement entre deux amis! Adieu.

De Paris, le 4 de la lune de Rebiab, 2, 1712.

LETTRE XXVI.

USBEK *à* ROXANE.

Au ſerrail d'Iſpahan.

QUE vous êtes heureuſe, Roxane, d'être dans le doux pays de Perſe, & non pas dans ces climats empoiſonnés, où l'on ne connoît ni la pudeur, ni la vertu! Que vous êtes heureuſe! Vous vivez dans mon ſerrail comme dans le ſéjour de l'innocence, inacceſſible aux attentats de tous les humains : vous vous trouvez avec joie dans une heureuſe im-

puiſſance de faillir : jamais homme ne vous a ſouillée de ſes regards laſcifs : votre beau-père même, dans la liberté des feſtins, n'a jamais vu votre belle bouche : vous n'avez jamais manqué de vous attacher un bandeau ſacré pour la couvrir. Heureuſe Roxane ! quand vous avez été à la campagne, vous avez toujours eu des eunuques, qui ont marché devant vous, pour donner la mort à tous les téméraires qui n'ont pas fui votre vue. Moi-même, à qui le ciel vous a donnée pour faire mon bonheur, quelle peine n'ai-je pas eue pour me rendre maître de ce tréſor que vous défendiez avec tant de conſtance ! Quel chagrin pour moi, dans les premiers jours de notre mariage, de ne pas vous voir ! & quelle impatience, quand je vous eus vue ! Vous ne la ſatisfaiſiez pourtant pas ; vous l'irritiez, au contraire, par les refus obſtinés d'une pudeur allarmée : vous me confondiez avec tous ces hommes à qui vous vous cachez ſans ceſſe. Vous ſouvient-il de ce jour où je vous perdis parmi vos eſclaves, qui me trahirent, & vous dérobèrent à mes recherches ? Vous ſouvient-il de cet autre, où, voyant vos larmes impuiſſantes, vous employâtes l'autorité de votre mère, pour arrêter les fureurs de mon amour ? Vous ſouvient-il, lorſque toutes les reſſources vous manquèrent, de celles que vous trouvâtes dans votre courage ? Vous prîtes un poignard, & menaçâtes d'immoler

un époux qui vous aimoit, s'il continuoit à exiger de vous ce que vous chériſſiez plus que votre époux même. Deux mois ſe paſsèrent dans ce combat de l'amour & de la vertu. Vous pouſsâtes trop loin vos chaſtes ſcrupules : vous ne vous rendîtes pas même, après avoir été vaincue : vous défendîtes juſqu'à la dernière extrémité une virginité mourante : vous me regardâtes comme un ennemi qui vous avoit fait un outrage, non pas comme un époux qui vous avoit aimée : vous fûtes plus de trois mois que vous n'oſiez me regarder ſans rougir : votre air confus ſembloit me reprocher l'avantage que j'avois pris. Je n'avois pas même une poſſeſſion tranquille; vous me dérobiez tout ce que vous pouviez de ces charmes & de ces graces; & j'étois enivré des plus grandes faveurs, ſans avoir obtenu les moindres.

Si vous aviez été élevée dans ce pays-ci, vous n'auriez pas été ſi troublée. Les femmes y ont perdu toute retenue; elles ſe préſentent devant les hommes à viſage découvert, comme ſi elles vouloient demander leur défaite; elles les cherchent de leurs regards; elles les voient dans les moſquées, les promenades, chez elles-mêmes; l'uſage de ſe faire ſervir par des eunuques leur eſt inconnu. Au lieu de cette noble ſimplicité & de cette aimable pudeur qui règne parmi vous, on voit une impudence brutale à laquelle il eſt impoſſible de s'accoutumer.

Oui, Roxane, si vous étiez ici, vous vous sentiriez outragée dans l'affreuse ignominie où votre sexe est descendu; vous fuiriez ces abominables lieux; & vous soupireriez pour cette douce retraite, où vous trouvez l'innocence, où vous êtes sûre de vous même, où nul péril ne vous fait trembler, où enfin vous pouvez m'aimer, sans craindre de perdre jamais l'amour que vous me devez.

Quand vous relevez l'éclat de votre teint par les plus belles couleurs; quand vous vous parfumez tout le corps des essences les plus précieuses; quand vous vous parez de vos plus beaux habits; quand vous cherchez à vous distinguer de vos compagnes par les graces de la danse, & par la douceur de votre chant; que vous combattez gracieusement avec elles de charmes, de douceur & d'enjouement, je ne puis pas m'imaginer que vous ayez d'autre objet que celui de me plaire: &, quand je vous vois rougir modestement, que vos regards cherchent les miens, que vous vous insinuez dans mon cœur par des paroles douces & flatteuses, je ne sçaurois, Roxane, douter de votre amour.

Mais que puis-je penser des femmes d'Europe? L'art de composer leur teint, les ornemens dont elles se parent, les soins qu'elles prennent de leur personne, le desir continuel de plaire qui les occupe, sont autant de taches faites à leur vertu, & d'outrages à leur époux.

Ce n'eſt pas, Roxane, que je penſe qu'elles pouſſent l'attentat auſſi loin qu'une pareille conduite devroit le faire croire, & qu'elles portent la débauche à cet excès horrible, qui fait frémir, de violer abſolument la foi conjugale. Il y a bien peu de femmes aſſez abandonnées pour aller juſques-là : elles portent toutes dans leur cœur un certain caractère de vertu, qui y eſt gravé, que la naiſſance donne, & que l'éducation affoiblit, mais ne détruit pas. Elles peuvent bien ſe relâcher des devoirs extérieurs que la pudeur exige : mais, quand il s'agit de faire les derniers pas, la nature ſe révolte. Auſſi, quand nous vous enfermons ſi étroitement, que nous vous faiſons garder par tant d'eſclaves, que nous gênons ſi fort vos deſirs, lorſqu'ils volent trop loin ; ce n'eſt pas que nous craignions la dernière infidélité : mais c'eſt que nous ſçavons que la pureté ne ſçauroit être trop grande, & que la moindre tache peut la corrompre.

Je vous plains, Roxane. Votre chaſteté, ſi longtemps éprouvée, méritoit un époux qui ne vous eût jamais quittée, & qui pût lui-même réprimer les deſirs que votre ſeule vertu ſçait ſoumettre.

De Paris, le 7 de la lune de Regeb 1712.

LETTRE

LETTRE XXVII.

USBEK *à* NESSIR.

A Ispahan.

Nous sommes à présent à Paris, cette superbe rivale de la ville du soleil*.

Lorsque je partis de Smirne, je chargeai mon ami Ibben de te faire tenir une boëte, où il y avoit quelques présens pour toi : tu recevras cette lettre par la même voie. Quoiqu'éloigné de lui de cinq ou six cent lieues, je lui donne de mes nouvelles, & je reçois des siennes, aussi facilement que s'il étoit à Ispahan, & moi à Com. J'envoie mes lettres à Marseille, d'où il part continuellement des vaisseaux pour Smirne : de-là, il envoie celles qui sont pour la Perse, par les caravanes d'Arméniens qui partent tous les jours pour Ispahan.

Rica jouit d'une santé parfaite : la force de sa constitution, sa jeunesse & sa gaieté naturelle, le mettent au-dessus de toutes les épreuves.

Mais, pour moi, je ne me porte pas bien ; mon corps & mon esprit sont abattus : je me livre à des réflexions qui deviennent tous les jours plus tristes : ma santé, qui s'affoi-

* Ispahan.

blit, me tourne vers ma patrie, & me rend ce pays-ci plus étranger.

Mais, cher Neſſir, je te conjure, fais en ſorte que mes femmes ignorent l'état où je ſuis. Si elles m'aiment, je veux épargner leurs larmes; &, ſi elles ne m'aiment pas, je ne veux point augmenter leur hardieſſe.

Si mes eunuques me croyoient en danger, s'ils pouvoient eſpérer l'impunité d'une lâche complaiſance, ils ceſſeroient bientôt d'être ſourds à la voix flatteuſe de ce ſexe, qui ſe fait entendre aux rochers, & remue les choſes inanimées.

Adieu, Neſſir. J'ai du plaiſir à te donner des marques de ma confiance.

De Paris, le 5 de la lune de Chahban 1712.

LETTRE XXVIII.

RICA à ***.

JE vis hier une choſe aſſez ſingulière, quoiqu'elle ſe paſſe tous les jours à Paris.

Tout le peuple s'aſſemble ſur la fin de l'après-dînée, & va jouer une eſpèce de ſcène que j'ai entendu appeller comédie. Le grand mouvement eſt ſur une eſtrade, qu'on nomme le théâtre. Aux deux côtés, on voit, dans de petits réduits, qu'on nomme loges, des hommes & des femmes qui jouent enſem-

ble des scènes muettes, à peu près comme celles qui sont en usage dans notre Perse.

Ici, c'est une amante affligée, qui exprime sa langueur; une autre, plus animée, dévore des yeux son amant, qui la regarde de même: toutes les passions sont peintes sur les visages, & exprimées avec une éloquence qui, pour être muette, n'en est que plus vive. Là, les actrices ne paroissent qu'à demi corps; & ont ordinairement un manchon, par modestie, pour cacher leurs bras. Il y a, en bas, une troupe de gens debout, qui se moquent de ceux qui sont en haut sur le théâtre; & ces derniers rient, à leur tour, de ceux qui sont en bas.

Mais ceux qui prennent le plus de peine sont quelques gens, qu'on prend pour cet effet dans un âge peu avancé, pour soutenir la fatigue. Ils sont obligés d'être par-tout; ils passent par des endroits qu'eux seuls connoissent, montent avec une adresse surprenante d'étage en étage; ils sont en haut, en bas, dans toutes les loges; ils plongent, pour ainsi dire; on les perd, ils reparoissent; souvent ils quittent le lieu de la scène, & vont jouer dans un autre. On en voit même qui, par un prodige qu'on n'auroit osé espérer de leurs béquilles, marchent, & vont comme les autres. Enfin on se rend à des sales où l'on joue une comédie particulière: on commence par des révérences, on continue par des embrassades: on dit que la connoissance

la plus légère met un homme en droit d'en étouffer une autre. Il semble que le lieu inspire de la tendresse. En effet, on dit que les princesses, qui y règnent, ne sont point cruelles; &, si on en excepte deux ou trois heures du jour, où elles sont assez sauvages, on peut dire que, le reste du temps, elles sont traitables, & que c'est une ivresse qui les quitte aisément.

Tout ce que je te dis ici se passe à peu près de même dans un autre endroit, qu'on nomme l'opéra : toute la différence est que l'on parle à l'un, & que l'on chante à l'autre. Un de mes amis me mena l'autre jour dans la loge où se déshabilloit une des principales actrices. Nous fîmes si bien connoissance, que, le lendemain, je reçus d'elle cette lettre.

MONSIEUR,

JE suis la plus malheureuse fille du monde; j'ai toujours été la plus vertueuse actrice de l'opéra. Il y a sept ou huit mois que j'étois dans la loge où vous me vîtes hier : comme je m'habillois en prêtresse de Diane, un jeune abbé vint m'y trouver; &, sans respect pour mon habit blanc, mon voile & mon bandeau, il me ravit mon innocence. J'ai beau lui exagérer le sacrifice que je lui ai fait, il se met à rire, & me soutient qu'il m'a trouvée très-profane. Cependant je suis si grosse, que je n'ose plus me présenter sur le théâtre: car je suis, sur

le chapitre de l'honneur, d'une délicateſſe inconcevable; & je ſoutiens toujours, qu'à une fille bien née, il eſt plus facile de faire perdre la vertu que la modeſtie. Avec cette délicateſſe, vous jugez bien que ce jeune abbé n'eût jamais réuſſi, s'il ne m'avoit promis de ſe marier avec moi: un motif ſi légitime me fit paſſer ſur les petites formalités ordinaires, & commencer par où j'aurois dû finir. Mais, puiſque ſon infidélité m'a déshonorée, je ne veux plus vivre à l'opéra, où, entre vous & moi, l'on ne me donne guère de quoi vivre: car, à préſent que j'avance en âge, & que je perds du côté des charmes, ma penſion, qui eſt toujours la même, ſemble diminuer tous les jours. J'ai appris, par un homme de votre ſuite, que l'on faiſoit un cas infini, dans votre pays, d'une bonne danſeuſe; & que, ſi j'étois à Iſpahan, ma fortune ſeroit auſſitôt faite. Si vous vouliez m'accorder votre protection, & m'emmener avec vous dans ce pays-là, vous auriez l'avantage de faire du bien à une fille qui, par ſa vertu & ſa conduite, ne ſe rendroit pas indigne de vos bontés. Je ſuis....

De Paris, le 2 de la lune de Chalval 1712.

LETTRE XXIX.

RICA *à* IBBEN.

A Smirne.

LE pape eſt le chef des chrétiens. C'eſt une vieille idole, qu'on encenſe par habitude. Il étoit autrefois redoutable aux princes même ; car il les dépoſoit auſſi facilement que nos magnifiques ſultans dépoſent les rois d'Irimette & de Géorgie. Mais on ne le craint plus. Il ſe dit ſucceſſeur d'un des premiers chrétiens, qu'on appelle ſaint Pierre : & c'eſt certainement une riche ſucceſſion ; car il a des tréſors immenſes, & un grand pays ſous ſa domination.

Les évêques ſont des gens de loi qui lui ſont ſubordonnés, & ont, ſous ſon autorité, deux fonctions bien différentes. Quand ils ſont aſſemblés, ils font, comme lui, des articles de foi. Quand ils ſont en particulier, ils n'ont guère d'autre fonction, que de diſpenſer d'accomplir la loi. Car tu ſçauras que la religion chrétienne eſt chargée d'une infinité de pratiques très-difficiles ; &, comme on a jugé qu'il eſt moins aiſé de remplir ſes devoirs, que d'avoir des évêques qui en diſpenſent, on a pris ce dernier parti pour l'utilité publique : de ſorte que, ſi on ne veut pas faire le rhamazan, ſi on ne veut pas s'aſſujettir

aux formalités des mariages, si on veut rompre ses vœux, si on veut se marier contre les défenses de la loi, quelquefois même si on veut revenir contre son ferment, on va à l'évêque, ou au pape, qui donne aussitôt la dispense.

Les évêques ne font pas des articles de foi de leur propre mouvement. Il y a un nombre infini de docteurs, la plupart dervis, qui soulèvent entr'eux mille questions nouvelles sur la religion: on les laisse disputer long-temps, & la guerre dure jusqu'à ce qu'une décision vienne la terminer.

Aussi puis-je t'assurer qu'il n'y a jamais eu de royaume où il y ait eu tant de guerres civiles, que dans celui de Christ.

Ceux qui mettent au jour quelque proposition nouvelle sont d'abord appellés hérétiques. Chaque hérésie a son nom, qui est, pour ceux qui y sont engagés, comme le mot de ralliement. Mais n'est hérétique qui ne veut: il n'y a qu'à partager le différend par la moitié, & donner une distinction à ceux qui accusent d'hérésie; &, quelle que soit la distinction, intelligible ou non, elle rend un homme blanc comme de la neige, & il peut se faire appeller orthodoxe.

Ce que je te dis est bon pour la France & l'Allemagne: car j'ai oui dire qu'en Espagne & en Portugal, il y a de certains dervis qui n'entendent point raillerie, & qui font brûler un homme comme de la paille. Quand

on tombe entre les mains de ces gens-là; heureux celui qui a toujours prié dieu avec de petits grains de bois à la main, qui a porté sur lui deux morceaux de drap attachés à deux rubans, & qui a été quelquefois dans une province qu'on appelle la Galice! Sans cela, un pauvre diable est bien embarrassé. Quand il jureroit, comme un païen, qu'il est orthodoxe, on pourroit bien ne pas demeurer d'accord des qualités, & le brûler comme hérétique: il auroit beau donner sa distinction, point de distinction; il seroit en cendres, avant que l'on eût seulement pensé à l'écouter.

Les autres juges présument qu'un accusé est innocent; ceux-ci le présument toujours coupable. Dans le doute, ils tiennent pour règle, de se déterminer du côté de la rigueur; apparemment parce qu'ils croient les hommes mauvais. Mais, d'un autre côté, ils en ont si bonne opinion, qu'ils ne les jugent jamais capables de mentir; car ils reçoivent le témoignage des ennemis capitaux, des femmes de mauvaise vie, de ceux qui exercent une profession infâme. Ils font, dans leur sentence, un petit compliment à ceux qui sont revêtus d'une chemise de soufre, & leur disent qu'ils sont bien fâchés de les voir si mal habillés, qu'ils sont doux, qu'ils abhorrent le sang, & sont au désespoir de les avoir condamnés: mais, pour se consoler, ils confisquent tous les

biens de ces malheureux à leur profit.

Heureuſe la terre qui eſt habitée par les enfans des prophètes ! Ces triſtes ſpectacles y ſont inconnus *. La ſainte religion que les anges y ont apportée ſe défend par ſa vérité même ; elle n'a point beſoin de ces moyens violens pour ſe maintenir.

* Les Perſans ſont les plus tolérans de tous les mahométans.

De Paris, le 4 de la lune de Chalval 1712.

LETTRE XXX.

RICA *au même.*

A Smirne.

LES habitans de Paris ſont d'une curioſité qui va juſqu'à l'extravagance. Lorſque j'arrivai, je fus regardé comme ſi j'avois été envoyé du ciel : vieillards, hommes, femmes, enfans, tous vouloient me voir. Si je ſortois, tout le monde ſe mettoit aux fenêtres ; ſi j'étois aux thuilleries, je voyois auſſitôt un cercle ſe former au-tour de moi ; les femmes mêmes faiſoient un arc-en-ciel nuancé de mille couleurs, qui m'entouroit : ſi j'étois aux ſpectacles, je trouvois d'abord cent lorgnettes dreſſées contre ma figure ; enfin, jamais homme n'a tant été vu que moi. Je ſouriois

quelquefois d'entendre des gens qui n'étoient presque jamais sortis de leur chambre, qui disoient entr'eux : Il faut avouer qu'il a l'air bien Persan. Chose admirable ! je trouvois de mes portraits par-tout ; je me voyois multiplié dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées, tant on craignoit de ne m'avoir pas assez vu.

Tant d'honneurs ne laissent pas d'être à charge : je ne me croyois pas un homme si curieux & si rare ; &, quoique j'aie très-bonne opinion de moi, je ne me serois jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande ville, où je n'étois point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit persan, & à en endosser un à l'européenne, pour voir s'il resteroit encore, dans ma physionomie, quelque chose d'admirable. Cet essai me fit connoître ce que je valois réellement. Libre de tous les ornemens étrangers, je me vis apprécié au plus juste. J'eus sujet de me plaindre de mon tailleur, qui m'avoit fait perdre, en un instant, l'attention & l'estime publique ; car j'entrai tout-à-coup dans un néant affreux. Je demeurois quelquefois une heure dans une compagnie, sans qu'on m'eût regardé, & qu'on m'eût mis en occasion d'ouvrir la bouche : mais, si quelqu'un, par hasard, apprenoit à la compagnie que j'étois Persan, j'entendois aussitôt au-tour de moi un bourdonnement

Ah ! ah ! monſieur eſt Perſan ? C'eſt une choſe bien extraordinaire ! Comment peut-on être Perſan ?

De Paris, le 6 de la lune de Chalval 1712.

LETTRE XXXI.

RHEDI *à* USBEK.

A Paris.

JE ſuis à préſent à Veniſe, mon cher Uſbek. On peut avoir vu toutes les villes du monde, & être ſurpris en arrivant à Veniſe : on ſera toujours étonné de voir une ville, des tours & des moſquées ſortir de deſſous l'eau, & de trouver un peuple innombrable dans un endroit où il ne devroit y avoir que des poiſſons.

Mais cette ville profane manque du tréſor le plus précieux qui ſoit au monde ; c'eſt-à-dire, d'eau vive ; il eſt impoſſible d'y accomplir une ſeule ablution légale. Elle eſt en abomination à notre ſaint prophète ; il ne la regarde jamais, du haut du ciel, qu'avec colère.

Sans cela, mon cher Uſbek, je ſerois charmé de vivre dans une ville où mon eſprit ſe forme tous les jours. Je m'inſtruis des ſecrets du commerce, des intérêts des princes, de la forme de leur gouvernement ;

je ne néglige pas même les superstitions européennes; je m'applique à la médecine, à la physique, à l'astronomie; j'étudie les arts; enfin je sors des nuages qui couvroient mes yeux dans le pays de ma naissance.

De Venise, le 16 de la lune de Chalval 1712.

LETTRE XXXII.

RICA *à* ***.

J'ALLAI, l'autre jour, voir une maison où l'on entretient environ trois cens personnes assez pauvrement. J'eus bientôt fait; car l'église & les bâtimens ne méritent pas d'être regardés. Ceux qui sont dans cette maison étoient assez gais; plusieurs d'entr'eux jouoient aux cartes, ou à d'autres jeux que je ne connois point. Comme je sortois, un de ces hommes sortoit aussi; &, m'ayant entendu demander le chemin du marais, qui est le quartier le plus éloigné de Paris, J'y vais, me dit-il, & je vous y conduirai; suivez-moi. Il me mena à merveille, me tira de tous les embarras, & me sauva adroitement des carrosses & des voitures. Nous étions prêts d'arriver, quand la curiosité me prit: Mon bon ami, lui dis-je, ne pourrois-je point sçavoir qui vous êtes? Je suis aveugle, monsieur, me répondit-il. Comment! lui dis-

je ; vous êtes aveugle ? Et que ne priiez-vous cet honnête homme, qui jouoit aux cartes avec vous, de nous conduire ? Il eſt aveugle auſſi, me répondit-il : il y a quatre cens ans que nous ſommes trois cens aveugles dans cette maiſon où vous m'avez trouvé. Mais il faut que je vous quitte : voilà la rue que vous demandiez : je vais me mettre dans la foule ; j'entre dans cette égliſe, où, je vous jure, j'embarraſſerai plus les gens qu'ils ne m'embarraſſeront.

De Paris, le 17 de la lune de Chalval 1712.

LETTRE XXXIII.

USBEK *à* RHEDI.

A Veniſe.

Le vin eſt ſi cher à Paris, par les impôts que l'on y met, qu'il ſemble que l'on ait entrepris d'y faire exécuter les préceptes du divin alcoran, qui défend d'en boire.

Lorſque je penſe aux funeſtes effets de cette liqueur, je ne puis m'empêcher de la regarder comme le préſent le plus redoutable que la nature ait fait aux hommes. Si quelque choſe a flétri la vie & la réputation de nos monarques, ç'a été leur intempérance ; c'eſt la ſource la plus empoiſonnée de leurs injuſtices & de leurs cruautés.

modeſtes, les autres ſont plus gaies & plus enjouées.

Ce qui rend le ſang ſi beau en Perſe, c'eſt la vie règlée que les femmes y mènent; elles ne jouent, ni ne veillent; elles ne boivent point de vin, & ne s'expoſent preſque jamais à l'air. Il faut avouer que le ſerrail eſt plutôt fait pour la ſanté que pour les plaiſirs: c'eſt une vie unie, qui ne pique point; tout s'y reſſent de la ſubordination & du devoir; les plaiſirs mêmes y ſont graves, & les joies ſévères; & on ne les goûte preſque jamais que comme des marques d'autorité & de dépendance.

Les hommes mêmes n'ont pas en Perſe la gaieté qu'ont les François: on ne leur voit point cette liberté d'eſprit, & cet air content, que je trouve ici dans tous les états & dans toutes les conditions.

C'eſt bien pis en Turquie, où l'on pourroit trouver des familles où, de père en fils, perſonne n'a ri, depuis la fondation de la monarchie.

Cette gravité des Aſiatiques vient du peu de commerce qu'il y a entr'eux: ils ne ſe voient que lorſqu'ils y ſont forcés par la cérémonie. L'amitié, ce doux engagement du cœur, qui fait ici la douceur de la vie, leur eſt preſque inconnue; ils ſe retirent dans leurs maiſons, où ils trouvent toujours une compagnie qui les attend; de manière que chaque famille eſt, pour ainſi dire, iſolée.

Un jour que je m'entretenois là-deſſus

avec un homme de ce pays-ci, il me dit: Ce qui me choque le plus de vos mœurs, c'eſt que vous êtes obligés de vivre avec des eſclaves, dont le cœur & l'eſprit ſe ſentent toujours de la baſſeſſe de leur condition. Ces gens lâches affoibliſſent en vous les ſentimens de la vertu, que l'on tient de la nature, & ils les ruinent, depuis l'enfance qu'ils vous obsèdent.

Car, enfin, défaites-vous des préjugés: que peut-on attendre de l'éducation qu'on reçoit d'un miſérable, qui fait conſiſter ſon honneur à garder les femmes d'un autre, & s'enorgueillit du plus vil emploi qui ſoit parmi les humains; qui eſt mépriſable par ſa fidélité même, qui eſt la ſeule de ſes vertus, parce qu'il y eſt porté par envie, par jalouſie & par déſeſpoir; qui, brûlant de ſe venger des deux ſexes, dont il eſt le rebut, conſent à être tyranniſé par le plus fort, pourvu qu'il puiſſe déſoler le plus foible; qui, tirant de ſon imperfection, de ſa laideur & de ſa difformité, tout l'éclat de ſa condition, n'eſt eſtimé que parce qu'il eſt indigne de l'être; qui enfin, rivé pour jamais à la porte où il eſt attaché, plus dur que les gonds & les verrouils qui la tiennent, ſe vante de cinquante ans de vie dans ce poſte indigne, où, chargé de la jalouſie de ſon maître, il a exercé toute ſa baſſeſſe?

De Paris, le 14 de la lune de Zilhagé 1713.

LETTRE XXXV.

USBEK *à* GEMCHID, *son cousin, dervis du brillant monastère de Tauris.*

QUE penses-tu des chrétiens, sublime dervis? Crois-tu qu'au jour du jugement ils seront comme les infidèles turcs, qui serviront d'ânes aux juifs, & les mèneront au grand trot en enfer? Je sçais bien qu'ils n'iront point dans le séjour des prophètes, & que le grand Hali n'est point venu pour eux. Mais, parce qu'ils n'ont pas été assez heureux pour trouver des mosquées dans leur pays, crois-tu qu'ils soient condamnés à des châtimens éternels? & que dieu les punisse pour n'avoir pas pratiqué une religion qu'il ne leur a pas fait connoître? Je puis te le dire : j'ai souvent examiné ces chrétiens; je les ai interrogés, pour voir s'ils avoient quelque idée du grand Hali, qui étoit le plus beau de tous les hommes : j'ai trouvé qu'ils n'en avoient jamais oui parler.

Ils ne ressemblent point à ces infidèles que nos saints prophètes faisoient passer au fil de l'épée, parce qu'ils refusoient de croire aux miracles du ciel : ils sont plutôt comme ces malheureux qui vivoient dans les ténèbres de l'idolâtrie, avant que la divine

lumière vînt éclairer le visage de notre grand prophète.

D'ailleurs, si l'on examine de près leur religion, on y trouvera comme une semence de nos dogmes. J'ai souvent admiré les secrets de la providence, qui semble les avoir voulu préparer par-là à la conversion générale. J'ai oui parler d'un livre de leurs docteurs, intitulé *la polygamie triomphante*, dans lequel il est prouvé que la polygamie est ordonnée aux chrétiens. Leur baptême est l'image de nos ablutions légales; & les chrétiens n'errent que dans l'efficacité qu'ils donnent à cette première ablution, qu'ils croient devoir suffire pour toutes les autres. Leurs prêtres & leurs moines prient, comme nous, sept fois le jour. Ils espèrent de jouir d'un paradis, où ils goûteront mille délices, par le moyen de la résurrection des corps. Ils ont, comme nous, des jeûnes marqués, des mortifications avec lesquelles ils espèrent fléchir la miséricorde divine. Ils rendent un culte aux bons anges, & se méfient des mauvais. Ils ont une sainte crédulité pour les miracles que Dieu opère par le ministère de ses serviteurs. Ils reconnoissent, comme nous, l'insuffisance de leurs mérites, & le besoin qu'ils ont d'un intercesseur auprès de Dieu. Je vois par-tout le mahométisme, quoique je n'y trouve point Mahomet. On a beau faire; la vérité s'échappe, & perce toujours les ténèbres qui

l'environnent. Il viendra un jour où l'éternel ne verra sur la terre que des vrais croyans. Le temps, qui consume tout, détruira les erreurs mêmes. Tous les hommes seront étonnés de se voir sous le même étendard : tout, jusques à la loi, sera consommé ; les divins exemplaires seront enlevés de la terre, & portés dans les célestes archives.

De Paris, le 20 de la lune de Zilhagé 1713.

LETTRE XXXVI.

USBEK *à* RHEDI.

A Venise.

Le caffé est très en usage à Paris : il y a un grand nombre de maisons publiques où on le distribue. Dans quelques-unes de ces maisons, on dit des nouvelles ; dans d'autres, on joue aux échecs. Il y en a une où l'on apprête le caffé de telle manière, qu'il donne de l'esprit à ceux qui en prennent : au moins, de tous ceux qui en sortent, il n'y a personne qui ne croie qu'il en a quatre fois plus que lorsqu'il y est entré.

Mais, ce qui me choque de ces beaux esprits, c'est qu'ils ne se rendent pas utiles à leur patrie, & qu'ils amusent leurs talens à des choses puériles. Par exemple : lorsque j'arrivai à Paris, je les trouvai échauffés sur

une dispute la plus mince qu'il se puisse imaginer : il s'agissoit de la réputation d'un vieux poëte grec, dont, depuis deux mille ans, on ignore la patrie, aussi bien que le temps de sa mort. Les deux partis avouoient que c'étoit un poëte excellent : il n'étoit question que du plus ou du moins de mérite qu'il falloit lui attribuer. Chacun en vouloit donner le taux : mais, parmi ces distributeurs de réputation, les uns faisoient meilleur poids que les autres : voilà la querelle. Elle étoit bien vive ; car on se disoit cordialement, de part & d'autre, des injures si grossières, on faisoit des plaisanteries si amères, que je n'admirois pas moins la manière de disputer, que le sujet de la dispute. Si quelqu'un, dis-je en moi-même, étoit assez étourdi pour aller, devant un de ces défenseurs du poëte grec, attaquer la réputation de quelque honnête citoyen, il ne seroit pas mal relevé ! & je crois que ce zèle, si délicat sur la réputation des morts, s'embraseroit bien pour défendre celle des vivans ! Mais, quoi qu'il en soit, ajoutois-je, Dieu me garde de m'attirer jamais l'inimitié des censeurs de ce poëte, que le séjour de deux mille ans dans le tombeau n'a pu garantir d'une haine si implacable ! Ils frappent à présent des coups en l'air ; mais que seroit-ce, si leur fureur étoit animée par la présence d'un ennemi ?

Ceux dont je te viens de parler disputent

en langue vulgaire ; & il faut les diſtinguer d'une autre ſorte de diſputeurs, qui ſe ſervent d'une langue barbare, qui ſemble ajouter quelque choſe à la fureur & à l'opiniâtreté des combattans. Il y a des quartiers où l'on voit comme une mêlée noire & épaiſſe de ces ſortes de gens : ils ſe nourriſſent de diſtinctions ; ils vivent de raiſonnemens obſcurs & de fauſſes conſéquences. Ce métier, où l'on devroit mourir de faim, ne laiſſe pas de rendre. On a vu une nation entière, chaſſée de ſon pays, traverſer les mers pour s'établir en France, n'emportant avec elle, pour parer aux néceſſités de la vie, qu'un redoutable talent pour la diſpute. Adieu.

De Paris, le dernier de la lune de Zilhagé 1713.

LETTRE XXXVII.

USBEK *à* IBBEN.

A Smirne.

LE roi de France eſt vieux. Nous n'avons point d'exemple, dans nos hiſtoires, d'un monarque qui ait ſi longtemps règné. On dit qu'il poſsède à un très-haut dégré le talent de ſe faire obéir : il gouverne avec le même génie ſa famille, ſa cour, ſon état : on lui a ſouvent entendu dire que, de tous

les gouvernemens du monde, celui des Turcs, ou celui de notre auguste sultan, lui plairoit le mieux; tant il fait cas de la politique orientale!

J'ai étudié son caractère, & j'y ai trouvé des contradictions qu'il m'est impossible de résoudre : par exemple, il a un ministre qui n'a que dix-huit ans, & une maîtresse qui en a quatre-vingt : il aime sa religion; & il ne peut souffrir ceux qui disent qu'il la faut observer à la rigueur : quoiqu'il fuie le tumulte des villes, & qu'il se communique peu, il n'est occupé, depuis le matin jusqu'au soir, qu'à faire parler de lui : il aime les trophées & les victoires; mais il craint autant de voir un bon général à la tête de ses troupes, qu'il auroit sujet de le craindre à la tête d'une armée ennemie. Il n'est, je crois, jamais arrivé qu'à lui, d'être, en même temps, comblé de plus de richesses qu'un prince n'en sçauroit espérer, & accablé d'une pauvreté qu'un particulier ne pourroit soutenir.

Il aime à gratifier ceux qui le servent; mais il paye aussi libéralement les assiduités, ou plutôt l'oisiveté de ses courtisans, que les campagnes laborieuses de ses capitaines : souvent il préfère un homme qui le déshabille, ou qui lui donne la serviette lorsqu'il se met à table, à un autre qui lui prend des villes, ou lui gagne des batailles : il ne croit pas que la grandeur souveraine doive

être gênée dans la distribution des graces ; &, sans examiner si celui qu'il comble de biens est homme de mérite, il croit que son choix va le rendre tel : aussi lui a-t-on vu donner une petite pension à un homme qui avoit fui deux lieues, & un beau gouvernement à un autre qui en avoit fui quatre.

Il est magnifique, sur-tout dans ses bâtimens : il y a plus de statues dans les jardins de son palais, que de citoyens dans une grande ville. Sa garde est aussi forte que celle du prince devant qui tous les trônes se renversent ; ses armées sont aussi nombreuses, ses ressources aussi grandes, & ses finances aussi inépuisables.

De Paris, le 7 de la lune de Maharram 1713.

LETTRE XXXVIII.

RICA *à* IBBEN.

A Smirne.

C'est une grande question, parmi les hommes, de sçavoir s'il est plus avantageux d'ôter aux femmes la liberté, que de la leur laisser. Il me semble qu'il y a bien des raisons pour & contre. Si les Européens disent qu'il n'y a pas de générosité à rendre malheureuses les personnes que l'on aime ; nos Asiatiques répondent qu'il y a de la bas-

sesse

ſeſſe aux hommes de renoncer à l'empire que la nature leur a donné ſur les femmes. Si on leur dit que le grand nombre des femmes enfermées eſt embarraſſant ; ils répondent que dix femmes, qui obéiſſent, embarraſſent moins qu'une qui n'obéit pas. Que s'ils objectent, à leur tour, que les Européens ne ſçauroient être heureux avec des femmes qui ne leur ſont pas fidelles ; on leur répond que cette fidélité, qu'ils vantent tant, n'empêche point le dégoût, qui ſuit toujours les paſſions ſatisfaites ; que nos femmes ſont trop à nous ; qu'une poſſeſſion ſi tranquille ne nous laiſſe rien à deſirer, ni à craindre ; qu'un peu de coquetterie eſt un ſel qui pique & prévient la corruption. Peut-être qu'un homme, plus ſage que moi, ſeroit embarraſſé de décider : car, ſi les Aſiatiques ſont fort bien de chercher des moyens propres à calmer leurs inquiétudes, les Européens ſont fort bien auſſi de n'en point avoir.

Après tout, diſent-ils, quand nous ſerions malheureux en qualité de maris, nous trouverions toujours moyen de nous dédommager en qualité d'amans. Pour qu'un homme pût ſe plaindre avec raiſon de l'infidélité de ſa femme, il faudroit qu'il n'y eût que trois perſonnes dans le monde ; ils ſeront toujours à but, quand il y en aura quatre.

C'eſt une autre queſtion de ſçavoir ſi la

loi naturelle soumet les femmes aux hommes. Non, me disoit l'autre jour un philosophe très-galant : la nature n'a jamais dicté une telle loi. L'empire, que nous avons sur elles, est une véritable tyrannie ; elles ne nous l'ont laissé prendre, que parce qu'elles ont plus de douceur que nous, &, par conséquent, plus d'humanité & de raison. Ces avantages, qui devoient sans doute leur donner la supériorité, si nous avions été raisonnables, la leur ont fait perdre, parce que nous ne le sommes point.

Or, s'il est vrai que nous n'avons sur les femmes qu'un pouvoir tyrannique, il ne l'est pas moins qu'elles ont sur nous un empire naturel ; celui de la beauté, à qui rien ne résiste. Le nôtre n'est pas de tous les pays ; mais celui de la beauté est universel. Pourquoi aurions-nous donc un privilège ? Est-ce parce que nous sommes les plus forts ? Mais c'est une véritable injustice. Nous employons toutes sortes de moyens pour leur abattre le courage. Les forces seroient égales, si l'éducation l'étoit aussi. Eprouvons-les dans les talens que l'éducation n'a point affoiblis ; & nous verrons si nous sommes si forts.

Il faut l'avouer, quoique cela choque nos mœurs : chez les peuples les plus polis, les femmes ont toujours eu de l'autorité sur leurs maris ; elle fut établie par une loi chez les Egyptiens, en l'honneur d'Isis ;

& chez les Babyloniens, en l'honneur de Sémiramis. On disoit des Romains, qu'ils commandoient à toutes les nations, mais qu'ils obéissoient à leurs femmes. Je ne parle point des Sauromates, qui étoient véritablement dans la servitude de ce sexe; ils étoient trop barbares, pour que leur exemple puisse être cité.

Tu vois, mon cher Ibben, que j'ai pris le goût de ce pays-ci, où l'on aime à soutenir des opinions extraordinaires, & à réduire tout en paradoxe. Le prophète a décidé la question, & à réglé les droits de l'un & de l'autre sexe. Les femmes, dit-il, doivent honorer leurs maris : leurs maris les doivent honorer ; mais ils ont l'avantage d'un degré sur elles.

De Paris, le 26 de la lune de Gemmadi, 2, 1713.

LETTRE XXXIX.

HAGI * IBBI, *au juif* BEN JOSUE', *proselyte mahométan.*

A Smirne.

IL me semble, Ben Josué, qu'il y a toujours des signes éclatans, qui préparent à la naissance des hommes extraordinaires; com-

* *Hagi* est un homme qui a fait le pélerinage de la Mecque.

me si la nature souffroit une espèce de crise, & que la puissance céleste ne produisît qu'avec effort.

Il n'y a rien de si merveilleux que la naissance de Mahomet. Dieu, qui, par les décrets de sa providence, avoit résolu, dès le commencement, d'envoyer aux hommes ce grand prophète, pour enchaîner Satan, créa une lumière deux mille ans avant Adam, qui, passant, d'élu en élu, d'ancêtre en ancêtre de Mahomet, parvint enfin jusques à lui, comme un témoignage autentique qu'il étoit descendu des patriarches.

Ce fut aussi à cause de ce même prophète, que Dieu ne voulut pas qu'aucun enfant fût conçu, que la femme ne cessât d'être immonde, & que l'homme ne fût livré à la circoncision.

Il vint au monde circoncis; & la joie parut sur son visage dès sa naissance: la terre trembla trois fois, comme si elle eût enfanté elle-même; toutes les idoles se prosternèrent; les trônes des rois furent renversés; Lucifer fut jetté au fond de la mer; & ce ne fut qu'après avoir nagé pendant quarante jours, qu'il sortit de l'abysme, & s'enfuit sur le mont Cabès, d'où, avec une voix terrible, il appella les anges.

Cette nuit, Dieu posa un terme entre l'homme & la femme, qu'aucun d'eux ne put passer. L'art des magiciens & négromans se trouva sans vertu. On entendit une

voix du ciel qui disoit ces paroles, J'ai envoyé au monde mon ami fidèle.

Selon le témoignage d'Isben Aben, historien arabe, les générations des oiseaux, des nuées, des vents, & tous les escadrons des anges, se réunirent pour élever cet enfant, & se disputèrent cet avantage. Les oiseaux disoient, dans leurs gazouillemens, qu'il étoit plus commode qu'ils l'élevassent, parce qu'ils pouvoient plus facilement rassembler plusieurs fruits de divers lieux. Les vents murmuroient, & disoient: C'est plutôt à nous, parce que nous pouvons lui apporter, de tous les endroits, les odeurs les plus agréables. Non, non, disoient les nuées, non; c'est à nos soins qu'il sera confié, parce que nous lui ferons part, à tous les instans, de la fraîcheur des eaux. Là-dessus, les anges indignés s'écrioient: Que nous restera-t-il donc à faire? Mais une voix du ciel fut entendue, qui termina toutes les disputes: Il ne sera point ôté d'entre les mains des mortels, parce qu'heureuses les mammelles qui l'allaiteront, & les mains qui le toucheront, & la maison qu'il habitera, & le lit où il reposera.

Après tant de témoignages si éclatans, mon cher Josué, il faut avoir un cœur de fer pour ne pas croire sa sainte loi. Que pouvoit faire davantage le ciel pour autoriser sa mission divine, à moins de renverser la na-

ture, & de faire périr les hommes mêmes qu'il vouloit convaincre?

De Paris, le 20 de la lune de Rhégeb 1713.

LETTRE XL.

USBEK *à* IBBEN.

A Smirne.

DE's qu'un grand eſt mort, on s'aſſemble dans une moſquée, & l'on fait ſon oraiſon funèbre, qui eſt un diſcours à ſa louange, avec lequel on ſeroit bien embarraſſé de décider au juſte du mérite du défunt.

Je voudrois bannir les pompes funèbres. Il faut pleurer les hommes à leur naiſſance, & non pas à leur mort. A quoi ſervent les cérémonies, & tout l'attirail lugubre, qu'on fait paroître à un mourant dans ſes derniers momens, les larmes mêmes de ſa famille, & la douleur de ſes amis, qu'à lui exagérer la perte qu'il va faire?

Nous ſommes ſi aveugles, que nous ne ſçavons quand nous devons nous affliger, ou nous réjouir: nous n'avons preſque jamais que de fauſſes triſteſſes, ou de fauſſes joies.

Quand je vois le Mogol, qui, toutes les années, va ſottement ſe mettre dans une balance, & ſe faire peſer comme un bœuf;

quand je vois les peuples se réjouir de ce que ce prince est devenu plus matériel, c'est-à-dire, moins capable de les gouverner; j'ai pitié, Ibben, de l'extravagance humaine.

De Paris, le 20 de la lune de Rhégeb 1713.

LETTRE XLI.

LE PREMIER EUNUQUE NOIR *à* USBEK.

ISMAEL, un de tes eunuques noirs, vient de mourir, magnifique seigneur; & je ne puis m'empêcher de le remplacer. Comme les eunuques sont extrêmement rares à présent, j'avois pensé de me servir d'un esclave noir, que tu as à la campagne: mais je n'ai pu jusqu'ici le porter à souffrir qu'on le consacrât à cet emploi. Comme je vois qu'au bout du compte, c'est son avantage, je voulus l'autre jour user, à son égard, d'un peu de rigueur; &, de concert avec l'intendant de tes jardins, j'ordonnai que, malgré lui, on le mît en état de te rendre les services qui flattent le plus ton cœur, & de vivre comme moi dans ces redoutables lieux, qu'il n'ose pas même regarder: mais il se mit à hurler, comme si on avoit voulu l'écorcher, & fit tant qu'il échappa de nos mains, & évita le fatal couteau. Je viens d'apprendre qu'il veut t'écrire pour te demander grace, soutenant

que je n'ai conçu ce dessein, que par un désir insatiable de vengeance sur certaines railleries piquantes qu'il dit avoir faites de moi. Cependant je te jure, par les cent mille prophètes, que je n'ai agi que pour le bien de ton service, la seule chose qui me soit chère, & hors laquelle je ne regarde rien. Je me prosterne à tes pieds.

Du serrail de Fatmé, le 7 de la lune de Maharram 1713.

LETTRE XLII.

PHARAN *à* USBEK, *son souverain seigneur.*

SI tu étois ici, magnifique seigneur, je paroîtrois à ta vue tout couvert de papier blanc; & il n'y en auroit pas assez pour écrire toutes les insultes que ton premier eunuque noir, le plus méchant de tous les hommes, m'a faites depuis ton départ.

Sous prétexte de quelques railleries qu'il prétend que j'ai faites sur le malheur de sa condition, il exerce sur ma tête une vengeance inépuisable; il a animé contre moi le cruel intendant de tes jardins, qui, depuis ton départ, m'oblige à des travaux insurmontables, dans lesquels j'ai pensé mille fois laisser la vie, sans perdre un moment l'ardeur de te servir. Combien de fois ai-je dit en moi-même: J'ai un maître rempli de

douceur, & je ſuis le plus malheureux eſclave qui ſoit ſur la terre !

Je te l'avoue, magnifique ſeigneur : je ne me croyois pas deſtiné à de plus grandes misères: mais ce traître d'eunuque a voulu mettre le comble à ſa méchanceté. Il y a quelques jours que, de ſon autorité privée, il me deſtina à la garde de tes femmes ſacrées ; c'eſt-à-dire, à une exécution, qui ſeroit pour moi mille fois plus cruelle que la mort. Ceux qui, en naiſſant, ont eu le malheur de recevoir de leurs cruels parens un traitement pareil, ſe conſolent peut-être ſur ce qu'ils n'ont jamais connu d'autre état que le leur : mais qu'on me faſſe deſcendre de l'humanité, & qu'on m'en prive, je mourrois de douleur, ſi je ne mourois pas de cette barbarie.

J'embraſſe tes pieds, ſublime ſeigneur, dans une humilité profonde. Fais en ſorte que je ſente les effets de cette vertu ſi reſpectée ; & qu'il ne ſoit pas dit que, par ton ordre, il y ait ſur la terre un malheureux de plus.

Des jardins de Fatmé, le 7 de la lune de Maharram 1713.

LETTRE XLIII.

USBEK *à* PHARAN.

Aux jardins de Fatmé.

RECEVEZ la joie dans votre cœur, & reconnoiſſez ces ſacrés caractères ; faites-les baiſer au grand eunuque, & à l'intendant de mes jardins. Je leur défends de rien entreprendre contre vous : dites-leur d'acheter l'eunuque qui me manque. Acquittez-vous de votre devoir, comme ſi vous m'aviez toujours devant les yeux ; car ſçachez que, plus mes bontés ſont grandes, plus vous ſerez puni, ſi vous en abuſez.

De Paris, le 25 de la lune de Rhégeb 1713.

LETTRE XLIV.

USBEK *à* RHEDI.

A Veniſe.

IL y a, en France, trois ſortes d'états ; l'égliſe, l'épée, & la robe. Chacun a un mépris ſouverain pour les deux autres : tel, par exemple, que l'on devroit mépriſer parce qu'il eſt un ſot, ne l'eſt ſouvent que parce qu'il eſt homme de robe.

Il n'y a pas jusqu'aux plus vils artisans qui qui ne disputent sur l'excellence de l'art qu'ils ont choisi ; chacun s'élève au-dessus de celui qui est d'une profession différente, à proportion de l'idée qu'il s'est faite de la supériorité de la sienne.

Les hommes ressemblent tous, plus ou moins, à cette femme de la province d'Erivan, qui, ayant reçu quelque grace d'un de nos monarques, lui souhaita mille fois, dans les bénédictions qu'elle lui donna, que le ciel le fît gouverneur d'Erivan.

J'ai lu, dans une relation, qu'un vaisseau françois ayant relâché à la côte de Guinée, quelques hommes de l'équipage voulurent aller à terre acheter quelques moutons. On les mena au roi, qui rendoit la justice à ses sujets sous un arbre. Il étoit sur son trône, c'est-à-dire, sur un morceau de bois, aussi fier que s'il eût été assis sur celui du grand Mogol : il avoit trois ou quatre gardes avec des piques de bois ; un parasol, en forme de dais, le couvroit de l'ardeur du soleil ; tous ses ornemens & ceux de la reine, sa femme, consistoient en leur peau noire & quelques bagues. Ce prince, plus vain encore que misérable, demanda à ces étrangers si on parloit beaucoup de lui en France. Il croyoit que son nom devoit être porté d'un pôle à l'autre : &, à la différence de ce conquérant de qui on a dit qu'il avoit fait taire toute la terre, il croyoit, lui, qu'il devoit faire parler tout l'univers.

Quand le kan de Tartarie a dîné, un héraut crie que tous les princes de la terre peuvent aller dîner, si bon leur semble : & ce barbare, qui ne mange que du lait, qui n'a pas de maison, qui ne vit que de brigandage, regarde tous les rois du monde comme ses esclaves, & les insulte régulièrement deux fois par jour.

De Paris, le 28 de la lune de Rhégeb 1723.

LETTRE XLV.

RICA à USBEK.

A ***.

HIER matin, comme j'étois au lit, j'entendis frapper rudement à ma porte, qui fut soudain ouverte, ou enfoncée, par un homme avec qui j'avois lié quelque société, & qui me parut tout hors de lui-même.

Son habillement étoit beaucoup plus que modeste ; sa perruque de travers n'avoit pas même été peignée ; il n'avoit pas eu le temps de faire recoudre son pourpoint noir ; & il avoit renoncé, pour ce jour-là, aux sages précautions, avec lesquelles il avoit coutume de déguiser le délabrement de son équipage.

Levez-vous, me dit-il ; j'ai besoin de vous tout aujourd'hui ; j'ai mille emplettes

à faire, & je ferai bien aise que ce soit avec vous : il faut, premièrement, que nous allions, rue saint Honoré, parler à un notaire, qui est chargé de vendre une terre de cinq cent mille livres ; je veux qu'il m'en donne la préférence. En venant ici, je me suis arrêté un moment au fauxbourg Saint Germain, où j'ai loué un hôtel deux mille écus ; & j'espère passer le contrat aujourdhui.

Dès que je fus habillé, ou peu s'en falloit, mon homme me fit précipitamment descendre. Commençons, dit-il, par acheter un carrosse, & établissons l'équipage. En effet, nous achetâmes, non seulement un carrosse, mais encore pour cent mille francs de marchandises, en moins d'une heure : tout cela se fit promptement, parce que mon homme ne marchanda rien, & ne compta jamais ; aussi ne déplaça-t-il pas. Je rêvois sur tout ceci : &, quand j'examinois cet homme, je trouvois en lui une complication singulière de richesses & de pauvreté ; de manière que je ne sçavois que croire. Mais enfin, je rompis le silence ; &, le tirant à part, je lui dis, Monsieur, qui est-ce qui payera tout cela ? Moi, dit-il : venez dans ma chambre ; je vous montrerai des trésors immenses, & des richesses enviées des plus grands monarques ; mais elles ne le seront pas de vous, qui les partagerez toujours avec moi. Je le suis. Nous grimpons à son cinquième étage ; &, par une échelle, nous

nous guindons à un ſixième, qui étoit un cabinet ouvert aux quatre vents, dans lequel il n'y avoit que deux ou trois douzaines de baſſins de terre remplis de diverſes liqueurs. Je me ſuis levé de grand matin, me dit-il, & j'ai fait d'abord ce que je fais depuis vingt-cinq ans, qui eſt d'aller viſiter mon œuvre : j'ai vu que le grand jour étoit venu, qui devoit me rendre plus riche qu'homme qui ſoit ſur la terre. Voyez-vous cette liqueur vermeille ? Elle a à préſent toutes les qualités que les philoſophes demandent pour faire la tranſmutation des métaux. J'en ai tiré ces grains que vous voyez, qui ſont de vrai or par leur couleur, quoiqu'un peu imparfait par leur peſanteur. Ce ſecret, que Nicolas Flamel trouva, mais que Raimond Lulle & un million d'autres cherchèrent toujours, eſt venu juſqu'à moi; & je me trouve aujourd'hui un heureux adepte. Faſſe le ciel que je ne me ſerve de tant de tréſors qu'il m'a communiqués, que pour ſa gloire!

Je ſortis, & je deſcendis, ou plutôt je me précipitai par cet eſcalier, tranſporté de colère, & laiſſai cet homme ſi riche dans ſon hôpital. Adieu, mon cher Uſbek. J'irai te voir demain; &, ſi tu veux, nous reviendrons enſemble à Paris.

De Paris, le dernier de la lune de Rhégeb 1713.

LETTRE XLVI.

USBEK *à* RHEDI.

A Veniſe.

JE vois ici des gens qui diſputent, ſans fin, ſur la religion: mais il ſemble qu'ils combattent en même temps à qui l'obſervera le moins.

Non ſeulement ils ne ſont pas meilleurs chrétiens, mais même meilleurs citoyens; & c'eſt ce qui me touche : car, dans quelque religion qu'on vive, l'obſervation des loix, l'amour pour les hommes, la piété envers les parens, ſont toujours les premiers actes de religion.

En effet, le premier objet d'un homme religieux ne doit-il pas être de plaire à la divinité qui a établi la religion qu'il profeſſe? Mais le moyen le plus sûr, pour y parvenir, eſt ſans doute d'obſerver les règles de la ſociété, & les devoirs de l'humanité. Car, en quelque religion qu'on vive, dès qu'on en ſuppoſe une, il faut bien que l'on ſuppoſe auſſi que Dieu aime les hommes, puiſqu'il établit une religion pour les rendre heureux : que s'il aime les hommes, on eſt aſſuré de lui plaire en les aimant auſſi; c'eſt-à-dire, en exerçant envers eux tous les devoir de la charité & de l'humanité, & en ne :

violant point les loix ſous leſquelles ils vivent.

Par là, on eſt bien plus sûr de plaire à Dieu, qu'en obſervant telle ou telle cérémonie : car les cérémonies n'ont point un dégré de bonté par elles-mêmes ; elles ne ſont bonnes qu'avec égard, & dans la ſuppoſition que Dieu les a commandées : Mais c'eſt la matière d'une grande diſcuſſion : on peut facilement s'y tromper ; car il faut choiſir les cérémonies d'une religion entre celles de deux mille.

Un homme faiſoit tous les jours à Dieu cette prière : Seigneur, je n'entends rien dans les diſputes que l'on fait ſans ceſſe à votre ſujet : je voudrois vous ſervir ſelon votre volonté ; mais chaque homme que je conſulte veut que je vous ſerve à la ſienne. Lorſque je veux vous faire ma prière, je ne ſçais en quelle langue je dois vous parler. Je ne ſçais pas non plus en quelle poſture je dois me mettre : l'un dit que je dois vous prier debout ; l'autre veut que je ſois aſſis ; l'autre exige que mon corps porte ſur mes genoux. Ce n'eſt pas tout : il y en a qui prétendent que je dois me laver tous les matins avec de l'eau froide : d'autres ſoutiennent que vous me regarderez avec horreur, ſi je ne me fais pas couper un petit morceau de chair. Il m'arriva, l'autre jour, de manger un lapin dans un caravanſera : trois hommes, qui étoient auprès de-là, me firent

trembler : ils me soutinrent tous trois que je vous avois grièvement offensé ; l'un *, parce que cet animal étoit immonde ; l'autre **, parce qu'il étoit étouffé ; l'autre enfin †, parce qu'il n'étoit pas poisson. Un brachmane, qui passoit par-là, & que je pris pour juge, me dit : Ils ont tort, car apparemment vous n'avez pas tué vous-même cet animal. Si fait, lui dis-je. Ah ! vous avez commis une action abominable, & que Dieu ne vous pardonnera jamais, me dit-il d'une voix sévère : que sçavez-vous si l'ame de votre père n'étoit pas passée dans cette bête ? Toutes ces choses, seigneur, me jettent dans un embarras inconcevable : je ne puis remuer la tête, que je ne sois menacé de vous offenser : cependant je voudrois vous plaire, & employer à cela la vie que je tiens de vous. Je ne sçais si je me trompe ; mais je crois que le meilleur moyen pour y parvenir, est de vivre en bon citoyen dans la société où vous m'avez fait naître, & en bon père dans la famille que vous m'avez donnée.

* Un Juif.
** Un Turc.
† Un Arménien.

De Paris, le 8 de la lune de Chabban 1713.

LETTRE XLVII.

ZACHI *à* USBEK.

A Paris.

J'AI une grande nouvelle à t'apprendre: je me ſuis réconciliée avec Zéphis; le ſerrail, partagé entre nous, s'eſt réuni. Il ne manque que toi dans ces lieux, où la paix règne: viens, mon cher Uſbek, viens-y faire triompher l'amour.

Je donnai à Zéphis un grand feſtin, où ta mère, tes femmes, & tes principales concubines furent invitées: tes tantes & pluſieurs de tes couſines s'y trouvèrent auſſi: elles étoient venues à cheval, couvertes du ſombre nuage de leurs voiles & de leurs habits.

Le lendemain, nous partîmes pour la campagne, où nous eſpérions être plus libres: nous montâmes ſur nos chameaux, & nous nous mîmes quatre dans chaque loge. Comme la partie avoit été faite bruſquement, nous n'eûmes pas le temps d'envoyer à la ronde annoncer le courouc: mais le premier eunuque, toujours induſtrieux, prit une autre précaution; car il joignit, à la toile qui nous empêchoit d'être vues, un rideau ſi épais, que nous ne pouvions abſolument voir perſonne.

Quand nous fûmes arrivées à cette rivière, qu'il faut traverſer, chacune de nous ſe mit, ſelon la coutume, dans une boëte, & ſe fit porter dans le bateau : car on nous dit que la rivière étoit pleine de monde. Un curieux, qui s'approcha trop près du lieu où nous étions enfermées, reçut un coup mortel, qui lui ôta pour jamais la lumière du jour ; un autre, qu'on trouva ſe baignant tout nud ſur le rivage, eut le même ſort : & tes fidèles eunuques ſacrifièrent à ton honneur & au nôtre ces deux infortunés.

Mais écoute le reſte de nos aventures. Quand nous fûmes au milieu du fleuve, un vent ſi impétueux s'éleva, & un nuage ſi affreux couvrit les airs, que nos matelots commencèrent à déſeſpérer. Effrayées de ce péril, nous nous évanouîmes preſque toutes. Je me ſouviens que j'entendis la voix & la diſpute de nos eunuques, dont les uns diſoient qu'il falloit nous avertir du péril, & nous tirer de notre priſon : mais leur chef ſoutint toujours qu'il mourroit plutôt que de ſouffrir que ſon maître fût ainſi déshonoré, & qu'il enfonceroit un poignard dans le ſein de celui qui feroit des propoſitions ſi hardies. Une de mes eſclaves, toute hors d'elle, courut vers moi, déshabillée, pour me ſecourir ; mais un eunuque noir la prit brutalement, & la fit rentrer dans l'endroit d'où elle étoit ſortie. Pour lors je m'évanouis, & ne revins à moi qu'après que le péril fut paſſé.

Que les voyages ſont embarraſſans pour les femmes ! Les hommes ne ſont expoſés qu'aux dangers qui menacent leur vie ; & nous ſommes, à tous les inſtans, dans la crainte de perdre notre vie, ou notre vertu. Adieu, mon cher Uſbek. Je t'adorerai toujours.

Du ſerrail le Fatmé, le 2 de la lune de Rhamazan 1713.

LETTRE XLVIII.

USBEK *à* RHEDI.

A Veniſe.

Ceux qui aiment à s'inſtruire ne ſont jamais oiſifs. Quoique je ne ſois chargé d'aucune affaire importante, je ſuis cependant dans une occupation continuelle. Je paſſe ma vie à examiner : j'écris le ſoir ce que j'ai remarqué, ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu dans la journée : tout m'intéreſſe, tout m'étonne : je ſuis comme un enfant, dont les organes encore tendres ſont vivement frappés par les moindres objets.

Tu ne le croirois pas peut-être : nous ſommes reçus agréablement dans toutes les compagnies & dans toutes les ſociétés. Je crois devoir beaucoup à l'eſprit vif & à la gaieté naturelle de Rica, qui fait qu'il recherche tout le monde, & qu'il en eſt également re-

cherché. Notre air étranger n'offenſe plus perſonne ; nous jouiſſons même de la ſurpriſe où l'on eſt de nous trouver quelque politeſſe ; car les François n'imaginent pas que notre climat produiſe des hommes. Cependant, il faut l'avouer, ils valent la peine qu'on les détrompe.

J'ai paſſé quelques jours dans une maiſon de campagne auprès de Paris, chez un homme de conſidération, qui eſt ravi d'avoir de la compagnie chez lui. Il a une femme fort aimable, & qui joint à une grande modeſtie une gaieté que la vie retirée ôte toujours à nos dames de Perſe.

Etranger que j'étois, je n'avois rien de mieux à faire que d'étudier cette foule de gens qui y abordoient ſans ceſſe, & qui me préſentoient toujours quelque choſe de nouveau. Je remarquai d'abord un homme, dont la ſimplicité me plut ; je m'attachai à lui, il s'attacha à moi ; de ſorte que nous nous trouvions toujours l'un auprès de l'autre.

Un jour que, dans un grand cercle, nous nous entretenions en particulier, laiſſant les converſations générales à elles-mêmes : Vous trouverez peut-être en moi, lui dis-je, plus de curioſité que de politeſſe : mais je vous ſupplie d'agréer que je vous faſſe quelques queſtions; car je m'ennuie de n'être au fait de rien, & de vivre avec des gens que je ne ſçaurois démêler. Mon eſprit travaille depuis deux jours : il n'y a pas un ſeul de ces

hommes qui ne m'ait donné deux cent fois la torture ; & je ne les devinerois de mille ans ; ils me ſont plus inviſibles que les femmes de notre grand monarque. Vous n'avez qu'à dire, me répondit-il, & je vous inſtruirai de tout ce que vous ſouhaiterez ; d'autant mieux que je vous crois homme diſcret, & que vous n'abuſerez pas de ma confiance.

Qui eſt cet homme, lui dis-je, qui nous a tant parlé des repas qu'il a donnés aux grands, qui eſt ſi familier avec vos ducs, & qui parle ſi ſouvent à vos miniſtres qu'on me dit être d'un accès ſi difficile ? Il faut bien que ce ſoit un homme de qualité : mais il a la phyſionomie ſi baſſe, qu'il ne fait guère honneur aux gens de qualité ; & d'ailleurs je ne lui trouve point d'éducation. Je ſuis étranger ; mais il me ſemble qu'il y a, en général, une certaine politeſſe commune à toutes les nations ; je ne lui trouve point de celle-là : eſt-ce que vos gens de qualité ſont plus mal élevés que les autres ? Cet homme, me répondit-il en riant, eſt un fermier : il eſt autant au-deſſus des autres par ſes richeſſes, qu'il eſt au-deſſous de tout le monde par ſa naiſſance : il auroit la meilleure table de Paris, s'il pouvoit ſe réſoudre à ne manger jamais chez lui : il eſt bien impertinent, comme vous voyez ; mais il excelle par ſon cuiſinier : auſſi n'en eſt-il pas ingrat ; car vous avez entendu qu'il l'a loué tout aujourd'hui.

Et ce gros homme vêtu de noir, lui dis-je, que cette dame a fait placer auprès d'elle? Comment a-t-il un habit si lugubre, avec un air si gai & un teint si fleuri? Il sourit gracieusement dès qu'on lui parle; sa parure est plus modeste, mais plus arrangée que celle de vos femmes. C'est, me répondit-il, un prédicateur, &, qui pis est, un directeur. Tel que vous le voyez, il en sçait plus que les maris; il connoît le foible des femmes: elles sçavent aussi qu'il a le sien. Comment! dis-je: il parle toujours de quelque chose, qu'il appelle la grace? Non pas toujours, me répondit-il: à l'oreille d'une jolie femme, il parle encore plus volontiers de sa chûte: il foudroie en public, mais il est doux comme un agneau en particulier. Il me semble, dis-je, qu'on le distingue beaucoup, & qu'on a de grands égards pour lui. Comment! si on le distingue? C'est un homme nécessaire; il fait la douceur de la vie retirée; petits conseils, soins officieux, visites marquées; il dissipe un mal de tête mieux qu'homme du monde; il est excellent.

Mais, si je ne vous importune pas, dites-moi qui est celui qui est vis-à-vis de nous, qui est si mal habillé; qui fait quelquefois des grimaces, & a un langage différent des autres; qui n'a pas d'esprit pour parler, mais qui parle pour avoir de l'esprit? C'est, me répondit-il, un poëte, & le grotesque du genre humain. Ces gens-là disent qu'ils sont

nés ce qu'ils sont ; cela est vrai, & aussi ce qu'ils seront toute leur vie, c'est-à-dire, presque toujours les plus ridicules de tous les hommes : aussi ne les épargne-t-on point : on verse sur eux le mépris à pleines mains. La famine a fait entrer celui-ci dans cette maison ; & il y est bien reçu du maître & de la maîtresse, dont la bonté & la politesse ne se démentent à l'égard de personne : il fit leur épithalame lorsqu'ils se marièrent : c'est ce qu'il a fait de mieux en sa vie ; car il s'est trouvé que le mariage a été aussi heureux qu'il l'a prédit.

Vous ne le croiriez pas peut-être, ajouta-t-il, entêté comme vous êtes des préjugés de l'orient : il y a, parmi nous, des mariages heureux, & des femmes dont la vertu est un gardien sévère. Les gens, dont nous parlons, goûtent entr'eux une paix qui ne peut être troublée ; ils sont aimés & estimés de tout le monde : il n'y a qu'une chose ; c'est que leur bonté naturelle leur fait recevoir chez eux toute sorte de monde ; ce qui fait qu'ils ont quelquefois mauvaise compagnie. Ce n'est pas que je les désapprouve ; il faut vivre avec les hommes tels qu'ils sont : les gens qu'on dit être de si bonne compagnie ne sont souvent que ceux dont les vices sont plus raffinés ; & peut-être en est-il comme des poisons, dont les plus subtils sont aussi les plus dangereux.

Et ce vieux homme, lui dis-je tout bas ;

qui

qui a l'air si chagrin ? Je l'ai pris d'abord pour un étranger : car, outre qu'il est habillé autrement que les autres, il censure tout ce qui se fait en France, & n'approuve pas votre gouvernement. C'est un vieux guerrier, me dit-il, qui se rend mémorable à tous ses auditeurs par la longueur de ses exploits. Il ne peut souffrir que la France ait gagné des batailles où il ne se soit pas trouvé, ou qu'on vante un siége où il n'ait pas monté à la tranchée : il se croit si nécessaire à notre histoire, qu'il s'imagine qu'elle finit où il a fini ; il regarde quelques blessures qu'il a reçues, comme la dissolution de la monarchie : &, à la différence de ces philosophes qui disent qu'on ne jouit que du présent, & que le passé n'est rien, il ne jouit, au contraire, que du passé, & n'existe que dans les campagnes qu'il a faites : il respire dans les temps qui se sont écoulés, comme les héros doivent vivre dans ceux qui passeront après eux. Mais pourquoi, dis-je, a-t-il quitté le service ? Il ne l'a point quitté : me répondit-il ; mais le service l'a quitté ; on l'a employé dans une petite place, où il racontera ses aventures le reste de ses jours : mais il n'ira jamais plus loin ; le chemin des honneurs lui est fermé. Et pourquoi ? lui dis-je. Nous avons une maxime en France, me répondit-il : c'est de n'élever jamais les officiers dont la patience a langui dans les emplois subalternes : nous les regar-

comme des gens dont l'esprit s'est rétréci dans les détails ; & qui, par l'habitude des petites choses, sont devenus incapables des plus grandes : Nous croyons qu'un homme, qui n'a pas les qualités d'un général à trente ans, ne les aura jamais : que celui qui n'a pas ce coup d'œil qui montre tout d'un coup un terrein de plusieurs lieues dans toutes ses situations différentes, cette présence d'esprit qui fait que, dans une victoire, on se sert de tous ses avantages, & dans un échec de toutes ses ressources, n'acquerra jamais ces talens : C'est pour cela que nous avons des emplois brillans, pour ces hommes grands & sublimes, que le ciel a partagés non seulement d'un cœur, mais aussi d'un génie héroïque ; & des emplois subalternes, pour ceux dont les talens le sont aussi. De ce nombre sont ces gens qui ont vieilli dans une guerre obscure : ils ne réussissent tout au plus qu'à faire ce qu'ils ont fait toute leur vie ; & il ne faut point commencer à les charger dans le temps qu'ils s'affoiblissent.

Un moment après, la curiosité me reprit, & je lui dis : Je m'engage à ne vous plus faire de questions, si vous voulez encore souffrir celle-ci. Qui est ce grand jeune homme qui a des cheveux, peu d'esprit, & tant d'impertinence ? D'où vient qu'il parle plus haut que les autres, & se sçait si bon gré d'être au monde ? C'est un homme à bonnes fortunes, me répondit-il. A ces mots, des gens

entrèrent, d'autres sortirent, on se leva, quelqu'un vint parler à mon gentilhomme, & je restai aussi peu instruit qu'auparavant. Mais, un moment après, je ne sçais par quel hasard ce jeune homme se trouva auprès de moi; &, m'adressant la parole: Il fait beau; voudriez-vous, monsieur, faire un tour dans le parterre? Je lui répondis le plus civilement qu'il me fut possible, & nous sortîmes ensemble. Je suis venu à la campagne, me dit-il, pour faire plaisir à la maîtresse de la maison, avec laquelle je ne suis pas mal. Il y a bien certaine femme dans le monde qui ne sera pas de bonne humeur; mais qu'y faire? Je vois les plus jolies femmes de Paris; mais je ne me fixe pas à une, & je leur en donne bien à garder: car, entre vous & moi, je ne vaux pas grand'chose. Apparemment, monsieur, lui dis-je, que vous avez quelque charge ou quelque emploi, qui vous empêche d'être plus assidu auprès d'elles. Non, monsieur, je n'ai d'autre emploi que de faire enrager un mari, ou désespérer un père; j'aime à allarmer une femme qui croit me tenir, & la mettre à deux doigts de ma perte. Nous sommes quelques jeunes gens qui partageons ainsi tout Paris, & l'intéressons à nos moindres démarches. A ce que je comprends, lui dis-je, vous faites plus de bruit que le guerrier le plus valeureux, & vous êtes plus considéré qu'un grave magistrat. Si vous étiez en Perse, vous ne joui-

riez pas de tous ces avantages ; vous deviendriez plus propre à garder nos dames qu'à leur plaire. Le feu me monta au visage ; & je crois que, pour peu que j'eusse parlé, je n'aurois pu m'empêcher de le brusquer.

Que dis-tu d'un pays où l'on tolère de pareilles gens, & où l'on laisse vivre un homme qui fait un tel métier ? où l'infidélité, la trahison, le rapt, la perfidie & l'injustice, conduisent à la considération ? où l'on estime un homme, parce qu'il ôte une fille à son père, une femme à son mari, & trouble les sociétés les plus douces & les plus saintes ? Heureux les enfans d'Hali, qui défendent leurs familles de l'opprobre & de la séduction ! La lumière du jour n'est pas plus pure que le feu qui brûle dans le cœur de nos femmes : nos filles ne pensent qu'en tremblant au jour qui doit les priver de cette vertu qui les rend semblables aux anges & aux puissances incorporelles. Terre natale & chérie, sur qui le soleil jette ses premiers regards, tu n'es point souillée par les crimes horribles qui obligent cet astre à se cacher dès qu'il paroît dans le noir occident !

De Paris, le 5 de la lune de Rahmazan 1713.

LETTRE XLIX.

RICA à USBEK.

*A ***.*

ETANT l'autre jour dans ma chambre, je vis entrer un dervis extraordinairement habillé. Sa barbe descendoit jusqu'à sa ceinture de corde : il avoit les pieds nuds : son habit étoit gris, grossier, & en quelques endroits pointu. Le tout me parut si bisarre, que ma première idée fut d'envoyer chercher un peintre, pour en faire une fantaisie.

Il me fit d'abord un grand compliment, dans lequel il m'apprit qu'il étoit homme de mérite, & de plus capucin. On m'a dit, ajouta-t-il, monsieur, que vous retournez bientôt à la cour de Perse, où vous tenez un rang distingué. Je viens vous demander votre protection, & vous prier de nous obtenir du roi une petite habitation, auprès de Casbin, pour deux ou trois religieux. Mon père, lui dis-je, vous voulez donc aller en Perse ? Moi, monsieur ! me dit-il. Je m'en donnerai bien de garde. Je suis ici provincial ; & je ne troquerois pas ma condition contre celle de tous les capucins du monde. Et que diable me demandez-vous donc ? C'est, me répondit-il, que, si nous avions

cet hoſpice, nos pères d'Italie y enverroient deux ou trois de leurs religieux. Vous les connoiſſez apparemment, lui dis-je, ces religieux? Non, monſieur, je ne les connois pas. Eh morbleu! que vous importe donc qu'ils aillent en Perſe? C'eſt un beau projet de faire reſpirer l'air de Caſbin à deux capucins! cela ſera très-utile & à l'Europe & à l'Aſie! il eſt fort néceſſaire d'intéreſſer là-dedans les monarques! voilà ce qui s'appelle de belles colonies! Allez; vous & vos ſemblables n'êtes point faits pour être tranſplantés; & vous ferez bien de continuer à ramper dans les endroits où vous vous êtes engendrés.

De Paris, le 15 de la lune de Rhamazan 1713.

LETTRE L.

RICA *à* ***.

J'AI vu des gens chez qui la vertu étoit ſi naturelle, qu'elle ne ſe faiſoit pas même ſentir: ils s'attachoient à leur devoir ſans s'y plier; & s'y portoient comme par inſtinct: bien loin de relever par leurs diſcours leurs rares qualités, il ſembloit qu'elles n'avoient pas percé juſqu'à eux. Voilà les gens que j'aime; non pas ces hommes vertueux qui ſemblent être étonnés de l'être, & qui regardent une bonne action comme un

prodige dont le récit doit surprendre.

Si la modestie est une vertu nécessaire à ceux à qui le ciel a donné de grands talens, que peut-on dire de ces insectes qui osent faire paroître un orgueil qui déshonoreroit les plus grands hommes?

Je vois, de tous côtés, des gens qui parlent sans cesse d'eux-mêmes : leurs conversations sont un miroir qui présente toujours leur impertinente figure : ils vous parleront des moindres choses qui leur sont arrivées, & ils veulent que l'intérêt qu'ils y prennent les grossisse à vos yeux : ils ont tout fait, tout vu, tout dit, tout pensé : ils sont un modèle universel, un sujet de comparaisons inépuisable, une source d'exemples qui ne tarit jamais. Oh! que la louange est fade, lorsqu'elle réfléchit vers le lieu d'où elle part!

Il y a quelques jours qu'un homme de ce caractère nous accabla, pendant deux heures, de lui, de son mérite & de ses talens: mais, comme il n'y a point de mouvement perpétuel dans le monde, il cessa de parler. La conversation nous revint donc, & nous la prîmes.

Un homme, qui paroissoit assez chagrin, commença par se plaindre de l'ennui répandu dans les conversations. Quoi! toujours des sots, qui se peignent eux-mêmes, & qui ramènent tout à eux? Vous avez raison, reprit brusquement notre discoureur :

de leur mari, s'il ne les bat comme il faut. Une conduite opposée de sa part est une marque d'indifférence impardonnable. Voici une lettre qu'une d'elles écrivit dernièrement à sa mère:

MA CHERE MERE,

JE suis la plus malheureuse femme du monde: il n'y a rien que je n'aie fait pour me faire aimer de mon mari, & je n'ai jamais pu y réussir. Hier, j'avois mille affaires dans la maison; je sortis, & je demeurai tout le jour dehors: je crus, à mon retour, qu'il me battroit bien fort; mais il ne me dit pas un seul mot. Ma sœur est bien autrement traitée: son mari la bat tous les jours; elle ne peut pas regarder un homme, qu'il ne l'assomme soudain: ils s'aiment beaucoup aussi, & ils vivent de la meilleure intelligence du monde.

C'est ce qui la rend si fière: mais je ne lui donnerai pas longtemps sujet de me mépriser. J'ai résolu de me faire aimer de mon mari, à quelque prix que ce soit: je le ferai si bien enrager, qu'il faudra bien qu'il me donne des marques d'amitié. Il ne sera pas dit que je ne serai pas battue; & que je vivrai dans la maison sans que l'on pense à moi. La moindre chiquenaude qu'il me donnera, je crierai de toute ma force, afin qu'on s'imagine qu'il y va tout de bon; & je crois que, si quelque voisin venoit au secours, je l'étranglerois. Je vous sup-

plie, ma chère mère, de vouloir bien repréſenter à mon mari qu'il me traite d'une manière indigne. Mon père, qui eſt un ſi honnête homme, n'agiſſoit pas de même; & il me ſouvient, lorſque j'étois petite fille, qu'il me ſembloit quelquefois qu'il vous aimoit trop. Je vous embraſſe, ma chère mère.

Les Moſcovites ne peuvent point ſortir de l'empire, fût-ce pour voyager. Ainſi, ſéparés des autres nations par les loix du pays, ils ont conſervé leurs anciennes coutumes avec d'autant plus d'attachement, qu'ils ne croyoient pas qu'il fût poſſible d'en avoir d'autres.

Mais le prince qui règne à préſent a voulu tout changer : il a eu de grands démêlés avec eux au ſujet de leur barbe : le clergé & les moines n'ont pas moins combattu en faveur de leur ignorance.

Il s'attache à faire fleurir les arts, & ne néglige rien pour porter dans l'Europe & l'Aſie la gloire de ſa nation, oubliée juſqu'ici, & preſque uniquement connue d'elle-même.

Inquiet, & ſans ceſſe agité, il erre dans ſes vaſtes états, laiſſant par-tout des marques de ſa ſévérité naturelle.

Il les quitte, comme s'ils ne pouvoient le contenir, & va chercher dans l'Europe d'autres provinces & de nouveaux royaumes.

Je t'embraſſe, mon cher Uſbek. Donne-moi de tes nouvelles, je te conjure.

De Moſcow, le 2 de la lune de Chalval 1713.

LETTRE LII.

RICA *à* USBEK.

A ***.

J'ÉTOIS l'autre jour dans une ſociété, où je me divertis aſſez bien. Il y avoit là des femmes de tous les âges ; une de quatre-vingt ans, une de ſoixante, une de quarante, qui avoit une nièce de vingt à vingt-deux. Un certain inſtinct me fit approcher de cette dernière, & elle me dit à l'oreille : Que dites-vous de ma tante, qui, à ſon âge, veut avoir des amans, & fait encore la jolie ? Elle a tort, lui dis-je ; c'eſt un deſſein qui ne convient qu'à vous. Un moment après, je me trouvai auprès de ſa tante, qui me dit : Que dites-vous de cette femme qui a pour le moins ſoixante ans, qui a paſſé aujourd'hui plus d'une heure à ſa toilette ? C'eſt du temps perdu, lui dis-je ; & il faut avoir vos charmes pour devoir y ſonger. J'allai à cette malheureuſe femme de ſoixante ans, & la plaignois dans mon ame, lorſqu'elle me dit à l'oreille : Y a-t-il rien de ſi ridicule ? Voyez

cette femme qui a quatrevingt ans, & qui met des rubans couleur-de-feu : elle veut faire la jeune, & elle y réuſſit; car cela approche de l'enfance. Ah, bon dieu! dis-je en moi-même, ne ſentirons-nous jamais que le ridicule des autres? C'eſt peut-être un bonheur, diſois-je enſuite, que nous trouvions de la conſolation dans les foibleſſes d'autrui. Cependant j'étois en train de me divertir, & je dis : Nous avons aſſez monté; deſcendons à préſent, & commençons par la vieille qui eſt au ſommet. Madame, vous vous reſſemblez ſi fort, cette dame à qui je viens de parler & vous, qu'il ſemble que vous ſoyez deux ſœurs; je vous crois, à peu près, de même âge. Vraiment, monſieur, me dit-elle, lorſque l'une mourra, l'autre devra avoir grand'peur : je ne crois pas qu'il y ait d'elle à moi deux jours de différence. Quand je tins cette femme décrépite, j'allai à celle de ſoixante ans. Il faut, madame, que vous décidiez un pari que j'ai fait: J'ai gagé que cette dame & vous, lui montrant la femme de quarante ans, étiez de même âge. Ma foi, dit-elle, je ne crois pas qu'il y ait ſix mois de différence. Bon, m'y voilà; continuons. Je deſcendis encore, & j'allai à la femme de quarante ans. Madame, faites-moi la grace de me dire ſi c'eſt pour rire que vous appellez cette demoiſelle, qui eſt à l'autre table, votre niéce? Vous êtes auſſi jeune qu'elle; elle a même quelque choſe dans

le visage de passé, que vous n'avez certainement pas ; & ces couleurs vives qui paroissent sur votre teint .... Attendez, me dit-elle : je suis sa tante ; mais sa mère avoit, pour le moins, vingt-cinq ans plus que moi : nous n'étions pas de même lit ; j'ai oui dire à feue ma sœur que sa fille & moi naquîmes la même année. Je le disois bien, madame ; & je n'avois pas tort d'être étonné.

Mon cher Usbek, les femmes, qui se sentent finir d'avance par la perte de leurs agrémens, voudroient reculer vers la jeunesse. Eh ! comment ne chercheroient-elles pas à tromper les autres ? elles font tous leurs efforts pour se tromper elles-mêmes, & se dérober à la plus affligeante de toutes les idées.

De Paris, le 3 de la lune de Chalval 1713.

LETTRE LIII.

ZELIS *à* USBEK.

A Paris.

JAMAIS paſſion n'a été plus forte & plus vive que celle de Coſrou, eunuque blanc, pour mon eſclave Zélide; il la demande en mariage avec tant de fureur, que je ne puis la lui refuſer. Et pourquoi ferois-je de la réſiſtance, lorſque ſa mère n'en fait pas, & que Zélide elle-même paroît ſatisfaite de l'idée de ce mariage impoſteur, & de l'ombre vaine qu'on lui préſente?

Que veut-elle faire de cet infortuné, qui n'aura d'un mari que la jalouſie; qui ne ſortira de ſa froideur que pour entrer dans un déſeſpoir inutile; qui ſe rappellera toujours la mémoire de ce qu'il a été, pour la faire ſouvenir de ce qu'il n'eſt plus; qui, toujours prêt à ſe donner, & ne ſe donnant jamais, ſe trompera, la trompera ſans ceſſe, & lui fera eſſuyer à chaque inſtant tous les malheurs de ſa condition?

Et quoi! être toujours dans les images & dans les phantômes? ne vivre que pour imaginer? ſe trouver toujours auprès des plaiſirs, & jamais dans les plaiſirs? languiſſante dans les bras d'un malheureux, au lieu de répondre à ſes ſoupirs, ne répondre qu'à ſes regrets?

Quel mépris ne doit-on pas avoir pour un homme de cette eſpèce, fait uniquement pour garder, & jamais pour poſſéder ? Je cherche l'amour, & je ne le vois pas.

Je te parle librement, parce que tu aimes ma naïveté, & que tu préfères mon air libre & ma ſenſibilité pour les plaiſirs, à la pudeur feinte de mes compagnes.

Je t'ai oui dire mille fois que les eunuques goûtent avec les femmes une ſorte de volupté, qui nous eſt inconnue ; que la nature ſe dédommage de ſes pertes ; qu'elle a des reſſources qui réparent le déſavantage de leur condition ; qu'on peut bien ceſſer d'être homme, mais non pas d'être ſenſible ; & que, dans cet état, on eſt comme dans un troiſième ſens, où l'on ne fait, pour ainſi dire, que changer de plaiſirs.

Si cela étoit, je trouverois Zélide moins à plaindre. C'eſt quelque choſe de vivre avec des gens moins malheureux.

Donne-moi tes ordres là-deſſus, & fais-moi ſçavoir ſi tu veux que le mariage s'accompliſſe dans le ſerrail. Adieu.

Du ſerrail d'Iſpahan, le 5 de la lune de Chalval 1713.

LETTRE LIV.

RICA *à* USBEK.

*A***.*

J'étois ce matin dans ma chambre, qui, comme tu ſçais, n'eſt ſéparée des autres que par une cloiſon fort mince, & percée en pluſieurs endroits; de ſorte qu'on entend tout ce qui ſe dit dans la chambre voiſine. Un homme, qui ſe promenoit à grands pas, diſoit à un autre: Je ne ſçais ce que c'eſt; mais tout ſe tourne contre moi: il y a plus de trois jours que je n'ai rien dit qui m'ait fait honneur; & je me ſuis trouvé confondu pêle-mêle dans toutes les converſations, ſans qu'on ait fait la moindre attention à moi, & qu'on m'ait deux fois adreſſé la parole. J'avois préparé quelques ſaillies pour relever mon diſcours; jamais on n'a voulu ſouffrir que je les fiſſe venir: j'avois un conte fort joli à faire; mais, à meſure que j'ai voulu l'approcher, on l'a eſquivé comme ſi on l'avoit fait exprès: j'ai quelques bons mots, qui, depuis quatre jours, vieilliſſent dans ma tête, ſans que j'en aie pu faire le moindre uſage. Si cela continue, je crois qu'à la fin je ſerai un ſot; il ſemble que ce ſoit mon étoile, & que je ne puiſſe m'en diſpenſer. Hier, j'avois eſpéré de briller avec trois ou

quatre vieilles femmes, qui certainement ne m'en imposent point, & je devois dire les plus jolies choses du monde: je fus plus d'un quart d'heure à diriger ma conversation; mais elles ne tinrent jamais un propos suivi, & elles coupèrent, comme des parques fatales, le fil de tous mes discours. Veux-tu que je te dise? la réputation de bel esprit coûte bien à soutenir. Je ne sçais comment tu as fait pour y parvenir. Il me vient une pensée, reprit l'autre: Travaillons de concert à nous donner de l'esprit; associons-nous pour cela. Chaque jour nous nous dirons de quoi nous devons parler: & nous nous secourrons si bien, que, si quelqu'un vient nous interrompre au milieu de nos idées, nous l'attirerons nous-mêmes; &, s'il ne veut pas venir de bon gré, nous lui ferons violence. Nous conviendrons des endroits où il faudra approuver, de ceux où il faudra sourire, des autres où il faudra rire tout-à-fait & à gorge déployée. Tu verras que nous donnerons le ton à toutes les conversations, & qu'on admirera la vivacité de notre esprit, & le bonheur de nos reparties. Nous nous protégerons par des signes de tête mutuels. Tu brilleras aujourd'hui, demain tu feras mon second. J'entrerai avec toi dans une maison, & je m'écrierai, en te montrant: Il faut que je vous dise une réponse bien plaisante que monsieur vient de faire à un homme que nous

avons trouvé dans la rue. Et je me tournerai vers toi : Il ne s'y attendoit pas, il a été bien étonné. Je réciterai quelques-uns de mes vers, & tu diras : J'y étois quand il les fit; c'étoit dans un ſouper, & il ne rêva pas un moment. Souvent même nous nous raillerons toi & moi, & l'on dira : Voyez comme ils s'attaquent, comme ils ſe défendent ; ils ne s'épargnent pas ; voyons comment il ſortira de-là ; à merveilles ; quelle préſence d'eſprit ! voilà une véritable bataille. Mais on ne dira pas que nous nous étions eſcarmouchés la veille. Il faudra acheter de certains livres, qui ſont des recueils de bons mots, compoſés à l'uſage de ceux qui n'ont point d'eſprit, & qui en veulent contrefaire ; tout dépend d'avoir des modèles. Je veux qu'avant ſix mois nous ſoyons en état de tenir une converſation d'une heure, toute remplie de bons mots. Mais il faudra avoir une attention ; c'eſt de ſoutenir leur fortune : ce n'eſt pas aſſez de dire un bon mot ; il faut le répandre & le ſemer par-tout ; ſans cela, autant de perdu ; & je t'avoue qu'il n'y a rien de ſi déſolant que de voir une jolie choſe, qu'on a dite, mourir dans l'oreille d'un ſot qui l'entend. Il eſt vrai que ſouvent il y a une compenſation, & que nous diſons auſſi bien des ſottiſes qui paſſent *incognito ;* & c'eſt la ſeule choſe qui peut nous conſoler dans cette occaſion. Voilà, mon cher, le parti qu'il nous

faut prendre. Fais ce que je te dirai, & je te promets, avant ſix mois, une place à l'académie : c'eſt pour te dire que le travail ne ſera pas long : car pour lors tu pourras renoncer à ton art ; tu ſeras homme d'eſprit, malgré que tu en aies. On remarque, en France, que, dès qu'un homme entre dans une compagnie, il prend d'abord ce qu'on appelle l'eſprit du corps : tu ſeras de même ; & je ne crains pour toi que l'embarras des applaudiſſemens.

De Paris, le 6 de la lune de Zilcadé 1714.

LETTRE LV.

RICA *à* IBBEN.

A Smirne.

CHEZ les peuples d'Europe, le premier quart d'heure du mariage applanit toutes les difficultés ; les dernières faveurs ſont toujours de même date que la bénédiction nuptiale : les femmes n'y font point comme nos Perſanes, qui diſputent le terrein quelquefois des mois entiers : il n'y a rien de ſi plénier ; ſi elles ne perdent rien, c'eſt qu'elles n'ont rien à perdre : mais on ſçait toujours, choſe honteuſe ! le moment de leur défaite ; &, ſans conſulter les aſtres, on peut prédire au juſte l'heure de la naiſſance de leurs enfans.

Les François ne parlent preſque jamais de leurs femmes : c'eſt qu'ils ont peur d'en parler devant des gens qui les connoiſſent mieux qu'eux.

Il y a, parmi eux, des hommes très-malheureux que perſonne ne conſole, ce ſont les maris jaloux ; il y en a que tout le monde hait, ce ſont les maris jaloux ; il y en a que tous les hommes mépriſent, ce ſont encore les maris jaloux.

Auſſi n'y a-t-il point de pays où ils ſoient en ſi petit nombre que chez les François. Leur tranquillité n'eſt pas fondée ſur la confiance qu'ils ont en leurs femmes ; c'eſt au contraire ſur la mauvaiſe opinion qu'ils en ont. Toutes les ſages précautions des Aſiatiques, les voiles qui les couvrent, les priſons où elles ſont détenues, la vigilance des eunuques, leur paroiſſent des moyens plus propres à exercer l'induſtrie de ce ſexe, qu'à la laſſer. Ici, les maris prennent leur parti de bonne grace, & regardent les infidélités comme des coups d'une étoile inévitable. Un mari, qui voudroit ſeul poſſéder ſa femme, ſeroit regardé comme un perturbateur de la joie publique, & comme un inſenſé qui voudroit jouir de la lumière du ſoleil, à l'excluſion des autres hommes.

Ici, un mari qui aime ſa femme eſt un homme qui n'a pas aſſez de mérite pour ſe faire aimer d'une autre ; qui abuſe de la néceſſité de la loi, pour ſuppléer aux agrémens

qui lui manquent ; qui se sert de tous ses avantages, au préjudice d'une société entière ; qui s'approprie ce qui ne lui avoit été donné qu'en engagement ; & qui agit, autant qu'il est en lui, pour renverser une convention tacite, qui fait le bonheur de l'un & de l'autre sexe. Ce titre de mari d'une jolie femme, qui se cache en Asie avec tant de soin, se porte ici sans inquiétude. On se sent en état de faire diversion par-tout. Un prince se console de la perte d'une place, par la prise d'une autre : dans le temps que le Turc nous prenoit Bagdat, n'enlevions-nous pas au Mogol la forteresse de Candahar ?

Un homme qui, en général, souffre les infidélités de sa femme, n'est point désapprouvé ; au contraire, on le loue de sa prudence : il n'y a que les cas particuliers qui déshonorent.

Ce n'est pas qu'il n'y ait des dames vertueuses, & on peut dire qu'elles sont distinguées ; mon conducteur me les faisoit toujours remarquer : mais elles étoient toutes si laides, qu'il faut être un saint pour ne pas haïr la vertu.

Après ce que je t'ai dit des mœurs de ce pays-ci, tu t'imagines facilement que les François ne s'y piquent guère de constance. Ils croient qu'il est aussi ridicule de jurer à une femme qu'on l'aimera toujours, que de soutenir qu'on se portera toujours bien, ou qu'on sera toujours heureux. Quand ils pro-

mettent à une femme qu'ils l'aimeront toujours, ils ſuppoſent qu'elle, de ſon côté, leur promet d'être toujours aimable; &, ſi elle manque à ſa parole, ils ne ſe croient plus engagés à la leur.

De Paris, le 7 de la lune de Zilcadé 1714.

LETTRE LVI.

USBEK *à* IBBEN.

A Smirne.

LE jeu eſt très en uſage en Europe : c'eſt un état que d'être joueur ; ce ſeul titre tient lieu de naiſſance, de bien, de probité : il met tout homme qui le porte au rang des honnêtes gens, ſans examen ; quoiqu'il n'y ait perſonne qui ne ſçache, qu'en jugeant ainſi, il s'eſt trompé très-ſouvent : mais on eſt convenu d'être incorrigible.

Les femmes y ſont ſur-tout très-adonnées. Il eſt vrai qu'elles ne s'y livrent guère dans leur jeuneſſe, que pour favoriſer une paſſion plus chère ; mais, à meſure qu'elles vieilliſſent, leur paſſion pour le jeu ſemble rajeunir, & cette paſſion remplit tout le vuide des autres.

Elles veulent ruiner leurs maris ; &, pour y parvenir, elles ont des moyens pour tous les âges, depuis la plus tendre jeuneſſe, juſ-

qu'à la vieilleſſe la plus décrépite : les habits & les équipages commencent le dérangement, la coquetterie l'augmente, le jeu l'achève.

J'ai vu ſouvent neuf ou dix femmes, ou plutôt neuf ou dix ſiècles, rangées au-tour d'une table ; je les ai vues dans leurs eſpérances, dans leurs craintes, dans leurs joies, ſur-tout dans leurs fureurs : tu aurois dit qu'elles n'auroient jamais le temps de s'appaiſer, & que la vie alloit les quitter avant leur déſeſpoir : tu aurois été en doute ſi ceux qu'elles payoient étoient leurs créanciers, ou leurs légataires.

Il ſemble que notre ſaint prophète aît eu principalement en vue de nous priver de tout ce qui peut troubler notre raiſon : Il nous a interdit l'uſage du vin, qui la tient enſevelie ; il nous a, par un précepte exprès, défendu les jeux de haſard ; &, quand il lui a été impoſſible d'ôter la cauſe des paſſions, il les a amorties. L'amour, parmi nous, ne porte ni trouble, ni fureur : c'eſt une paſſion languiſſante, qui laiſſe notre ame dans le calme : la pluralité des femmes nous ſauve de leur empire ; elle tempère la violence de nos deſirs.

De Paris, le 10 de la lune de Zilhagé 1714.

LETTRE

LETTRE LVII.

USBEK *à* RHEDI.

A Veniſe.

Les libertins entretiennent ici un nombre infini de filles de joie, & les dévots un nombre innombrable de dervis. Ces dervis font trois vœux, d'obéiſſance, de pauvreté & de chaſteté. On dit que le premier eſt le mieux obſervé de tous; quant au ſecond, je te réponds qu'il ne l'eſt point; je te laiſſe à juger du troiſième.

Mais, quelque riches que ſoient ces dervis, ils ne quittent jamais la qualité de pauvres; notre glorieux ſultan renonceroit plutôt à ſes magnifiques & ſublimes titres: ils ont raiſon; car ce titre de pauvres les empêche de l'être.

Les médecins & quelques-uns de ces dervis, qu'on appelle confeſſeurs, ſont toujours ici ou trop eſtimés, ou trop mépriſés: cependant on dit que les héritiers s'accommodent mieux des médecins que des confeſſeurs.

Je fus l'autre jour dans un couvent de ces dervis. Un d'entr'eux, vénérable par ſes cheveux blancs, m'accueillit fort honnêtement: Il me fit voir toute la maiſon. Nous entrâmes dans le jardin, & nous nous mîmes à

diſcourir. Mon père, lui dis-je, quel emploi avez-vous dans la communauté? Monſieur, me répondit-il avec air très-content de ma queſtion, je ſuis caſuiſte. Caſuiſte? repris-je. Depuis que je ſuis en France, je n'ai pas oui parler de cette charge. Quoi! vous ne ſçavez pas ce que c'eſt qu'un caſuiſte? Hé bien, écoutez; je vais vous en donner une idée qui ne vous laiſſera rien à deſirer. Il y a deux ſortes de péchés; de mortels, qui excluent abſolument du paradis; & de véniels, qui offenſent dieu à la vérité, mais ne l'irritent pas au point de nous priver de la béatitude: Or tout notre art conſiſte à bien diſtinguer ces deux ſortes de péchés; car, à la réſerve de quelques libertins, tous les chrétiens veulent gagner le paradis: mais il n'y a guère perſonne qui ne le veuille gagner à meilleur marché qu'il eſt poſſible. Quand on connoît bien les péchés mortels, on tâche de ne pas commettre de ceux-là, & l'on fait ſon affaire. Il y a des hommes qui n'aſpirent pas à une ſi grande perfection; &, comme ils n'ont point d'ambition, ils ne ſe ſoucient pas des premières places: auſſi entrent-ils en paradis le plus juſte qu'ils peuvent; pourvu qu'ils y ſoient, cela leur ſuffit: leur but eſt de n'en faire ni plus ni moins. Ce ſont des gens qui raviſſent le ciel, plûtôt qu'ils ne l'obtiennent, & qui diſent à dieu: Seigneur, j'ai accompli les conditions à la rigueur; vous ne pouvez vous empêcher

de tenir vos promesses : comme je n'en ai pas fait plus que vous n'en avez demandé, je vous dispense de m'en accorder plus que vous n'en avez promis.

Nous sommes donc des gens nécessaires, monsieur. Ce n'est pas tout pourtant ; vous allez bien voir autre chose. L'action ne fait pas le crime, c'est la connoissance de celui qui la commet : celui qui fait un mal, tandis qu'il peut croire que ce n'en est pas un, est en sureté de conscience : &c, comme il y a un nombre infini d'actions équivoques, un casuiste peut leur donner un dégré de bonté qu'elles n'ont point, en les déclarant bonnes ; &c, pourvu qu'il puisse persuader qu'elles n'ont point de venin, il le leur ôte tout entier.

Je vous dis ici le secret d'un métier où j'ai vieilli ; je vous en fais voir les rafinemens : il y a un tour à donner à tout, même aux choses qui en paroissent les moins susceptibles. Mon père, lui dis-je, cela est fort bon : mais comment vous accommodez-vous avec le ciel ? Si le sophi avoit à sa cour un homme qui fît à son égard ce que vous faites contre votre dieu, qui mît de la différence entre ses ordres, &c qui apprît à ses sujets dans quel cas ils doivent les exécuter, &c dans quel autre ils peuvent les violer, il le feroit empaler sur l'heure. Je saluai mon dervis, &c le quittai sans attendre sa réponse.

De Paris, le 23 de la lune de Maharram 1714.

LETTRE LVIII.

RICA à RHEDI.

A Veniſe.

A PARIS, mon cher Rhédi, il y a bien des métiers. Là, un homme obligeant vient, pour un peu d'argent, vous offrir le ſecret de faire de l'or.

Un autre vous promet de vous faire coucher avec les eſprits aëriens, pourvu que vous ſoyez ſeulement trente ans ſans voir de femmes.

Vous trouverez encore des devins ſi habiles, qu'ils vous diront toute votre vie, pourvu qu'ils aient ſeulement eu un quart-d'heure de converſation avec vos domeſtiques.

Des femmes adroites font de la virginité une fleur qui périt & renaît tous les jours, & ſe cueille la centième fois plus douloureuſement que la première.

Il y en a d'autres, qui, réparant par la force de leur art toutes les injures du temps, ſçavent rétablir ſur un viſage une beauté qui chancelle; & même rappeller une femme du ſommet de la vieilleſſe, pour la faire redeſcendre juſqu'à la jeuneſſe la plus tendre.

Tous ces gens-là vivent, ou cherchent à

vivre dans une ville qui eſt le mère de l'invention.

Les revenus des citoyens ne s'y afferment point : ils ne conſiſtent qu'en eſprit & en induſtrie : chacun a la ſienne, qu'il fait valoir de ſon mieux.

Qui voudroit nombrer tous les gens de loi qui pourſuivent le revenu de quelque moſquée, auroit auſſitôt compté les ſables de la mer, & les eſclaves de notre monarque.

Un nombre infini de maîtres de langues, d'arts & de ſciences, enſeignent ce qu'ils ne ſçavent pas : & ce talent eſt bien conſidérable ; car il ne faut pas beaucoup d'eſprit pour montrer ce qu'on ſçait, mais il en faut infiniment pour enſeigner ce qu'on ignore.

On ne peut mourir ici que ſubitement ; la mort ne ſçauroit autrement exercer ſon empire : car il y a, dans tous les coins, des gens qui ont des remèdes infaillibles contre toutes les maladies imaginables.

Toutes les boutiques ſont tendues de filets inviſibles, où ſe vont prendre tous les acheteurs. L'on en ſort pourtant quelquefois à bon marché : une jeune marchande cajole un homme une heure entière, pour lui faire acheter un paquet de curedents.

Il n'y a perſonne qui ne ſorte de cette ville plus précautionné qu'il n'y eſt entré : à force de faire part de ſon bien aux autres,

on apprend à le conſerver; ſeul avantage des étrangers dans cette ville enchantereſſe.

De Paris, le 10 de la lune de Saphar 1714.

LETTRE LIX.

RICA *à* USBEK.

A ***.

J'étois l'autre jour dans une maiſon, où il y avoit un cercle de gens de toute eſpèce. Je trouvai la converſation occupée par deux vieilles femmes, qui avoient en vain travaillé tout le matin à ſe rajeunir. Il faut avouer, diſoit une d'entr'elles, que les hommes d'aujourd'hui ſont bien différens de ceux que nous voyions dans notre jeuneſſe: ils étoient polis, gracieux, complaiſans; mais, à préſent, je les trouve d'une brutalité inſupportable. Tout eſt changé, dit pour lors un homme qui paroiſſoit accablé de goutte; le temps n'eſt plus comme il étoit: il y a quarante ans, tout le monde ſe portoit bien, on marchoit, on étoit gai, on ne demandoit qu'à rire & à danſer: à préſent, tout le monde eſt d'une triſteſſe inſupportable. Un moment après, la converſation tourna du côté de la politique. Morbleu! dit un vieux ſeigneur, l'état n'eſt plus gouverné: trouvez-moi à préſent un miniſtre comme

monſieur Colbert : je le connoiſſois beaucoup, ce monſieur Colbert ; il étoit de mes amis ; il me faiſoit toujours payer de mes penſions avant qui que ce fût : le bel ordre qu'il y avoit dans les finances ! tout le monde étoit à ſon aiſe ; mais, aujourd'hui, je ſuis ruiné. Monſieur, dit pour lors un eccléſiaſtique, vous parlez là du temps le plus miraculeux de notre invincible monarque : y a-t-il rien de ſi grand que ce qu'il faiſoit alors pour détruire l'héréſie ? Et comptez-vous pour rien l'abolition des duels, dit, d'un air content, un autre homme qui n'avoit point encore parlé ? La remarque eſt judicieuſe, me dit quelqu'un à l'oreille : cet homme eſt charmé de l'édit ; & il l'obſerve ſi bien, qu'il y a ſix mois qu'il reçut cent coups de bâton, pour ne le pas violer.

Il me ſemble, Uſbek, que nous ne jugeons jamais des choſes que par un retour ſecret que nous faiſons ſur nous-mêmes. Je ne ſuis pas ſurpris que les nègres peignent le diable d'une blancheur éblouiſſante, & leurs dieux noirs comme du charbon ; que la Vénus de certains peuples ait des mammelles qui lui pendent juſques aux cuiſſes ; & qu'enfin tous les idolâtres aient repréſenté leurs dieux avec une figure humaine, & leur aient fait part de toutes leurs inclinations. On a dit fort bien que, ſi les triangles faiſoient un dieu, ils lui donneroient trois côtés.

Mon cher Uſbek, quand je vois des hommes qui rampent ſur un atôme, c'eſt-à-dire la terre, qui n'eſt qu'un point de l'univers, ſe propoſer directement pour modèles de la providence, je ne ſçais comment accorder tant d'extravagance, avec tant de petiteſſe.

De Paris, le 14 de la lune de Saphar 1714.

LETTRE LX.

USBEK *à* IBBEN.

A Smirne.

Tu me demandes s'il y a des juifs en France? Sçaches que, par-tout où il y a de l'argent, il y a des juifs. Tu me demandes ce qu'ils y font? Préciſément ce qu'ils font en Perſe : rien ne reſſemble plus à un juif d'Aſie, qu'un juif européen.

Ils font paroître chez les chrétiens, comme parmi nous, une obſtination invincible pour leur religion, qui va juſqu'à la folie.

La religion juive eſt un vieux tronc qui a produit deux branches qui ont couvert toute la terre, je veux dire le mahométiſme, & le chriſtianiſme : ou plutôt, c'eſt une mère qui a engendré deux filles qui l'ont accablée de mille plaies : car, en fait de religion, les plus proches ſont les plus grandes ennemies. Mais, quelque mauvais trai-

temens qu'elle en ait reçu, elle ne laisse pas de se glorifier de les avoir mises au monde : elle se sert de l'une & de l'autre, pour embrasser le monde entier, tandis que, d'un autre côté, sa vieillesse vénérable embrasse tous les temps.

Les juifs se regardent donc comme la source de toute sainteté, & l'origine de toute religion : ils nous regardent, au contraire, comme des hérétiques qui ont changé la loi, ou plutôt comme des juifs rebèles.

Si le changement s'étoit fait insensiblement, ils croient qu'ils auroient été facilement séduits : mais, comme il s'est fait tout-à-coup & d'une manière violente, comme ils peuvent marquer le jour & l'heure de l'une & de l'autre naissance, ils se scandalisent de trouver en nous des âges, & se tiennent ferme à une religion que le monde même n'a pas précédée.

Ils n'ont jamais eu, dans l'Europe, un calme pareil à celui dont ils jouissent. On commence à se défaire, parmi les chrétiens, de cet esprit d'intolérance qui les animoit : on s'est mal trouvé en Espagne de les avoir chassés, & en France d'avoir fatigué des chrétiens dont la croyance différoit un peu de celle du prince. On s'est apperçu que le zèle pour les progrès de la religion est différent de l'attachement qu'on doit avoir pour elle ; & que, pour l'aimer & l'observer, il n'est pas nécessaire de haïr & de perse-

cuter ceux qui ne l'obſervent pas.

Il ſeroit à ſouhaiter que nos muſulmans penſaſſent auſſi ſenſément, ſur cet article, que les chrétiens ; que l'on pût, une bonne fois, faire la paix entre Hali & Abubeker, & laiſſer à dieu le ſoin de décider des mérites de ces ſaints prophètes. Je voudrois qu'on les honorât par des actes de vénération & de reſpect, & non pas par de vaines préférences ; & qu'on cherchât à mériter leur faveur, quelque place que dieu leur ait marquée, ſoit à ſa droite, ou bien ſous le marche-pied de ſon trône.

De Paris, le 18 de la lune de Saphar 1714.

LETTRE LXI.

USBEK *à* RHEDI.

A Veniſe.

J'ENTRAI l'autre jour dans une égliſe fameuſe, qu'on appelle Notre-dame : pendant que j'admirois ce ſuperbe édifice, j'eus occaſion de m'entretenir avec un eccléſiaſtique, que la curioſité y avoit attiré comme moi. La converſation tomba ſur la tranquillité de ſa profeſſion. La plupart des gens, me dit-il, envient le bonheur de notre état, & ils ont raiſon : Cependant il a ſes déſagrémens : nous ne ſommes point ſi ſéparés du monde, que

nous n'y soyons appellés en mille occasions : là, nous avons un rôle très-difficile à soutenir.

Les gens du monde sont étonnans : ils ne peuvent souffrir notre approbation, ni nos censures : si nous les voulons corriger, ils nous trouvent ridicules ; si nous les approuvons, ils nous regardent comme des gens au-dessous de notre caractère. Il n'y a rien de si humiliant que de penser qu'on a scandalisé les impies même. Nous sommes donc obligés de tenir une conduite équivoque, & d'en imposer aux libertins, non pas par un caractère décidé, mais par l'incertitude où nous les mettons de la manière dont nous recevons leurs discours. Il faut avoir beaucoup d'esprit pour cela ; cet état de neutralité est difficile : les gens du monde, qui hasardent tout, qui se livrent à toutes leurs saillies, qui selon le succès les poussent ou les abandonnent, réussissent bien mieux.

Ce n'est pas tout. Cet état si heureux & si tranquille, que l'on vante tant, nous ne le conservons pas dans le monde. Dès que nous y paroissons, on nous fait disputer : on nous fait entreprendre, par exemple, de prouver l'utilité de la prière, à un homme qui ne croit pas en dieu ; la nécessité du jeûne, à un autre qui a nié toute sa vie l'immortalité de l'ame : l'entreprise est laborieuse, & les rieurs ne sont pas pour nous.

Il y a plus : une certaine envie d'attirer les autres dans nos opinions nous tourmente ſans ceſſe, & eſt, pour ainſi dire, attachée à notre profeſſion. Cela eſt auſſi ridicule, que ſi on voyoit les Européens travailler, en faveur de la nature humaine, à blanchir le viſage des Africains. Nous troublons l'état ; nous nous tourmentons nous-mêmes, pour faire recevoir des points de religion qui ne ſont point fondamentaux ; & nous reſſemblons à ce conquérant de la Chine, qui pouſſa ſes ſujets à une révolte générale, pour les avoir voulu obliger à ſe rogner les cheveux ou les ongles.

Le zèle même que nous avons pour faire remplir à ceux dont nous ſommes chargés les devoirs de notre ſainte religion, eſt ſouvent dangereux ; & il ne ſçauroit être accompagné de trop de prudence. Un empereur nommé Théodoſe fit paſſer au fil de l'épée tous les habitans d'une ville, même les femmes & les enfans : s'étant enſuite préſenté pour entrer dans une égliſe, un évêque nommé Ambroiſe lui fit fermer les portes, comme à un meurtrier & un ſacrilège ; &, en cela, il fit une action héroïque. Cet empereur, ayant enſuite fait la pénitence qu'un tel crime exigeoit, étant admis dans l'égliſe, alla ſe placer parmi les prêtres ; le même évêque l'en fit ſortir : &, en cela, il fit l'action d'un fanatique ; tant il eſt vrai que l'on doit ſe défier de ſon

zèle. Qu'importoit à la religion, ou à l'état, que ce prince eût, ou n'eût pas, une place parmi les prêtres?

De Paris, le 1 de la lune de Rebiab, 1, 1714.

LETTRE LXII.

ZELIS à USBEK.

A Paris.

TA fille ayant atteint ſa ſeptième année, j'ai cru qu'il étoit temps de la faire paſſer dans les appartemens intérieurs du ſerrail, & de ne point attendre qu'elle ait dix ans, pour la confier aux eunuques noirs. On ne ſçauroit de trop bonne heure priver une jeune perſonne des libertés de l'enfance, & lui donner une éducation ſainte dans les ſacrés murs où la pudeur habite.

Car je ne puis être de l'avis de ces mères, qui ne renferment leurs filles que lorſqu'elles ſont ſur le point de leur donner un époux; qui, les condamnant au ſerrail plutôt qu'elles ne les y conſacrent, leur font embraſſer violemment une manière de vie qu'elles auroient dû leur inſpirer. Faut-il tout attendre de la force de la raiſon, & rien de la douceur de l'habitude?

C'eſt en vain que l'on parle de la ſubordination où la nature nous a miſes: ce n'eſt pas

aſſez de nous la faire ſentir ; il faut nous la faire pratiquer, afin qu'elle nous ſoutienne dans ce temps critique où les paſſions commencent à naître, & à nous encourager à l'indépendance.

Si nous n'étions attachées à vous que par le devoir, nous pourrions quelquefois l'oublier : ſi nous n'y étions entraînées que par le penchant, peut-être un penchant plus fort pourroit l'affoiblir. Mais, quand les loix nous donnent à un homme, elles nous dérobent à tous les autres, & nous mettent auſſi loin d'eux que ſi nous en étions à cent mille lieues.

La nature, induſtrieuſe en faveur des hommes, ne s'eſt pas bornée à leur donner des deſirs ; elle a voulu que nous en euſſions nous-mêmes, & que nous fuſſions des inſtrumens animés de leur felicité : elle nous a mis dans le feu des paſſions, pour les faire vivre tranquilles : s'ils ſortent de leur inſenſibilité, elle nous a deſtinées à les y faire rentrer, ſans que nous puiſſions jamais goûter cet heureux état où nous les mettons.

Cependant, Uſbek, ne t'imagine pas que ta ſituation ſoit plus heureuſe que la mienne : j'ai goûté ici mille plaiſirs que tu ne connois pas. Mon imagination a travaillé ſans ceſſe à m'en faire connoître le prix : j'ai vécu, & tu n'as fait que languir.

Dans la priſon même où tu me retiens, je ſuis plus libre que toi. Tu ne ſçaurois

redoubler tes attentions pour me faire garder, que je ne jouiſſe de tes inquiétudes : & tes ſoupçons, ta jalouſie, tes chagrins, ſont autant de marques de ta dépendance.

Continue, cher Uſbek : fais veiller ſur moi nuit & jour : ne te fie pas même aux précautions ordinaires : augmente mon bonheur, en aſſurant le tien ; & ſçaches que je ne redoute rien que ton indifference.

Du ſerrail d'Iſpahan, le 2 de la lune de Rébiab, 1, 1714.

LETTRE LXIII.

RICA *à* USBEK.

A ***.

JE crois que tu veux paſſer ta vie à la campagne. Je ne te perdois au commencement que pour deux ou trois jours, & en voilà quinze que je ne t'ai vu. Il eſt vrai que tu es dans une maiſon charmante, que tu y trouves une ſociété qui te convient, que tu y raiſonnes tout à ton aiſe : il n'en faut pas davantage pour te faire oublier tout l'univers.

Pour moi, je mène à peu près la même vie que tu m'as vu mener : je me répands dans le monde, & je cherche à le connoître : mon eſprit perd inſenſiblement tout ce

qui lui reste d'asiatique, & se plie sans effort aux mœurs européennes. Je ne suis plus si étonné de voir, dans une maison, cinq ou six femmes, avec cinq ou six hommes; & je trouve que cela n'est pas mal imaginé.

Je le puis dire: je ne connois les femmes que depuis que je suis ici: j'en ai plus appris dans un mois, que je n'aurois fait en trente ans dans un serrail.

Chez nous, les caractères sont tous uniformes, parce qu'ils sont forcés: on ne voit point les gens tels qu'ils sont, mais tels qu'on les oblige d'être: dans cette servitude du cœur & de l'esprit, on n'entend parler que la crainte, qui n'a qu'un langage; & non pas la nature, qui s'exprime si différemment, & qui paroît sous tant de formes.

La dissimulation, cet art parmi nous si pratiqué & si nécessaire, est ici inconnue: tout parle, tout se voit, tout s'entend: le cœur se montre comme le visage: dans les mœurs, dans la vertu, dans le vice même, on apperçoit toujours quelque chose de naïf.

Il faut, pour plaire aux femmes, un certain talent différent de celui qui leur plaît encore davantage: il consiste dans une espèce de badinage dans l'esprit, qui les amuse, en ce qu'il semble leur promettre à chaque instant ce qu'on ne peut tenir que dans de trop longs intervalles.

Ce badinage, naturellement fait pour les

toilettes, ſemble être parvenu à former le caractère général de la nation : on badine au conſeil, on badine à la tête d'une armée, on badine avec un ambaſſadeur. Les profeſſions ne paroiſſent ridicules qu'à proportion du ſérieux qu'on y met : un médecin ne le ſeroit plus, ſi ſes habits étoient moins lugubres, & s'il tuoit ſes malades en badinant.

De Paris, le 10 de la lune de Rebiab, 1, 1714.

LETTRE LXIV.

LE CHEF DES EUNUQUES NOIRS à USBEK.

A Paris.

JE ſuis dans un embarras que je ne ſçaurois t'exprimer, magnifique ſeigneur : le ſerrail eſt dans un déſordre & une confuſion épouvantable : la guerre règne entre tes femmes : tes eunuques ſont partagés : on n'entend que plaintes, que murmures, que reproches : mes remontrances ſont mépriſées : tout ſemble permis dans ce temps de licence : & je n'ai plus qu'un vain titre dans le ſerrail.

Il n'y a aucune de tes femmes qui ne ſe juge au-deſſus des autres par ſa naiſſance, par ſa beauté, par ſes richeſſes, par ſon eſprit, par ton amour ; & qui ne faſſe valoir

quelques-uns de ces titres pour avoir toutes les préférences : je perds à chaque instant cette longue patience, avec laquelle néanmoins j'ai eu le malheur de les mécontenter toutes : ma prudence, ma complaisance même, vertu si rare & si étrangère dans le poste que j'occupe, ont été inutiles.

Veux-tu que je te découvre, magnifique seigneur, la cause de tous ces désordres? Elle est toute dans ton cœur, & dans les tendres égards que tu as pour elles. Si tu ne me retenois pas la main : si, au lieu de la voie des remontrances, tu me laissois celle des châtimens : si, sans te laisser attendrir à leurs plaintes & à leurs larmes, tu les envoyois pleurer devant moi, qui ne m'attendris jamais, je les façonnerois bientôt au joug qu'elles doivent porter, & je laisserois leur humeur impérieuse & indépendante.

Enlevé, dès l'âge de quinze ans, du fond de l'Afrique ma patrie, je fus d'abord vendu à un maître qui avoit plus de vingt femmes, ou concubines. Ayant jugé, à mon air grave & taciturne, que j'étois propre au serrail, il ordonna que l'on achevât de me rendre tel; & me fit faire une opération pénible dans les commencemens, mais qui me fut heureuse dans la suite, parce qu'elle m'approcha de l'oreille & de la confiance de mes maîtres. J'entrai dans ce serrail, qui fut pour moi un nouveau monde. Le premier eunuque, l'homme le plus sévère que j'aie vu de

ma vie, y gouvernoit avec un empire absolu. On n'y entendoit parler ni de divisions, ni de querelles : un silence profond règnoit partout : toutes ces femmes étoient couchées à la même heure d'un bout de l'année à l'autre, & levées à la même heure : elles entroient dans le bain tour à tour, elles en sortoient au moindre signe que nous leur en faisions : le reste du temps, elles étoient presque toujours enfermées dans leurs chambres. Il avoit une règle, qui étoit de les faire tenir dans une grande propreté, & il avoit pour cela des attentions inexprimables : le moindre refus d'obéir étoit puni sans miséricorde. Je suis, disoit-il, esclave ; mais je le suis d'un homme qui est votre maître & le mien, & j'use du pouvoir qu'il m'a donné sur vous : c'est lui qui vous châtie, & non pas moi, qui ne fais que prêter ma main. Ces femmes n'entroient jamais dans la chambre de mon maître, qu'elles n'y fussent appellées; elles recevoient cette grace avec joie, & s'en voyoient privées sans se plaindre. Enfin moi, qui étois le dernier des noirs dans ce serrail tranquille, j'étois mille fois plus respecté que je ne le suis dans le tien, où je les commande tous.

Dès que ce grand eunuque eut connu mon génie, il tourna les yeux de mon côté; il parla de moi à mon maître, comme d'un homme capable de travailler selon ses vues, & de lui succéder dans le poste qu'il rem-

pliſſoit : il ne fut point étonné de ma grande jeuneſſe ; il crut que mon attention me tiendroit lieu d'expérience. Que te dirai-je ? je fis tant de progrès dans ſa confiance, qu'il ne faiſoit plus difficulté de mettre dans mes mains les clefs des lieux terribles, qu'il gardoit depuis ſi long-temps. C'eſt ſous ce grand maître que j'appris l'art difficile de commander, & que je me formai aux maximes d'un gouvernement inflexible : j'étudiai ſous lui le cœur des femmes ; il m'apprit à profiter de leurs foibleſſes, & à ne point m'étonner de leurs hauteurs. Souvent il ſe plaiſoit à me les voir conduire juſqu'au dernier retranchement de l'obéiſſance ; il les faiſoit enſuite revenir inſenſiblement ; & vouloit que je paruſſe, pour quelque temps, plier moi-même. Mais il falloit le voir dans ces momens où il les trouvoit tout près du déſeſpoir, entre les prières & les reproches : il ſoutenoit leurs larmes ſans s'émouvoir, & ſe ſentoit flatté de cette eſpèce de triomphe. Voilà, diſoit-il d'un air content, comment il faut gouverner les femmes : leur nombre ne m'embarraſſe pas ; je conduirois de même toutes celles de notre grand monarque. Comment un homme peut-il eſpérer de captiver leur cœur, ſi ſes fidèles eunuques n'ont commencé par ſoumettre leur eſprit ?

Il avoit non ſeulement de la fermeté, mais auſſi de la pénétration. Il liſoit leurs penſées & leurs diſſimulations ; leurs geſtes

étudiés, leur visage feint ne lui déroboient rien. Il sçavoit toutes leurs actions les plus cachées, & leurs paroles les plus secrètes. Il se servoit des unes pour connoître les autres, & il se plaisoit à récompenser la moindre confidence. Comme elles n'abordoient leur mari que lorsqu'elles étoient averties, l'eunuque y appelloit qui il vouloit, & tournoit les yeux de son maître sur celles qu'il avoit en vue ; & cette distinction étoit la récompense de quelque secret révélé. Il avoit persuadé à son maître qu'il étoit du bon ordre qu'il lui laissât ce choix, afin de lui donner une autorité plus grande. Voilà comme on gouvernoit, magnifique seigneur, dans un serrail qui étoit, je crois, le mieux réglé qu'il y eût en Perse.

Laisse-moi les mains libres : permets que je me fasse obéir : huit jours remettront l'ordre dans le sein de la confusion : c'est ce que ta gloire demande, & ce que ta sureté exige.

De ton serrail d'Ispahan, le 9 de la lune de Rebiab, 1, 1714.

LETTRE LXV.

USBEK *à* SES FEMMES.

Au ſerrail d'Iſpahan.

J'APPRENDS que le ſerrail eſt dans le déſordre, & qu'il eſt rempli de querelles & de diviſions inteſtines. Que vous recommandai-je en partant, que la paix & la bonne intelligence? Vous me le promîtes; étoit-ce pour me tromper?

C'eſt vous qui ſeriez trompées, ſi je voulois ſuivre les conſeils que me donne le grand eunuque; ſi je voulois employer mon autorité, pour vous faire vivre comme mes exhortations le demandoient de vous.

Je ne ſçais me ſervir de ces moyens violens, que lorſque j'ai tenté tous les autres. Faites donc, en votre conſidération, ce que vous n'avez pas voulu faire à la mienne.

Le premier eunuque a grand ſujet de ſe plaindre: il dit que vous n'avez aucun égard pour lui. Comment pouvez-vous accorder cette conduite avec la modeſtie de votre état? N'eſt-ce pas à lui que, pendant mon abſence, votre vertu eſt confiée? C'eſt un tréſor ſacré, dont il eſt le dépoſitaire. Mais ces mépris, que vous lui témoignez, font voir que ceux qui ſont chargés de vous faire vi-

vre dans les loix de l'honneur vous ſont à charge.

Changez donc de conduite, je vous prie; & faites en ſorte que je puiſſe une autre fois rejetter les propoſitions que l'on me fait contre votre liberté & votre repos.

Car je voudrois vous faire oublier que je ſuis votre maître, pour me ſouvenir ſeulement que je ſuis votre époux.

De Paris, le 5 de la lune de Chahban 1714.

LETTRE LXVI.

RICA *à* ***.

On s'attache ici beaucoup aux ſciences; mais je ne ſçais ſi on eſt fort ſçavant. Celui qui doute de tout comme philoſophe, n'oſe rien nier comme théologien; cet homme contradictoire eſt toujours content de lui, pourvu qu'on convienne des qualités.

La fureur de la plupart des François, c'eſt d'avoir de l'eſprit; & la fureur de ceux qui veulent avoir de l'eſprit, c'eſt de faire des livres.

Cependant il n'y a rien de ſi mal imaginé: la nature ſembloit avoir ſagement pourvu à ce que les ſottiſes des hommes fuſſent paſſagères; & les livres les immortaliſent. Un ſot devroit être content d'avoir ennuyé

tous ceux qui ont vécu avec lui : il veut encore tourmenter les races futures ; il veut que ſa ſottiſe triomphe de l'oubli, dont il auroit pu jouir comme du tombeau ; il veut que la poſtérité ſoit informée qu'il a vécu, & qu'elle ſçache à jamais qu'il a été un ſot.

De tous les auteurs, il n'y en a point que je mépriſe plus que les compilateurs, qui vont de tous côtés chercher des lambeaux des ouvrages des autres, qu'ils plaquent dans les leurs, comme des pièces de gazon dans un parterre : ils ne ſont point au-deſſus de ces ouvriers d'imprimerie, qui rangent des caractères qui, combinés enſemble, font un livre, où ils n'ont fourni que la main. Je voudrois que l'on reſpectât les livres originaux ; & il me ſemble que c'eſt une eſpèce de profanation, de tirer les pièces qui les compoſent du ſanctuaire où elles ſont, pour les expoſer à un mépris qu'elles ne méritent point.

Quand un homme n'a rien à dire de nouveau, que ne ſe tait-il ? Qu'a-t-on affaire de ces doubles emplois ? Mais je veux donner un nouvel ordre. Vous êtes un habile homme ! Vous venez dans ma bibliothèque ; & vous mettez en bas les livres qui ſont en haut, & en haut ceux qui ſont en bas : c'eſt un beau chef-d'œuvre !

Je t'écris ſur ce ſujet, ***, parce que je ſuis outré d'un livre que je viens de quitter, qui eſt ſi gros, qu'il ſembloit contenir la

la ſcience univerſelle : mais il m'a rompu la tête, ſans m'avoir rien appris. Adieu.

De Paris, le 8 de la lune de Chahban 1714.

LETTRE LXVII.

IBBEN *à* USBEK.

A Paris.

TROIS vaiſſeaux ſont arrivés ici ſans m'avoir apporté de tes nouvelles. Es-tu malade ? ou te plais-tu à m'inquiéter ?

Si tu ne m'aimes pas dans un pays où tu n'es lié à rien, que ſera-ce au milieu de la Perſe, & dans le ſein de ta famille ? Mais peut-être que je me trompe : tu es aſſez aimable pour trouver par-tout des amis ; le cœur eſt citoyen de tous les pays ; comment une ame bien faite peut-elle s'empêcher de former des engagemens ? Je te l'avoue ; je reſpecte les anciennes amitiés ; mais je ne ſuis pas fâché d'en faire par-tout de nouvelles.

En quelque pays que j'aie été, j'y ai vécu comme ſi j'avois dû y paſſer ma vie : j'ai eu le même empreſſement pour les gens vertueux ; la même compaſſion, ou plutôt la même tendreſſe pour les malheureux ; la même eſtime pour ceux que la proſpérité

n'a point aveuglés. C'eſt mon caractère, Uſbek : par-tout où je trouverai des hommes, je me choiſirai des amis.

Il y a ici un guèbre qui, après toi, a, je crois, la première place dans mon cœur : c'eſt l'ame de la probité même. Des raiſons particulières l'ont obligé de ſe retirer dans cette ville, où il vit tranquille du produit d'un trafic honnête, avec une femme qu'il aime. Sa vie eſt toute marquée d'actions généreuſes : &, quoiqu'il cherche la vie obſcure, il y a plus d'héroïſme dans ſon cœur que dans celui des plus grands monarques.

Je lui ai parlé mille fois de toi, je lui montre toutes tes lettres ; je remarque que cela lui fait plaiſir, & je vois déjà que tu as un ami qui t'eſt inconnu.

Tu trouveras ici ſes principales aventures : quelque répugnance qu'il eût à les écrire, il n'a pu les refuſer à mon amitié, & je les confie à la tienne.

HISTOIRE
D'APHÉRIDON & D'ASTARTÉ.

Je ſuis né parmi les guèbres, d'une religion qui eſt peut-être la plus ancienne qui ſoit au monde. Je fus ſi malheureux, que l'amour me vint avant la raiſon. J'avois à peine ſix ans, que je ne pouvois vivre qu'avec ma ſœur : mes yeux s'attachoient toujours ſur elle ; &, lorſqu'elle me quittoit un moment,

elle les retrouvoit baignés de larmes : chaque jour n'augmentoit pas plus mon âge que mon amour. Mon père, étonné d'une si forte sympathie, auroit bien souhaité de nous marier ensemble, selon l'ancien usage des guèbres, introduit par Cambyse ; mais la crainte des mahométans, sous le joug desquels nous vivons, empêche ceux de notre nation de penser à ces alliances saintes, que notre religion ordonne plutôt qu'elle ne permet, & qui sont des images si naïves de l'union déjà formée par la nature.

Mon père, voyant donc qu'il auroit été dangereux de suivre mon inclination & la sienne, résolut d'éteindre une flamme qu'il croyoit naissante, mais qui étoit déjà à son dernier période : il prétexta un voyage, & m'emmena avec lui, laissant ma sœur entre les mains d'une de ses parentes ; car ma mère étoit morte depuis deux ans. Je ne vous dirai point quel fut le désespoir de cette séparation : j'embrassai ma sœur toute baignée de larmes ; mais je n'en versai point : car la douleur m'avoit rendu comme insensible. Nous arrivâmes à Tefflis : & mon père, ayant confié mon éducation à un de nos parens, m'y laissa & s'en retourna chez lui.

Quelque temps après, j'appris que, par le crédit d'un de ses amis, il avoit fait entrer ma sœur dans le beiram du roi, où elle étoit au service d'une sultane. Si l'on m'avoit appris sa mort, je n'en aurois pas été

plus frappé : car, outre que je n'eſpérois plus de la revoir, ſon entrée dans le beiram l'avoit rendue mahométane ; & elle ne pouvoit plus, ſuivant le préjugé de cette religion, me regarder qu'avec horreur. Cependant, ne pouvant plus vivre à Teſſis, las de moi-même & de la vie, je retournai à Iſpahan. Mes premières paroles furent amères à mon père ; je lui reprochai d'avoir mis ſa fille en un lieu où l'on ne peut entrer qu'en changeant de religion. Vous avez attiré ſur votre famille, lui dis-je, la colère de dieu & du ſoleil qui vous éclaire : vous avez plus fait que ſi vous aviez ſouillé les élémens, puiſque vous avez ſouillé l'ame de votre fille, qui n'eſt pas moins pure : j'en mourrai de douleur & d'amour : mais puiſſe ma mort être la ſeule peine que dieu vous faſſe ſentir ! A ces mots, je ſortis : &, pendant deux ans, je paſſai ma vie à aller regarder les murailles du beiram, & conſidérer le lieu où ma ſœur pouvoit être ; m'expoſant tous les jours mille fois à être égorgé par les eunuques, qui font la ronde autour de ces redoutables lieux.

Enfin mon père mourut ; & la ſultane que ma ſœur ſervoit, la voyant tous les jours croître en beauté, en devint jalouſe, & la maria avec un eunuque qui la ſouhaitoit avec paſſion. Par ce moyen, ma ſœur ſortit du ſerrail, & prit, avec ſon eunuque, une maiſon à Iſpahan.

Je fus plus de trois mois sans pouvoir lui parler ; l'eunuque, le plus jaloux de tous les hommes, me remettant toujours sous divers prétextes. Enfin, j'entrai dans son beiram ; & il me lui fit parler au travers d'une jalousie : des yeux de lynx ne l'auroient pas pu découvrir, tant elle étoit enveloppée d'habits & de voiles, & je ne la pus reconnoître qu'au son de sa voix. Quelle fut mon émotion, quand je me vis si près, & si éloigné d'elle ! Je me contraignis, car j'étois examiné. Quant à elle, il me parut qu'elle versa quelques larmes. Son mari voulut me faire quelques mauvaises excuses ; mais je le traitai comme le dernier des esclaves. Il fut bien embarrassé, quand il vit que je parlai à ma sœur une langue qui lui étoit inconnue ; c'étoit l'ancien Persan, qui est notre langue sacrée. Quoi, ma sœur ! lui dis-je, est-il vrai que vous avez quitté la religion de vos pères ? Je sçais qu'entrant au beiram, vous avez dû faire profession du mahométisme : mais, dites-moi, votre cœur a-t-il pu consentir, comme votre bouche, à quitter une religion qui me permet de vous aimer ? Et pour qui la quittez-vous, cette religion qui nous doit être si chère ? pour un misérable encore flétri des fers qu'il a portés ; qui, s'il étoit homme, seroit le dernier de tous. Mon frère, dit-elle, cet homme, dont vous parlez, est mon mari : il faut que je l'honore, tout indigne qu'il vous paroît ; & je serois aussi la der-

nière des femmes, ſi.... Ah, ma ſœur! Iuidis-je, vous êtes guèbre : il n'eſt ni votre époux, ni ne peut l'être : ſi vous êtes fidelle comme vos pères, vous ne devez le regarder que comme un monſtre. Hélas! dit-elle, que cette religion ſe montre à moi de loin! A peine en ſçavois-je les préceptes, qu'il les fallut oublier. Vous voyez que cette langue, que je vous parle, ne m'eſt plus familière, & que j'ai toutes les peines du monde à m'exprimer : mais comptez que le ſouvenir de notre enfance me charme toujours; que, depuis ce temps-là, je n'ai eu que de fauſſes joies; qu'il ne s'eſt pas paſſé de jours que je n'aie penſé à vous; que vous avez eu plus de part que vous ne croyez à mon mariage, & que je n'y ai été déterminée que par l'eſpérance de vous revoir. Mais que ce jour, qui m'a tant coûté, va me coûter encore! Je vous vois tout hors de vous-même; mon mari frémit de rage & de jalouſie : je ne vous verrai plus; je vous parle ſans doute pour la dernière fois de ma vie : ſi cela étoit, mon frère, elle ne ſeroit pas longue. A ces mots, elle s'attendrit; &, ſe voyant hors d'état de tenir la converſation, elle me quitta le plus déſolé de tous les hommes.

Trois ou quatre jours après, je demandai à voir ma ſœur : le barbare eunuque auroit bien voulu m'en empêcher : mais, outre que ces ſortes de maris n'ont pas ſur leurs femmes la même autorité que les autres, il

aimoit ſi éperduement ma ſœur, qu'il ne ſçavoit lui rien refuſer. Je la vis encore dans le même lieu & ſous les mêmes voiles, accompagnée de deux eſclaves ; ce qui me fit avoir recours à notre langue particulière. Ma ſœur, lui dis-je, d'où vient que je ne puis vous voir ſans me trouver dans une ſituation affreuſe ? Les murailles qui vous tiennent enfermée, ces verrouils & ces grilles, ces miſérables gardiens qui vous obſervent, me mettent en fureur. Comment avez-vous perdu la douce liberté dont jouiſſoient vos ancêtres ? Votre mère, qui étoit ſi chaſte, ne donnoit à ſon mari, pour garant de ſa vertu, que ſa vertu même : ils vivoient heureux l'un & l'autre dans une confiance mutuelle ; & la ſimplicité de leurs mœurs étoit pour eux une richeſſe plus précieuſe mille fois que le faux éclat dont vous ſemblez jouir dans cette maiſon ſomptueuſe. En perdant votre religion, vous avez perdu votre liberté, votre bonheur, & cette précieuſe égalité, qui fait l'honneur de votre ſexe. Mais, ce qu'il y a de pis encore, c'eſt que vous êtes, non pas la femme, car vous ne pouvez pas l'être, mais l'eſclave d'un eſclave qui a été dégradé de l'humanité. Ah, mon frère ! dit-elle, reſpectez mon époux, reſpectez la religion que j'ai embraſſée : ſelon cette religion, je n'ai pu vous entendre, ni vous parler ſans crime. Quoi, ma ſœur ! lui dis-je tout tranſporté, vous la croyez

donc véritable, cette religion ? Ah ! dit-elle ; qu'il me ſeroit avantageux qu'elle ne le fût pas ! Je fais pour elle un trop grand ſacrifice, pour que je puiſſe ne la pas croire : &, ſi mes doutes.... A ces mots, elle ſe tut. Oui, vos doutes, ma ſœur, ſont bien fondés, quels qu'ils ſoient. Qu'attendez-vous d'une religion qui vous rend malheureuſe dans ce monde-ci, & ne vous laiſſe point d'eſpérance pour l'autre ? Songez que la nôtre eſt la plus ancienne qui ſoit au monde ; qu'elle a toujours fleuri dans la Perſe ; & n'a pas d'autre origine que cet empire, dont les commencemens ne ſont point connus ; que ce n'eſt que le haſard qui y a introduit le mahométiſme ; que cette ſecte y a été établie, non par la voie de la perſuaſion, mais de la conquête. Si nos princes naturels n'avoient pas été foibles, vous verriez règner encore le culte de ces anciens mages. Tranſportez-vous dans ces ſiècles reculés : tout vous parlera du magiſme, & rien de la ſecte mahométane, qui, pluſieurs milliers d'années après, n'étoit pas même dans ſon enfance. Mais, dit-elle, quand ma religion ſeroit plus moderne que la vôtre, elle eſt au moins plus pure, puiſqu'elle n'adore que dieu ; au lieu que vous adorez encore le ſoleil, les étoiles, le feu, & même les élémens. Je vois, ma ſœur, que vous avez appris, parmi les muſulmans, à calomnier notre ſainte religion. Nous n'adorons ni les aſtres, ni les élémens,

& nos pères ne les ont jamais adorés: jamais ils ne leur ont élevé des temples, jamais ils ne leur ont offert des sacrifices: Ils leur ont seulement rendu un culte religieux, mais inférieur, comme à des ouvrages & des manifestations de la divinité. Mais, ma sœur, au nom de dieu qui nous éclaire, recevez ce livre sacré que je vous porte; c'est le livre de notre législateur Zoroastre: lisez-le sans prévention: recevez dans votre cœur les rayons de lumière, qui vous éclaireront en le lisant: souvenez-vous de vos pères qui ont si longtemps honoré le soleil dans la ville sainte de Balk; & enfin souvenez-vous de moi, qui n'espère de repos, de fortune, de vie, que de votre changement. Je la quittai tout transporté, & la laissai seule décider la plus grande affaire que je pusse avoir de ma vie.

J'y retournai deux jours après. Je ne lui parlai point; j'attendis, dans le silence, l'arrêt de ma vie, ou de ma mort. Vous êtes aimé, mon frère, me dit-elle, & par une guèbre. J'ai longtemps combattu: mais, dieux! que l'amour lève de difficultés! Que je suis soulagée! Je ne crains plus de vous trop aimer; je puis ne mettre point de bornes à mon amour: l'excès même en est légitime. Ah! que ceci convient bien à l'état de mon cœur! Mais vous qui avez su rompre les chaînes que mon esprit s'étoit forgées, quand romprez-vous celles qui me

lient les mains ? Dès ce moment, je me donne à vous : faites voir, par la promptitude avec laquelle vous m'accepterez, combien ce préſent vous eſt cher. Mon frère, la première fois que je pourrai vous embraſſer, je crois que je mourrai dans vos bras. Je n'exprimerois jamais bien la joie que je ſentis à ces paroles : je me crus & je me vis en effet, en un inſtant, le plus heureux de tous les hommes : je vis preſque accomplir tous les deſirs que j'avois formés en vingt-cinq ans de vie, & évanouir tous les chagrins qui me l'avoient rendue ſi laborieuſe. Mais, quand je me fus un peu accoutumé à ces douces idées, je trouvai que je n'étois pas ſi près de mon bonheur que je me l'étois figuré tout à coup, quoique j'euſſe ſurmonté le plus grand de tous les obſtacles. Il falloit ſurprendre la vigilance de ſes gardiens ; je n'oſois confier à perſonne le ſecret de ma vie : je n'avois que ma ſœur, elle n'avoit que moi : ſi je manquois mon coup, je courois riſque d'être empalé ; mais je ne voyois pas de peine plus cruelle que de le manquer. Nous convînmes qu'elle m'enverroit demander une horloge que ſon père lui avoit laiſſée, & que j'y mettrois dedans une lime, pour ſcier les jalouſies d'une fenêtre qui donnoit dans la rue, & une corde nouée pour deſcendre ; que je ne la verrois plus dorénavant ; mais que j'irois toutes les nuits, ſous cette fenêtre, attendre qu'elle pût exécuter ſon deſ-

ſein. Je paſſai quinze nuits entières ſans voir perſonne, parce qu'elle n'avoit pas trouvé le temps favorable. Enfin, la ſeizième, j'entendis une ſcie qui travailloit : de temps en temps l'ouvrage étoit interrompu ; &, dans ces intervalles, ma frayeur étoit inexprimable. Après une heure de travail, je la vis qui attachoit la corde ; elle ſe laiſſa aller, & gliſſa dans mes bras. Je ne connus plus le danger, & je reſtai longtemps ſans bouger de-là : je la conduiſis hors de la ville, où j'avois un cheval tout prêt : je la mis en croupe derrière moi, & m'éloignai, avec toute la promptitude imaginable, d'un lieu qui pouvoit nous être ſi funeſte. Nous arrivâmes avant le jour chez un guèbre, dans un lieu deſert où il s'étoit retiré, vivant frugalement du travail de ſes mains : nous ne jugeâmes pas à propos de reſter chez lui ; &, par ſon conſeil, nous entrâmes dans une épaiſſe forêt, & nous nous mîmes dans le creux d'un vieux chêne, juſqu'à ce que le bruit de notre évaſion ſe fût diſſipé. Nous vivions tous deux dans ce ſéjour écarté, ſans témoins, nous répétant ſans ceſſe que nous nous aimerions toujours, attendant l'occaſion que quelque prêtre guèbre pût faire la cérémonie du mariage preſcrite par nos livres ſacrés. Ma ſœur, lui dis-je, que cette union eſt ſainte ! la nature nous avoit unis, notre ſainte loi va nous unir encore. Enfin, un prêtre vint calmer notre impatience amoureuſe. Il fit, dans

la maiſon du payſan, toutes les cérémonies du mariage : il nous bénit, & nous ſouhaita mille fois toute la vigueur de Guſtaſpe, & la ſainteté de l'Hohoraſpe. Bientôt après, nous quittâmes la Perſe où nous n'étions pas en ſureté, & nous nous retirâmes en Georgie. Nous y vêcûmes un an, tous les jours plus charmés l'un de l'autre. Mais, comme mon argent alloit finir, & que je craignois la misère pour ma ſœur, non pas pour moi, je la quittai, pour aller chercher quelque ſecours chez nos parens. Jamais adieu ne fut plus tendre. Mais mon voyage me fut non ſeulement inutile, mais funeſte : car, ayant trouvé d'un côté tous nos biens confiſqués, de l'autre mes parens preſque dans l'impuiſſance de me ſecourir, je ne rapportai d'argent préciſément que ce qu'il falloit pour mon retour. Mais quel fût mon déſeſpoir ! je ne trouvai plus ma ſœur. Quelques jours avant mon arrivée, des Tartares avoient fait une incurſion dans la ville où elle étoit ; &, comme ils la trouvèrent belle, ils la prirent, & la vendirent à des juifs qui alloient en Turquie, & ne laiſsèrent qu'une petite fille dont elle étoit accouchée quelques mois auparavant. Je ſuivis ces juifs, & les joignis à trois lieues de-là : mes prières, mes larmes furent vaines ; ils me demandèrent toujours trente tomans, & ne ſe relâchèrent jamais d'un ſeul. Après m'être adreſſé à tout le monde, avoir imploré la protection des prê-

tres turcs & chrétiens, je m'adreſſai à un marchand arménien ; je lui vendis ma fille, & me vendis auſſi pour trente-cinq tomans. J'allai aux juifs, je leur donnai trente tomans ; & portai les cinq autres à ma ſœur, que je n'avois pas encore vue. Vous êtes libre, lui-dis-je, ma ſœur, & je puis vous embraſſer ; voilà cinq tomans que je vous porte ; j'ai du regret qu'on ne m'ait pas acheté davantage? Quoi! dit-elle : vous vous êtes vendu! Oui, lui dis-je. Ah! malheureux, qu'avez-vous fait? N'étois-je pas aſſez infortunée, ſans que vous travaillaſſiez à me le rendre davantage? Votre liberté me conſoloit, & votre eſclavage va me mettre au tombeau. Ah, mon frère! que votre amour eſt cruel! Et ma fille, je ne la vois point? Je l'ai vendue auſſi, lui dis-je. Nous fondîmes tous deux en larmes, & n'eûmes pas la force de nous rien dire. Enfin, j'allai trouver mon maître, & ma ſœur y arriva preſque auſſitôt que moi; elle ſe jetta à ſes genoux. Je vous demande, dit-elle, la ſervitude, comme les autres vous demandent la liberté : prenez-moi, vous me vendrez plus cher que mon mari. Ce fut alors qu'il ſe fit un combat qui arracha les larmes des yeux de mon maître. Malheureux! dit-elle, as-tu penſé que je puſſe accepter ma liberté aux dépens de la tienne? Seigneur, vous voyez deux infortunés qui mourront, ſi vous nous ſéparez. Je me donne à vous, payez-moi : peut-être que cet argent & mes

ſervices pourront quelque jour obtenir de vous ce que je n'oſe vous demander. Il eſt de votre intérêt de ne nous point ſéparer : comptez que je diſpoſe de ſa vie. L'Arménien étoit un homme doux, qui fut touché de nos malheurs. Servez-moi, l'un & l'autre, avec fidélité & avec zèle ; & je vous promets que, dans un an, je vous donnerai votre liberté. Je vois que vous ne méritez, ni l'un ni l'autre, les malheurs de votre condition. Si, lorſque vous ſerez libres, vous êtes auſſi heureux que vous le méritez, ſi la fortune vous rit, je ſuis certain que vous me ſatisferez de la perte que je ſouffrirai. Nous embraſsâmes tous deux ſes genoux, & le ſuivîmes dans ſon voyage. Nous nous ſoulagions l'un & l'autre dans les travaux de la ſervitude, & j'étois charmé lorſque j'avois pu faire l'ouvrage qui étoit tombé à ma ſœur.

La fin de l'année arriva : notre maître tint ſa parole, & nous délivra. Nous retournâmes à Tefflis : là, je trouvai un ancien ami de mon père, qui exerçoit avec ſuccès la médecine dans cette ville : il me prêta quelque argent, avec lequel je fis quelque négoce. Quelques affaires m'appellèrent enſuite à Smirne, où je m'établis. J'y vis depuis ſix ans, & j'y jouis de la plus aimable & de la plus douce ſociété du monde : l'union règne dans ma famille, & je ne changerois pas ma condition pour celle de tous les rois du monde. J'ai été aſſez heureux pour retrouver le

marchand arménien, à qui je dois tout; & je lui ai rendu des ſervices ſignalés.

De Smirne, le 27 de la lune de Gemmadi, 2, 1714.

LETTRE LXVIII.

RICA *à* USBEK.

A ***.

J'ALLAI l'autre jour dîner chez un homme de robe, qui m'en avoit prié pluſieurs fois. Après avoir parlé de bien des choſes, je lui dis : Monſieur, il me paroît que votre métier eſt bien pénible. Pas tant que vous vous l'imaginez, répondit-il : De la manière dont nous le faiſons, ce n'eſt qu'un amuſement. Mais quoi? N'avez-vous pas toujours la tête remplie des affaires d'autrui? N'êtes-vous pas toujours occupé de choſes qui ne ſont point intéreſſantes? Vous avez raiſon; ces choſes ne ſont point intéreſſantes, car nous nous y intéreſſons ſi peu que rien; & cela même fait que le métier n'eſt pas ſi fatigant que vous dites. Quand je vis qu'il prenoit la choſe d'une manière ſi dégagée, je continuai, & lui dis : Monſieur, je n'ai point vu votre cabinet. Je le crois; car je n'en ai point. Quand je pris cette charge, j'eus beſoin d'argent pour la payer; je vendis ma bibliothèque; & le libraire qui la prit, d'un nombre

prodigieux de volumes, ne me laiſſa que mon livre de raiſon. Ce n'eſt pas que je les regrette : nous autres juges, ne nous enflons point d'une vaine ſcience. Qu'avons-nous affaire de tous ces volumes de loix? Preſque tous les cas ſont hypothétiques, & ſortent de la règle générale. Mais, ne ſeroit-ce pas, monſieur, lui-dis-je, parce que vous les en faites ſortir? Car enfin, pourquoi, chez tous les peuples du monde, y auroit-il des loix, ſi elles n'avoient pas leur application? & comment peut-on les appliquer, ſi on ne les ſçait pas? Si vous connoiſſiez le palais, reprit le magiſtrat, vous ne parleriez pas comme vous faites : nous avons des livres vivans, qui ſont les avocats : ils travaillent pour nous, & ſe chargent de nous inſtruire. Et ne ſe chargent-ils pas auſſi quelquefois de vous tromper? lui repartis-je. Vous ne feriez donc pas mal de vous garantir de leurs embûches. Ils ont des armes avec leſquelles ils attaquent votre équité ; il ſeroit bon que vous en euſſiez auſſi pour la défendre ; & que vous n'allaſſiez pas vous mettre dans la mêlée, habillés à la légère, parmi des gens cuiraſſés juſqu'aux dents.

De Paris, le 13 de la lune de Chahban 1714.

LETTRE LXIX.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

Tu ne te ſerois jamais imaginé que je fuſſe devenu plus métaphyſicien que je ne l'étois: cela eſt pourtant; & tu en ſeras convaincu, quand tu auras eſſuyé ce débordement de ma philoloſophie.

Les philoſophes les plus ſenſés, qui ont réfléchi ſur la nature de dieu, ont dit qu'il étoit un être ſouverainement parfait; mais ils ont extrêmement abuſé de cette idée. Ils ont fait une énumération de toutes les perfections différentes que l'homme eſt capable d'avoir & d'imaginer, & en ont chargé l'idée de la divinité, ſans ſonger que ſouvent ces attributs s'entr'empêchent, & qu'ils ne peuvent ſubſiſter dans un même ſujet ſans ſe détruire.

Les poëtes d'occident diſent qu'un peintre, ayant voulu faire le portrait de la déeſſe de la beauté, aſſembla les plus belles grecques, & prit de chacune ce qu'elle avoit de plus agréable, dont il fit un tout pour reſſembler à la plus belle de toutes les déeſſes. Si un homme en avoit conclu qu'elle étoit blonde & brune, qu'elle avoit les yeux noirs & bleux, qu'elle étoit douce & fière, il auroit paſſé pour ridicule.

Souvent dieu manque d'une perfection qui pourroit lui donner une grande imperfection : mais il n'eſt jamais limité que par lui-même ; il eſt lui-même ſa néceſſité. Ainſi, quoique dieu ſoit tout-puiſſant, il ne peut pas violer ſes promeſſes, ni tromper les hommes. Souvent même l'impuiſſance n'eſt pas dans lui, mais dans les choſes relatives ; & c'eſt la raiſon pourquoi il ne peut pas changer l'eſſence des choſes.

Ainſi il n'y a point ſujet de s'étonner que quelques-uns de nos docteurs aient oſé nier la preſcience infinie de dieu ; ſur ce fondement, qu'elle eſt incompatible avec ſa juſtice.

Quelque hardie que ſoit cette idée, la métaphyſique s'y prête merveilleuſement. Selon ſes principes, il n'eſt pas poſſible que dieu prévoie les choſes qui dépendent de la détermination des cauſes libres ; parce que ce qui n'eſt point arrivé n'eſt point, &, par conſéquent, ne peut être connu ; car le rien, qui n'a point de propriétés, ne peut être apperçu : dieu ne peut point lire dans une volonté qui n'eſt point, & voir dans l'ame une choſe qui n'exiſte point en elle : Car, juſqu'à ce qu'elle ſe ſoit déterminée, cette action qui la détermine n'eſt point en elle.

L'ame eſt l'ouvrière de ſa détermination : mais il y a des occaſions où elle eſt tellement indéterminée, qu'elle ne ſçait pas même de quel côté ſe déterminer. Souvent mê-

me elle ne le fait que pour faire uſage de ſa liberté; de manière que dieu ne peut voir cette détermination par avance, ni dans l'action de l'ame, ni dans l'action que les objets font ſur elle.

Comment dieu pourroit-il prévoir les choſes qui dépendent de la détermination des cauſes libres? Il ne pourroit les voir que de deux manières : par conjecture, ce qui eſt contradictoire avec la preſcience infinie : ou bien il les verroit comme des effets néceſſaires qui ſuivroient infailliblement d'une cauſe qui les produiroit de même, ce qui eſt encore plus contradictoire : car l'ame ſeroit libre par la ſuppoſition; &, dans le fait, elle ne le ſeroit pas plus qu'une boule de billard n'eſt libre de ſe remuer lorſqu'elle eſt pouſſée par une autre.

Ne crois pas pourtant que je veuille borner la ſcience de dieu. Comme il fait agir les créatures à ſa fantaiſie, il connoît tout ce qu'il veut connoître. Mais, quoiqu'il puiſſe voir tout, il ne ſe ſert pas toujours de cette faculté : il laiſſe ordinairement à la créature la faculté d'agir ou de ne pas agir, pour lui laiſſer celle de mériter ou de démériter : c'eſt pour lors qu'il renonce au droit qu'il a d'agir ſur elle, & de la déterminer. Mais, quand il veut ſçavoir quelque choſe, il le ſçait toujours; parce qu'il n'a qu'à vouloir qu'elle arrive comme il la voit, & déterminer les créatures conformément à ſa volonté. C'eſt

ainſi qu'il tire ce qui doit arriver du nombre des choſes purement poſſibles, en fixant, par ſes décrets, les déterminations futures des eſprits, & les privant de la puiſſance qu'il leur a donnée d'agir ou de ne pas agir.

Si l'on peut ſe ſervir d'une comparaiſon, dans une choſe qui eſt au-deſſus des comparaiſons : un monarque ignore ce que ſon ambaſſadeur fera dans une affaire importante : s'il le veut ſçavoir, il n'a qu'à lui ordonner de ſe comporter d'une telle manière ; & il pourra aſſurer que la choſe arrivera comme il la projette.

L'alcoran & les livres des juifs s'élèvent ſans ceſſe contre le dogme de la preſcience abſolue : Dieu y paroît partout ignorer la détermination future des eſprits ; & il ſemble que ce ſoit la première vérité que Moïſe ait enſeignée aux hommes.

Dieu met Adam dans le paradis terreſtre, à condition qu'il ne mangera point d'un certain fruit : précepte abſurde dans un être qui connoîtroit les déterminations futures des ames : car enfin un tel être peut-il mettre des conditions à ſes graces, ſans les rendre dériſoires ? C'eſt comme ſi un homme, qui auroit ſçu la priſe de Bagdat, diſoit à un autre : Je vous donne cent tomans, ſi Bagdat n'eſt pas pris. Ne feroit-il pas là une bien mauvaiſe plaiſanterie ?

Mon cher Rhédi, pourquoi tant de philoſophie ? Dieu eſt ſi haut, que nous n'apper-

devons pas même ses nuages. Nous ne le connoissons bien que dans ses préceptes. Il est immense, spirituel, infini. Que sa grandeur nous ramène à notre foiblesse. S'humilier toujours, c'est l'adorer toujours.

De Paris, le dernier de la lune de Chahban 1714.

LETTRE LXX.

ZELIS à USBEK.

A Paris.

SOLIMAN, que tu aimes, est désespéré d'un affront qu'il vient de recevoir. Un jeune étourdi, nommé Suphis, recherchoit, depuis trois mois, sa fille en mariage : il paroissoit content de la figure de la fille, sur le rapport & la peinture que lui en avoient fait les femmes qui l'avoient vu dans son enfance ; on étoit convenu de la dot, & tout s'étoit passé sans aucun incident. Hier, après les premières cérémonies, la fille sortit à cheval, accompagnée de son eunuque, & couverte, selon la coutume, depuis la tête jusqu'aux pieds. Mais, dès qu'elle fut arrivée devant la maison de son mari prétendu, il lui fit fermer la porte, & il jura qu'il ne la recevroit jamais, si on n'augmentoit la dot. Les parens accoururent de côté & d'autre, pour accom-

moder l'affaire ; &, après bien de la réſiſtance, Soliman convint de faire un petit préſent à ſon gendre. Les cérémonies du mariage s'accomplirent, & l'on conduiſit la fille dans le lit avec aſſez de violence : mais, une heure après, cet étourdi ſe leva furieux, lui coupa le viſage en pluſieurs endroits, ſoutenant qu'elle n'étoit pas vierge, & la renvoya à ſon père. On ne peut pas être plus frappé qu'il l'eſt de cette injure. Il y a des perſonnes qui ſoutiennent que cette fille eſt innocente. Les pères ſont bien malheureux d'être expoſés à de tels affronts ! Si ma fille recevoit un pareil traitement, je crois que j'en mourrois de douleur. Adieu.

Du ſerrail de Fatmé, de 9 de la lune de Gemmadi, 1, 1714.

LETTRE LXXI.

USBEK *à* ZELIS.

JE plains Soliman, d'autant plus que le mal eſt ſans remède, & que ſon gendre n'a fait que ſe ſervir de la liberté de la loi. Je trouve cette loi bien dure, d'expoſer ainſi l'honneur d'une famille aux caprices d'un fou. On a beau dire que l'on a des indices certains pour connoître la vérité : c'eſt une vieille erreur dont on eſt aujourd'hui revenu parmi nous ; & nos médecins donnent des raiſons

invincibles de l'incertitude de ces preuves. Il n'y a pas jusqu'aux chrétiens qui ne les regardent comme chimériques, quoiqu'elles soient clairement établies par leurs livres sacrès, & que leur ancien législateur en ait fait dépendre l'innocence ou la condamnation de toutes les filles.

J'apprends avec plaisir le soin que tu te donnes de l'éducation de la tienne. Dieu veuille que son mari la trouve aussi belle & aussi pure que Fatima: qu'elle ait dix eunuques pour la garder: qu'elle soit l'honneur & l'ornement du serrail où elle est destinée: qu'elle n'ait sur sa tête que des lambris dorés, & ne marche que sur des tapis superbes! Et, pour comble de souhaits, puissent mes yeux la voir dans toute sa gloire!

De Paris, le 5 de la lune de Chalval 1714.

LETTRE LXXII.

RICA *à* IBBEN.

A ***.

JE me trouvai l'autre jour, dans une compagnie, où je vis un homme bien content de lui. Dans un quart d'heure, il décida trois questions de morale, quatre problêmes historiques, & cinq points de physique. Je n'ai jamais vu un décisionnaire si universel; son

eſprit ne fut jamais ſuſpendu par le moindre doute. On laiſſa les ſciences; on parla des nouvelles du temps : Il décida ſur les nouvelles du temps. Je voulus l'attraper, & je dis en moi-même : Il faut que je me mette dans mon fort; je vais me réfugier dans mon pays. Je lui parlai de la Perſe : mais, à peine lui eus-je dit quatre mots, qu'il me donna deux démentis, fondés ſur l'autorité de meſſieurs Tavernier & Chardin. Ah, bon dieu! dis-je, en moi-même, quel homme eſt-ce là? Il connoîtra tout à l'heure les rues d'Iſpahan mieux que moi! Mon parti fut bientôt pris : je me tus, je le laiſſai parler, & il décide encore.

De Paris, le 8 de la lune de Zilcadé 1715.

LETTRE LXXIII.

RICA *à* ***.

J'AI ouï parler d'une eſpèce de tribunal qu'on appelle l'académie françoiſe. Il n'y en a point de moins reſpecté dans le monde; car on dit qu'auſſitôt qu'il a décidé, le peuple caſſe ſes arrêts, & lui impoſe des loix qu'il eſt obligé de ſuivre.

Il y a quelque temps que, pour fixer ſon autorité, il donna un code de ſes jugemens. Cet enfant de tant de pères étoit preſque vieux quand

quand il naquit; &, quoiqu'il fût légitime, un bâtard, qui avoit déjà paru, l'avoit presque étouffé dans sa naissance.

Ceux qui le composent n'ont d'autres fonctions que de jaser sans cesse : l'éloge va se placer, comme de lui-même, dans leur babil éternel; &, sitôt qu'ils sont initiés dans ses mystères, la fureur du panégyrique vient les saisir, & ne les quitte plus.

Ce corps a quarante têtes, toutes remplies de figures, de métaphores & d'antithèses : tant de bouches ne parlent presque que par exclamation : ses oreilles veulent toujours être frappées par la cadence & l'harmonie. Pour les yeux, il n'en est point question : il semble qu'il soit fait pour parler, & non pas pour voir. Il n'est point ferme sur ses pieds; car le temps, qui est son fléau, l'ébranle à tous les instans, & détruit tout ce qu'il a fait. On a dit autrefois que ses mains étoient avides; je ne t'en dirai rien, & je laisse décider cela à ceux qui le sçavent mieux que moi.

Voilà des bisarreries, ***, que l'on ne voit point dans notre Perse. Nous n'avons point l'esprit porté à ces établissemens singuliers & bisarres; nous cherchons toujours la nature dans nos coutumes simples & nos manières naïves.

De Paris, le 27 de la lune de Zilhegé 1715.

LETTRE LXXIV.

USBEK à RICA.

A ***.

Il y a quelques jours qu'un homme de ma connoissance me dit : Je vous ai promis de vous produire dans les bonnes maisons de Paris ; je vous mène à présent chez un grand seigneur, qui est un des hommes du royaume qui représente le mieux.

Que veut dire cela, monsieur ? est-ce qu'il est plus poli, plus affable que les autres ? Non, me dit-il. Ah ! j'entends : il fait sentir, à tous les instans, la supériorité qu'il a sur tous ceux qui l'approchent : si cela est, je n'ai que faire d'y aller ; je la lui passe toute entière, & je prends condamnation.

Il fallut pourtant marcher : & je vis un petit homme si fier ; il prit une prise de tabac avec tant de hauteur, il se moucha si impitoyablement, il cracha avec tant de flegme, il caressa ses chiens d'une manière si offensante pour les hommes, que je ne pouvois me lasser de l'admirer. Ah, bon dieu ! dis-je en moi-même, si, lorsque j'étois à la cour de Perse, je représentois ainsi, je représentois un grand sot ! Il auroit fallu, Rica, que nous eussions eu un bien mauvais naturel, pour aller faire cent petites insultes à des gens qui venoient

tous les jours chez nous nous témoigner leur bienveillance. Ils ſçavoient bien que nous étions au-deſſus d'eux ; &, s'ils l'avoient ignoré, nos bienfaits le leur auroient appris chaque jour. N'ayant rien à faire pour nous faire reſpecter, nous faiſions tout pour nous rendre aimables : nous nous communiquions aux plus petits : au milieu des grandeurs, qui endurciſſent toujours, ils nous trouvoient ſenſibles ; ils ne voyoient que notre cœur au-deſſus d'eux ; nous deſcendions juſqu'à leurs beſoins. Mais, lorſqu'il falloit ſoutenir la majeſté du prince dans les cérémonies publiques ; lorſqu'il falloit faire reſpecter la nation aux étrangers ; lorſqu'enfin, dans les occaſions périlleuſes, il falloit animer les ſoldats, nous remontions cent fois plus haut que nous n'étions deſcendus ; nous ramenions la fierté ſur notre viſage ; & l'on trouvoit quelquefois que nous repréſentions aſſez bien.

De Paris, le 10 de la lune de Saphar 1715.

LETTRE LXXV.

USBEK *à* RHEDI.

A Veniſe.

Il faut que je te l'avoue : je n'ai point remarqué, chez les chrétiens, cette perſuaſion

vive de leur religion, qui se trouve parmi les musulmans. Il y a bien loin, chez eux, de la profession à la croyance, de la croyance à la conviction, de la conviction à la pratique. La religion est moins un sujet de sanctification, qu'un sujet de disputes, qui appartient à tout le monde. Les gens de cour, les gens de guerre, les femmes même, s'élèvent contre les ecclésiastiques, & leur demandent de leur prouver ce qu'ils sont résolus de ne pas croire. Ce n'est pas qu'ils se soient déterminés par raison, & qu'ils aient pris la peine d'examiner la vérité ou la fausseté de cette religion qu'ils rejettent: ce sont des rebèles qui ont senti le joug, & l'ont secoué avant de l'avoir connu. Aussi ne sont-ils pas plus fermes dans leur incrédulité que dans leur foi: ils vivent dans un flux & reflux, qui les porte sans cesse de l'un à l'autre. Un d'eux me disoit un jour: Je crois l'immortalité de l'ame par semestre; mes opinions dépendent absolument de la constitution de mon corps: selon que j'ai plus ou moins d'esprits animaux, que mon estomac digère bien ou mal, que l'air que je respire est subtil ou grossier, que les viandes dont je me nourris sont légères ou solides, je suis spinosiste, socinien, catholique, impie, ou dévot. Quand le médecin est auprès de mon lit, le confesseur me trouve à son avantage. Je sçais bien empêcher la religion de m'affliger quand je me porte bien; mais je lui permets de me con-

ſoler quand je ſuis malade : lorſque je n'ai plus rien à eſpérer d'un côté, la religion ſe préſente, & me gagne par ſes promeſſes ; je veux bien m'y livrer, & mourir du côté de l'eſpérance.

Il y a longtemps que les princes chrétiens affranchirent tous les eſclaves de leurs états ; parce que, diſoient-ils, le chriſtianiſme rend tous les hommes égaux. Il eſt vrai que cet acte de religion leur étoit très-utile : ils abaiſſoient par-là les ſeigneurs, de la puiſſance deſquels ils retiroient le bas peuple. Ils ont enſuite fait des conquêtes dans des pays où ils ont vu qu'il leur étoit avantageux d'avoir des eſclaves : ils ont permis d'en acheter & d'en vendre, oubliant ce principe de religion qui les touchoit tant. Que veux-tu que je te diſe ? Vérité dans un temps, erreur dans un autre. Que ne faiſons-nous comme les chrétiens ? Nous ſommes bien ſimples de refuſer des établiſſemens & des conquêtes faciles dans des climats heureux *, parce que l'eau n'y eſt pas aſſez pure pour nous laver, ſelon les principes du ſaint alcoran.

Je rends grace au dieu tout-puiſſant, qui a envoyé Hali ſon grand prophète, de ce que je profeſſe une religion qui ſe fait préférer à tous les intérêts humains, & qui eſt pure

* Les mahométans ne ſe ſoucient point de prendre Veniſe, parce qu'ils n'y trouveroient point d'eau pour leurs purifications.

comme le ciel, dont elle eſt deſcendue.

De Paris, le 13 de la Lune de Saphar 1715.

LETTRE LXXVI.

USBEK *à ſon ami* IBBEN.

A Smirne.

Les loix ſont furieuſes en Europe contre ceux qui ſe tuent eux-mêmes. On les fait mourir, pour ainſi dire, une ſeconde fois ; ils ſont traînés indignement par les rues ; on les note d'infamie ; on confiſque leurs biens.

Il me paroît, Ibben, que ces loix ſont bien injuſtes. Quand je ſuis accablé de douleur, de misère, de mépris, pourquoi veut-on m'empêcher de mettre fin à mes peines, & me priver cruellement d'un remède qui eſt en mes mains ?

Pourquoi veut-on que je travaille pour une ſociété dont je conſens de n'être plus ? que je tienne, malgré moi, une convention qui s'eſt faite ſans moi ? La ſociété eſt fondée ſur un avantage mutuel : mais, lorſqu'elle me devient onéreuſe, qui m'empêche d'y renoncer ? La vie m'a été donnée comme une faveur ; je puis donc la rendre, lorſqu'elle ne l'eſt plus : la cauſe ceſſe ; l'effet doit donc ceſſer auſſi.

Le prince veut-il que je ſois ſon ſujet, quand

je ne retire point les avanges de la ſujétion? Mes concitoyens peuvent-ils demander ce partage inique de leur utilité & de mon déſeſpoir ? Dieu, différent de tous les bienfaiteurs, veut-il me condamner à recevoir des graces qui m'accablent?

Je ſuis obligé de ſuivre les loix, quand je vis ſous les loix : mais, quand je n'y vis plus, peuvent-elles me lier encore ?

Mais, dira-t-on, vous troublez l'ordre de la providence. Dieu a uni votre ame avec votre corps ; & vous l'en ſéparez : vous vous oppoſez donc à ſes deſſeins, & vous lui réſiſtez.

Que veut dire cela ? Troublai-je l'ordre de la providence, lorſque je change les modifications de la matière, & que je rends quarrée une boule que les premières loix du mouvement, c'eſt-à-dire les loix de la création & de la conſervation, avoient faite ronde ? Non, ſans doute : je ne fais qu'uſer du droit qui m'a été donné : &, en ce ſens, je puis troubler à ma fantaiſie toute la nature, ſans que l'on puiſſe dire que je m'oppoſe à la providence.

Lorſque mon ame ſera ſéparée de mon corps, y aura-t-il moins d'ordre & moins d'arrangement dans l'univers ? Croyez-vous que cette nouvelle combinaiſon ſoit moins parfaite, & moins dépendante des loix générales ? que le monde y ait perdu quelque choſe ? & que les ouvrages de dieu ſoient

moins grands, ou plutôt moins immenſes ?

Penſez-vous que mon corps, devenu un épi de bled, un ver, un gazon, ſoit changé en un ouvrage de la nature moins digne d'elle ? & que mon ame, dégagée de tout ce qu'elle avoit de terreſtre, ſoit devenue moins ſublime ?

Toutes ces idées, mon cher Ibben, n'ont d'autre ſource que notre orgueil. Nous ne ſentons point notre petiteſſe ; &, malgré qu'on en ait, nous voulons être comptés dans l'univers, y figurer, & y être un objet important. Nous nous imaginons que l'anéantiſſement d'un être auſſi parfait que nous dégraderoit toute la nature : & nous ne concevons pas qu'un homme de plus ou de moins dans le monde, que dis-je ? tous les hommes enſemble, cent millions de têtes comme la nôtre, ne ſont qu'un atôme ſubtil & délié, que dieu n'apperçoit qu'à cauſe de l'immenſité de ſes connoiſſances.

De Paris, le 15 de la Lune de Saphar 1715.

LETTRE LXXVII.

IBBEN *à* USBEK.

A Paris.

MON cher Uſbek, il me ſemble que, pour un vrai muſulman, les malheurs ſont moins des châtimens que des menaces. Ce ſont des jours bien précieux que ceux qui nous portent à expier les offenſes. C'eſt le temps des proſpérités qu'il faudroit abréger. Que ſervent toutes ces impatiences, qu'à faire voir que nous voudrions être heureux, indépendamment de celui qui donne les félicités, parce qu'il eſt la félicité même?

Si un être eſt compoſé de deux êtres, & que la néceſſité de conſerver l'union marque plus la ſoumiſſion aux ordres du créateur, on en a pu faire une loi religieuſe : Si cette néceſſité de conſerver l'union eſt un meilleur garant des actions des hommes, on en a pu faire une loi civile.

De Smirne, le dernier jour de la lune de Saphar 1715.

LETTRE LXXVIII.

RICA *à* USBEK.

*A***.*

JE t'envoie la copie d'une lettre qu'un François qui est en Espagne a écrite ici : je crois que tu seras bien aise de la voir.

JE PARCOURS, depuis six mois, l'Espagne & le Portugal, & je vis parmi des peuples qui, méprisant tous les autres, font aux seuls François l'honneur de les haïr.

La gravité est le caractère brillant des deux nations : elle se manifeste principalement de deux manières ; par les lunettes, & par la moustache.

Les lunettes font voir démonstrativement que celui qui les porte est un homme consommé dans les sciences, & enseveli dans de profondes lectures, à un tel point que sa vue en est affoiblie : & tout nez, qui en est orné ou chargé, peut passer sans contredit pour le nez d'un sçavant.

Quant à la moustache, elle est respectable par elle-même, & indépendamment des conséquences ; quoiqu'on ne laisse pas d'en tirer quelquefois de grandes utilités, pour le service du prince & l'honneur de la nation, comme le fit bien voir un fameux général portugais dans les Indes * : car, se trouvant

* Jean de Castro.

avoir besoin d'argent, il se coupa une de ses moustaches, & envoya demander aux habitans de Goa vingt mille pistoles sur ce gage : elles lui furent prêtées d'abord, & dans la suite il retira sa moustache avec honneur.

On conçoit aisément que des peuples graves & flegmatiques, comme ceux-là, peuvent avoir de l'orgueil : aussi en ont-ils. Ils le fondent ordinairement sur deux choses bien considérables. Ceux qui vivent dans le continent de l'Espagne & du Portugal se sentent le cœur extrêmement élevé, lorsqu'ils sont ce qu'ils appellent de vieux chrétiens, c'est-à-dire, qu'ils ne sont pas originaires de ceux à qui l'inquisition a persuadé dans ces derniers siècles d'embrasser la religion chrétienne. Ceux qui sont dans les Indes ne sont pas moins flattés, lorsqu'ils considèrent qu'ils ont le sublime mérite d'être, comme ils disent, hommes de chair blanche. Il n'y a jamais eu, dans le serrail du grand seigneur, de sultane si orgueilleuse de sa beauté, que le plus vieux & le plus vilain mâtin ne l'est de la blancheur olivâtre de son teint, lorsqu'il est dans une ville du Mexique, assis sur sa porte, les bras croisés. Un homme de cette conséquence, une créature si parfaite ne travailleroit pas pour tous les trésors du monde ; & ne se résoudroit jamais, par une vile & méchanique industrie, de compromettre l'honneur & la dignité de sa peau.

Car il faut sçavoir que, lorsqu'un homme

a un certain mérite en Eſpagne, comme, par exemple, quand il peut ajouter, aux qualités dont je viens de parler, celle d'être le propriétaire d'une grande épée, ou d'avoir appris de ſon père l'art de faire jurer une diſcordante guitare, il ne travaille plus : ſon honneur s'intéreſſe au repos de ſes membres. Celui qui reſte aſſis dix heures par jour obtient préciſément la moitié plus de conſidération qu'un autre qui n'en reſte que cinq, parce que c'eſt ſur les chaiſes que la nobleſſe s'acquiert.

Mais, quoique ces invincibles ennemis du travail faſſent parade d'une tranquillité philoſophique, ils ne l'ont pourtant pas dans le cœur; car ils ſont toujours amoureux. Ils ſont les premiers hommes du monde pour mourir de langueur ſous la fenêtre de leurs maîtreſſes; & tout Eſpagnol qui n'eſt pas enrhumé ne ſçauroit paſſer pour galant.

Ils ſont premièrement dévots, & ſecondement jaloux. Ils ſe garderont bien d'expoſer leurs femmes aux entrepriſes d'un ſoldat criblé de coups, ou d'un magiſtrat décrépit : mais ils les enfermeront avec un novice fervent qui baiſſe les yeux, ou un robuſte franciſcain qui les élève.

Ils permettent a leurs femmes de paroître avec le ſein découvert : mais ils ne veulent pas qu'on leur voie le talon, & qu'on les ſurprenne par le bout des pieds.

On dit par-tout que les rigueurs de l'amour

ſont cruelles ; elles le ſont encore plus pour les Eſpagnols. Les femmes les guériſſent de leurs peines ; mais elles ne font que leur en faire changer : & il leur reſte ſouvent un long & fâcheux ſouvenir d'une paſſion éteinte.

Ils ont de petites politeſſes, qui, en France, paroîtroient mal placées : par exemple, un capitaine ne bat jamais ſon ſoldat, ſans lui en demander permiſſion ; & l'inquiſition ne fait jamais brûler un juif, ſans lui faire ſes excuſes.

Les Eſpagnols qu'on ne brûle pas paroiſſent ſi attachés à l'inquiſition, qu'il y auroit de la mauvaiſe humeur de la leur ôter. Je voudrois ſeulement qu'on en établît une autre ; non pas contre les hérétiques, mais contre les héréſiarques, qui attribuent à de petites pratiques monachales la même efficacité qu'aux ſept ſacremens ; qui adorent tout ce qu'ils vénèrent ; & qui ſont ſi dévôts, qu'ils ſont à peine chrétiens.

Vous pourrez trouver de l'eſprit & du bon ſens chez les Eſpagnols ; mais n'en cherchez point dans leurs livres. Voyez une de leurs bibliothèques, les romans d'un côté, & les ſcholaſtiques de l'autre : vous diriez que les parties en ont été faites, & le tout raſſemblé, par quelque ennemi ſecret de la raiſon humaine.

Le ſeul de leurs livres qui ſoit bon eſt celui qui a fait voir le ridicule de tous les autres.

Ils ont fait des découvertes immenſes dans le nouveau monde, & ils ne connoiſſent pas encore leur propre continent: il y a, ſur leurs rivières, tel pont qui n'a pas encore été découvert, & dans leurs montagnes des nations qui leur ſont inconnues *.

Ils diſent que le ſoleil ſe lève & ſe couche dans leur pays : mais il faut dire auſſi qu'en faiſant ſa courſe, il ne rencontre que des campagnes ruinées & des contrées déſertes.

Je ne ſerois pas fâché, Uſbek, de voir une lettre écrite à Madrid, par un Eſpagnol qui voyageroit en France ; je crois qu'il vengeroit bien ſa nation. Quel vaſte champ pour un homme flegmatique & penſif ! Je m'imagine qu'il commenceroit ainſi la deſcription de Paris:

Il y a ici une maiſon où l'on met les fous : on croiroit d'abord qu'elle eſt la plus grande de la ville ; non : le remède eſt bien petit pour le mal. Sans doute que les François, extrêmement décriés chez leurs voiſins, enferment quelques fous dans une maiſon, pour perſuader que ceux qui ſont dehors ne le ſont pas.

Je laiſſe là mon Eſpagnol. Adieu, mon cher Uſbek.

De Paris, le 17 de la lune de Saphar 1715.

* Las Batuecas.

LETTRE LXXIX.

LE GRAND EUNUQUE NOIR *à* USBEK.

A Paris.

HIER des Arméniens menèrent au ſerrail une jeune eſclave de Circaſſie, qu'ils vouloient vendre. Je la fis entrer dans les appartemens ſecrets, je la déshabillai, je l'examinai avec les regards d'un juge ; &, plus je l'examinai, plus je lui trouvai de graces. Une pudeur virginale ſembloit vouloir les dérober à ma vue : je vis tout ce qu'il lui en coûtoit pour obéir : elle rougiſſoit de ſe voir nue, même devant moi, qui, exempt des paſſions qui peuvent allarmer la pudeur, ſuis inanimé ſous l'empire de ce ſexe ; & qui, miniſtre de la modeſtie, dans les actions les plus libres, ne porte que de chaſtes regards, & ne puis inſpirer que l'innocence.

Dès que je l'eus jugée digne de toi, je baiſſai les yeux : je lui jettai un manteau d'écarlate ; je lui mis au doigt un anneau d'or ; je me proſternai à ſes pieds, je l'adorai comme la reine de ton cœur. Je payai les Arméniens ; je la dérobai à tous les yeux. Heureux Uſbek ! tu poſsèdes plus de beautés que n'en enferment tous les palais d'orient. Quel plaiſir pour toi, de trouver, à ton retour, tout ce que la Perſe a de plus raviſſant ! & de voir,

dans son serrail, renaître les graces, à mesure que le temps & la possession travaillent à les détruire!

Du serrail de Fatmé, le 1 de la lune de Rébiab, 1, 1715.

LETTRE LXXX.

USBEK *à* RHEDI.

A Venise.

DEPUIS que je suis en Europe, mon cher Rhédi, j'ai vu bien des gouvernemens. Ce n'est pas comme en Asie, où les regles de la politique se trouvent par-tout les mêmes.

J'ai souvent recherché quel étoit le gouvernement le plus conforme à la raison. Il m'a semblé que le plus parfait est celui qui va à son but à moins de frais; de sorte que celui qui conduit les hommes de la manière qui convient le plus à leur penchant & à leur inclination, est le plus parfait.

Si, dans un gouvernement doux, le peuple est aussi soumis que dans un gouvernement sévère; le premier est préférable, puisqu'il est plus conforme à la raison, & que la sévérité est un motif étranger.

Compte, mon cher Rhédi, que, dans un état, les peines plus ou moins cruelles ne font pas que l'on obéisse plus aux loix. Dans les

pays où les châtimens ſont modérés, on les craint comme dans ceux où ils ſont tyranniques & affreux.

Soit que le gouvernement ſoit doux, ſoit qu'il ſoit cruel, on punit toujours par dégrés; on inflige un châtiment plus ou moins grand à un crime plus ou moins grand. L'imagination ſe plie d'elle-même aux mœurs du pays où l'on eſt. Huit jours de priſon, ou une légère amende, frappent autant l'eſprit d'un Européen nourri dans un pays de douceur, que la perte d'un bras intimide un Aſiatique. Ils attachent un certain dégré de crainte à un certain dégré de peine, & chacun la partage à ſa façon : le déſeſpoir de l'infamie vient déſoler un François condamné à une peine qui n'ôteroit pas un quart-d'heure de ſommeil à un Turc.

D'ailleurs, je ne vois pas que la police, la juſtice & l'équité, ſoient mieux obſervées en Turquie, en Perſe, chez le Mogol, que dans les républiques de Hollande, de Veniſe, & dans l'Angleterre même : je ne vois pas qu'on y commette moins de crimes; & que les hommes, intimidés par la grandeur des châtimens, y ſoient plus ſoumis aux loix.

Je remarque, au contraire, une ſource d'injuſtice & de vexations au milieu de ces mêmes états.

Je trouve même le prince, qui eſt la loi même, moins maître que par-tout ailleurs.

Je vois que, dans ces momens rigoureux,

il y a toujours des mouvemens tumultueux, où perſonne n'eſt le chef: & que, quand une fois l'autorité violente eſt mépriſée, il n'en reſte plus aſſez à perſonne pour la faire revenir:

Que le déſeſpoir même de l'impunité confirme le déſordre, & le rend plus grand:

Que, dans ces états, il ne ſe forme point de petite révolte; & qu'il n'y a jamais d'intervalle entre le murmure & la ſédition:

Qu'il ne faut point que les grands événemens y ſoient préparés par de grandes cauſes: au contraire, le moindre accident produit une grande révolution, ſouvent auſſi imprévue de ceux qui la font, que de ceux qui la ſouffrent.

Lorſqu'Oſman, empereur des Turcs, fut dépoſé, aucun de ceux qui commirent cet attentat ne ſongeoit à le commettre: ils demandoient ſeulement, en ſupplians, qu'on leur fît juſtice ſur quelque grief: une voix, qu'on n'a jamais connue, ſortit de la foule par haſard; le nom de Muſtapha fut prononcé, & ſoudain Muſtapha fut empereur.

De Paris, le 2 de la lune de Rébiab, 1, 1715.

LETTRE LXXXI.

NARGUM, *envoyé de Perſe en Moſcovie, à* USBEK.

A Paris.

DE toutes les nations du monde, mon cher Uſbek, il n'y en a pas qui ait ſurpaſſé celle des Tartares, par la gloire, ou par la grandeur des conquêtes. Ce peuple eſt le vrai dominateur de l'univers : tous les autres ſemblent être faits pour le ſervir. Il eſt également le fondateur & le deſtructeur des empires : dans tous les temps, il a donné ſur la terre des marques de ſa puiſſance ; dans tous les âges, il a été le fléau des nations.

Les Tartares ont conquis deux fois la Chine, & ils la tiennent encore ſous leur obéiſſance.

Ils dominent ſur les vaſtes pays qui forment l'empire du Mogol.

Maîtres de la Perſe, ils ſont aſſis ſur le trône de Cyrus & de Guſtaſpe. Ils ont ſoumis la Moſcovie. Sous le nom de Turcs, ils ont fait des conquêtes immenſes dans l'Europe, l'Aſie & l'Afrique ; & ils dominent ſur ces trois parties de l'univers.

Et, pour parler de temps plus reculés, c'eſt d'eux que ſont ſortis quelques-uns des peuples qui ont renverſé l'empire romain.

Qu'eſt-ce que les conquêtes d'Alexandre, en comparaiſon de celles de Genghiſcan?

Il n'a manqué à cette victorieuſe nation que des hiſtoriens, pour célébrer la mémoire de ſes merveilles.

Que d'actions immortelles ont été enſevelies dans l'oubli! que d'empires par eux fondés, dont nous ignorons l'origine! Cette belliqueuſe nation, uniquement occupée de ſa gloire préſente, ſure de vaincre dans tous les temps, ne ſongeoit point à ſe ſignaler dans l'avenir par la mémoire de ſes conquêtes paſſées.

De Moſcow, le 4 de la lune de Rébiab, 1, 1715.

LETTRE LXXXII.

RICA *à* IBBEN.

A Smirne.

QUOIQUE les François parlent beaucoup, il y a cependant parmi eux une eſpèce de dervis taciturnes, qu'on appelle chartreux. On dit qu'ils ſe coupent la langue en entrant dans le couvent: & on ſouhaiteroit fort que tous les autres dervis ſe retranchaſſent de même tout ce que leur profeſſion leur rend inutile.

A propos de gens taciturnes, il y en a de

bien plus singuliers que ceux-là, & qui ont un talent bien extraordinaire. Ce sont ceux qui sçavent parler sans rien dire ; & qui amusent une conversation pendant deux heures de temps, sans qu'il soit possible de les déceler, d'être leur plagiaire, ni de retenir un mot de ce qu'ils ont dit.

Ces sortes de gens sont adorés des femmes: mais ils ne le sont pas tant que d'autres, qui ont reçu de la nature l'aimable talent de sourire à propos, c'est-à-dire à chaque instant, & qui portent la grace d'une joyeuse approbation sur tout ce qu'elles disent.

Mais ils sont au comble de l'esprit, lorsqu'ils sçavent entendre finesse à tout, & trouver mille petits traits ingénieux dans les choses les plus communes.

J'en connois d'autres qui se sont bien trouvés d'introduire dans les conversations des choses inanimées, & d'y faire parler leur habit brodé, leur perruque blonde, leur tabatière, leur canne, & leurs gands. Il est bon de commencer de la rue à se faire écouter par le bruit du carrosse, & du marteau qui frappe rudement la porte : cet avant-propos prévient pour le reste du discours: &, quand l'exorde est beau, il rend supportables toutes les sottises qui viennent ensuite, mais qui, par bonheur, arrivent trop tard.

Je te promets que ces petits talens, dont on ne fait aucun cas chez nous, servent bien ici ceux qui sont assez heureux pour les avoir;

& qu'un homme de bon ſens ne brille guère devant eux.

De Paris, le 6 de la lune de Rébiab, 2, 1715.

LETTRE LXXXIII.

USBEK *à* RHEDI.

A Veniſe.

S'IL y a un dieu, mon cher Rhédi, il faut néceſſairement qu'il ſoit juſte : car, s'il ne l'étoit pas, il ſeroit le plus mauvais & le plus imparfait de tous les êtres.

La juſtice eſt un rapport de convenance, qui ſe trouve réellement entre deux choſes : ce rapport eſt toujours le même, quelque être qui le conſidère, ſoit que ce ſoit dieu, ſoit que ce ſoit un ange, ou enfin que ce ſoit un homme.

Il eſt vrai que les hommes ne voient pas toujours ces rapports : ſouvent même, lorſqu'ils les voient, ils s'en éloignent ; & leur intérêt eſt toujours ce qu'ils voient le mieux. La juſtice élève ſa voix ; mais elle a peine à ſe faire entendre dans le tumulte des paſſions.

Les hommes peuvent faire des injuſtices, parce qu'ils ont intérêt de les commettre, & qu'ils préfèrent leur propre ſatisfaction à celle des autres. C'eſt toujours par un retour ſur

eux-mêmes qu'ils agiſſent : nul n'eſt mauvais gratuitement : il faut qu'il y ait une raiſon qui détermine ; & cette raiſon eſt toujours une raiſon d'intérêt.

Mais il n'eſt pas poſſible que dieu faſſe jamais rien d'injuſte. Dès qu'on ſuppoſe qu'il voit la juſtice, il faut néceſſairement qu'il la ſuive : car, comme il n'a beſoin de rien, & qu'il ſe ſuffit à lui-même, il ſeroit le plus méchant de tous les êtres, puiſqu'il le ſeroit ſans intérêt.

Ainſi, quand il n'y auroit pas de dieu, nous devrions toujours aimer la juſtice ; c'eſt-à-dire, faire nos efforts pour reſſembler à cet être dont nous avons une ſi belle idée, & qui, s'il exiſtoit, ſeroit néceſſairement juſte. Libres que nous ſerions du joug de la religion, nous ne devrions pas l'être de celui de l'équité.

Voilà, Rhédi, ce qui m'a fait penſer que la juſtice eſt éternelle, & ne dépend point des conventions humaines. Et, quand elle en dépendroit, ce ſeroit une vérité terrible, qu'il faudroit ſe dérober à ſoi-même.

Nous ſommes entourés d'hommes plus forts que nous ; ils peuvent nous nuire de mille manières différentes ; les trois quarts du temps, ils peuvent le faire impunément. Quel repos pour nous, de ſçavoir qu'il y a, dans le cœur de tous ces hommes, un principe intérieur qui combat en notre faveur, & nous met à couvert de leurs entrepriſes?

Sans cela, nous devrions être dans une frayeur continuelle; nous paſſerions devant les hommes comme devant les lions; & nous ne ſerions jamais aſſurés un moment de notre bien, de notre honneur, & de notre vie.

Toutes ces penſées m'animent contre ces docteurs qui repréſentent dieu comme un être qui fait un exercice tyrannique de ſa puiſſance; qui le font agir d'une manière dont nous ne voudrions pas agir nous-mêmes, de peur de l'offenſer; qui le chargent de toutes les imperfections qu'il punit en nous; &, dans leurs opinions contradictoires, le repréſentent, tantôt comme un être mauvais, tantôt comme un être qui hait le mal & le punit.

Quand un homme s'examine, quelle ſatisfaction pour lui de trouver qu'il a le cœur juſte! Ce plaiſir, tout ſévère qu'il eſt, doit le ravir; il voit ſon être autant au-deſſus de ceux qui ne l'ont pas, qu'il ſe voit au-deſſus des tigres & des ours. Oui, Rhédi; ſi j'étois sûr de ſuivre toujours inviolablement cette équité que j'ai devant les yeux, je me croirois le premier des hommes.

De Paris, le 1 de la lune de Gemmadi, 1, 1715.

LETTRE

LETTRE LXXXIV.

RICA *à* ***.

JE fus hier aux Invalides : j'aimerois autant avoir fait cet établiſſement, ſi j'étois prince, que d'avoir gagné trois batailles. On y trouve par-tout la main d'un grand monarque. Je crois que c'eſt le lieu le plus reſpectable de la terre.

Quel ſpectacle, de voir aſſemblées dans un même lieu toutes ces victimes de la patrie, qui ne reſpirent que pour la défendre ; & qui, ſe ſentant le même cœur, & non pas la même force, ne ſe plaignent que de l'impuiſſance où elles ſont de ſe ſacrifier encore pour elle !

Quoi de plus admirable, que de voir ces guerriers débiles, dans cette retraite, obſerver une diſcipline auſſi exacte que s'ils y étoient contraints par la préſence d'un ennemi, chercher leur dernière ſatisfaction dans cette image de la guerre, & partager leur cœur & leur eſprit entre les devoirs de la religion & ceux de l'art militaire !

Je voudrois que les noms de ceux qui meurent pour la patrie fuſſent conſervés dans les temples, & écrits dans des regiſtres qui fuſſent comme la ſource de la gloire & de la nobleſſe.

De Paris, le 15 de la lune de Gemmadi, 1, 1715.

LETTRE LXXXV.

USBEK *à* MIRZA.

A Ispahan.

Tu ſçais, Mirza, que quelques miniſtres de Cha-Soliman avoient formé le deſſein d'obliger tous les Arméniens de Perſe de quitter le royaume, ou de ſe faire mahométans, dans la penſée que notre empire ſeroit toujours pollué, tandis qu'il garderoit dans ſon ſein ces infidèles.

C'étoit fait de la grandeur perſane, ſi, dans cette occaſion, l'aveugle dévotion avoit été écoutée.

On ne ſçait comment la choſe manqua. Ni ceux qui firent la propoſition, ni ceux qui la rejettèrent, n'en connurent les conſéquences : le haſard fit l'office de la raiſon & de la politique, & ſauva l'empire d'un péril plus grand que celui qu'il auroit pu courir de la perte d'une bataille, & de la priſe de deux villes.

En proſcrivant les Arméniens, on penſa détruire, en un ſeul jour, tous les négocians, & preſque tous les artiſans du royaume. Je ſuis ſûr que le grand Cha-Abas auroit mieux aimé ſe faire couper les deux bras, que de ſigner un ordre pareil; &

qu'en envoyant au Mogol, & aux autres rois des Indes, ſes ſujets les plus induſtrieux, il auroit cru leur donner la moitié de ſes états.

Les perſécutions que nos mahométans zélés ont faites aux guèbres, les ont obligés de paſſer en foule dans les Indes ; & ont privé la Perſe de cette nation, ſi appliquée au labourage, & qui ſeule, par ſon travail, étoit en état de vaincre la ſtérilité de nos terres.

Il ne reſtoit à la dévotion qu'un ſecond coup à faire : c'étoit de ruiner l'induſtrie ; moyennant quoi l'empire tomboit de lui-même, & avec lui, par une ſuite néceſſaire, cette même religion qu'on vouloit rendre ſi floriſſante.

S'il faut raiſonner ſans prévention, je ne ſçais, Mirza, s'il n'eſt pas bon que, dans un état, il y ait pluſieurs religions.

On remarque que ceux qui vivent dans des religions tolérées ſe rendent ordinairement plus utiles à leur patrie, que ceux qui vivent dans la religion dominante ; parce qu'éloignés des honneurs, ne pouvant ſe diſtinguer que par leur opulence & leurs richeſſes, ils ſont portés à en acquérir par leur travail, & à embraſſer les emplois de la ſociété les plus pénibles.

D'ailleurs, comme toutes les religions contiennent des préceptes utiles à la ſociété, il eſt bon qu'elles ſoient obſervées avec zèle. Or, qu'y a-t-il de plus capable d'ani-

mer ce zèle, que leur multiplicité ?

Ce ſont des rivales qui ne ſe pardonnent rien. La jalouſie deſcend juſqu'aux particuliers : chacun ſe tient ſur ſes gardes, & craint de faire des choſes qui déshonoreroient ſon parti, & l'expoſeroient aux mépris & aux cenſures impardonnables du parti contraire.

Auſſi a-t-on toujours remarqué qu'une ſecte nouvelle, introduite dans un état, étoit le moyen le plus ſûr pour corriger tous les abus de l'ancienne.

On a beau dire qu'il n'eſt pas de l'intérêt du prince de ſouffrir pluſieurs religions dans ſon état. Quand toutes les ſectes du monde viendroient s'y raſſembler, cela ne lui porteroit aucun préjudice ; parce qu'il n'y en a aucune qui ne preſcrive l'obéiſſance, & ne prêche la ſoumiſſion.

J'avoue que les hiſtoires ſont remplies de guerres de religion : Mais qu'on y prenne bien garde ; ce n'eſt point la multiplicité des religions qui a produit ces guerres, c'eſt l'eſprit d'intolérance qui animoit celle qui ſe croyoit la dominante.

C'eſt cet eſprit de proſélytiſme, que les juifs ont pris des Egyptiens, & qui d'eux eſt paſſé, comme une maladie épidémique & populaire, aux mahométans & aux chrétiens.

C'eſt enfin cet eſprit de vertige, dont les progrès ne peuvent être regardés que

comme une éclipſe entière de la raiſon humaine.

Car enfin, quand il n'y auroit pas de l'inhumanité à affliger la conſcience des autres, quand il n'en réſulteroit aucun des mauvais effets qui en germent à milliers, il faudroit être fou pour s'en aviſer. Celui qui veut me faire changer de religion ne le fait ſans doute que parce qu'il ne changeroit pas la ſienne, quand on voudroit l'y forcer : il trouve donc étrange que je ne faſſe pas une choſe qu'il ne feroit pas lui-même, peut-être, pour l'empire du monde.

De Paris, le 16 de la lune de Gemmadi, 1, 1715.

Fin du Tome Premier.

LETTRES PERSANES.

Nouvelle édition, revue, corrigée & considérablement augmentée par l'Auteur.

TOME II.

A AMSTERDAM ET A LEIPSICK.

Chez ARKSTÉE & MERKUS.

M. DCC. LX.

LETTRES PERSANES.

LETTRE LXXXVI.

RICA *à* ***.

Il ſemble ici que les familles ſe gouvernent toutes ſeules. Le mari n'a qu'une ombre d'autorité ſur ſa femme, le père ſur ſes enfans, le maître ſur ſes eſclaves. La juſtice ſe mêle de tous leurs différends : & ſois ſûr qu'elle eſt toujours contre le mari jaloux, le père chagrin, le maître incommode.

J'allai l'autre jour dans le lieu où ſe rend la juſtice. Avant d'y arriver, il faut paſſer ſous les armes d'un nombre infini de jeunes marchandes, qui vous appellent d'une voix trompeuſe. Ce ſpectacle d'abord eſt aſſez riant : mais il devient lugubre, lorſqu'on entre dans les grandes ſalles, où l'on ne voit que des gens dont l'habit eſt encore plus grave que la figure. Enfin, on entre

dans le lieu sacré, où se révèlent tous les secrets des familles, & où les actions les plus cachées sont mises au grand jour.

Là, une fille modeste vient avouer les tourmens d'une virginité trop longtemps gardée, ses combats, & sa douloureuse résistance : elle est si peu fière de sa victoire, qu'elle menace toujours d'une défaite prochaine ; &, pour que son père n'ignore plus ses besoins, elle les expose à tout le peuple.

Une femme effrontée vient ensuite exposer les outrages qu'elle a faits à son époux, comme une raison d'en être séparée.

Avec une modestie pareille, une autre vient dire qu'elle est lasse de porter le titre de femme, sans en jouir : elle vient révéler les mystères cachés dans la nuit du mariage : elle veut qu'on la livre aux regards des experts les plus habiles, & qu'une sentence la rétablisse dans tous les droits de la virginité. Il y en a même qui osent défier leurs maris, & leur demander en public un combat que les témoins rendent si difficile : épreuve aussi flétrissante pour la femme qui la soutient, que pour le mari qui y succombe.

Un nombre infini de filles, ravies ou séduites, font les hommes beaucoup plus mauvais qu'ils ne sont. L'amour fait retentir ce tribunal : on n'y entend parler que de pères irrités, de filles abusées, d'amans infidèles, & de maris chagrins.

Par la loi qui y eſt obſervée, tout enfant né pendant le mariage eſt cenſé être au mari : il a beau avoir de bonnes raiſons pour ne pas le croire ; la loi le croit pour lui, & le ſoulage de l'examen & des ſcrupules.

Dans ce tribunal, on prend les voix à la majeure : mais on dit qu'on a reconnu, par expérience, qu'il vaudroit mieux les recueillir à la mineure : & cela eſt aſſez naturel ; car il y a très-peu d'eſprits juſtes, & tout le monde convient qu'il y en a une infinité de faux.

De Paris, le 1 de la lune de Gemmadi, 2, 1715.

LETTRE LXXXVII.

RICA *à* ***.

ON dit que l'homme eſt un animal ſociable. Sur ce pied-là, il me paroît qu'un François eſt plus homme qu'un autre : c'eſt l'homme par excellence ; car il ſemble être fait uniquement pour la ſociété.

Mais j'ai remarqué, parmi eux, des gens qui non ſeulement ſont ſociables, mais ſont eux-mêmes la ſociété univerſelle. Ils ſe multiplient dans tous les coins ; ils peuplent en un moment les quatre quartiers d'une ville : cent hommes de cette eſpèce abondent plus que deux mille citoyens : ils pour-

roient réparer, aux yeux des étrangers, les ravages de la peſte & de la famine. On demande, dans les écoles, ſi un corps peut être en un inſtant en pluſieurs lieux ; ils ſont une preuve de ce que les philoſophes mettent en queſtion.

Ils ſont toujours empreſſés, parce qu'ils ont l'affaire importante de demander à tous ceux qu'ils voient, où ils vont, & d'où ils viennent.

On ne leur ôteroit jamais de la tête qu'il eſt de la bienſéance de viſiter chaque jour le public en détail, ſans compter les viſites qu'ils font en gros dans les lieux où l'on s'aſſemble : mais, comme la voie en eſt trop abrégée, elles ſont comptées pour rien dans les règles de leur cérémonial.

Ils fatiguent plus les portes des maiſons à coups de marteau, que les vents & les tempêtes. Si l'on alloit examiner la liſte de tous les portiers, on y trouveroit chaque jour leur nom eſtropié de mille manières en caractères ſuiſſes. Ils paſſent leur vie à la ſuite d'un enterrement, dans des complimens de condoléance, ou dans des félicitations de mariage. Le roi ne fait point de gratification à quelqu'un de ſes ſujets, qu'il ne leur en coûte une voiture pour lui en aller temoigner leur joie. Enfin, ils reviennent chez eux, bien fatigués, ſe repoſer, pour pouvoir reprendre le lendemain leurs pénibles fonctions.

Un d'eux mourut l'autre jour de laſſitude, & on mit cette épitaphe ſur ſon tombeau : C'eſt ici que repoſe celui qui ne s'eſt jamais repoſé. Il s'eſt promené à cinq cent trente enterremens. Il s'eſt réjoui de la naiſſance de deux mille ſix cent quatre-vingt enfans. Les penſions dont il a félicité ſes amis, toujours en des termes différens, montent à deux millions ſix cent mille livres; le chemin qu'il a fait ſur le pavé, à neuf mille ſix cent ſtades ; celui qu'il a fait dans la campagne, à trente-ſix. Sa converſation étoit amuſante ; il avoit un fonds tout fait de trois cent ſoixante-cinq contes ; il poſſédoit d'ailleurs, depuis ſon jeune âge, cent dix-huit apophthègmes tirés des anciens, qu'il employoit dans les occaſions brillantes. Il eſt mort enfin à la ſoixantième année de ſon âge. Je me tais, voyageur ; car comment pourrois-je achever de te dire ce qu'il a fait & ce qu'il a vu ?

De Paris, le 3 de la lune de Gemmadi, 2, 1715.

LETTRE LXXXVIII.

USBEK *à* RHEDI.

A Veniſe.

A Paris, règne la liberté & l'égalité. La naiſſance, la vertu, le mérite même de la

guerre, quelque brillant qu'il ſoit, ne ſauve pas un homme de la foule dans laquelle il eſt confondu. La jalouſie des rangs y eſt inconnue. On dit que le premier de Paris eſt celui qui a les meilleurs chevaux à ſon caroſſe.

Un grand ſeigneur eſt un homme qui voit le roi, qui parle aux miniſtres, qui a des ancêtres, des dettes & des penſions. S'il peut, avec cela, cacher ſon oiſiveté par un air empreſſé, ou par un feint attachement pour les plaiſirs, il croit être le plus heureux de tous les hommes.

En Perſe, il n'y a de grand, que ceux à qui le monarque donne quelque part au gouvernement. Ici, il y a des gens qui ſont grands par leur naiſſance; mais ils ſont ſans crédit. Les rois ſont comme ces ouvriers habiles, qui, pour exécuter leurs ouvrages, ſe ſervent toujours des machines les plus ſimples.

La faveur eſt la grande divinité des François. Le miniſtre eſt le grand-prêtre, qui lui offre bien des victimes. Ceux qui l'entourent ne ſont point habillés de blanc: tantôt ſacrificateurs, & tantôt ſacrifiés, ils ſe devouent eux-mêmes à leur idole avec tout le peuple.

De Paris, le 9 de la lune de Gemmadi, 2, 1715.

LETTRE LXXXIX.

USBEK *à* IBBEN.

A Smirne.

Le desir de la gloire n'est point différent de cet instinct que toutes les créatures ont pour leur conservation. Il semble que nous augmentons notre être, lorsque nous pouvons le porter dans la mémoire des autres : c'est une nouvelle vie que nous acquérons, & qui nous devient aussi précieuse que celle que nous avons reçue du ciel.

Mais, comme tous les hommes ne sont pas également attachés à la vie, ils ne sont pas aussi également sensibles à la gloire. Cette noble passion est bien toujours gravée dans leur cœur ; mais l'imagination & l'éducation la modifient de mille manières.

Cette différence, qui se trouve d'homme à homme, se fait encore plus sentir de peuple à peuple.

On peut poser pour maxime que, dans chaque état, le desir de la gloire croît avec la liberté des sujets, & diminue avec elle : la gloire n'est jamais compagne de la servitude.

Un homme de bon sens me disoit l'autre jour : On est en France, à bien des égards,

plus libre qu'en Perſe ; auſſi y aime-t-on plus la gloire. Cette heureuſe fantaiſie fait faire à un François, avec plaiſir & avec goût, ce que votre ſultan n'obtient de ſes ſujets qu'en leur mettant ſans ceſſe devant les yeux les ſupplices & les récompenſes.

Auſſi, parmi nous, le prince eſt-il jaloux de l'honneur du dernier de ſes ſujets. Il y a, pour le maintenir, des tribunaux reſpectables : c'eſt le tréſor ſacré de la nation ; & le ſeul dont le ſouverain n'eſt pas le maître, parce ce qu'il ne peut l'être ſans choquer ſes intérêts. Ainſi, ſi un ſujet ſe trouve bleſſé dans ſon honneur par ſon prince, ſoit par quelque préférence, ſoit par la moindre marque de mépris, il quitte, ſur le champ, ſa cour, ſon emploi, ſon ſervice, & ſe retire chez lui.

La différence qu'il y a des troupes françoiſes aux vôtres, c'eſt que les unes, compoſées d'eſclaves naturellement lâches, ne ſurmontent la crainte de la mort que par celle du châtiment ; ce qui produit dans l'ame un nouveau genre de terreur qui la rend comme ſtupide : au lieu que les autres ſe préſentent aux coups avec délice, & banniſſent la crainte par une ſatisfaction qui lui eſt ſupérieure.

Mais le ſanctuaire de l'honneur, de la réputation & de la vertu, ſemble être établi dans les républiques, & dans les pays où l'on peut prononcer le mot de patrie. A

Rome, à Athènes, à Lacédémone, l'honneur payoit seul les services les plus signalés. Une couronne de chêne ou de laurier, une statue, un éloge, étoit une récompense immense pour une bataille gagnée, ou une ville prise.

Là, un homme qui avoit fait une belle action se trouvoit suffisamment récompensé par cette action même. Il ne pouvoit voir un de ses compatriotes qu'il ne ressentît le plaisir d'être son bienfaiteur : il comptoit le nombre de ses services par celui de ses concitoyens. Tout homme est capable de faire du bien à un homme : mais c'est ressembler aux dieux, que de contribuer au bonheur d'une société entière.

Or cette noble émulation ne doit-elle point être entièrement éteinte dans le cœur de vos Persans, chez qui les emplois & les dignités ne sont que des attributs de la fantaisie du souverain ? La réputation & la vertu y sont regardées comme imaginaires, si elles ne sont accompagnées de la faveur du prince, avec laquelle elles naissent & meurent de même. Un homme qui a pour lui l'estime publique n'est jamais sûr de ne pas être déshonoré demain : Le voilà aujourd'hui général d'armée ; peut-être que le prince le va faire son cuisinier, & qu'il ne lui laissera plus à espérer d'autre éloge que celui d'avoir fait un bon ragoût.

De Paris, le 15 de la lune de Gemmadi, 2, 1715.

LETTRE XC.

USBEK *au même.*

A Smirne.

DE cette paſſion générale que la nation françoiſe a pour la gloire, il s'eſt formé, dans l'eſprit des particuliers, un certain je ne ſçais quoi, qu'on appelle point-d'honneur; c'eſt proprement le caractère de chaque profeſſion : mais il eſt plus marqué chez les gens de guerre, & c'eſt le point-d'honneur par excellence. Il me ſeroit bien difficile de te faire ſentir ce que c'eſt; car nous n'en avons point préciſément d'idée.

Autrefois les François, ſur-tout les nobles, ne ſuivoient guère d'autres loix que celles de ce point-d'honneur : elles règloient toute la conduite de leur vie; & elles étoient ſi ſévères, qu'on ne pouvoit, ſans une peine plus cruelle que la mort, je ne dis pas les enfreindre, mais en éluder la plus petite diſpoſition.

Quand il s'agiſſoit de règler les différends, elles ne preſcrivoient guère qu'une manière de déciſion, qui étoit le duel, qui tranchoit toutes les difficultés. Mais, ce qu'il y avoit de mal, c'eſt que ſouvent le jugement ſe rendoit entre d'autres parties que

celles qui y étoient intéreſſées.

Pour peu qu'un homme fût connu d'un autre, il falloit qu'il entrât dans la diſpute, & qu'il payât de ſa perſonne, comme s'il avoit été lui-même en colère. Il ſe ſentoit toujours honoré d'un tel choix & d'une préférence ſi flatteuſe : & tel qui n'auroit pas voulu donner quatre piſtoles à un homme pour le ſauver de la potence, lui & toute ſa famille, ne faiſoit aucune difficulté d'aller riſquer pour lui mille fois ſa vie.

Cette manière de décider étoit aſſez mal imaginée ; car, de ce qu'un homme étoit plus adroit ou plus fort qu'un autre, il ne s'enſuivoit pas qu'il eût de meilleures raiſons.

Auſſi les rois l'ont-ils défendue ſous des peines très-ſévères : mais c'eſt en vain ; l'honneur, qui veut toujours règner, ſe révolte, & il ne reconnoit point de loix.

Ainſi les François ſont dans un état bien violent : car les mêmes loix de l'honneur obligent un honnête homme de ſe venger quand il a été offenſé ; mais, d'un autre côté, la juſtice le punit des plus cruelles peines lorſqu'il ſe venge. Si l'on ſuit les loix de l'honneur, on périt ſur un échafaud ; ſi l'on ſuit celles de la juſtice, on eſt banni pour jamais de la ſociété des hommes : il n'y a donc que cette cruelle alternative, ou de mourir, ou d'être indigne de vivre.

De Paris, le 18 de la lune de Gemmadi, 2, 1715.

LETTRE XCI.

USBEK *à* RUSTAN.

A Iſpahan.

Il paroît ici un perſonnage traveſti en ambaſſadeur de Perſe, qui ſe joue inſolemment des deux plus grands rois du monde. Il apporte, au monarque des François, des préſens que le nôtre ne ſçauroit donner à un roi d'Irimette ou de Géorgie : &, par ſa lâche avarice, il a flétri la majeſté des deux empires.

Il s'eſt rendu ridicule devant un peuple qui prétend être le plus poli de l'Europe : & il a fait dire en occident que le roi des rois ne domine que ſur des barbares.

Il a reçu des honneurs, qu'il ſembloit avoir voulu ſe faire refuſer lui-même : Et, comme ſi la cour de France avoit eu plus à cœur la grandeur perſane que lui, elle l'a fait paroître avec dignité devant un peuple dont il eſt le mépris.

Ne dis point ceci à Iſpahan : épargnes la tête d'un malheureux. Je ne veux pas que nos miniſtres le puniſſent de leur propre imprudence, & de l'indigne choix qu'ils ont fait.

De Paris, le dernier de la lune de Gemmadi, 2, 1715.

LETTRE XCII.

USBEK *à* RHEDI.

A Veniſe.

LE monarque qui a ſi longtemps règné n'eſt plus *. Il a bien fait parler des gens pendant ſa vie ; tout le monde s'eſt tû à ſa mort. Ferme & courageux dans ce dernier moment, il a paru ne céder qu'au deſtin. Ainſi mourut le grand Cha-Abas, après avoir rempli toute la terre de ſon nom.

Ne crois pas que ce grand événement n'ait fait faire ici que des réflexions morales. Chacun a penſé à ſes affaires, & à prendre ſes avantages dans ce changement. Le roi, arrière petit-fils du monarque défunt, n'ayant que cinq ans, un prince, ſon oncle, a été déclaré régent du royaume.

Le feu roi avoit fait un teſtament qui bornoit l'autorité du régent. Ce prince habile a été au parlement ; &, y expoſant tous les droits de ſa naiſſance, il a fait caſſer la diſpoſition du monarque, qui, voulant ſe ſurvivre à lui-même, ſembloit avoir prétendu règner encore après ſa mort.

Les parlemens reſſemblent à ces ruines

* Il mourut le 1 Septembre 1715.

que l'on foule aux pieds, mais qui rappellent toujours l'idée de quelque temple fameux par l'ancienne religion des peuples. Ils ne se mêlent guère plus que de rendre la justice ; & leur autorité est toujours languissante, à moins que quelque conjoncture imprévue ne vienne lui rendre la force & la vie. Ces grands corps ont suivi le destin des choses humaines : ils ont cédé au temps qui détruit tout, à la corruption des mœurs qui a tout affoibli, à l'autorité suprême qui a tout abattu.

Mais le régent, qui a voulu se rendre agréable au peuple, a paru d'abord respecter cette image de la liberté publique : & comme s'il avoit pensé à relever de terre le temple & l'idole, il a voulu qu'on les regardât comme l'appui de la monarchie, & le fondement de toute autorité légitime.

De Paris, le 4 de la lune de Rhégeb 1715.

LETTRE XCIII.

USBEK *à son frère*, SANTON *au monastère de Casbin.*

JE m'humilie devant toi, sacré santon, & je me prosterne : je regarde les vestiges de tes pieds, comme la prunelle de mes yeux. Ta sainteté est si grande, qu'il semble que tu

tu aies le cœur de notre saint prophète : tes austérités étonnent le ciel même : les anges t'ont regardé du sommet de la gloire, & ont dit : Comment est-il encore sur la terre, puisque son esprit est avec nous, & vole autour du trône qui est soutenu par les nuées ?

Et comment ne t'honorerois-je pas, moi qui ai appris, de nos docteurs, que les dervis, même infidèles, ont toujours un caractère de sainteté qui les rend respectables aux vrais croyans ; & que dieu s'est choisi, dans tous les coins de la terre, des ames plus pures que les autres, qu'il a séparées du monde impie, afin que leurs mortifications & leurs prières ferventes suspendissent sa colère, prête à tomber sur tant de peuples rebèles ?

Les chrétiens disent des merveilles de leurs premiers santons, qui se réfugièrent à milliers dans les déserts affreux de la Thébaïde, & eurent, pour chefs, Paul, Antoine & Pacôme. Si ce qu'ils en disent est vrai, leurs vies sont aussi pleines de prodiges que celles de nos plus sacrés immaums. Ils passoient quelquefois dix ans entiers sans voir un seul homme : mais ils habitoient la nuit & le jour avec des démons ; ils étoient sans cesse tourmentés par ces esprits malins ; ils les trouvoient au lit, ils les trouvoient à table ; jamais d'asyle contr'eux. Si tout ceci est vrai, santon vénérable, il faudroit avouer que personne n'auroit jamais vécu

en plus mauvaise compagnie.

Les chrétiens sensés regardent toutes ces histoires comme une allégorie bien naturelle, qui nous peut servir à nous faire sentir le malheur de la condition humaine. En vain cherchons-nous, dans le désert, un état tranquille ; les tentations nous suivent toujours : nos passions, figurées par les démons, ne nous quittent point encore : ces monstres du cœur, ces illusions de l'esprit, ces vains fantômes de l'erreur & du mensonge, se montrent toujours à nous pour nous séduire, & nous attaquent jusques dans les jeûnes & les cilices, c'est-à-dire, jusques dans notre force même.

Pour moi, saint on vénérable, je sçais que l'envoyé de dieu a enchaîné Satan, & l'a précipité dans les abysmes : il a purifié la terre autrefois pleine de son empire, & l'a rendue digne du séjour des anges & des prophètes.

De Paris, le 9 de la lune de Chahban 1715.

LETTRE XCIV.

USBEK *à* RHEDI,

A Venise.

Je n'ai jamais oui parler du droit public, qu'on n'ait commencé par rechercher soigneusement quelle est l'origine des sociétés ;

ce qui me paroît ridicule. Si les hommes n'en formoient point, s'ils se quittoient & se fuyoient les uns les autres, il faudroit en demander la raison, & chercher pourquoi ils se tiennent séparés : mais ils naissent tous liés les uns aux autres ; un fils est né auprès de son père, & il s'y tient : voilà la société, & la cause de la société.

Le droit public est plus connu en Europe qu'en Asie : cependant on peut dire que les passions des princes, la patience des peuples, la flatterie des écrivains, en ont corrompu tous les principes.

Ce droit, tel qu'il est aujourd'hui, est une science qui apprend aux princes jusqu'à quel point ils peuvent violer la justice, sans choquer leurs intérêts. Quel dessein, Rhédi, de vouloir, pour endurcir leur conscience, mettre l'iniquité en système, d'en donner des règles, d'en former des principes, & d'en tirer des conséquences !

La puissance illimitée de nos sublimes sultans, qui n'a d'autre règle qu'elle-même, ne produit pas plus de monstres, que cet art indigne, qui veut faire plier la justice, toute inflexible qu'elle est.

On diroit, Rhédi, qu'il y a deux justices toutes différentes : l'une qui règle les affaires des particuliers, qui règne dans le droit civil ; l'autre qui règle les différends qui surviennent de peuple à peuple, qui tyrannise dans le droit public : comme si le droit

public n'étoit pas lui-même un droit civil, non pas, à la vérité, d'un pays particulier, mais du monde.

Je t'expliquerai, dans une autre lettre, mes penſées là-deſſus.

De Paris, le premier de la lune de Zilhagé 1716.

LETTRE XCV.

USBEK *au même.*

LES magiſtrats doivent rendre la juſtice de citoyen à citoyen : chaque peuple la doit rendre lui-même de lui à un autre peuple. Dans cette ſeconde diſtribution de juſtice, on ne peut employer d'autres maximes que dans la première.

De peuple à peuple, il eſt rarement beſoin de tiers pour juger, parce que les ſujets de diſputes ſont preſque toujours clairs & faciles à terminer. Les intérêts de deux nations ſont ordinairement ſi ſéparés, qu'il ne faut qu'aimer la juſtice pour la trouver; on ne peut guère ſe prévenir dans ſa propre cauſe.

Il n'en eſt pas de même des différends qui arrivent entre particuliers. Comme ils vivent en ſociété, leurs intérêts ſont ſi mêlés & ſi confondus, il y en a de tant de ſortes différentes, qu'il eſt néceſſaire qu'un tiers dé-

brouille ce que la cupidité des parties cherche à obscurcir.

Il n'y a que deux sortes de guerres justes : les unes qui se font pour repousser un ennemi qui attaque, les autres pour secourir un allié qui est attaqué.

Il n'y auroit point de justice de faire la guerre pour des querelles particulières du prince, à moins que le cas ne fût si grave, qu'il méritât la mort du prince, ou du peuple qui l'a commis. Ainsi un prince ne peut faire la guerre, parce qu'on lui aura refusé un honneur qui lui est dû, ou parce qu'on aura eu quelque procédé peu convenable à l'égard de ses ambassadeurs, & autres choses pareilles; non plus qu'un particulier ne peut tuer celui qui lui refuse la préséance. La raison en est que, comme la déclaration de guerre doit être un acte de justice, dans laquelle il faut toujours que la peine soit proportionnée à la faute, il faut voir si celui à qui on déclare la guerre mérite la mort. Car, faire la guerre à quelqu'un, c'est vouloir le punir de mort.

Dans le droit public, l'acte de justice le plus sévère, c'est la guerre; puisqu'elle peut avoir l'effet de détruire la société.

Les représailles sont du second dégré. C'est une loi que les tribunaux n'ont pu s'empêcher d'observer, de mesurer la peine par le crime.

Un troisième acte de justice, est de priver un prince des avantages qu'il peut tirer de nous, proportionnant toujours la peine à l'offense.

Le quatrième acte de justice, qui doit être le plus fréquent, est la renonciation à l'alliance du peuple dont on a à se plaindre. Cette peine répond à celle du banniſſement, que les tribunaux ont établie pour retrancher les coupables de la ſociété. Ainſi un prince, à l'alliance duquel nous renonçons, eſt retranché de notre ſociété, & n'eſt plus un des membres qui la compoſent.

On ne peut pas faire de plus grand affront à un prince, que de renoncer à ſon alliance; ni lui faire de plus grand honneur, que de la contracter. Il n'y a rien, parmi les hommes, qui leur ſoit plus glorieux, & même plus utile, que d'en voir d'autres toujours attentifs à leur conſervation.

Mais, pour que l'alliance nous lie, il faut qu'elle ſoit juſte : ainſi une alliance, faite entre deux nations pour en opprimer une troiſième, n'eſt pas légitime; & on peut la violer ſans crime.

Il n'eſt pas même de l'honneur & de la dignité du prince, de s'allier avec un tyran. On dit qu'un monarque d'Egypte fit avertir le roi de Samos de ſa cruauté & de ſa tyrannie, & le ſomma de s'en corriger : comme il ne le fit pas, il lui envoya dire qu'il renonçoit à ſon amitié & à ſon alliance.

La conquête ne donne point un droit par elle-même. Lorſque le peuple ſubſiſte, elle eſt un gage de la paix & de la réparation du tort : &, ſi le peuple eſt détruit, ou diſper-

lé, elle eſt le monument d'une tyrannie.

Les traités de paix ſont ſi ſacrés parmi les hommes, qu'ils ſemblent qu'ils ſoient la voix de la nature, qui réclame ſes droits. Ils ſont tous légitimes, lorſque les conditions en ſont telles, que les deux peuples peuvent ſe conſerver: ſans quoi, celle des deux ſociétés qui doit périr, privée de ſa défenſe naturelle par la paix, la peut chercher dans la guerre.

Car la nature, qui a établi les différens dégrés de force & de foibleſſe parmi les hommes, a encore ſouvent égalé la foibleſſe à la force par le déſeſpoir.

Voilà, cher Rhédi, ce que j'appelle le droit public; voilà le droit des gens, ou plutôt celui de la raiſon.

De Paris, le 4 de la lune de Zilhagé 1716.

LETTRE XCVI.

LE PREMIER EUNUQUE *à* USBEK.

A Paris.

IL eſt arrivé ici beaucoup de femmes jaunes du royaume de Viſapour: j'en ai acheté une pour ton frère le gouverneur de Mazenderan, qui m'envoya, il y a un mois, ſon commandement ſublime & cent tomans.

Je me connois en femmes, d'autant mieux qu'elles ne me ſuprennent pas, & qu'en

moi les yeux ne ſont point troublés par les mouvemens du cœur.

Je n'ai jamais vu de beauté ſi régulière & ſi parfaite : ſes yeux brillans portent la vie ſur ſon viſage, & relèvent l'éclat d'une couleur qui pourroit effacer tous les charmes de la Circaſſie.

Le premier eunuque d'un négociant d'Iſpahan la marchandoit avec moi : mais elle ſe déroboit dédaigneuſement à ſes regards, & ſembloit chercher les miens ; comme ſi elle avoit voulu me dire qu'un vil marchand n'étoit pas digne d'elle, & qu'elle étoit deſtinée à un plus illuſtre époux.

Je te l'avoue : je ſens dans moi-même une joie ſecrette, quand je penſe aux charmes de cette belle perſonne ; il me ſemble que je la vois entrer dans le ſerrail de ton frère : je me plais à prévoir l'étonnement de toutes ſes femmes ; la douleur impérieuſe des unes ; l'affliction muette, mais plus douloureuſe, des autres ; la conſolation maligne de celles qui n'eſpèrent plus rien, & l'ambition irritée de celles qui eſpèrent encore.

Je vais, d'un bout du royaume à l'autre, faire changer tout un ſerrail de face. Que de paſſions je vais émouvoir ! que de craintes & de peines je prépare !

Cependant, dans le trouble du dedans, le dehors ne ſera pas moins tranquille : les grandes révolutions ſeront cachées dans le fond du cœur ; les chagrins ſeront dévorés,

& les joies contenues : l'obéiſſance ne ſera pas moins exacte, & la règle moins inflexible : la douceur, toujours contrainte de paroître, ſortira du fond même du déſeſpoir.

Nous remarquons que, plus nous avons de femmes ſous nos yeux, moins elles nous donnent d'embarras. Une plus grande néceſſité de plaire, moins de facilité de s'unir, plus d'exemples de ſoumiſſion, tout cela leur forme des chaînes. Les unes ſont ſans ceſſe attentives ſur les démarches des autres : il ſemble que, de concert avec nous, elles travaillent à ſe rendre plus dépendantes : elles font une partie de notre ouvrage, & nous ouvrent les yeux, quand nous les fermons. Que dis-je ? elles irritent ſans ceſſe le maître contre leurs rivales : & elles ne voient pas combien elles ſe trouvent près de celles qu'on punit.

Mais tout cela, magnifique ſeigneur, tout cela n'eſt rien ſans la préſence du maître. Que pouvons-nous faire, avec ce vain fantôme d'une autorité qui ne ſe communique jamais toute entière ? Nous ne repréſentons que foiblement la moitié de toi-même : nous ne pouvons que leur montrer une odieuſe ſévérité. Toi, tu tempères la crainte par les eſpérances ; plus abſolu quand tu careſſes, que tu ne l'es quand tu menaces.

Reviens donc, magnifique ſeigneur, reviens dans ces lieux porter partout les marques de ton empire. Viens adoucir des paſ-

sions désespérées ; viens ôter tout prétexte de faillir : viens appaiser l'amour qui murmure, & rendre le devoir même aimable : viens enfin soulager tes fidèles eunuques d'un fardeau qui s'appesantit chaque jour.

Du serrail d'Ispahan, le 8 de la lune de Zilhagé 1716.

LETTRE XCVII.

USBEK *à* HASSEIN, *dervis de la montagne de Jaron.*

O Toi, sage dervis, dont l'esprit curieux brille de tant de connoissances, écoute ce que je vais te dire.

Il y a ici des philosophes, qui, à la vérité, n'ont point atteint jusqu'au faîte de de la sagesse orientale : ils n'ont point été ravis jusqu'au trône lumineux : ils n'ont, ni entendu les paroles ineffables dont les concerts des anges retentissent, ni senti les formidables accès d'une fureur divine : Mais, laissés à eux-mêmes, privés des saintes merveilles, ils suivent, dans le silence, les traces de la raison humaine.

Tu ne sçaurois croire jusqu'où ce guide les a conduits. Ils ont débrouillé le chaos ; & ont expliqué, par une mécanique simple, l'ordre de l'architecture divine. L'auteur de la nature a donné du mouvement à la ma-

tière : il n'en a pas fallu davantage pour produire cette prodigieuse variété d'effets que nous voyons dans l'univers.

Que les législateurs ordinaires nous proposent des loix, pour règler les sociétés des hommes ; des loix aussi sujettes au changement, que l'esprit de ceux qui les proposent, & des peuples qui les observent : ceux-ci ne nous parlent que des loix générales, immuables, éternelles, qui s'observent sans aucune exception, avec un ordre, une régularité, & une promptitude infinie, dans l'immensité des espaces.

Et que crois-tu, homme divin, que soient ces loix ? Tu t'imagines peut-être qu'entrant dans le conseil de l'éternel, tu vas être étonné par la sublimité des mystères : tu renonces par avance à comprendre ; tu ne te proposes que d'admirer.

Mais tu changeras bientôt de pensée : elles n'éblouissent point par un faux respect : leur simplicité les a fait longtemps méconnoître ; & ce n'est qu'après bien des réflexions, qu'on en a vu toute la fécondité & toute l'étendue.

La première est que tout corps tend à décrire une ligne droite, à moins qu'il ne rencontre quelque obstacle qui l'en détourne : & la seconde, qui n'en est qu'une suite, c'est que tout corps qui tourne autour d'un centre tend à s'en éloigner ; parce que, plus il en est loin, plus la ligne qu'il décrit approche de la ligne droite.

Voilà, ſublime dervis, la clef de la nature : voilà des principes féconds, dont on tire des conſéquences à perte de vue.

La connoiſſance de cinq ou ſix vérités a rendu leur philoſophie pleine de miracles ; & leur a fait faire preſqu'autant de prodiges & de merveilles, que tout ce qu'on nous raconte de nos ſaints prophètes.

Car enfin, je ſuis perſuadé qu'il n'y a aucun de nos docteurs qui n'eût été embarraſſé, ſi on lui eût dit de peſer, dans une balance, tout l'air qui eſt autour de la terre, ou de meſurer toute l'eau qui tombe chaque année ſur ſa ſurface ; & qui n'eût penſé plus de quatre fois, avant de dire combien de lieues le ſon fait dans une heure ; quel temps un rayon de lumière emploie à venir du ſoleil à nous ; combien de toiſes il y a d'ici à Saturne ; quelle eſt la courbe ſelon laquelle un vaiſſeau doit être taillé, pour être le meilleur voilier qu'il ſoit poſſible.

Peut-être que, ſi quelque homme divin avoit orné les ouvrages de ces philoſophes de paroles hautes & ſublimes ; s'il y avoit mêlé des figures hardies & des allégories myſtérieuſes, il auroit fait un bel ouvrage, qui n'auroit cédé qu'au ſaint alcoran.

Cependant, s'il te faut dire ce que je penſe, je ne m'accommode guère du ſtyle figuré. Il y a, dans notre alcoran, un grand nombre de petites choſes, qui me paroiſſent toujours telles, quoiqu'elles ſoient relevées par

la force & la vie de l'expreſſion. Il ſemble d'abord que les livres inſpirés ne ſont que les idées divines rendues en langage humain: au contraire, dans notre alcoran, on trouve ſouvent le langage de dieu, & les idées des hommes; comme ſi, par un admirable caprice, dieu y avoit dicté les paroles, & que l'homme eût fourni les penſées.

Tu diras peut-être que je parle trop librement de ce qu'il y a de plus ſaint parmi nous; tu croiras que c'eſt le fruit de l'indépendance où l'on vit dans ce pays. Non: graces au ciel, l'eſprit n'a pas corrompu le cœur; &, tandis que je vivrai, Hali ſera mon prophète.

De Paris, le 15 de la lune de Chahban 1716.

LETTRE XCVIII.

USBEK *à* IBBEN.

A Smirne.

Il n'y point de pays au monde où la fortune ſoit ſi inconſtante que dans celui-ci. Il arrive, tous les dix ans, des révolutions qui précipitent le riche dans la misère, & enlèvent le pauvre avec des aîles rapides au comble des richeſſes. Celui-ci eſt étonné de ſa pauvreté; celui-là l'eſt de ſon abondance. Le nouveau riche admire ſa ſageſſe de la

res ? Une mode nouvelle viendroit détruire tout mon ouvrage, comme celui de leurs ouvriers ; &, avant que tu eusses reçu ma lettre, tout seroit changé.

Une femme qui quitte Paris, pour aller passer six mois à la campagne, en revient aussi antique que si elle s'y étoit oubliée trente ans. Le fils méconnoît le portrait de sa mère ; tant l'habit, avec lequel elle est peinte, lui paroît étranger : il s'imagine que c'est quelque Américaine qui y est représentée, ou que le peintre a voulu exprimer quelqu'une de ses fantaisies.

Quelquefois les coëffures montent insensiblement, & une révolution les fait descendre tout-à-coup. Il a été un temps que leur hauteur immense mettoit le visage d'une femme au milieu d'elle-même : dans un autre, c'étoient les pieds qui occupoient cette place ; les talons faisoient un piédestal qui les tenoit en l'air. Qui pourroit le croire ? les architectes ont été souvent obligés de hausser, de baisser, & d'élargir leurs portes, selon que les parures des femmes exigeoient d'eux ce changement ; & les règles de leur art ont été asservies à ces caprices. On voit quelquefois, sur un visage, une quantité prodigieuse de mouches ; & elles disparoissent toutes le lendemain. Autrefois, les femmes avoient de la taille & des dents ; aujourd'hui, il n'en est pas question. Dans cette changeante nation, quoiqu'en disent les mauvais plaisans, les

filles ſe trouvent autrement faites que leurs mères.

Il en eſt, des manières & de la façon de vivre, comme des modes : les François changent de mœurs, ſelon l'âge de leur roi. Le monarque pourroit même parvenir à rendre la nation grave, s'il l'avoit entrepris. Le prince imprime le caractère de ſon eſprit à la cour, la cour à la ville, la ville aux provinces. L'ame du ſouverain eſt un moule qui donne la forme à toutes les autres.

De Paris, le 8 de la lune de Saphar 1717.

LETTRE C.

RICA *au même.*

JE te parlois l'autre jour de l'inconſtance prodigieuſe des François ſur leurs modes. Cependant il eſt inconcevable à quel point ils en ſont entêtés : ils y rappellent tout : c'eſt la règle avec laquelle ils jugent de tout ce qui ſe fait chez les autres nations : ce qui eſt étranger leur paroît toujours ridicule. Je t'avoue que je ne ſçaurois guère ajuſter cette fureur pour leurs coutumes, avec l'inconſtance avec laquelle ils en changent tous les jours.

Quand je te dis qu'ils mépriſent tout ce qui eſt étranger, je ne parle que des bagatelles ; car, ſur les choſes importantes, ils

ſemblent s'être méfiés d'eux-mêmes, juſqu'à ſe dégrader. Ils avouent de bon cœur que les autres peuples ſont plus ſages, pourvu qu'on convienne qu'ils ſont mieux vêtus : ils veulent bien s'aſſujettir aux loix d'une nation rivale, pourvu que les perruquiers françois décident en légiſlateurs ſur la forme des perruques étrangères. Rien ne leur paroît ſi beau que de voir le goût de leurs cuiſiniers règner du ſeptentrion au midi, & les ordonnances de leurs coëffeuſes portées dans toutes les toilettes de l'Europe.

Avec ces nobles avantages, que leur importe que le bon-ſens leur vienne d'ailleurs, & qu'ils aient pris de leurs voiſins tout ce qui concerne le gouvernement politique & civil ?

Qui peut penſer qu'un royaume, le plus ancien & le plus puiſſant de l'Europe, ſoit gouverné, depuis plus de dix ſiècles, par des loix qui ne ſont pas faites pour lui ? Si les François avoient été conquis, ceci ne ſeroit pas difficile à comprendre : mais ils ſont les conquérans.

Ils ont abandonné les loix anciennes, faites par leurs premiers rois dans les aſſemblées générales de la nation : &, ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que les loix romaines, qu'ils ont priſes à la place, étoient en partie faites & en partie rédigées par des empereurs contemporains de leurs légiſlateurs.

Et, afin que l'acquiſition fût entière, &

que tout le bon-sens leur vint d'ailleurs, ils ont adopté toutes les constitutions des papes, & en ont fait une nouvelle partie de leur droit : nouveau genre de servitude.

Il est vrai que, dans les derniers temps, on a rédigé par écrit quelques statuts des villes & des provinces : mais ils sont presque tous pris du droit romain.

Cette abondance de loix adoptées, &, pour ainsi dire, naturalisées, est si grande, qu'elle accable également la justice & les juges. Mais ces volumes de loix ne sont rien en comparaison de cette armée effroyable de glossateurs, de commentateurs, de compilateurs ; gens aussi foibles par le peu de justesse de leur esprit, qu'ils sont forts par leur nombre prodigieux.

Ce n'est pas tout : ces loix étrangères ont introduit des formalités dont l'excès est la honte de la raison humaine. Il seroit assez difficile de décider si la forme s'est rendue plus pernicieuse, lorsqu'elle est entrée dans la jurisprudence, ou lorsqu'elle s'est logée dans la médecine : si elle a fait plus de ravages sous la robe d'un jurisconsulte, que sous le large chapeau d'un médecin ; & si, dans l'une, elle a plus ruiné de gens, qu'elle n'en a tué dans l'autre.

De Paris, le 17 de la lune de Saphar 1717.

LETTRE CL.

USBEK à ***.

ON parle toujours ici de la conſtitution. J'entrai l'autre jour dans une maiſon, où je vis d'abord un gros homme avec un teint vermeil, qui diſoit d'une voix forte : J'ai donné mon mandement ; je n'irai point répondre à tout ce que vous dites : mais liſez-le, ce mandement ; & vous verrez que j'y ai réſolu tous vos doutes. J'ai bien ſué pour le faire, dit-il en portant la main ſur le front ; j'ai eu beſoin de toute ma doctrine ; & il m'a fallu lire bien des auteurs latins. Je le crois, dit un homme qui ſe trouva là ; car c'eſt un bel ouvrage : & je défierois bien ce jéſuite, qui vient ſi ſouvent vous voir, d'en faire un meilleur. Liſez-le donc, reprit-il ; & vous ſerez plus inſtruit ſur ces matières dans un quart-d'heure que ſi je vous en avois parlé toute la journée. Voilà comme il évitoit d'entrer en converſation, & de commettre ſa ſuffiſance. Mais, comme il ſe vit preſſé, il fut obligé de ſortir de ſes retranchemens ; & il commença à dire théologiquement force ſottiſes, ſoutenu d'un dervis qui les lui rendoit très-reſpectueuſement. Quand deux hommes qui étoient là lui nioient quelque principe, il diſoit d'abord : Cela eſt certain, nous l'a-

vons jugé ainſi ; & nous ſommes des juges infaillibles. Et comment, lui dis-je alors, êtes-vous des juges infaillibles ? Ne voyez-vous pas, reprit-il, que le ſaint-eſprit nous éclaire ? Cela eſt heureux, lui répondis-je ; car, de la manière dont vous avez parlé tout aujourd'hui, je reconnois que vous avez grand beſoin d'être éclairé.

De Paris, le 18 de la lune de Rebiab, 1, 1717.

LETTRE CII.

USBEK *à* IBBEN.

A Smirne.

Les plus puiſſans états de l'Europe ſont ceux de l'Empereur, des rois de France, d'Eſpagne, & d'Angleterre. L'Italie, & une grande partie de l'Allemagne, ſont partagées en un nombre infini de petits états, dont les princes ſont, à proprement parler, les martyrs de la ſouveraineté. Nos glorieux ſultans ont plus de femmes que quelques-uns de ces princes n'ont de ſujets. Ceux d'Italie, qui ne ſont pas ſi unis, ſont plus à plaindre : leurs états ſont ouverts comme des caravanſeras, où ils ſont obligés de loger les premiers qui viennent : il faut donc qu'ils s'attachent aux grands princes, & leur faſſent part de leur frayeur, plutôt que de leur amitié.

La plupart des gouvernemens d'Europe ſont monarchiques, ou plutôt ſont ainſi appellés : car je ne ſçais pas s'il y en a jamais eu véritablement de tels ; au moins eſt-il difficile qu'ils aient ſubſiſté longtemps dans leur pureté. C'eſt un état violent, qui dégénère toujours en deſpotiſme, ou en république. La puiſſance ne peut jamais être également partagée entre le peuple & le prince ; l'équilibre eſt trop difficile à garder : il faut que le pouvoir diminue d'un côté, pendant qu'il augmente de l'autre : mais l'avantage eſt ordinairement du côté du prince, qui eſt à la tête des armées.

Auſſi le pouvoir des rois d'Europe eſt-il bien grand, & on peut dire qu'ils l'ont tel qu'ils le veulent : mais ils ne l'exercent point avec tant d'étendue que nos ſultans ; premièrement, parce qu'ils ne veulent point choquer les mœurs & la religion des peuples ; ſecondement, parce qu'il n'eſt pas de leur intérêt de le porter ſi loin.

Rien ne rapproche plus nos princes de la condition de leurs ſujets, que cet immenſe pouvoir qu'ils exercent ſur eux ; rien ne les ſoumet plus aux revers & aux caprices de la fortune.

L'uſage où ils ſont de faire mourir tous ceux qui leur déplaiſent, au moindre ſigne qu'ils font, renverſe la proportion qui doit être entre les fautes & les peines, qui eſt comme l'ame des états, & l'harmonie des

empires ; & cette proportion, scrupuleuse-ment gardée par les princes chrétiens, leur donne un avantage infini sur nos sultans.

Un Persan qui, par imprudence ou par malheur, s'est attiré la disgrace du prince, est sûr de mourir : la moindre faute ou le moindre caprice le met dans cette nécessité. Mais, s'il avoit attenté à la vie de son souverain, s'il avoit voulu livrer ses places aux ennemis, il en seroit quitte aussi pour perdre la vie : il ne court donc pas plus de risque dans ce dernier cas que dans le premier.

Aussi, dans la moindre disgrace, voyant la mort certaine, & ne voyant rien de pis, il se porte naturellement à troubler l'état, & à conspirer contre le souverain ; seule ressource qui lui reste.

Il n'en est pas de même des grands d'Europe, à qui la disgrace n'ôte rien que la bienveillance & la faveur. Ils se retirent de la cour, & ne songent qu'à jouir d'une vie tranquille & des avantages de leur naissance. Comme on ne les fait guère périr que pour le crime de lèse-majesté, ils craignent d'y tomber, par la considération de ce qu'ils ont à perdre, & du peu qu'ils ont à gagner : ce qui fait qu'on voit peu de révoltes, & peu de princes qui périssent d'une mort violente.

Si, dans cette autorité illimitée qu'ont nos princes, ils n'apportoient pas tant de précautions pour mettre leur vie en sureté, ils ne vivroient pas un jour ; &, s'ils n'avoient

à leur ſolde un nombre innombrable de troupes, pour tyranniſer le reſte de leurs ſujets, leur empire ne ſubſiſteroit pas un mois.

Il n'y a que quatre ou cinq ſiècles qu'un roi de France prit des gardes, contre l'uſage de ces temps-là, pour ſe garantir des aſſaſſins qu'un petit prince d'Aſie avoit envoyés pour le faire périr : juſques-là les rois avoient vécus tranquilles au milieu de leurs ſujets, comme des pères au milieu de leurs enfans.

Bien loin que les rois de France puiſſent, de leur propre mouvement, ôter la vie à un de leurs ſujets, comme nos ſultans, ils portent au contraire toujours avec eux la grace de tous les criminels : il ſuffit qu'un homme ait été aſſez heureux pour voir l'auguſte viſage de ſon prince, pour qu'il ceſſe d'être indigne de vivre. Ces monarques ſont comme le ſoleil, qui porte partout la chaleur & la vie.

De Paris, le 8 de la lune de Rebiab, 2, 1717.

LETTRE CIII.

USBEK *au même*

POUR ſuivre l'idée de ma dernière lettre, voici, à peu près, ce que me diſoit l'autre jour un Européen aſſez ſenſé :

Le plus mauvais parti que les princes d'Aſie

d'Asie aient pu prendre, c'est de se cacher comme ils font. Ils veulent se rendre plus respectables : mais ils font respecter la royauté, & non pas le roi ; & attachent l'esprit des sujets à un certain trône, & non pas à une certaine personne.

Cette puissance invisible, qui gouverne, est toujours la même pour le peuple. Quoique dix rois, qu'il ne connoît que de nom, se soient égorgés l'un après l'autre, il ne sent aucune différence : c'est comme s'il avoit été gouverné successivement par des esprits.

Si le détestable parricide de notre grand roi Henri IV avoit porté ce coup sur un roi des Indes ; maître du sceau royal, & d'un trésor immense qui auroit semblé amassé pour lui, il auroit pris tranquillement les rênes de l'empire, sans qu'un seul homme eût pensé à réclamer son roi, sa famille & ses enfans.

On s'étonne de ce qu'il n'y a presque jamais de changement dans le gouvernement des princes d'orient : d'où vient cela, si ce n'est de ce qu'il est tyrannique & affreux ?

Les changemens ne peuvent être faits que par le prince, ou par le peuple : Mais, là, les princes n'ont garde d'en faire ; parce que, dans un si haut dégré de puissance, ils ont tout ce qu'ils peuvent avoir : s'ils changeoient quelque chose, ce ne pourroit être qu'à leur préjudice.

Quant aux sujets, si quelqu'un d'eux forme quelque résolution, il ne sçauroit l'exé-

cuter sur l'état ; il faudroit qu'il contrebalançât, tout-à-coup, une puissance redoutable & toujours unique ; le temps lui manque, comme les moyens : Mais il n'a qu'à aller à la source de ce pouvoir ; & il ne lui faut qu'un bras & qu'un instant.

Le meurtrier monte sur le trône, pendant que le monarque en descend, tombe, & va expirer à ses pieds.

Un mécontent, en Europe, songe à entretenir quelque intelligence secrette, à se jetter chez les ennemis, à se saisir de quelque place, à exciter quelques vains murmures parmi les sujets. Un mécontent, en Asie, va droit au prince, étonne, frappe, renverse : il en efface jusqu'à l'idée ; dans un instant l'esclave & le maître, dans un instant usurpateur & légitime.

Malheureux le roi qui n'a qu'une tête ! Il semble ne réunir sur elle toute sa puissance, que pour indiquer au premier ambitieux l'endroit où il la trouvera toute entière.

De Paris, le 17 de la lune de Rébiab, 2, 1717.

LETTRE CIV.

USBEK *au même.*

TOUS les peuples d'Europe ne sont pas également soumis à leurs princes : par exemple, l'humeur impatiente des Anglois ne laisse guère à leur roi le temps d'appesantir son au-

torité. La soumission & l'obéissance sont les vertus dont ils se piquent le moins. Ils disent, là-dessus, des choses bien extraordinaires. Selon eux, il n'y a qu'un lien qui puisse attacher les hommes, qui est celui de la gratitude : un mari, une femme, un père & un fils, ne sont liés entr'eux que par l'amour qu'ils se portent, ou par les bienfaits qu'ils se procurent : & ces motifs divers de reconnoissance sont l'origine de tous les royaumes & de toutes les sociétés.

Mais, si un prince, bien loin de faire vivre ses sujets heureux, veut les accabler & les détruire, le fondement de l'obéissance cesse ; rien ne les lie, rien ne les attache à lui ; & ils rentrent dans leur liberté naturelle. Ils soutiennent que tout pouvoir sans bornes ne sçauroit être légitime, parce qu'il n'a jamais pu avoir d'origine légitime. Car nous ne pouvons pas, disent-ils, donner à un autre plus de pouvoir sur nous que nous n'en avons nous-mêmes ; or nous n'avons pas sur nous-mêmes un pouvoir sans bornes ; par exemple, nous ne pouvons pas nous ôter la vie : personne n'a donc, concluent-ils, sur la terre, un tel pouvoir.

Le crime de lèse-majesté n'est autre chose, selon eux, que le crime que le plus foible commet contre le plus fort, en lui désobéissant, de quelque manière qu'il lui désobéisse. Aussi le peuple d'Angleterre, qui se trouva le plus fort contre un de leurs rois, déclara-t-il que c'étoit un crime de lèse-majesté à un

prince de faire la guerre à ses sujets. Ils ont donc grande raison, quand ils disent que le précepte de leur alcoran, qui ordonne de se soumettre aux puissances, n'est pas bien difficile à suivre, puisqu'il leur est impossible de ne le pas observer ; d'autant que ce n'est pas au plus vertueux qu'on les oblige de se soumettre, mais à celui qui est le plus fort.

Les Anglois disent qu'un de leurs rois, ayant vaincu & fait prisonnier un prince qui lui disputoit la couronne, voulut lui reprocher son infidélité & sa perfidie : Il n'y a qu'un moment, dit le prince infortuné, qu'il vient d'être décidé lequel de nous deux est le traître.

Un usurpateur déclare rebèles tous ceux qui n'ont point opprimé la patrie comme lui ; &, croyant qu'il n'y a pas de loi là où il ne voit point de juges, il fait révérer, comme des arrêts du ciel, les caprices du hasard & de la fortune.

De Paris, le 20 de la lune de Rébiab, 2, 1717.

LETTRE CV.

RHEDI à USBEK,

A Paris.

Tu m'as beaucoup parlé, dans une de tes lettres, des sciences & des arts cultivés en

occident. Tu me vas regarder comme un barbare : mais je ne ſçais ſi l'utilité que l'on en retire dédommage les hommes du mauvais uſage que l'on en fait tous les jours.

J'ai ouï dire que la ſeule invention des bombes avoit ôté la liberté à tous les peuples de l'Europe. Les princes ne pouvant plus confier la garde des places aux bourgeois, qui, à la première bombe, ſe ſeroient rendus, ont eu un prétexte pour entretenir de gros corps de troupes règlées, avec leſquelles ils ont, dans la ſuite, opprimé leurs ſujets.

Tu ſçais que, depuis l'invention de la poudre, il n'y a plus de places imprenables ; c'eſt-à-dire, Uſbek, qu'il n'y a plus d'aſyle ſur la terre contre l'injuſtice & la violence.

Je tremble toujours qu'on ne parvienne, à la fin, à découvrir quelque ſecret qui fourniſſe une voie plus abrégée pour faire périr les hommes, détruire les peuples & les nations entières.

Tu as lu les hiſtoriens : fais-y bien attention ; preſque toutes les monarchies n'ont été fondées que ſur l'ignorance des arts, & n'ont été détruites que parce qu'on les a trop cultivés. L'ancien empire de Perſe peut nous en fournir un exemple domeſtique.

Il n'y a pas longtemps que je ſuis en Europe ; mais j'ai ouï parler à des gens ſenſés des ravages de la chymie. Il ſemble que ce ſoit un quatrième fléau, qui ruine les hommes &

les détruit en détail, mais continuellement; tandis que la guerre, la peſte, la famine, les détruiſent en gros, mais par intervalles.

Que nous a ſervi l'invention de la bouſſole, & la découverte de tant de peuples, qu'à nous communiquer leurs maladies plutôt que leurs richeſſes ? L'or & l'argent avoient été établis, par une convention générale, pour être le prix de toutes les marchandiſes, & un gage de leur valeur, par la raiſon que ces métaux étoient rares & inutiles à tout autre uſage : que nous importoit-il donc qu'*ils* devinſſent plus communs ? & que, pour marquer la valeur d'une denrée, nous euſſions deux ou trois ſignes au lieu d'un ? Cela n'en étoit que plus incommode.

Mais, d'un autre côté, cette invention a été bien pernicieuſe aux pays qui ont été découverts. Les nations entières ont été détruites ; & les hommes qui ont échappé à la mort ont été réduits à une ſervitude ſi rude, que le récit en fait frémir les muſulmans.

Heureuſe l'ignorance des enfans de Mahomet ! Aimable ſimplicité, ſi chérie de notre ſaint prophète, vous me rappellez toujours la naïveté des anciens temps, & la tranquillité qui régnoit dans le cœur de nos premiers pères.

De Veniſe, le 5 de la lune de Rhamazan 1717.

LETTRE CVI.

USBEK *à* RHEDI.

A Veniſe.

OU tu ne penſes pas ce que tu dis, ou bien tu fais mieux que tu ne penſes. Tu as quitté ta patrie pour t'inſtruire ; & tu mépriſes toute inſtruction : tu viens, pour te former, dans un pays où l'on cultive les beaux arts ; & tu les regardes comme pernicieux. Te le dirai-je, Rhédi ? je ſuis plus d'accord avec toi, que tu ne l'es avec toi-même.

As-tu bien réfléchi à l'état barbare & malheureux où nous entraîneroit la perte des arts ? Il n'eſt pas néceſſaire de ſe l'imaginer, on peut le voir. Il y a encore des peuples ſur la terre, chez leſquels un ſinge paſſablement inſtruit pourroit vivre avec honneur ; il s'y trouveroit, à peu près, à la portée des autres habitans ; on ne lui trouveroit point l'eſprit ſingulier, ni le caractère bizarre ; il paſſeroit tout comme un autre, & ſeroit même diſtingué par ſa gentilleſſe.

Tu dis que les fondateurs des empires ont preſque tous ignoré les arts. Je ne te nie pas que des peuples barbares n'aient pu, comme des torrens impétueux, ſe répandre ſur la terre, & couvrir de leurs armées féroces

les royaumes les plus policés : Mais, prends-y garde ; ils ont appris les arts, ou les ont fait exercer aux peuples vaincus ; sans cela, leur puissance auroit passé comme le bruit du tonnerre & des tempêtes.

Tu crains, dis-tu, que l'on n'invente quelque manière de destruction plus cruelle que celle qui est en usage. Non ; si une fatale invention venoit à se découvrir, elle seroit bientôt prohibée par le droit des gens ; & le consentement unanime des nations ensveliroit cette découverte. Il n'est point de l'intérêt des princes de faire des conquêtes par de pareilles voies : ils doivent chercher des sujets, & non pas des terres.

Tu te plains de l'invention de la poudre & des bombes ; tu trouves étrange qu'il n'y ait plus de place imprenable : c'est-à-dire, que tu trouves étrange que les guerres soient aujourd'hui terminées plutôt qu'elles ne l'étoient autrefois.

Tu dois avoir remarqué, en lisant les histoires, que, depuis l'invention de la poudre, les batailles sont beaucoup moins sanglantes qu'elles ne l'étoient, parce qu'il n'y a presque plus de mêlée.

Et, quand il se seroit trouvé quelque cas particulier où un art auroit été préjudiciable, doit-on, pour cela, le rejetter ? Penses-tu, Rhédi, que la religion que notre saint prophète a apportée du ciel soit pernicieuse, parce qu'elle servira un

jour à confondre les perfides chrétiens ?

Tu crois que les arts amolliſſent les peuples, &, par-là, ſont cauſe de la chûte des empires. Tu parles de la ruine de celui des anciens Perſes, qui fut l'effet de leur molleſſe : mais il s'en faut bien que cet exemple décide, puiſque les Grecs, qui les vainquirent tant de fois, & les ſubjuguèrent, cultivoient les arts avec infiniment plus de ſoin qu'eux.

Quand on dit que les arts rendent les hommes efféminés, on ne parle pas du moins des gens qui s'y appliquent ; puiſqu'ils ne ſont jamais dans l'oiſiveté, qui, de tous les vices, eſt celui qui amollit le plus le courage.

Il n'eſt donc queſtion que de ceux qui en jouiſſent. Mais comme, dans un pays policé, ceux qui jouiſſent des commodités d'un art ſont obligés d'en cultiver un autre, à moins de ſe voir réduits à une pauvreté honteuſe ; il ſuit que l'oiſiveté & la molleſſe ſont incompatibles avec les arts.

Paris eſt peut-être la ville du monde la plus ſenſuelle, & où l'on rafine le plus ſur les plaiſirs ; mais c'eſt peut-être celle où l'on mène une vie plus dure. Pour qu'un homme vive délicieuſement, il faut que cent autres travaillent ſans relâche. Une femme s'eſt mis dans la tête qu'elle devoit paroître à une aſſemblée avec une certaine parure ; il faut que, dès ce moment, cinquante artiſans ne dorment plus, & n'aient plus le loiſir de boire & de manger : elle commande, &

elle eſt obéie plus promptement que ne ſeroit notre monarque, parce que l'intérêt eſt le plus grand monarque de la terre.

Cette ardeur pour le travail, cette paſſion de s'enrichir, paſſe de condition en condition, depuis les artiſans juſqu'aux grands. Perſonne n'aime à être plus pauvre que celui qu'il vient de voir immédiatement au-deſſous de lui. Vous voyez, à Paris, un homme qui a de quoi vivre juſqu'au jour du jugement, qui travaille ſans ceſſe, & court riſque d'accourcir ſes jours, pour amaſſer, dit-il, de quoi vivre.

Le même eſprit gagne la nation; on n'y voit que travail & qu'induſtrie. Où eſt donc ce peuple efféminé dont tu parles tant?

Je ſuppoſe, Rhédi, qu'on ne ſouffrît dans un royaume que les arts abſolument néceſſaires à la culture des terres, qui ſont pourtant en grand nombre; & qu'on en bannît tous ceux qui ne ſervent qu'à la volupté, ou à la fantaiſie; je le ſoutiens, cet état ſeroit un des plus miſérables qu'il y eût au monde.

Quand les habitans auroient aſſez de courage pour ſe paſſer de tant de choſes qu'ils doivent à leurs beſoins, le peuple dépériroit tous les jours; & l'état deviendroit ſi foible, qu'il n'y auroit ſi petite puiſſance qui ne pût le conquérir.

Il ſeroit aiſé d'entrer dans un long détail, & de te faire voir que les revenus des particuliers ceſſeroient preſque abſolument, &

par conſéquent ceux du prince. Il n'y auroit preſque plus de relation de facultés entre les citoyens : on verroit finir cette circulation de richeſſes, & cette progreſſion de revenus, qui vient de la dépendance où ſont les arts les uns des autres : chaque particulier vivroit de ſa terre, & n'en retireroit que ce qu'il lui faut préciſément pour ne pas mourir de faim. Mais, comme ce n'eſt pas quelquefois la vingtième partie des revenus d'un état, il faudroit que le nombre des habitans diminuât à proportion, & qu'il n'en reſtât que la vingtième partie.

Fais bien attention juſqu'où vont les revenus de l'induſtrie. Un fonds ne produit, annuellement, à ſon maître, que la vingtième partie de ſa valeur ; mais, avec une piſtole de couleur, un peintre fera un tableau qui lui en vaudra cinquante. On en peut dire de même des orfèvres, des ouvriers en laine, en ſoie, & de toutes ſortes d'artiſans.

De tout ceci, on doit conclure, Rhédi, que, pour qu'un prince ſoit puiſſant, il faut que ſes ſujets vivent dans les délices : il faut qu'il travaille à leur procurer toutes ſortes de ſuperfluités, avec autant d'attention que les néceſſités de la vie.

De Paris, le 14 de la lune de Chalval 1757.

LETTRE CVII.

RICA à IBBEN.

A Smirne.

J'AI vu le jeune monarque. Sa vie eſt bien précieuſe à ſes ſujets : elle ne l'eſt pas moins à toute l'Europe, par les grands troubles que ſa mort pourroit produire. Mais les rois ſont comme les dieux ; &, pendant qu'ils vivent, on doit les croire immortels. Sa phyſionomie eſt majeſtueuſe, mais charmante : une belle éducation ſemble concourir avec un heureux naturel, & promet déjà un grand prince.

On dit que l'on ne peut jamais connoître le caractère des rois d'occident, juſqu'à ce qu'ils aient paſſé par les deux grandes épreuves, de leur maîtreſſe, & de leur confeſſeur. On verra bientôt l'un & l'autre travailler à ſe ſaiſir de l'eſprit de celui-ci ; & il ſe livrera, pour cela, de grands combats. Car, ſous un jeune prince, ces deux puiſſances ſont toujours rivales : mais elles ſe concilient & ſe réuniſſent, ſous un vieux. Sous un jeune prince, le dervis a un rôle bien difficile à ſoutenir ; la force du roi fait ſa foibleſſe : mais l'autre triomphe également de ſa foibleſſe & de ſa force.

Lorſque j'arrivai en France, je trouvai

le feu roi abſolument gouverné par les femmes : & cependant dans l'âge où il étoit, je crois que c'étoit le monarque de la terre qui en avoit le moins beſoin. J'entendis un jour une femme qui diſoit : Il faut que l'on faſſe quelque choſe pour ce jeune colonel ; ſa valeur m'eſt connue ; j'en parlerai au miniſtre. Une autre diſoit : Il eſt ſurprenant que ce jeune abbé ait été oublié ; il faut qu'il ſoit évêque ; il eſt homme de naiſſance, & je pourrois répondre de ſes mœurs. Il ne faut pas pourtant que tu t'imagines que celles qui tenoient ces diſcours fuſſent des favorites du prince : elles ne lui avoient peut-être pas parlé deux fois en leur vie ; choſe pourtant très-facile à faire chez les princes européens. Mais c'eſt qu'il n'y a perſonne qui ait quelque emploi à la cour, dans Paris, ou dans les provinces, qui n'ait une femme, par les mains de laquelle paſſent toutes les graces & quelquefois les injuſtices qu'il peut faire. Ces femmes ont toutes des relations les unes avec les autres, & forment une eſpèce de république, dont les membres toujours actifs ſe ſecourent & ſe ſervent mutuellement : c'eſt comme un nouvel état dans l'état : & celui qui eſt à la cour, à Paris, dans les provinces, qui voit agir des miniſtres, des magiſtrats, des prélats, s'il ne connoît les femmes qui les gouvernent, eſt comme un homme qui voit bien une machine qui joue, mais qui n'en connoît point les reſſorts.

Crois-tu, Ibben, qu'une femme s'aviſe d'être la maîtreſſe d'un miniſtre pour coucher avec lui ? Quelle idée ! c'eſt pour lui préſenter cinq ou ſix placets tous les matins : & la bonté de leur naturel paroît dans l'empreſſement qu'elles ont de faire du bien à une infinité de gens malheureux, qui leur procurent cent mille livres de rente.

On ſe plaint, en Perſe, de ce que le royaume eſt gouverné par deux ou trois femmes : c'eſt bien pis en France, où les femmes en général gouvernent, & non ſeulement prennent en gros, mais même ſe partagent en détail toute l'autorité.

De Paris, le dernier de la lune de Chalval 1717.

LETTRE CVIII.

USBEK *à* ***.

Il y a une eſpèce de livres que nous ne connoiſſons point en Perſe, & qui me paroiſſent ici fort à la mode : ce ſont les journaux. La pareſſe ſe ſent flattée, en les liſant : on eſt ravi de pouvoir parcourir trente volumes en un quart-d'heure.

Dans la plupart des livres, l'auteur n'a pas fait les complimens ordinaires, que les lecteurs ſont aux abois : il les fait entrer à demi morts dans une matière noyée au milieu d'une mer de paroles. Celui-ci veut

s'immortaliſer par un *in-douze*, celui-là par un *in-quarto*; un autre, qui a de plus belles inclinations, viſe à l'*in-folio*: il faut donc qu'il étende ſon ſujet à proportion; ce qu'il fait ſans pitié, comptant pour rien la peine du pauvre lecteur, qui ſe tue à réduire ce que l'auteur a pris tant de peine à amplifier.

Je ne ſçais, ***, quel mérite il y a à faire de pareils ouvrages: j'en ferois bien autant, ſi je voulois ruiner ma ſanté & un libraire.

Le grand tort qu'ont les journaliſtes, c'eſt qu'ils ne parlent que des livres nouveaux; comme ſi la vérité étoit jamais nouvelle. Il me ſemble que, juſqu'à ce qu'un homme ait lu tous les livres anciens, il n'a aucune raiſon de leur préférer les nouveaux.

Mais, lorſqu'ils s'impoſent la loi de ne parler que des ouvrages encore tout chauds de la forge, ils s'en impoſent une autre, qui eſt d'être très-ennuyeux. Ils n'ont garde de critiquer les livres dont ils font les extraits, quelque raiſon qu'ils en aient: &, en effet, quel eſt l'homme aſſez hardi pour vouloir ſe faire dix ou douze ennemis tous les mois?

La plupart des auteurs reſſemblent aux poëtes, qui ſouffriront une volée de coups de bâton ſans ſe plaindre; mais qui, peu jaloux de leurs épaules, le ſont ſi fort de leurs ouvrages, qu'ils ne ſçauroient ſoutenir la moindre critique. Il faut donc bien ſe donner de garde de les attaquer par un endroit

si sensible ; & les journalistes le sçavent bien. Ils font donc tout le contraire : ils commencent par louer la matière qui est traitée ; première fadeur : de-là ils passent aux louanges de l'auteur ; louanges forcées : car ils ont affaire à des gens qui sont encore en haleine, tout prêts à se faire faire raison, & à foudroyer, à coups de plume, un téméraire journaliste.

De Paris, le 5 de la lune de Zilcadé 1718.

LETTRE CIX.

RICA *à* ***.

L'UNIVERSITE' de Paris est la fille aînée des rois de France, & très-aînée ; car elle a plus de neuf cent ans : aussi rêve-t-elle quelquefois.

On m'a conté qu'elle eut, il y a quelque temps, un grand démêlé avec quelques docteurs, à l'occasion de la lettre *Q* *, qu'elle vouloit que l'on prononçât comme un *K*. La dispute s'échauffa si fort, que quelques-uns furent dépouillés de leurs biens : il fallut que le parlement terminât le différend ; & il accorda permission, par un arrêt solemnel, à tous les sujets du roi de France, de prononcer cette lettre à leur fantaisie. Il faisoit beau voir les deux corps de l'Europe les plus

* Il veut parler de la querelle de Ramus.

reſpectables, occupés à décider du ſort d'une lettre de l'alphabet!

Il ſemble, mon cher ***, que les têtes des plus grands hommes s'étréciſſent lorſqu'elles ſont aſſemblées; & que, là où il y a plus de ſages, il y ait auſſi moins de ſageſſe. Les grands corps s'attachent toujours ſi fort aux minuties, aux vains uſages, que l'eſſentiel ne va jamais qu'après. J'ai oui dire qu'un roi d'Arragon * ayant aſſemblé les états d'Arragon & de Catalogne, les premières ſéances s'employèrent à décider en quelle langue les délibérations ſeroient conçues: la diſpute étoit vive; & les états ſe ſeroient rompus mille fois, ſi l'on n'avoit imaginé un expédient, qui étoit que la demande ſeroit faite en langage catalan, & la réponſe en arragonois.

De Paris, le 25 de la lune de Zilhagé 1718.

* C'étoit en 1610.

LETTRE CX.

RICA *à* ***.

Le rôle d'une jolie femme eſt beaucoup plus grave que l'on ne penſe. Il n'y a rien de plus ſérieux que ce qui ſe paſſe le matin à ſa toilette, au milieu de ſes domeſtiques: un général d'armée n'emploie pas plus d'attention à placer ſa droite, ou ſon corps de

réſerve, qu'elle en met à placer une mouche qui peut manquer, mais dont elle eſpère ou prévoit le ſuccès.

Quelle gêne d'eſprit, quelle attention, pour concilier ſans ceſſe les intérêts de deux rivaux; pour paroître neutre à tous les deux, pendant qu'elle eſt livrée à l'un & à l'autre; & ſe rendre médiatrice ſur tous les ſujets de plainte qu'elle leur donne!

Quelle occupation pour faire ſuccéder & renaître les parties de plaiſir, & prévenir tous les accidens qui pourroient les rompre!

Avec tout cela, la plus grande peine n'eſt pas de ſe divertir; c'eſt de le paroître. Ennuyez-les tant que vous voudrez; elles vous le pardonneront, pourvu que l'on puiſſe croire qu'elles ſe ſont réjouies.

Je fus, il y a quelques jours, d'un ſouper que des femmes firent à la campagne. Dans le chemin, elles diſoient ſans ceſſe: Au moins, il faudra bien nous divertir.

Nous nous trouvâmes aſſez mal aſſortis, & par conſéquent aſſez ſérieux. Il faut avouer, dit une de ces femmes, que nous nous divertiſſons bien: il n'y a pas aujourd'hui, dans Paris, une partie ſi gaie que la nôtre. Comme l'ennui me gagnoit, une femme me ſecoua, & me dit: Hé bien, ne ſommes-nous pas de bonne humeur? Oui, lui répondis-je en bâillant; je crois que je crèverai à force de rire. Cependant la triſteſſe triomphoit toujours des réflexions; &, quant à

moi, je me ſentis conduit, de bâillement en bâillement, dans un ſommeil léthargique, qui finit tous mes plaiſirs.

De Paris, le 11 de la lune de Maharram 1718.

LETTRE CXI.

USBEK *à* ***.

Le règne du feu roi a été ſi long, que la fin en avoit fait oublier le commencement. C'eſt aujourd'hui la mode de ne s'occuper que des événemens arrivés dans ſa minorité; & on ne lit plus que les mémoires de ces temps-là.

Voici le diſcours qu'un des généraux de la ville de Paris prononça dans un conſeil de guerre: & j'avoue que je n'y comprends pas grand' choſe.

Meſſieurs, quoique nos troupes aient été repouſſées avec perte, je crois qu'il nous ſera facile de réparer cet échec. J'ai ſix couplets de chanſon tout prêts à mettre au jour, qui, je m'aſſure, remettront toutes choſes dans l'équilibre. J'ai fait choix de quelques voix très-nettes, qui, ſortant de la cavité de certaines poitrines très-fortes, émouvront merveilleuſement le peuple. Ils ſont ſur un air qui a fait, juſqu'à préſent, un effet tout particulier.

Si cela ne ſuffit pas, nous ferons paroître

une eſtampe qui fera voir Mazarin pendu.

Par bonheur pour nous, il ne parle pas bien François; & il l'écorche tellement, qu'il n'eſt pas poſſible que ſes affaires ne déclinent. Nous ne manquons pas de faire bien remarquer au peuple le ton ridicule dont il prononce. Nous relevâmes, il y a quelques jours, une faute de grammaire ſi groſſière, qu'on en fit des farces par tous les carrefours.

J'eſpère qu'avant qu'il ſoit huit jours, le peuple fera, du nom de Mazarin, un mot générique, pour exprimer toutes les bêtes de ſomme, & celles qui ſervent à tirer.

Depuis notre défaite, notre muſique l'a ſi furieuſement vexé ſur le péché originel, que, pour ne pas voir ſes partiſans réduits à la moitié, il a été obligé de renvoyer tous ſes pages.

Ranimez-vous donc; reprenez courage: & ſoyez ſurs que nous lui ferons repaſſer les monts à coups de ſifflets.

De Paris, le 4 de la lune de Chahban 1718.

LETTRE CXII.

RHEDI *à* USBEK.

A Paris.

PENDANT le ſéjour que je fais en Europe, je lis les hiſtoriens anciens & modernes:

je compate tous les temps : j'ai du plaiſir à les voir paſſer, pour ainſi dire, devant moi : & j'arrête ſur-tout mon eſprit à ces grands changemens qui ont rendu les âges ſi différens des âges, & la terre ſi peu ſemblable à elle-même.

Tu n'as peut-être pas fait attention à une choſe qui cauſe tous les jours ma ſurpriſe. Comment le monde eſt-il ſi peu peuplé, en comparaiſon de ce qu'il étoit autrefois ? comment la nature a-t-elle pu perdre cette prodigieuſe fécondité des premiers temps ? Seroit-elle déja dans ſa vieilleſſe ? & tomberoit-elle de langueur ?

J'ai reſté plus d'un an en Italie, où je n'ai vu que les débris de cette ancienne Italie, ſi fameuſe autrefois. Quoique tout le monde habite les villes, elles ſont entièrement déſertes & dépeuplées : il ſemble qu'elles ne ſubſiſtent encore que pour marquer le lieu où étoient ces cités puiſſantes dont l'hiſtoire a tant parlé.

Il y a des gens qui prétendent que la ſeule ville de Rome contenoit autrefois plus de peuple qu'un grand royaume de l'Europe n'en a aujourd'hui. Il y a eu tel citoyen romain qui avoit dix, & même vingt mille eſclaves, ſans compter ceux qui travailloient dans les maiſons de campagne, &, comme on y comptoit quatre ou cinq cent mille citoyens, on ne peut fixer le nombre de ſes habitans, ſans que l'imagination ſe révolte,

Il y avoit autrefois, dans la Sicile, de puiſſans royaumes, & des peuples nombreux, qui en ont diſparu depuis : cette iſle n'a plus rien de conſidérable que ſes volcans.

La Grèce eſt ſi déſerte, qu'elle ne contient pas la centième partie de ſes anciens habitans.

L'Eſpagne, autrefois ſi remplie, ne fait voir aujourd'hui que des campagnes inhabitées ; & la France n'eſt rien, en comparaiſon de cette ancienne Gaule dont parle Céſar.

Les pays du nord ſont fort dégarnis ; & il s'en faut bien que les peuples y ſoient, comme autrefois, obligés de ſe partager, & d'envoyer dehors, comme des eſſaims, des colonies & des nations entières, chercher de nouvelles demeures.

La Pologne & la Turquie en Europe n'ont preſque plus de peuples.

On ne ſçauroit trouver, dans l'Amérique, la cinquantième partie des hommes qui y formoient de ſi grands empires.

L'Aſie n'eſt guère en meilleur état. Cette Aſie-mineure, qui contenoit tant de puiſſantes monarchies, & un nombre ſi prodigieux de grandes villes, n'en a plus que deux ou trois. Quant à la grande Aſie, celle qui eſt ſoumiſe au Turc n'eſt pas plus peuplée ; pour celle qui eſt ſous la domination de nos rois, ſi on la compare à l'état floriſſant où elle étoit autrefois, on verra qu'el-

le n'a qu'une très-petite partie des habitans qui y étoient ſans nombre du temps des Xerxès & des Darius.

Quant aux petits états qui ſont autour de ces grands empires, ils ſont réellement déſerts : tels ſont les royaumes d'Irimette, de Circaſſie, & de Guriel. Ces princes, avec de vaſtes états, comptent à peine cinquante mille ſujets.

L'Egypte n'a pas moins manqué que les autres pays.

Enfin, je parcours la terre, & je n'y trouve que des délabremens : je crois la voir ſortir des ravages de la peſte & de la famine.

L'Afrique a toujours été ſi inconnue, qu'on ne peut en parler ſi préciſément que des autres parties du monde : mais, à ne faire attention qu'aux côtes de la Méditerranée, connues de tout temps, on voit qu'elle a extrêmement déchu de ce qu'elle étoit ſous les Carthaginois & les Romains. Aujourd'hui, ſes princes ſont ſi foibles, que ce ſont les plus petites puiſſances du monde.

Après un calcul auſſi exact qu'il peut l'être dans ces ſortes de choſes, j'ai trouvé qu'il y a, à peine, ſur la terre la dixième partie des hommes qui y étoient dans les anciens temps. Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt qu'elle ſe dépeuple tous les jours : &, ſi cela continue, dans dix ſiècles, elle ne ſera qu'un déſert.

Voilà, mon cher Uſbek, la plus terri-

ble cataſtrophe qui ſoit jamais arrivée dans le monde. Mais à peine s'en eſt-on apperçu, parce qu'elle eſt arrivée inſenſiblement, & dans le cours d'un grand nombre de ſiècles : ce qui marque un vice intérieur, un venin ſecret & caché, une maladie de langueur, qui afflige la nature humaine.

De Veniſe, le 10 de la lune de Rhégeb 1718.

LETTRE CXIII.

USBEK à RHEDI.

A Veniſe.

LE monde, mon cher Rhédi, n'eſt point incorruptible ; les cieux mêmes ne le ſont pas : les aſtronômes ſont des témoins oculaires de leurs changemens, qui ſont des effets bien naturels du mouvement univerſel de la matière.

La terre eſt ſoumiſe, comme les autres planètes, aux loix des mouvemens : elle ſouffre, au-dedans d'elle, un combat perpétuel de ſes principes : la mer & le continent ſemblent être dans une guerre éternelle ; chaque inſtant produit de nouvelles combinaiſons.

Les hommes, dans une demeure ſi ſujette aux changemens, ſont dans un état auſſi incertain : cent mille cauſes peuvent agir, capables

capables de les détruire, &, à plus forte raiſon, d'augmenter ou de diminuer leur nombre.

Je ne te parlerai pas de ces cataſtrophes particulières, ſi communes chez les hiſtoriens, qui ont détruit des villes & des royaumes entiers : il y en a de générales, qui ont mis bien des fois le genre humain à deux doigts de ſa perte.

Les hiſtoires ſont pleines de ces peſtes univerſelles qui ont, tour à tour, déſolé l'univers. Elles parlent d'une entr'autres qui fut ſi violente, qu'elle brûla juſqu'à la racine des plantes, & ſe fit ſentir dans tout le monde connu, juſqu'à l'empire du Catay : un dégré de plus de corruption auroit, peut-être dans un ſeul jour, détruit toute la nature humaine.

Il n'y a pas deux ſiècles que la plus honteuſe de toutes les maladies ſe fit ſentir en Europe, en Aſie & en Afrique ; elle fit, dans très-peu de temps, des effets prodigieux : c'étoit fait des hommes, ſi elle avoit continué ſes progrès avec la même furie. Accablés de maux dès leur naiſſance, incapables de ſoutenir le poids des charges de la ſociété, ils auroient péri miſérablement.

Qu'auroit-ce été, ſi le venin eût été un peu plus exalté ? Et il le ſeroit devenu, ſans doute, ſi l'on n'avoit été aſſez heureux pour trouver un remède auſſi puiſſant que celui qu'on a découvert. Peut-être que cette maladie, attaquant les parties de la génération, auroit attaqué la génération même.

Mais pourquoi parler de la deſtruction qui auroit pu arriver au genre humain ? N'eſt-elle pas arrivée en effet? & le déluge ne le réduiſit-il pas à une ſeule famille ?

Il y a des philoſophes qui diſtinguent deux créations ; celle des choſes, & celle de l'homme : ils ne peuvent comprendre que la matière & les choſes créées n'aient que ſix mille ans ; que dieu ait différé, pendant toute l'éternité, ſes ouvrages, & n'ait uſé que d'hier de ſa puiſſance créatrice. Seroit-ce parce qu'il ne l'auroit pas pu ? ou parce qu'il ne l'auroit pas voulu ? Mais, s'il ne l'a pas pu dans un temps, il ne l'a pas pu dans l'autre. C'eſt donc parce qu'il ne l'a pas voulu : mais, comme il n'y a point de ſucceſſion dans dieu, ſi l'on admet qu'il ait voulu quelque choſe une fois, il l'a voulu toujours, & dès le commencement.

* Cependant, tous les hiſtoriens nous parlent d'un premier père : ils nous font voir la nature humaine naiſſante. N'eſt-il pas naturel de penſer qu'Adam fut ſauvé d'un malheur commun, comme Noé le fut du déluge ; & que ces grands événemens ont été fréquens ſur la terre, depuis la création du monde ?

Mais toutes les deſtructions ne ſont pas violentes. Nous voyons pluſieurs parties de

* *Dans les précédentes éditions, avant cet alinéa, on liſoit ceci :* Il ne faut donc pas compter les années du monde : le nombre des grains de ſable de la mer ne leur eſt pas plus comparable qu'un inſtant.

la terre ſe laſſer de fournir à la ſubſiſtance des hommes : que ſçavons-nous ſi la terre entière n'a pas des cauſes générales, lentes & imperceptibles, de laſſitude.

J'ai été bien aiſe de te donner ces idées générales, avant de répondre plus particulièrement à ta lettre ſur la diminution des peuples, arrivée depuis dix-ſept à dix-huit ſiècles. Je te ferai voir, dans une lettre ſuivante, qu'indépendamment des cauſes phyſiques, il y en a de morales qui ont produit cet effet.

De Paris, le 8 de la lune de Chahban 1718.

LETTRE CXIV.

USBEK *au même.*

Tu cherches la raiſon pourquoi la terre eſt moins peuplée qu'elle ne l'étoit autrefois : &, ſi tu y fais bien attention, tu verras que la grande différence vient de celle qui eſt arrivée dans les mœurs.

Depuis que la religion chrétienne & la mahometane ont partagé le monde romain, les choſes ſont bien changées : il s'en faut de beaucoup que ces deux religions ſoient auſſi favorables à la propagation de l'eſpèce, que celle de ces maîtres de l'univers.

Dans cette dernière, le polygamie étoit défendue ; &, en cela, elle avoit un très-

grand avantage ſur la religion mahométane : le divorce y étoit permis ; ce qui lui en donnoit un autre, non moins conſiderable, ſur la chrétienne.

Je ne trouve rien de ſi contradictoire que cette pluralité des femmes permiſe par le ſaint alcoran, & l'ordre de les ſatisfaire donné dans le même livre. Voyez vos femmes, dit le prophète, parce que vous leur êtes néceſſaire comme leurs vêtemens, & qu'elles vous ſont néceſſaires comme vos vêtemens. Voilà un précepte qui rend la vie d'un véritable muſulman bien laborieuſe. Celui qui a les quatre femmes établies par la loi, & ſeulement autant de concubines ou d'eſclaves, ne doit-il pas être accablé de tant de vêtemens ?

Vos femmes ſont vos labourages, dit encore le prophète ; approchez-vous donc de vos labourages : faites du bien pour vos ames ; & vous le trouverez un jour.

Je regarde un bon muſulman comme un athlète, deſtiné à combattre ſans relâche ; mais qui, bientôt foible & accablé de ſes premières fatigues, languit dans le champ même de la victoire ; & ſe trouve, pour ainſi dire, enſéveli ſous ſes propres triomphes.

La nature agit toujours avec lenteur, &, pour ainſi dire, avec épargne : ſes opérations ne ſont jamais violentes : juſques dans ſes productions, elle veut de la tempérance : elle ne va jamais qu'avec règle & me-

fure : ſi on la précipite, elle tombe bientôt dans la langueur ; elle emploie toute la force qui lui reſte à ſe conſerver, perdant abſolument ſa vertu produ&ctrice, & ſa puiſſance générative.

C'eſt dans cet état de défaillance que nous met toujours ce grand nombre de femmes, plus propre à nous épuiſer qu'à nous ſatisfaire. Il eſt très-ordinaire, parmi nous, de voir un homme, dans un ſerrail prodigieux, avec un très-petit nombre d'enfans : ces enfans même ſont, la plupart du temps, foibles & mal ſains, & ſe ſentent de la langueur de leur père.

Ce n'eſt pas tout : ces femmes, obligées à une continence forcée, ont beſoin d'avoir des gens pour les garder, qui ne peuvent être que des eunuques : la religion, la jalouſie, & la raiſon même, ne permettent pas d'en laiſſer approcher d'autres : ces gardiens doivent être en grand nombre, ſoit afin de maintenir la tranquillité au-dedans parmi les guerres que ces femmes ſe font ſans ceſſe, ſoit pour empêcher les entrepriſes du dehors. Ainſi un homme qui a dix femmes, ou concubines, n'a pas trop d'autant d'eunuques pour les garder. Mais quelle perte pour la ſociété, que ce grand nombre d'hommes morts dès leur naiſſance ! Quelle dépopulation ne doit-il pas s'en ſuivre !

Les filles eſclaves qui ſont dans le ſerrail, pour ſervir avec les eunuques ce grand nombre de femmes, y vieilliſſent preſque tou-

jours dans une affligeante virginité : elles ne peuvent pas se marier pendant qu'elles y restent ; & leurs maîtresses, une fois accoutumées à elles, ne s'en défont presque jamais.

Voilà comment un seul homme occupe à ses plaisirs tant de sujets de l'un & de l'autre sèxe, les fait mourir pour l'état, & les rend inutiles à la propagation de l'espèce.

Constantinople & Ispahan sont les capitales des deux plus grands empires du monde : c'est là que tout doit aboutir ; & que les peuples, attirés de mille manières, se rendent de toutes parts. Cependant elles périssent d'elles-mêmes ; & elles seroient bientôt détruites, si les souverains n'y faisoient venir, presqu'à chaque siècle, des nations entières pour les repeupler. J'épuiserai ce sujet dans une autre lettre.

De Paris, le 13 de la lune de Chahban 1718.

LETTRE CXV.

USBEK *au même.*

LES Romains n'avoient pas moins d'esclaves que nous ; ils en avoient même plus : mais ils en faisoient un meilleur usage.

Bien loin d'empêcher, par des voies forcées, la multiplication de ces esclaves, ils la

favoriſoient, au contraire, de tout leur pouvoir; ils les aſſocioient, le plus qu'ils pouvoient, par des eſpèces de mariages: par ce moyen, ils rempliſſoient leurs maiſons de domeſtiques de tous les sèxes, de tous les âges, & l'état d'un peuple innombrable.

Ces enfans, qui faiſoient, à la longue, la richeſſe d'un maître, naiſſoient ſans nombre autour de lui: Il étoit ſeul chargé de leur nourriture & de leur éducation: les pères, libres de ce fardeau, ſuivoient uniquement le penchant de la nature, & multiplioient, ſans craindre une trop nombreuſe famille.

Je t'ai dit que, parmi nous, tous les eſclaves ſont occupés à garder nos femmes, & à rien de plus; qu'ils ſont, à l'égard de l'état, dans une perpétuelle léthargie: de manière qu'il faut reſtreindre à quelques hommes libres, à quelques chefs de famille, la culture des arts & des terres, leſquels même s'y donnent le moins qu'ils peuvent.

Il n'en étoit pas de même chez les Romains. La république ſe ſervoit, avec un avantage infini, de ce peuple d'eſclaves. Chacun d'eux avoit ſon pécule, qu'il poſſédoit aux conditions que ſon maître lui impoſoit: avec ce pécule, il travailloit, & ſe tournoit du côté où le portoit ſon induſtrie. Celui-ci faiſoit la banque; celui-là ſe donnoit au commerce de la mer; l'un vendoit des marchandiſes en détail; l'autre s'appliquoit à quelque art mécanique, ou bien affermoit & fai-

soit valoir des terres : mais il n'y en avoit aucun qui ne s'attachât, de tout son pouvoir, à faire profiter ce pécule, qui lui procuroit, en même temps, l'aisance dans la servitude présente, & l'espérance d'une liberté future : cela faisoit un peuple laborieux, animoit les arts & l'industrie.

Ces esclaves, devenus riches par leurs soins & leur travail, se faisoient affranchir, & devenoient citoyens. La république se réparoit sans cesse, & recevoit dans son sein de nouvelles familles, à mesure que les anciennes se détruisoient.

J'aurai peut-être, dans mes lettres suivantes, occasion de te prouver que, plus il y a d'hommes dans un état, plus le commerce y fleurit; je prouverai aussi facilement que, plus le commerce y fleurit, plus le nombre des hommes y augmente : ces deux choses s'entr'aident, & se favorisent nécessairement.

Si cela est, combien ce nombre prodigieux d'esclaves, toujours laborieux, devoit-il s'accroître & s'augmenter ? L'industrie & l'abondance les faisoit naître ? & eux, de leur côté, faisoient naître l'abondance & l'industrie.

De Paris, le 16 de la lune de Chahban 1718.

LETTRE CXVI.

USBEK *au même.*

Nous avons jusqu'ici parlé des pays mahométans, & cherché la raison pourquoi ils sont moins peuplés que ceux qui étoient soumis à la domination des Romains : examinons à présent ce qui a produit cet effet chez les chrétiens.

Le divorce étoit permis dans la religion païenne, & il fut défendu aux chrétiens. Ce changement, qui parut d'abord de si petite conséquence, eut insensiblement des suites terribles, & telles qu'on peut à peine les croire.

On ôta, non seulement toute la douceur du mariage, mais aussi l'on donna atteinte à sa fin : en voulant resserrer ses nœuds, on les relâcha ; &, au lieu d'unir les cœurs, comme on le prétendoit, on les sépara pour jamais.

Dans une action si libre, & où le cœur doit avoir tant de part, on mit la gêne, la nécessité, & la fatalité du destin même. On compta pour rien les dégoûts, les caprices, & l'insociabilité des humeurs : on voulut fixer le cœur, c'est-à-dire, ce qu'il y a de plus variable & de plus inconstant dans la nature : on attacha, sans retour & sans es-

pérance, des gens accablés l'un de l'autre, & presque toujours mal assortis: & l'on fit comme ces tyrans qui faisoient lier des hommes vivans à des corps morts.

Rien ne contribuoit plus à l'attachement mutuel, que la faculté du divorce: un mari & une femme étoient portés à soutenir patiemment les peines domestiques, sçachant qu'ils étoient maîtres de les faire finir; & ils gardoient souvent ce pouvoir en main toute leur vie, sans en user, par cette seule considération, qu'ils étoient libres de le faire.

Il n'en est pas de même des chrétiens, que leurs peines présentes désespèrent pour l'avenir. Ils ne voient, dans les désagrémens du mariage, que leur durée, &, pour ainsi dire, leur éternité: de-là viennent les dégoûts, les discordes, les mépris; & c'est autant de perdu pour la postérité. A peine a-t-on trois ans de mariage, qu'on en néglige l'essentiel: on passe ensemble trente ans de froideur: il se forme des séparations intestines aussi fortes, & peut-être plus pernicieuses que si elles étoient publiques: chacun vit & reste de son côté; & tout cela au préjudice des races futures. Bientôt un homme, dégoûté d'une femme éternelle, se livrera aux filles de joie: commerce honteux & si contraire à la societé; lequel, sans remplir l'objet du mariage, n'en représente tout au plus que les plaisirs.

Si, de deux personnes ainsi liées, il y en a

une qui n'eſt pas propre au deſſein de la nature & à la propagation de l'eſpèce, ſoit par ſon tempérament, ſoit par ſon âge, elle enſevelit l'autre avec elle, & la rend auſſi inutile qu'elle l'eſt elle-même.

Il ne faut donc point s'étonner ſi l'on voit, chez les chrétiens, tant de mariages fournir un ſi petit nombre de citoyens. Le divorce eſt aboli : les mariages mal aſſortis ne ſe raccommodent plus : les femmes ne paſſent plus, comme chez les Romains, ſucceſſivement dans les mains de pluſieurs maris, qui en tiroient, dans le chemin, le meilleur parti qu'il étoit poſſible.

J'oſe le dire : ſi, dans une république comme Lacédémone, où les citoyens étoient ſans ceſſe gênés par des loix ſingulières & ſubtiles, & dans laquelle il n'y avoit qu'une famille qui étoit la république, il avoit été établi que les maris changeaſſent de femmes tous les ans, il en ſeroit né un peuple innombrable.

Il eſt aſſez difficile de faire bien comprendre la raiſon qui a porté les chrétiens à abolir le divorce. Le mariage, chez toutes les nations du monde, eſt un contrat ſuſceptible de toutes les conventions ; & on n'en a dû bannir que celles qui auroient pu en affoiblir l'objet : Mais les chrétiens ne le regardent pas dans ce point de vue ; auſſi ont-ils bien de la peine à dire ce que c'eſt. Ils ne le font pas conſiſter dans le plaiſir des ſens : au contrai-

re, comme je te l'ai déjà dit, il semble qu'ils veulent l'en bannir autant qu'ils peuvent : Mais c'eſt une image, une figure, & quelque choſe de myſtérieux, que je ne comprends point.

De Paris, le 19 de la lune de Chalban 1718.

LETTRE CXVII.

USBEK *au même.*

LA prohibition du divorce n'eſt pas la ſeule cauſe de la dépopulation des pays chrétiens : le grand nombre d'eunuques qu'ils ont parmieux n'en eſt pas une moins conſidérable.

Je parle des prêtres & des dervis, de l'un & de l'autre ſèxe, qui ſe vouent à une continence éternelle : c'eſt, chez les chrétiens, la vertu par excellence ; en quoi je ne les comprends pas, ne ſçachant ce que c'eſt qu'une vertu dont il ne réſulte rien.

Je trouve que leurs docteurs ſe contrediſent manifeſtement, quand ils diſent que le mariage eſt ſaint, & que le célibat, qui lui eſt oppoſé, l'eſt encore davantage ; ſans compter qu'en fait de préceptes & de dogmes fondamentaux, le bien eſt toujours le mieux.

Le nombre de ces gens faiſant profeſſion de célibat eſt prodigieux. Les pères y condamnoient autrefois les enfans dès le berceau : aujourd'hui, ils s'y vouent eux-mêmes dès l'âge

de quatorze ans ; ce qui revient à peu près à la même chose.

Ce métier de continence a anéanti plus d'hommes, que les pestes & les guerres les plus sanglantes n'ont jamais fait. On voit, dans chaque maison religieuse, une famille éternelle, où il ne naît personne, & qui s'entretient aux dépens de toutes les autres. Ces maisons sont toujours ouvertes, comme autant de gouffres où s'ensevelissent les races futures.

Cette politique est bien différente de celle des Romains, qui établissoient des loix pénales contre ceux qui se refusoient aux loix du mariage, & vouloient jouir d'une liberté si contraire à l'utilité publique.

Je ne te parle ici que des pays catholiques. Dans la religion protestante, tout le monde est en droit de faire des enfans; elle ne souffre ni prêtres, ni dervis: & si, dans l'établissement de cette religion, qui ramenoit tout aux premiers temps, ses fondateurs n'avoient été accusés sans cesse d'intempérance, il ne faut pas douter qu'après avoir rendu la pratique du mariage universelle, ils n'en eussent encore adouci le joug, & achevé d'ôter toute la barrière qui sépare, en ce point, le Nazaréen & Mahomet.

Mais, quoi qu'il en soit, il est certain que la religion donne aux protestans un avantage infini sur les catholiques.

J'ose le dire; dans l'état présent où est

l'Europe, il n'eſt pas poſſible que la religion catholique y ſubſiſte cinq cent ans.

Avant l'abaiſſement de la puiſſance d'Eſpagne, les catholiques étoient beaucoup plus forts que les proteſtans. Ces derniers ſont peu à peu parvenus à un équilibre. Les proteſtans deviendront plus riches & plus puiſſans, & les catholiques plus foibles.

Les pays proteſtans doivent être, & ſont réellement plus peuplés que les catholiques : d'ou il ſuit, premièrement, que les tributs y ſont plus conſidérables, parce qu'ils augmentent à proportion du nombre de ceux qui les payent : ſecondement, que les terres y ſont mieux cultivées : enfin, que le commerce y fleurit davantage, parce qu'il y a plus de gens qui ont une fortune à faire ; & qu'avec plus de beſoins, on y a plus de reſſources pour les remplir. Quand il n'y a que le nombre de gens ſuffiſans pour la culture des terres, il faut que le commerce périſſe; &, lorſqu'il n'y a que celui qui eſt néceſſaire pour entretenir le commerce, il faut que la culture des terres manque : c'eſt-à-dire, il faut que tous les deux tombent en même temps, parce que l'on ne s'attache jamais à l'un, que ce ne ſoit aux dépens de l'autre.

Quant aux pays catholiques, non ſeulement la culture des terres y eſt abandonnée, mais même l'induſtrie y eſt pernicieuſe : elle ne conſiſte qu'à apprendre cinq ou ſix mots d'une langue morte. Dès qu'un homme a

cette provision pardevers lui, il ne doit plus s'embarrasser de sa fortune; il trouve, dans le cloître, une vie tranquille, qui, dans le monde, lui auroit coûté des sueurs & des peines.

Ce n'est pas tout. Les dervis ont en leurs mains presque toutes les richesses de l'état; c'est une société de gens avares, qui prennent toujours, & ne rendent jamais; ils accumulent sans cesse des revenus, pour acquérir des capitaux. Tant de richesses tombent, pour ainsi dire, en paralysie; plus de circulation, plus de commerce, plus d'arts, plus de manufactures.

Il n'y a point de prince protestant qui ne lève sur ses peuples beaucoup plus d'impôts, que le pape n'en lève sur ses sujets: cependant ces derniers son pauvres, pendant que les autres vivent dans l'opulence. Le commerce ranime tout chez les uns, & le monachisme porte la mort partout chez les autres.

De Paris, le 26 de la lune de Chahban 1718.

LETTRE CXVIII.

USBEK *au même.*

NOUS n'avons plus rien à dire de l'Asie & de l'Europe; passons à l'Afrique. On ne peut guère parler que de ses côtes, par-

ce qu'on n'en connoît pas l'intérieur.

Celles de Barbarie, où la religion mahométane eſt établie, ne ſont plus ſi peuplées qu'elles étoient du temps des Romains, par les raiſons que je t'ai déjà dites. Quant aux côtes de la Guinée, elles doivent être furieuſement dégarnies depuis deux cent ans, que les petits rois, ou chefs des villages, vendent leurs ſujets aux princes de l'Europe, pour les porter dans leurs colonies en Amérique.

Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que cette Amérique, qui reçoit tous les ans tant de nouveaux habitans, eſt elle-même déſerte, & ne profite point des pertes continuelles de l'Afrique. Ces eſclaves, qu'on tranſporte dans un autre climat, y periſſent à milliers : & les travaux des mines où l'on occupe ſans ceſſe & les naturels du pays & les étrangers, les exhalaiſons malignes qui en ſortent, le vif-argent dont il faut faire un continuel uſage, les détruiſent ſans reſſource.

Il n'y a rien de ſi extravagant que de faire périr un nombre innombrable d'hommes, pour tirer du fond de la terre l'or & l'argent ; ces métaux d'eux-mêmes abſolument inutiles, & qui ne ſont des richeſſes, que parce qu'on les a choiſis pour en être les ſignes.

De Paris, le dernier de la lune de Chahban 1718.

LETTRE CXIX.

USBEK *au même.*

LA fécondité d'un peuple dépend quelquefois des plus petites circonſtances du monde ; de manière qu'il ne faut ſouvent qu'un nouveau tour dans ſon imagination, pour le rendre beaucoup plus nombreux qu'il n'étoit.

Les Juifs, toujours exterminés, & toujours renaiſſans, ont réparé leurs pertes & leurs deſtructions continuelles, par cette ſeule eſpérance qu'ont parmi eux toutes les familles, d'y voir naître un roi puiſſant, qui ſera le maître de la terre.

Les anciens rois de Perſe n'avoient tant de milliers de ſujets, qu'à cauſe de ce dogme de la religion des mages, que les actes les plus agréables à dieu que les hommes puiſſent faire, c'étoit de faire un enfant, labourer un champ, & planter un arbre.

Si la Chine a dans ſon ſein un peuple ſi prodigieux, cela ne vient que d'une certaine manière de penſer : car, comme les enfans regardent leur pères comme des dieux ; qu'ils les reſpectent comme tels dès cette vie ; qu'ils les honorent après leur mort par des ſacrifices, dans leſquels ils croient que leurs ames, anéanties dans le Tyen, reprennent une nouvelle vie ; chacun eſt

porté à augmenter une famille ſi ſoumiſe dans cette vie, & ſi néceſſaire dans l'autre.

D'un autre côté, les pays des mahométans deviennent tous les jours déſerts, à cauſe d'une opinion, qui, toute ſainte qu'elle eſt, ne laiſſe pas d'avoir des effets très-pernicieux, lorſqu'elle eſt enracinée dans les eſprits. Nous nous regardons comme des voyageurs qui ne doivent penſer qu'à une autre patrie : les travaux utiles & durables, les ſoins pour aſſurer la fortune de nos enfans, les projets qui tendent au delà d'une vie courte & paſſagère, nous paroiſſent quelque choſe d'extravagant. Tranquilles pour le préſent, ſans inquiétude pour l'avenir, nous ne prenons la peine, ni de réparer les édifices publics, ni de défricher les terres incultes, ni de cultiver celles qui ſont en état de recevoir nos ſoins : nous vivons dans une inſenſibilité générale, & nous laiſſons tout faire à la providence.

C'eſt un eſprit de vanité qui a établi, chez les Européens, l'injuſte droit d'aîneſſe, ſi défavorable à la propagation, en ce qu'il porte l'attention d'un père ſur un ſeul de ſes enfans, & détourne ſes yeux de tous les autres ; en ce qu'il l'oblige, pour rendre ſolide la fortune d'un ſeul, de s'oppoſer à l'établiſſement de pluſieurs ; enfin, en ce qu'il détruit l'égalité des citoyens, qui en fait toute l'opulence.

De Paris, le 4 de la lune de Rhamazan 1718.

LETTRE CXX.

USBEK *au même.*

LES pays habités par les ſauvages ſont ordinairement peu peuplés, par l'éloignement qu'ils ont preſque tous pour le travail & la culture de la terre. Cette malheureuſe averſion eſt ſi forte, que, lorſqu'ils font quelque imprécation contre quelqu'un de leurs ennemis, ils ne lui ſouhaitent autre choſe que d'être réduit à labourer un champ; croyant qu'il n'y a que la chaſſe & la pêche qui ſoit un exercice noble & digne d'eux.

Mais, comme il y a ſouvent des années où la chaſſe & la pêche rendent très-peu, ils ſont déſolés par des famines fréquentes: ſans compter qu'il n'y a pas de pays ſi abondant en gibier & en poiſſon, qu'il puiſſe donner la ſubſiſtance à un grand peuple, parce que les animaux fuient toujours les endroits trop habités.

D'ailleurs, les bourgades de ſauvages, au nombre de deux ou trois cent habitans, détachées les unes des autres, ayant des intérêts auſſi ſéparés que ceux de deux empires, ne peuvent pas ſe ſoutenir; parce qu'elles n'ont pas la reſſource des grands états, dont toutes les parties ſe repondent, & ſe ſecourent mutuellement.

Il y a, chez les ſauvages, une autre coutume, qui n'eſt pas moins pernicieuſe que la première ; c'eſt la cruelle habitude où ſont les femmes de ſe faire avorter, afin que leur groſſeſſe ne les rende pas déſagréables à leurs maris.

Il y a ici des loix terribles contre ce déſordre ; elles vont juſques à la fureur. Toute fille qui n'a point été déclarer ſa groſſeſſe au magiſtrat, eſt punie de mort, ſi ſon fruit périt : la pudeur & la honte, les accidens même, ne l'excuſent pas.

De Paris, le 9 de la lune de Rhamazan 1718.

LETTRE CXXI.

USBEK *au même.*

L'EFFET ordinaire des colonies eſt d'affoiblir les pays d'où on les tire, ſans peupler ceux où on les envoie.

Il faut que les hommes reſtent où ils ſont : il y a des maladies qui viennent de ce qu'on change un bon air contre un mauvais ; d'autres qui viennent préciſément de ce qu'on en change.

L'air ſe charge, comme les plantes, des particules de la terre de chaque pays. Il agit tellement ſur nous, que notre tempérament en eſt fixé. Lorſque nous ſommes tranſpor-

tés dans un autre pays, nous devenons malades. Les liquides étant accoutumés à une certaine consistance, les solides à une certaine disposition, tous les deux à un certain dégré de mouvement, n'en peuvent plus souffrir d'autres, & ils résistent à un nouveau pli.

Quand un pays est désert, c'est un préjugé de quelque vice particulier de la nature du terrein ou du climat : ainsi, quand on ôte les hommes d'un ciel heureux, pour les envoyer dans un tel pays, on fait précisément le contraire de ce qu'on se propose.

Les Romains sçavoient cela par expérience : ils reléguoient tous les criminels en Sardaigne ; & ils y faisoient passer des juifs. Il fallut se consoler de leur perte ; chose que le mépris qu'ils avoient pour ces misérables rendoit très-facile.

Le grand Cha-Abas, voulant ôter aux Turcs le moyen d'entretenir de grosses armées sur les frontières, transporta presque tous les Arméniens hors de leur pays, & en envoya plus de vingt mille familles dans la province de Guilan, qui périrent presque toutes en très-peu de temps.

Tous les transports de peuples faits à Constantinople n'ont jamais réussi.

Ce nombre prodigieux de nègres, dont nous avons parlé, n'a point rempli l'Amérique.

Depuis la destruction des Juifs sous Adrien,

la Paleſtine eſt ſans habitans.

Il faut donc avouer que les grandes deſtructions ſont preſque irréparables ; parce qu'un peuple qui manque à un certain point reſte dans le même état : & ſi, par haſard, il ſe rétablit, il faut des ſiècles pour cela.

Que ſi, dans un état de défaillance, la moindre des circonſtances dont je t'ai parlé vient à concourir, non ſeulement il ne ſe répare pas, mais il dépérit tous les jours, & tend à ſon anéantiſſement.

L'expulſion des Maures d'Eſpagne ſe fait encore ſentir comme le premier jour : bien loin que ce vuide ſe rempliſſe, il devient tous les jours plus grand.

Depuis la dévaſtation de l'Amérique, les Eſpagnols, qui ont pris la place de ſes anciens habitans, n'ont pu la repeupler : au contraire, par une fatalité que je ferois mieux de nommer une juſtice divine, les deſtructeurs ſe détruiſent eux-mêmes, & ſe conſument tous les jours.

Les princes ne doivent donc point ſonger à peupler de grands pays par des colonies. Je ne dis pas qu'elles ne réuſſiſſent quelquefois : il y a des climats ſi heureux, que l'eſpèce s'y multiplie toujours ; témoin ces iſles * qui ont été peuplées par des malades que quelques vaiſſeaux y avoient abandonnés, & qui y recouvroient auſſi-tôt la ſanté.

Mais, quand ces colonies réuſſiroient, au

*L'auteur parle peut-être de l'iſle de Bourbon.

lieu d'augmenter la puiſſance, elles ne feroient que la partager ; à moins qu'elles n'euſſent très-peu d'étendue, comme ſont celles que l'on envoie pour occuper quelque place pour le commerce.

Les Carthaginois avoient, comme les Eſpagnols, découvert l'Amérique, ou au moins de grandes iſles dans leſquelles ils faiſoient un commerce prodigieux : mais, quand ils virent le nombre de leurs habitans diminuer, cette ſage république défendit à ſes ſujets ce commerce & cette navigation.

J'oſe le dire : au lieu de faire paſſer les Eſpagnols dans les Indes, il faudroit faire repaſſer les Indiens & les métifs en Eſpagne ; il faudroit rendre à cette monarchie tous ſes peuples diſperſés : &, ſi la moitié ſeulement de ces grandes colonies ſe conſervoit, l'Eſpagne deviendroit la puiſſance de l'Europe la plus redoutable.

On peut comparer les empires à un arbre, dont les branches trop étendues ôtent tout le ſuc du tronc, & ne ſervent qu'à faire de l'ombrage.

Rien n'eſt plus propre à corriger les princes de la fureur des conquêtes lointaines, que l'exemple des Portugais & des Eſpagnols.

Ces deux nations ayant conquis avec une rapidité inconcevable des royaumes immenſes, plus étonnées de leurs victoires que les peuples vaincus de leur défaite, ſongèrent

aux moyens de les conſerver ; & prirent chacune, pour cela, une voie différente.

Les Eſpagnols, déſeſpérant de retenir les nations vaincues dans la fidélité, prirent le parti de les exterminer, & d'y envoyer d'Eſpagne des peuples fidèles : jamais deſſein horrible ne fut plus ponctuellement exécuté. On vit un peuple, auſſi nombreux que tous ceux de l'Europe enſemble, diſparoître de la terre, à l'arrivée de ces barbares, qui ſemblèrent, en découvrant les Indes, n'avoir penſé qu'à découvrir aux hommes quel étoit le dernier période de la cruauté.

Par cette barbarie, ils conſervèrent ce pays ſous leur domination. Juges par-là combien les conquêtes ſont funeſtes, puiſque les effets en ſont tels : Car enfin, ce remède affreux étoit unique. Comment auroient-ils pu retenir tant de millions d'hommes dans l'obéiſſance? Comment ſoutenir une guerre civile de ſi loin? Que ſeroient-ils devenus, s'ils avoient donné le temps à ces peuples de revenir de l'admiration où ils étoient de l'arrivée de ces nouveaux dieux, & de la crainte de leurs foudres?

Quant aux Portugais, ils prirent une voie toute oppoſée ; ils n'employèrent pas les cruautés : auſſi furent-ils bientôt chaſſés de tous les pays qu'ils avoient découverts. Les Hollandois favorisèrent la rébellion de ces peuples, & en profitèrent.

Quel prince envieroit le ſort de ces conquérans ?

conquérans? qui voudroit de ces conquêtes à ces conditions? Les uns en furent auſſi-tôt chaſſés; les autres en firent des déſerts, & rendirent leur propre pays un déſert encore.

C'eſt le deſtin des héros de ſe ruiner à conquérir des pays qu'ils perdent ſoudain, ou à ſoumetre des nations qu'ils ſont obligés eux-mêmes de détruire; comme cet inſenſé qui ſe conſumoit à acheter des ſtatues qu'il jettoit dans la mer, & des glaces qu'il briſoit auſſi-tôt.

De Paris, le 18 de la lune de Rhamazan 1718.

LETTRE CXXII.

USBEK *au même.*

LA douceur du gouvernement contribue merveilleuſement à la propagation de l'eſpèce. Toutes les républiques en ſont une preuve conſtante; &, plus que toutes, la Suiſſe & la Hollande, qui ſont les deux plus mauvais pays de l'Europe, ſi l'on conſidère la nature du terrein, & qui cependant ſont les plus peuplés.

Rien n'attire plus les étrangers, que la liberté, & l'opulence qui la ſuit toujours: l'une ſe fait rechercher par elle-même, & nous ſommes conduits par nos beſoins dans les pays où l'on trouve l'autre.

L'eſpèce ſe multiplie dans un pays où

l'abondance fournit aux enfans, ſans rien diminuer de la ſubſiſtance des pères.

L'égalité même des citoyens, qui produit ordinairement l'égalité dans les fortunes, porte l'abondance & la vie dans toutes les parties du corps politique, & la répand partout.

Il n'en eſt pas de même des pays ſoumis au pouvoir arbitraire : le prince, les courtiſans, & quelques particuliers, poſsèdent toutes les richeſſes, pendant que tous les autres gémiſſent dans une pauvreté extrême.

Si un homme eſt mal à ſon aiſe, & qu'il ſente qu'il fera des enfans plus pauvres que lui, il ne ſe mariera pas; ou, s'il ſe marie, il craindra d'avoir un trop grand nombre d'enfans, qui pourroient achever de déranger ſa fortune, & qui deſcendroient de la condition de leur père.

J'avoue que le ruſtique ou payſan, étant une fois marié, peuplera indifféremment, ſoit qu'il ſoit riche, ſoit qu'il ſoit pauvre; cette conſidération ne le touche pas : il a toujours un héritage ſûr à laiſſer à ſes enfans, qui eſt ſon hoyau; & rien ne l'empêche de ſuivre aveuglément l'inſtinct de la nature.

Mais à quoi ſert, dans un état, ce nombre d'enfans, qui languiſſent dans la misère? Ils périſſent preſque tous, à meſure qu'ils naiſſent : Ils ne proſpèrent jamais : Foibles & débiles, ils meurent en détail de mille

manières, tandis qu'ils ſont emportés en gros par les fréquentes maladies populaires que la misère & la mauvaiſe nourriture produiſent toujours : ceux qui en échappent atteignent l'âge viril ſans en avoir la force, & languiſſent tout le reſte de leur vie.

Les hommes ſont comme les plantes, qui ne croiſſent jamais heureuſement, ſi elles ne ſont bien cultivées : Chez les peuples miſérables, l'eſpèce perd, & même quelquefois dégénère.

La France peut fournir un grand exemple de tout ceci. Dans les guerres paſſées, la crainte où étoient tous les enfans de famille d'être enrollés dans la milice les obligeoit de ſe marier, & cela dans un âge trop tendre & dans le ſein de la pauvreté. De tant de mariages, il naiſſoit bien des enfans, que l'on cherche encore en France, & que la misère, la famine & les maladies en ont fait diſparoître.

Que ſi, dans un ciel auſſi heureux, dans un royaume auſſi policé que la France, on fait de pareilles remarques, que ſera-ce dans les autres états ?

De Paris, le 23 de la lune de Rhamazan 1718.

LETTRE CXXIII.

USBEK *au mollak* MEHEMET ALI, *gardien des trois tombeaux à Com.*

QUE nous ſervent les jeûnes des immaums & les cilices des mollaks? La main de dieu s'eſt deux fois appeſantie ſur les enfans de la loi: Le ſoleil s'obſcurcit, & ſemble n'éclairer plus que leurs défaites: Leurs armées s'aſſemblent, & elles ſont diſſipées comme la pouſſière.

L'empire des Oſmanlins eſt ébranlé par les deux plus grands échecs qu'il ait jamais reçus: Un moufti chrétien ne le ſoutient qu'avec peine: le grand vizir d'Allemagne eſt le fléau de dieu, envoyé pour châtier les ſectateurs d'Omar: Il porte par-tout la colère du ciel, irrité contre leur rebellion & leur perfidie.

Eſprit ſacré des immaums, tu pleures nuit & jour ſur les enfans du prophète que le déteſtable Omar a dévoyés: tes entrailles s'émeuvent à la vue de leurs malheurs: tu deſires leur converſion, & non pas leur perte: tu voudrois les voir réunis ſous l'étendard d'Hali, pas les larmes des ſaints; & non pas diſperſés dans les montagnes & dans les déſerts, par la terreur des infidèles.

De Paris, le 1 *de la lune de Chalval* 1718.

LETTRE CXXIV.

USBEK *à* RHEDI.

A Veniſe.

QUEL peut être le motif de ces libéralités immenſes que les princes verſent ſur leurs courtiſans ? Veulent-ils ſe les attacher ? ils leur ſont déjà acquis autant qu'ils peuvent l'être. Et, d'ailleurs, s'ils acquièrent quelques-uns de leurs ſujets en les achetant, il faut bien, par la même raiſon, qu'ils en perdent une infinité d'autres en les appauvriſſant.

Quand je penſe à la ſituation des princes, toujours entourés d'hommes avides & inſatiables, je ne puis que les plaindre : & je les plains encore davantage, lorſqu'ils n'ont pas la force de réſiſter à des demandes toujours onéreuſes à ceux qui ne demandent rien.

Je n'entends jamais parler de leurs libéralités, des graces & des penſions qu'ils accordent, que je ne me livre à mille réflexions : une foule d'idées ſe préſente à mon eſprit : il me ſemble que j'entends publier cette ordonnance :

» LE courage infatigable de quelques-uns » de nos ſujets à nous demander des penſions, » ayant exercé ſans relâche notre magnificen- » ce royale, nous avons enfin cédé à la mul- » titude des requêtes qu'ils nous ont préſen-

» tées, lesquelles ont fait jusqu'ici la plus gran-
» de sollicitude du trône. Ils nous ont repré-
» senté qu'ils n'ont point manqué, depuis no-
» tre avénement à la couronne, de se trouver
» à notre lever; que nous les avons toujours
» vus sur notre passage immobiles comme des
» bornes; & qu'ils se sont extrêmement élevés
» pour regarder, sur les épaules les plus hau-
» tes, notre sérénité. Nous avons même reçu
» plusieurs requêtes de la part de quelques per-
» sonnes du beau sèxe, qui nous ont supplié
» de faire attention qu'il est notoire qu'elles
» sont d'un entretien très-difficile : quelques-
» unes même très-surannées nous ont prié,
» branlant la tête, de faire attention qu'elles
» ont fait l'ornement de la cour des rois nos
» prédécesseurs; & que, si les généraux de leurs
» armées ont rendu l'état redoutable par leurs
» faits militaires, elles n'ont point rendu la
» cour moins célèbre par leurs intrigues. Ainsi,
» desirant traiter les supplians avec bonté,
» & leur accorder toutes leurs prières, nous
» avons ordonné ce qui suit :

» Que tout laboureur, ayant cinq enfans,
» retranchera journellement la cinquième par-
» tie du pain qu'il leur donne. Enjoignons aux
» pères de famille de faire la diminution,
» sur chacun d'eux, aussi juste que faire se
» pourra.

» Défendons expressément à tous ceux qui
» s'appliquent à la culture de leurs héritages,
» ou qui les ont donnés à titre de ferme, d'y

» faire aucune réparation, de quelque eſpèce » qu'elle ſoit.

» Ordonnons que toutes perſonnes qui » s'exercent à des travaux vils & méchaniques, » leſquelles n'ont jamais été au lever de notre » majeſté, n'achètent déſormais d'habits, à » eux, à leurs femmes & à leurs enfans, que de » quatre ans en quatre ans : leur interdiſons en » outre, très-étroitement, ces petites réjouiſ- » ſances qu'ils avoient coutume de faire dans » leurs familles les principales fêtes de l'an- » née.

» Et, d'autant que nous demeurons aver- » tis que la plupart des bourgeois de nos bon- » nes villes ſont entièrement occupés à pour- » voir à l'établiſſement de leurs filles, leſquel- » les ne ſe ſont rendues recommandables, dans » notre état, que par une triſte & ennuyeuſe » modeſtie ; nous ordonnons qu'ils atten- » dront à les marier, juſqu'à ce qu'ayant at- » teint l'âge limité par les ordonnances, elles » viennent à les y contraindre. Défendons à » nos magiſtrats de pourvoir à l'éducation de » leurs enfans «.

De Paris, le premier de la lune de Chalval 1718.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
3 JUL 1959
OF OXFORD
LIBRARY

LETTRE CXXV.

RICA *à* ***.

ON eſt bien embarraſſé dans toutes les religions, quand il s'agit de donner une idée des plaiſirs qui ſont deſtinés à ceux qui ont bien vécu. On épouvante facilement les méchans par une longue ſuite de peines, dont on les menace : mais, pour les gens vertueux, on ne ſçait que leur promettre. Il ſemble que la nature des plaiſirs ſoit d'être d'une courte durée ; l'imagination a peine à en repréſenter d'autres.

J'ai vu des deſcriptions du paradis, capables d'y faire renoncer tous les gens de bon ſens : les uns font jouer ſans ceſſe de la flûte ces ombres heureuſes ; d'autres les condamnent au ſupplice de ſe promener éternellement ; d'autres enfin, qui les font rêver là-haut aux maîtreſſes d'ici bas, n'ont pas cru que cent millions d'années fuſſent un terme aſſez long, pour leur ôter le goût de ces inquiétudes amoureuſes.

Je me ſouviens, à ce propos, d'une hiſtoire que j'ai oui raconter à un homme qui avoit été dans le pays du Mogol ; elle fait voir que les prêtres indiens ne ſont pas moins ſtériles que les autres, dans les idées qu'ils ont des plaiſirs du paradis.

UNE FEMME, qui venoit de perdre ſon mari, vint en cérémonie chez le gouverneur de la ville lui demander la permiſſion de ſe brûler : mais comme, dans les pays ſoumis aux mahométans, on abolit, tant qu'on peut, cette cruelle coutume, il la refuſa abſolument.

Lorſqu'elle vit ſes prières impuiſſantes, elle ſe jetta dans un furieux emportement. Voyez, diſoit-elle, comme on eſt gêné ! Il ne ſera ſeulement pas permis à une pauvre femme de ſe brûler, quand elle en a envie! A-t-on jamais vu rien de pareil ? Ma mère, ma tante, mes ſœurs ſe ſont bien brûlées. Et, quand je vais demander permiſſion à ce maudit gouverneur, il ſe fâche, & ſe met à crier comme un enragé.

Il ſe trouva là par haſard un jeune bonze : Homme infidèle, lui dit le gouverneur, eſt-ce toi qui as mis cette fureur dans l'eſprit de cette femme ? Non, dit-il, je ne lui ai jamais parlé : mais, ſi elle m'en croit, elle conſommera ſon ſacrifice ; elle fera une action agréable au dieu Brama : auſſi en ſera-t-elle bien récompenſée ; car elle retrouvera, dans l'autre monde, ſon mari, & elle recommencera avec lui un ſecond mariage. Que dites-vous ? dit la femme ſurpriſe. Je retrouverai mon mari ? Ah ! je ne me brûle pas. Il étoit jaloux, chagrin, & d'ailleurs ſi vieux, que, ſi le dieu Brama n'a point fait ſur lui quelque réforme,

ſurement il n'a pas beſoin de moi. Me brûler pour lui!... pas ſeulement le bout du doigt pour le retirer du fond des enfers. Deux vieux bonzes, qui me ſéduiſoient, & qui ſçavoient de quelle manière je vivois avec lui, n'avoient garde de me tout dire : mais, ſi le dieu Brama n'a que ce préſent à me faire, je renonce à cette béatitude. Monſieur le gouverneur, je me fais mahométane. Et pour vous, dit-elle en regardant le bonze, vous pouvez, ſi vous voulez, aller dire à mon mari que je me porte fort bien.

De Paris, le 2 de la lune de Chalval 1718.

LETTRE CXXVI.

RICA à USBEK.

*A***.*

JE t'attends ici demain : cependant je t'envoie tes lettres d'Iſpahan. Les miennes portent que l'ambaſſadeur du grand Mogol a reçu ordre de ſortir du royaume. On ajoute qu'on a fait arrêter le prince, oncle du roi, qui eſt chargé de ſon éducation ; qu'on l'a fait conduire dans un château, où il eſt très-étroitement gardé ; & qu'on l'a privé de tous ſes honneurs. Je ſuis touché du ſort de ce prince, & je le plains.

Je te l'avoue, Uſbek; je n'ai jamais vu couler les larmes de perſonne, ſans en être attendri : je ſens de l'humanité pour les malheureux, comme s'il n'y avoit qu'eux qui fuſſent hommes : & les grands même, pour leſquels je trouve dans mon cœur de la dureté quand ils ſont élevés, je les aime ſi-tôt qu'ils tombent.

En effet, qu'ont-ils affaire dans la proſpérité d'une inutile tendreſſe ? elle approche trop de l'égalité. Ils aiment bien mieux du reſpect, qui ne demande point de retour. Mais, ſi tôt qu'ils ſont déchus de leur grandeur, il n'y a que nos plaintes qui puiſſent leur en rappeller l'idée.

Je trouve quelque choſe de bien naïf, & même de bien grand, dans les paroles d'un prince, qui, prêt de tomber entre les mains de ſes ennemis, voyant ſes courtiſans autour de lui qui pleuroient : Je ſens, leur dit-il, à vos larmes, que je ſuis encore votre roi.

De Paris, le 3 de la lune de Chalval 1718.

LETTRE CXXVII

RICA *à* IBBEN.

A Smirne.

Tu as oui parler mille fois du fameux roi de Suède : Il aſſiégeoit une place, dans un

royaume qu'on nomme la Norwège : comme il visitoit la tranchée, seul avec un ingénieur, il a reçu un coup dans la tête dont il est mort. On a fait sur le champ arrêter son premier ministre : les états se sont assemblés, & l'ont condamné à perdre la tête.

Il étoit accusé d'un grand crime : c'étoit d'avoir calomnié la nation, & de lui avoir fait perdre la confiance de son roi : forfait qui, selon moi, mérite mille morts.

Car enfin, si c'est une mauvaise action de noircir dans l'esprit du prince le dernier de ses sujets ; qu'est-ce, lorsque l'on noircit la nation entière, & qu'on lui ôte la bienveillance de celui que la providence a établi pour faire son bonheur ?

Je voudrois que les hommes parlassent aux rois, comme les anges parlent à notre saint prophète.

Tu sçais que, dans les banquets sacrés, où le seigneur des seigneurs descend du plus sublime trône du monde, pour se communiquer à ses esclaves, je me suis fait une loi sévère de captiver une langue indocile : on ne m'a jamais vu abandonner une seule parole qui pût être amère au dernier de ses sujets. Quand il m'a fallu cesser d'être sobre, je n'ai point cessé d'être honnête homme ; &, dans cette épreuve de notre fidélité, j'ai risqué ma vie, & jamais ma vertu.

Je ne sçais comment il arrive qu'il n'y

a presque jamais de prince si méchant, que son ministre ne le soit encore davantage ; s'il fait quelque action mauvaise, elle a presque toujours été suggérée : de manière que l'ambition des princes n'est jamais si dangereuse, que la bassesse d'ame de ses conseillers. Mais comprends-tu qu'un homme, qui n'est que d'hier dans le ministère, qui peut-être n'y sera pas demain, puisse devenir dans un moment l'ennemi de lui-même, de sa famille, de sa patrie, & du peuple qui naîtra à jamais de celui qu'il va faire opprimer ?

Un prince a des passions ; le ministre les remue : c'est de ce côté-là qu'il dirige son ministère : il n'a point d'autre but, ni n'en veut connoître. Les courtisans le séduisent par leurs louanges ; & lui le flatte plus dangereusement par ses conseils, par les desseins qu'il lui inspire, & par les maximes qu'il lui propose.

De Paris, le 25 de la lune de Saphar 1719.

LETTRE CXXVIII.

RICA *à* USBEK.

A ***.

JE passois l'autre jour sur le pont-neuf, avec un de mes amis : il rencontra un homme

de ſa connoiſſance, qu'il me dit être un géomètre ; & il n'y avoit rien qui n'y parût : car il étoit dans une rêverie profonde. Il fallut que mon ami le tirât longtemps par la manche, & le ſecouât pour le faire deſcendre juſqu'à lui ; tant il étoit occupé d'une courbe qui le tourmentoit peut-être depuis plus de huit jours. Ils ſe firent tous deux beaucoup d'honnêtetés, & s'apprirent réciproquement quelques nouvelles littéraires. Ces diſcours les menèrent juſques ſur la porte d'un caffé, où j'entrai avec eux.

Je remarquai que notre géomètre y fut reçu de tout le monde avec empreſſement, que les garçons du caffé en faiſoient beaucoup plus de cas que de deux mouſquetaires qui étoient dans un coin. Pour lui, il parut qu'il ſe trouvoit dans un lieu agréable : car il dérida un peu ſon viſage, & ſe mit à rire, comme s'il n'avoit pas eu la moindre teinture de géométrie.

Cependant ſon eſprit régulier toiſoit tout ce qui ſe diſoit dans la converſation. Il reſſembloit à celui qui, dans un jardin, coupoit avec ſon épée la tête des fleurs qui s'élevoient au-deſſus des autres. Martyr de ſa juſteſſe, il étoit offenſé d'une ſaillie, comme une vue délicate eſt offenſée par une lumière trop vive. Rien pour lui n'étoit indifférent, pourvu qu'il fût vrai. Auſſi ſa converſation étoit-elle ſingulière. Il étoit arrivé ce jour-là, de la campagne, avec un

homme qui avoit vu un château ſuperbe & des jardins magnifiques : & il n'avoit vu, lui, qu'un bâtiment de ſoixante pieds de long ſur trente-cinq de large, & un boſquet barlong de dix arpens : il auroit fort ſouhaité que les règles de la perſpective euſſent été tellement obſervées, que les allées des avenues euſſent paru par tout de même largeur; & il auroit donné, pour cela, une méthode infaillible. Il parut fort-ſatisfait d'un cadran qu'il y avoit démêlé, d'une ſtructure fort ſingulière : & il s'échauffa fort contre un ſçavant, qui étoit auprès de moi, qui malheureuſement lui demanda ſi ce cadran marquoit les heures babyloniennes. Un nouvelliſte parla du bombardement du château de Fontarabie : & il nous donna ſoudain les propriétés de la ligne que les bombes avoient décrite en l'air ; &, charmé de ſçavoir cela, il voulut en ignorer entièrement le ſuccès. Un homme ſe plaignoit d'avoir été ruiné l'hyver d'auparavant, par une inondation : Ce que vous me dites là m'eſt fort agréable, dit alors le géomètre ; je vois que je ne me ſuis pas trompé dans l'obſervation que j'ai faite ; & qu'il eſt au moins tombé, ſur la terre, deux pouces d'eau plus que l'année paſſée.

Un moment après, il ſortit, & nous le ſuivîmes. Comme il alloit aſſez vîte, & qu'il négligeoit de regarder devant lui, il fut rencontré directement par un autre homme :

ils se choquèrent rudement ; &, de ce coup ; ils rejaillirent chacun de leur côté, en raison réciproque de leur vîtesse & de leurs masses. Quand ils furent un peu revenus de leur étourdissement, cet homme, portant la main sur le front, dit au géomètre : Je suis bien aise que vous m'ayez heurté ; car j'ai une grande nouvelle à vous apprendre : Je viens de donner mon Horace au public. Comment ! dit le géomètre : il y a deux mille ans qu'il y est. Vous ne m'entendez pas, reprit l'autre : c'est une traduction de cet ancien auteur, que je viens de mettre au jour : Il y a vingt ans que je m'occupe à faire des traductions.

Quoi, monsieur ! dit le géomètre, il y a vingt ans que vous ne pensez pas ? Vous parlez pour les autres, & ils pensent pour vous ? Monsieur, dit le sçavant, croyez-vous que je n'aie pas rendu un grand service au public, de lui rendre la lecture des bons auteurs familière ? Je ne dis pas tout-à-fait cela : j'estime autant qu'un autre les sublimes génies que vous travestissez : Mais vous ne leur ressemblerez point ; car, si vous traduisez toujours, on ne vous traduira jamais.

Les traductions sont comme ces monnoies de cuivre, qui ont bien la même valeur qu'une pièce d'or, & même sont d'un plus grand usage pour le peuple ; mais elles sont toujours foibles & d'un mauvais aloi.

Vous voulez, dites-vous, faire renaître parmi nous ces illustres morts ; & j'avoue

que vous leur donnez bien un corps: Mais vous ne leur rendez pas la vie; il y manque toujours un esprit pour les animer.

Que ne vous appliquez-vous plutôt à la recherche de tant de belles vérités, qu'un calcul facile nous fait découvrir tous les jours? Après ce petit conseil, ils se séparèrent, je crois, très-mécontens l'un de l'autre.

De Paris, le dernier de la lune de Rébiab, 2, 1719.

LETTRE CXXIX.

USBEK *à* RHEDI.

A Venise.

LA plupart des législateurs ont été des hommes bornés, que le hasard a mis à la tête des autres, & qui n'ont presque consulté que leurs préjugés & leurs fantaisies.

Il semble qu'ils aient méconnu la grandeur & la dignité même de leur ouvrage: ils se sont amusés à faire des institutions puériles, avec lesquelles ils se sont, à la vérité, conformés aux petits esprits, mais décrédités auprès des gens de bon sens.

Ils se sont jettés dans des détails inutiles, ils ont donné dans les cas particuliers: ce qui marque un génie étroit, qui ne voit les choses que par parties, & n'embrasse rien d'une vue générale.

Quelques-uns ont affecté de se servir d'une autre langue que la vulgaire ; chose absurde pour un faiseur de loix : comment peut-on les observer, si elles ne sont pas connues ?

Ils ont souvent aboli sans nécessité celles qu'ils ont trouvées établies ; c'est-à-dire, qu'ils ont jetté les peuples dans les désordres inséparables des changemens.

Il est vrai que, par une bisarrerie qui vient plutôt de la nature que de l'esprit des hommes, il est quelquefois nécessaire de changer certaines loix. Mais le cas est rare ; &, lorsqu'il arrive, il n'y faut toucher que d'une main tremblante : on y doit observer tant de solemnités, & apporter tant de précautions, que le peuple en conclue naturellement que les loix sont bien saintes, puisqu'il faut tant de formalités pour les abroger.

Souvent ils les ont faites trop subtiles, & ont suivi des idées logiciennes, plutôt que l'équité naturelle. Dans la suite, elles ont été trouvées trop dures ; &, par un esprit d'équité, on a cru devoir s'en écarter : mais ce remède étoit un nouveau mal. Quelles que soient les loix, il faut toujours les suivre, & les regarder comme la conscience publique à laquelle celle des particuliers doit se conformer toujours.

Ils faut pourtant avouer que quelques-uns d'entr'eux ont eu une attention qui marque beaucoup de sagesse ; c'est qu'ils ont donné aux pères une grande autorité

ſur leurs enfans. Rien ne ſoulage plus les magiſtrats; rien ne dégarnit plus les tribunaux; rien enfin ne répand plus de tranquillité dans un état, où les mœurs ſont toujours de meilleurs citoyens que les loix.

C'eſt, de toutes les puiſſances, celle dont on abuſe le moins : c'eſt la plus ſacrée de toutes les magiſtratures; c'eſt la ſeule qui ne dépend pas des conventions, & qui les a même précédées.

On remarque que, dans les pays où l'on met dans les mains paternelles plus de récompenſes & de punitions, les familles ſont mieux règlées : les pères ſont l'image du créateur de l'univers, qui, quoiqu'il puiſſe conduire les hommes par ſon amour, ne laiſſe pas de ſe les attacher encore par les motifs de l'eſpérance & de la crainte.

Je ne finirai pas cette lettre ſans te faire remarquer la biſarrerie de l'eſprit des François. On dit qu'ils ont retenu, des loix romaines, un nombre infini de choſes inutiles, & même pis; & ils n'ont pas pris d'elles la puiſſance paternelle, qu'elles ont établie comme la première autorité légitime.

De Paris, le 4 de la lune de Gemmadi, 2, 1719.

LETTRE CXXX.

RICA *à* ***.

JE te parlerai, dans cette lettre, d'une certaine nation qu'on appelle les nouvelliſtes, qui s'aſſemblent dans un jardin magnifique, où leur oiſivité eſt toujours occupée. Ils ſont très-inutiles à l'état; & leurs diſcours de cinquante ans n'ont pas un effet différent de celui qu'auroit pu produire un ſilence auſſi long : cependant ils ſe croient conſidérables, parce qu'ils s'entretiennent de projets magnifiques, & traitent de grands intérêts.

La baſe de leurs converſations eſt une curioſité frivole & ridicule : il n'y a point de cabinet ſi myſtérieux, qu'ils ne prétendent pénétrer; ils ne ſçauroient conſentir à ignorer quelque choſe; ils ſçavent combien notre auguſte ſultan a de femmes, combien il fait d'enfans toutes les années; &, quoiqu'ils ne faſſent aucune dépenſe en eſpions, ils ſont inſtruits des meſures qu'il prend pour humilier l'empereur des Turcs & celui des Mogols.

A peine ont-ils épuiſé le préſent, qu'ils ſe précipitent dans l'avenir; &, marchant au devant de la providence, ils la préviennent ſur toutes les démarches des hommes. Ils conduiſent un général par la main; &, après l'avoir loué de mille ſottiſes qu'il n'a pas

faites, ils lui en préparent mille autres qu'il ne fera pas.

Ils font voler les armées comme les grues, & tomber les murailles comme des cartons: ils ont des ponts sur toutes les rivières, des routes secrettes dans toutes les montagnes, des magasins immenses dans les sables brûlans: il ne leur manque que le bon sens.

Ils y a un homme, avec qui je loge, qui reçut cette lettre d'un nouvelliste: comme elle m'a paru singulière, je la gardai. La voici:

MONSIEUR,

JE me trompe rarement dans mes conjectures sur les affaires du temps. Le premier janvier 1711, *je prédis que l'empereur Joseph mourroit dans le cours de l'année: il est vrai que, comme il se portoit fort bien, je crus que je me ferois moquer de moi, si je m'expliquois d'une manière bien claire; ce qui fit que je me servis de termes un peu énigmatiques: mais les gens qui sçavent raisonner, m'entendirent bien. Le* 17 *avril de la même année, il mourut de la petite vérole.*

Dès que la guerre fut déclarée entre l'empereur & les Turcs, j'allai chercher nos messieurs dans tous les coins des Thuilleries; je les assemblai près du bassin, & leur prédis qu'on feroit le siége de Belgrade, & qu'il seroit pris. J'ai été assez heureux pour que ma prédiction ait été accomplie. Il est vrai que, vers le milieu du

ſiége, je pariai cent piſtoles qu'il ſeroit pris le 18 août; il ne fut pris que le lendemain : peut-on perdre à ſi beau jeu?*

Lorſque je vis que la flotte d'Eſpagne débarquoit en Sardaigne, je jugeai qu'elle en feroit la conquête : je le dis, & cela ſe trouva vrai. Enflé de ce ſuccès, j'ajoutai que cette flotte victorieuſe iroit débarquer à Final, pour faire la conquête du Milanès. Comme je trouvai de la réſiſtance à faire recevoir cette idée, je voulus la ſoutenir glorieuſement : je pariai cinquante piſtoles, & je les perdis encore : car ce diable d'Albéroni, malgré la foi des traités, envoya ſa flotte en Sicile, & trompa tout à la fois deux grands politiques, le duc de Savoie & moi.

Tout cela, monſieur, me déroute ſi fort, que j'ai réſolu de prédire toujours, & de ne parier jamais. Autrefois, nous ne connoiſſions point aux Thuilleries l'uſage des paris, & feu monſieur le comte de L. ne les ſouffroit guère : mais, depuis qu'une troupe de petits-maîtres s'eſt mêlée parmi nous, nous ne ſçavons plus où nous en ſommes. A peine ouvrons-nous la bouche pour dire une nouvelle, qu'un de ces jeunes gens propoſe de parier contre.

L'autre jour, comme j'ouvrois mon manuſcrit, & accommodois mes lunettes ſur mon nez, un de ces fanfarons, ſaiſiſſant juſtement l'intervalle du premier mot au ſecond, me dit : Je parie cent piſtoles que non. Je fis ſem-

* 1717.

*blant de n'avoir pas fait d'attention à cette extravagance; &, reprenant la parole d'une voix plus forte, je dis : Monſieur le maréchal de*** ayant appris . . . . Cela eſt faux, me dit-il : vous avez toujours des nouvelles extravagantes ; il n'y a pas le ſens commun à tout cela. Je vous prie, monſieur, de me faire le plaiſir de me prêter trente piſtoles ; car je vous avoue que ces paris m'ont fort dérangé. Je vous envoie la copie de deux lettres que j'ai écrites au miniſtre. Je ſuis, &c.*

Lettre d'un nouvelliſte au miniſtre.

MONSEIGNEUR,

JE ſuis le ſujet le plus zélé que le roi ait jamais eu. C'eſt moi qui obligeai un de mes amis d'exécuter le projet que j'avois formé d'un livre, pour démontrer que Louis le grand étoit le plus grand de tous les princes qui ont mérité le nom de grand. Je travaille depuis long-temps à un autre ouvrage, qui fera encore plus d'honneur à notre nation, ſi votre grandeur veut m'accorder un privilége : mon deſſein eſt de prouver que, depuis le commencement de la monarchie, les François n'ont jamais été battus ; & que ce que les hiſtoriens ont dit juſqu'ici de nos déſavantages ſont de véritables impoſtures. Je ſuis obligé de les redreſſer en bien des occaſions ; & j'oſe me flatter que je brille ſurtout dans la critique. Je ſuis, monſeigneur, &c.

MONSEIGNEUR,

DEpuis la perte que nous avons faite de monſieur le comte de L., nous vous ſupplions d'avoir la bonté de nous permettre d'élire un préſident. Le déſordre ſe met dans nos conférences; & les affaires d'état n'y ſont pas traitées avec la même diſcuſſion que par le paſſé : nos jeunes gens vivent abſolument ſans égards pour les anciens, & entre eux ſans diſcipline : c'eſt le véritable conſeil de Roboam, où les jeunes impoſent aux vieillards. Nous avons beau leur repréſenter que nous étions paiſibles poſſeſſeurs des Thuilleries vingt ans avant qu'ils fuſſent au monde : je crois qu'ils nous en chaſſeront à la fin; & qu'obligés de quitter ces lieux, où nous avons tant de fois évoqué les ombres de nos héros françois, il faudra que nous allions tenir nos conférences au jardin du roi, ou dans quelque lieu plus écarté. Je ſuis . . . .

De Paris, le 7 de la lune de Gemmadi, 2, 1719.

LETTRE CXXXI.

RHEDI *à* RICA.

A Paris.

UNE des choſes qui a le plus exercé ma curioſité en arrivant en Europe, c'eſt l'hiſtoire

re & l'origine des républiques. Tu ſçais que la plupart des Aſiatiques n'ont pas ſeulement d'idée de cette ſorte de gouvernement, & que l'imagination ne les a pas ſervis juſqu'à leur faire comprendre qu'il puiſſe y en avoir ſur la terre d'autre que le deſpotique.

Les premiers gouvernemens que nous connoiſſons étoient monárchiques : ce ne fut que par haſard, & par la ſucceſſion des ſiècles, que les républiques ſe formèrent.

La Grèce ayant été abyſmée par un déluge, de nouveaux habitans vinrent la peupler : elle tira preſque toutes ſes colonies d'Egypte, & des contrées de l'Aſie les plus voiſines : &, comme ces pays étoient gouvernés par des rois, les peuples qui en ſortirent furent gouvernés de même. Mais la tyrannie de ces princes devenant trop peſante, on ſecoua le joug ; &, du débris de tant de royaumes, s'élevèrent ces républiques, qui firent ſi fort fleurir la Grèce, ſeule polie au milieu des barbares.

L'amour de la liberté, la haine des rois, conſerva longtemps la Grèce dans l'indépendance, & étendit au loin le gouvernement républicain. Les villes grecques trouvèrent des alliées dans l'Aſie-mineure : elles y envoyèrent des colonies auſſi libres qu'elles, qui leur ſervirent de remparts contre les entrepriſes des rois de Perſe. Ce n'eſt pas tout : la Grèce peupla l'Italie ;

l'Italie, l'Eſpagne, & peut-être les Gaules. On ſçait que cette grande Heſpérie, ſi fameuſe chez les anciens, étoit au commencement la Grèce, que ſes voiſins regardoient comme un ſéjour de félicité : les Grecs, qui ne trouvoient point chez eux ce pays heureux, l'allèrent chercher en Italie ; ceux d'Italie, en Eſpagne ; ceux d'Eſpagne, dans la Bétique ou le Portugal : de manière que toutes ces régions portèrent ce nom chez les anciens. Ces colonies grecques apportèrent avec elles un eſprit de liberté, qu'elles avoient pris dans ce doux pays. Ainſi on ne voit guère, dans ces temps reculés, de monarchie dans l'Italie, l'Eſpagne, les Gaules. Tu verras bientôt que les peuples du nord & d'Allemagne n'étoient pas moins libres : &, ſi l'on trouve des veſtiges de quelque royauté parmi eux, c'eſt qu'on a pris pour des rois les chefs des armées ou des républiques.

Tout ceci ſe paſſoit en Europe : car, pour l'Aſie & l'Afrique, elles ont toujours été accablées ſous le deſpotiſme, ſi vous en exceptez quelques villes de l'Aſie-mineure dont nous avons parlé, & la république de Carthage en Afrique.

Le monde fut partagé entre deux puiſſantes républiques, celle de Rome & celle de Carthage. Il n'y a rien de ſi connu que les commencemens de la république romaine, & rien qui le ſoit ſi peu que l'origine de

Carthage. On ignore absolument la suite des princes africains depuis Didon, & comment ils perdirent leur puissance. C'eût été un grand bonheur pour le monde que l'aggrandissement prodigieux de la république romaine, s'il n'y avoit pas eu cette différence injuste, entre les citoyens romains & les peuples vaincus; si l'on avoit donné aux gouverneurs des provinces une autorité moins grande; si les loix si saintes, pour empêcher leur tyrannie, avoient été observées; & s'ils ne s'étoient pas servis, pour les faire taire, des mêmes trésors que leur injustice avoit amassés.

César opprima la république romaine, & la soumit à un pouvoir arbitraire.

L'Europe gémit longtemps sous un gouvernement militaire & violent; & la douceur romaine fut changée en une cruelle oppression.

Cependant une infinité de nations inconnues sortirent du nord, se répandirent comme des torrens dans les provinces romaines; &, trouvant autant de facilité à faire des conquêtes qu'à exercer leurs pirateries, elles démembrèrent l'empire, & fondèrent des royaumes. Ces peuples étoient libres; & ils bornoient si fort l'autorité de leurs rois, qu'ils n'étoient proprement que des chefs ou des généraux. Ainsi ces royaumes, quoique fondés par la force, ne sentirent point le joug du vainqueur. Lorsque les peuples

d'Asie, comme les Turcs & les Tartares; firent des conquêtes; soumis à la volonté d'un seul, ils ne songèrent qu'à lui donner de nouveaux sujets, & à établir, par les armes, son autorité violente: mais les peuples du nord, libres dans leurs pays, s'emparant des provinces romaines, ne donnèrent point à leurs chefs une grande autorité. Quelques-uns même de ces peuples, comme les Vandales en Afrique, les Goths en Espagne, dépossoient leurs rois dès qu'ils n'en étoient pas satisfaits: &, chez les autres, l'autorité du prince étoit bornée de mille manières différentes: un grand nombre de seigneurs la partageoient avec lui; les guerres n'étoient entrepriſes que de leur consentement: les dépouilles étoient partagées entre le chef & les soldats; aucun impôt en faveur du prince; les loix étoient faites dans les assemblées de la nation. Voilà le principe fondamental de tous ces états, qui se formèrent des débris de l'empire romain.

De Venise, le 20 de la lune de Rhégeb 1719.

LETTRE CXXXII.

RICA *à* ***.

JE fus, il y a cinq ou six mois, dans un caffé: j'y remarquai un gentilhomme assez

bien mis, qui se faisoit écouter : il parloit du plaisir qu'il y avoit de vivre à Paris ; il déploroit sa situation d'être obligé d'aller languir dans la province. J'ai, dit-il, quinze mille livres de rentes en fonds de terre ; & je me croirois plus heureux, si j'avois le quart de ce bien là en argent & en effets portables par-tout. J'ai beau presser mes fermiers, & les accabler de frais de justice ; je ne fais que les rendre plus insolvables : je n'ai jamais pu voir cent pistoles à la fois. Si je devois dix mille francs, on me feroit saisir toutes mes terres, & je serois à l'hôpital.

Je sortis sans avoir fait grande attention à tout ce discours. Mais, me trouvant hier dans ce quartier, j'entrai dans la même maison ; & j'y vis un homme grave, d'un visage pâle & allongé, qui, au milieu de cinq ou six discoureurs, paroissoit morne & pensif, jusques à ce que, prenant brusquement la parole, Oui, messieurs, dit-il en haussant la voix, je suis ruiné ; je n'ai plus de quoi vivre : car j'ai actuellement chez moi deux cent mille livres de billets de banque, & cent mille écus d'argent : je me trouve dans une situation affreuse ; je me suis cru riche, & me voilà à l'hôpital : Au moins, si j'avois seulement une petite terre où je pusse me retirer, je serois sûr d'avoir de quoi vivre ; mais je n'ai pas grand comme ce chapeau de fonds de terre.

Je tournai, par hasard, la tête d'un autre côté; & je vis un autre homme qui faisoit des grimaces de possédé. A qui se fier désormais ? s'écrioit-il. Il y a un traître, que je croyois si fort de mes amis, que je lui avois prêté mon argent: & il me l'a rendu ! quelle perfidie horrible ! Il a beau faire; dans mon esprit, il sera toujours déshonoré.

Tout près de-là, étoit un homme très-mal vêtu, qui, élevant les yeux au ciel, disoit : Dieu béniſſe les projets de nos ministres ! puissé-je voir les actions à deux mille, & tous les laquais de Paris plus riches que leurs maîtres ! J'eus la curiosité de demander son nom. C'est un homme extrêmement pauvre, me dit-on; aussi a-t-il un pauvre métier: il est généalogiste; & il espère que son art rendra, si les fortunes continuent; & que tous ces nouveaux riches auront besoin de lui, pour réformer leur nom, décrasser leurs ancêtres, & orner leurs carrosses: il s'imagine qu'il va faire autant de gens de qualité qu'il voudra; & il tressaillit de joie, de voir multiplier ses pratiques.

Enfin, je vis entrer un vieillard pâle & sec, que je reconnus pour nouvelliste, avant qu'il se fût assis: il n'étoit pas du nombre de ceux qui ont une assurance victorieuse contre tous les revers, & préſagent toujours les victoires & les trophées; c'etoit,

au contraire, un de ces trembleurs, qui n'ont que des nouvelles tristes. Les affaires vont bien mal du côté d'Espagne, dit-il : nous n'avons point de cavalerie sur la frontière; & il est à craindre que le prince Pio, qui en a un gros corps, ne fasse contribuer tout le Languedoc. Il y avoit, vis-à-vis de moi, un philosophe assez mal en ordre, qui prenoit le nouvelliste en pitié, & haussoit les épaules, à mesure que l'autre haussoit la voix. Je m'approchai de lui, & il me dit à l'oreille : Vous voyez que ce fat nous entretient, il y a une heure, de sa frayeur pour le Languedoc : & moi, j'apperçus hier au soir une tache dans le soleil, qui, si elle augmentoit, pourroit faire tomber toute la nature en engourdissement; & je n'ai pas dit un seul mot.

De Paris, le 17 de la lune de Rhamazan 1719.

LETTRE CXXXIII.

RICA *à* ***.

J'ALLAI, l'autre jour, voir une grande bibliothèque dans un couvent de dervis, qui en sont comme les dépositaires, mais qui sont obligés d'y laisser entrer tout le monde à certaines heures.

En entrant, je vis un homme grave, qui

se promenoit au milieu d'un nombre innombrable de volumes qui l'entouroient. J'allai à lui, & le priai de me dire quels étoient quelques-uns de ces livres, que je voyois mieux reliés que les autres. Monsieur, me dit-il, j'habite ici une terre étrangère; je n'y connois personne. Bien des gens me font de pareilles questions; mais vous voyez bien que je n'irai pas lire tous ces livres pour les satisfaire: j'ai mon bibliothéquaire qui vous donnera satisfaction; car il s'occupe nuit & jour à déchiffrer tout ce que vous voyez là: C'est un homme qui n'est bon à rien, & qui nous est très à charge, parce qu'il ne travaille point pour le couvent. Mais j'entends l'heure du réfectoire qui sonne. Ceux qui, comme moi, sont à la tête d'une communauté, doivent être les premiers à tous les exercices. En disant cela, le moine me poussa dehors, ferma la porte; &, comme s'il eût volé, disparut à mes yeux.

De Paris, le 21 de la lune de Rhamazan 1719.

LETTRE CXXXIV.

RICA *au même.*

Je retournai le lendemain à cette bibliothèque, où je trouvai tout un autre homme que celui que j'avois vu la première fois.

Son air étoit ſimple, ſa phyſionomie ſpirituelle, & ſon abord très-affable. Dès que je lui eus fait connoître ma curioſité, il ſe mit en devoir de la ſatisfaire, & même, en qualité d'étranger, de m'inſtruire.

Mon père, lui dis-je, quels ſont ces gros volumes qui tiennent tout ce côté de bibliothèque? Ce ſont, me dit-il, les interprêtes de l'écriture. Il y en a un grand nombre! lui répartis-je: il faut que l'écriture fût bien obſcure autrefois, & bien claire à préſent. Reſte-t-il encore quelques doutes? Peut-il y avoir des points conteſtés? S'il y en a, bon dieu! s'il y en a! me répondit-il. Il y en a preſque autant que de lignes. Oui, lui dis-je? Et qu'ont donc fait tous ces auteurs? Ces auteurs, me repartit-il, n'ont point cherché dans l'écriture ce qu'il faut croire, mais ce qu'ils croient eux-mêmes; ils ne l'ont point regardée comme un livre où étoient contenus les dogmes qu'ils devoient recevoir, mais comme un ouvrage qui pourroit donner de l'autorité à leurs propres idées: C'eſt pour cela qu'ils en ont corrompu tous les ſens, & ont donné la torture à tous les paſſages. C'eſt un pays où les hommes de toutes les ſectes font des deſcentes, & vont comme au pillage; C'eſt un champ de bataille où les nations ennemies qui ſe rencontrent livrent bien des combats, où l'on s'attaque, où l'on s'eſcarmouche de bien des manières.

Tout près de-là, vous voyez les livres

aſcétiques ou de dévotion ; enſuite, les livres de morale, bien plus utiles ; ceux de théologie, doublement inintelligibles, & par la matière qui y eſt traitée, & par la manière de la traiter; les ouvrages des myſtiques, c'eſt-à-dire, des dévots qui ont le cœur tendre. Ah, mon pere! lui dis-je : un moment ; n'allez pas ſi vîte; parlez-moi de ces myſtiques. Monſieur, dit-il, la dévotion échauffe un cœur diſpoſé à la tendreſſe, & lui fait envoyer des eſprits au cerveau qui l'échauffent de même, d'où naiſſent les extaſes & les raviſſemens. Cet état eſt le délire de la dévotion ; ſouvent il ſe perfectionne, ou plutôt dégénère en quiétiſme : vous ſçavez qu'un quiétiſte n'eſt autre choſe qu'un homme fou, dévot & libertin.

Voyez les caſuiſtes, qui mettent au jour les ſecrets de la nuit ; qui forment, dans leur imagination, tous les monſtres que le démon d'amour peut produire, les raſſemblent, les comparent, & en font l'objet éternel de leurs penſées ; heureux ſi leur cœur ne ſe met pas de la partie, & ne devient pas lui-même complice de tant d'égaremens ſi naïvement décrits & ſi nuement peints !

Vous voyez, monſieur, que je penſe librement, & que je vous dis tout ce que je penſe. Je ſuis naturellement naïf, & plus encore avec vous qui êtes un étranger, qui voulez ſçavoir les choſes, & les ſçavoir telles qu'elles ſont. Si je voulois, je ne vous par-

lerois de tout ceci qu'avec admiration; je vous dirois sans cesse, Cela est divin, cela est respectable; il y a du merveilleux. Et il en arriveroit, de deux choses l'une, ou que je vous tromperois, ou que je me déshonorerois dans votre esprit.

Nous en restâmes là: une affaire, qui survint au dervis, rompit notre conversation jusqu'au lendemain.

De Paris, le 23 de la lune de Rhamazan 1719.

LETTRE CXXXV.

RICA *au même.*

Je revins à l'heure marquée; & mon homme me mena précisément dans l'endroit où nous nous étions quités. Voici, me dit-il, les grammairiens, les glossateurs, & les commentateurs. Mon père, lui dis-je, tous ces gens-là ne peuvent-ils pas se dispenser d'avoir du bon sens? Oui, dit-il, ils le peuvent; & même il n'y paroît pas: leurs ouvrages n'en sont pas plus mauvais; ce qui est très-commode pour eux. Cela est vrai, lui dis-je; & je connois bien des philosophes qui feroient bien de s'appliquer à ces sortes de sciences.

Voilà, poursuivit-il, les orateurs, qui ont le talent de persuader indépendamment des raisons; & les géometres, qui obligent un

homme, malgré lui, d'être persuadé, & le convainquent avec tyrannie.

Voici les livres de métaphysique, qui traitent de si grands intérêts, & dans lesquels l'infini se rencontre par-tout; les livres de physique, qui ne trouvent pas plus de merveilleux dans l'économie du vaste univers, que dans la machine la plus simple de nos artisans:

Les livres de médecine; ces monumens de la fragilité de la nature & de la puissance de l'art; qui font trembler quand ils traitent des maladies même les plus légères, tant ils nous rendent la mort présente; mais qui nous mettent dans une sécurité entière, quand ils parlent de la vertu des remèdes, comme si nous étions devenus immortels.

Tout près de-là, sont les livres d'anatomie, qui contiennent bien moins la description des parties du corps humain que les noms barbares qu'on leur a donnés; chose qui ne guérit, ni le malade de son mal, ni le médecin de son ignorance.

Voici la chymie, qui habite, tantôt l'hôpital, & tantôt les petites-maisons, comme des demeures qui lui sont également propres.

Voici les livres de science, ou plutôt d'ignorance occulte; tels sont ceux qui contiennent quelque espèce de diablerie: exécrables, selon la plupart des gens; pitoyables, selon moi. Tels sont encore les livres d'astrologie judiciaire. Que dites-vous, mon père?

Les livres d'astrologie judiciaire! repartis-je avec feu. Et ce sont ceux dont nous faisons le plus de cas en Perse: ils règlent toutes les actions de nôtre vie, & nous déterminent dans toutes nos entrepriſes: les astrologues sont proprement nos directeurs; ils sont plus, ils entrent dans le gouvernement de l'état. Si cela est, me dit-il, vous vivez sous un joug bien plus dur que celui de la raison: voilà le plus étrange de tous les empires: je plains bien une famille, & encore plus une nation, qui se laisse si fort dominer par les planettes. Nous nous servons, lui repartis-je, de l'astrologie, comme vous vous servez de l'algèbre. Chaque nation a sa science, selon laquelle elle règle sa politique. Tous les astrologues ensemble n'ont jamais fait tant de sottises en notre Perse, qu'un seul de vos algébriſtes en a fait ici. Croyez-vous que le concours fortuit des astres ne soit pas une règle aussi sure que les beaux raisonnemens de votre faiseur de syſtême? Si l'on comptoit les voix là-dessus en France & en Perse, ce seroit un beau sujet de triomphe pour l'astrologie; vous verriez les calculateurs bien humiliés: quel accablant corollaire n'en pourroit-on pas tirer contre eux?

Notre dispute fut interrompue, & il fallut nous quitter.

De Paris, le 26 de la lune de Rhamazan 1719.

LETTRE CXXXVI.

RICA *au même.*

DANS l'entrevue ſuivante, mon ſçavant me mena dans un cabinet particulier. Voici les livres d'hiſtoire moderne, me dit-il. Voyez, premièrement, les hiſtoriens de l'égliſe & des papes; livres que je lis pour m'édifier, & qui font ſouvent en moi un effet tout contraire.

Là, ce ſont ceux qui ont écrit de la décadence du formidable empire romain, qui s'étoit formé du débris de tant de monarchies, & ſur la chûte duquel il s'en forma auſſi tant de nouvelles. Un nombre infini de peuples barbares, auſſi inconnus que les pays qu'ils habitoient, parurent tout-à-coup, l'inondèrent, le ravagèrent, le dépecèrent, & fondèrent tous les royaumes que vous voyez à préſent en Europe. Ces peuples n'étoient point proprement barbares, puiſqu'ils étoient libres: mais ils le ſont devenus, depuis que, ſoumis pour la plupart à une puiſſance abſolue, ils ont perdu cette douce liberté, ſi conforme à la raiſon, à l'humanité & à la nature.

Vous voyez ici les hiſtoriens de l'empire d'Allemagne, qui n'eſt qu'une ombre du premier empire; mais qui eſt, je crois, la ſeu-

le puiſſance qui ſoit ſur la terre que la diviſion n'a point affoiblie; la ſeule, je crois encore, qui ſe fortifie à meſure de ſes pertes ; & qui, lente à profiter des ſuccès, devient indomptable par ſes défaites.

Voici les hiſtoriens de France, où l'on voit d'abord la puiſſance des rois ſe former, mourir deux fois, renaître de même, languir enſuite pendant pluſieurs ſiècles; mais, prenant inſenſiblement des forces, accrue de toutes parts, monter à ſon dernier période : ſemblable à ces fleuves qui, dans leur courſe, perdent leurs eaux, ou ſe cachent ſous terre; puis, reparoiſſant de nouveau, groſſis par les rivières qui s'y jettent, entraînent avec rapidité tout ce qui s'oppoſe à leur paſſage.

Là, vous voyez la nation eſpagnole ſortir de quelques montagnes : les princes mahométans ſubjugués auſſi inſenſiblement qu'ils avoient rapidement conquis : tant de royaumes réunis dans une vaſte monarchie, qui devint preſque la ſeule ; juſqu'à ce qu'accablée de ſa propre grandeur & de ſa fauſſe opulence, elle perdit ſa force & ſa réputation même, & ne conſerva que l'orgueil de ſa première puiſſance.

Ce ſont ici les hiſtoriens d'Angleterre ; où l'on voit la liberté ſortir ſans ceſſe des feux de la diſcorde & de la ſédition; le prince toujours chancelant ſur un trône inébranlable; une nation impatiente, ſage dans

ſa fureur même ; & qui, maîtreſſe de la mer (choſe inouie juſqu'alors), mêle le commerce avec l'empire.

Tout près de-là, ſont les hiſtoriens de cette autre reine de la mer, la république de Hollande, ſi reſpectée en Europe, & ſi formidable en Aſie, où ſes négocians voient tant de rois proſternés devant eux.

Les hiſtoriens d'Italie vous repréſentent une nation autrefois maîtreſſe du monde, aujourd'hui eſclave de toutes les autres ; ſes princes diviſés & foibles, & ſans autre attribut de ſouveraineté, qu'une vaine politique.

Voilà les hiſtoriens des républiques ; de la Suiſſe, qui eſt l'image de la liberté ; de Veniſe, qui n'a de reſſources qu'en ſon économie ; & de Gènes, qui n'eſt ſuperbe que par ſes bâtimens.

Voici ceux du nord, & entr'autres de la Pologne, qui uſe ſi mal de ſa liberté & du droit qu'elle a d'élire ſes rois, qu'il ſemble qu'elle veuille conſoler par-là les peuples ſes voiſins, qui ont perdu l'un & l'autre.

Là-deſſus, nous nous ſéparâmes juſqu'au lendemain.

De Paris, le 2 de la lune de Chalval 1719.

LETTRE CXXXVII.

RICA *au même.*

Le lendemain, il me mena dans un autre cabinet. Ce ſont ici les poëtes, me dit-il; c'eſt-à-dire, ces auteurs dont le métier eſt de mettre des entraves au bon ſens, & d'accabler la raiſon ſous les agrémens, comme on enſeveliſſoit autrefois les femmes ſous leurs ornemens & leurs parures. Vous les connoiſſez; ils ne ſont pas rares chez les orientaux, où le ſoleil plus ardent ſemble échauffer les imaginations mêmes.

Voilà les poëmes épiques. Hé! qu'eſt-ce que les poëmes épiques? En vérité, me dit-il, je n'en ſçais rien: les connoiſſeurs diſent qu'on n'en a jamais fait que deux; & que les autres, qu'on donne ſous ce nom, ne le ſont point: c'eſt auſſi ce que je ne ſçais pas. Ils diſent, de plus, qu'il eſt impoſſible d'en faire de nouveaux; & cela eſt encore plus ſurprenant.

Voici les poëtes dramatiques, qui, ſelon moi, ſont les poëtes par excellence, & les maîtres des paſſions. Il y en a de deux ſortes; les comiques, qui nous remuent ſi doucement; & les tragiques, qui nous troublent & nous agitent avec tant de violence.

Voici les lyriques, que je mépriſe autant

que j'eſtime les autres, & qui ſont de leur art une harmonieuſe extravagance.

On voit enſuite les auteurs des idylles & des églogues, qui plaiſent, même aux gens de cour, par l'idée qu'ils leur donnent d'une certaine tranquillité qu'ils n'ont pas, & qu'ils leur montrent dans la condition des bergers.

De tous les auteurs que nous avons vus, voici les plus dangereux: ce ſont ceux qui aiguiſent les épigrammes, qui ſont de petites flèches déliées, qui font une plaie profonde & inacceſſible aux remèdes.

Vous voyez ici les romans, dont les auteurs ſont des eſpèces de poëtes, & qui outrent également le langage de l'eſprit & celui du cœur: ils paſſent leur vie à chercher la nature, & la manquent toujours; leurs héros y ſont auſſi étrangers que les dragons aîlés & les hippocentaures.

J'ai vu, lui dis-je, quelques-uns de vos romans: &, ſi vous voyiez les nôtres, vous en ſeriez encore plus choqué. Ils ſont auſſi peu naturels, & d'ailleurs extrêmement gênés par nos mœurs: il faut dix années de paſſion, avant qu'un amant ait pu voir ſeulement le viſage de ſa maîtreſſe. Cependant les auteurs ſont forcés de faire paſſer les lecteurs dans ces ennuyeux préliminaires. Or, il eſt impoſſible que les incidens ſoient variés: on a recours à un artifice pire que le mal même qu'on veut guérir; c'eſt aux

prodiges. Je ſuis ſûr que vous ne trouverez pas bon qu'une magicienne faſſe ſortir une armée de deſſous terre ; qu'un héros, lui ſeul, en détruiſe une de cent mille hommes. Cependant voilà nos romans : ces aventures froides, & ſouvent répétées, nous font languir ; & ces prodiges extravagans nous révoltent.

De Paris, le 6 de la lune de Chalval 1719.

LETTRE CXXXVIII.

RICA *à* IBBEN.

A Smirne.

Les miniſtres ſe ſuccèdent & ſe détruiſent ici, comme les ſaiſons : depuis trois ans, j'ai vu changer quatre fois de ſyſtême ſur les finances. On lève aujourd'hui les tributs en Turquie & en Perſe, comme les levoient les fondateurs de ces empires : il s'en faut bien qu'il en ſoit ici de même. Il eſt vrai que nous n'y mettons pas tant d'eſprit que les occidentaux. Nous croyons qu'il n'y a pas plus de différence entre l'adminiſtration des revenus du prince & celle des biens d'un particulier, qu'il y en a entre compter cent mille tomans ou en compter cent : mais il y a ici bien plus de fineſſe & de myſtère. Il faut que de grands génies travaillent nuit

& jour; qu'ils enfantent ſans ceſſe, & avec douleur, de nouveaux projets; qu'ils écoutent les avis d'une infinité de gens, qui travaillent pour eux ſans en être priés; qu'ils ſe retirent & vivent dans le fond d'un cabinet impénétrable aux grands, & ſacré aux petits; qu'ils aient toujours la tête remplie de ſecrets importans, de deſſeins miraculeux, de ſyſtêmes nouveaux; & qu'abſorbés dans les méditations, ils ſoient privés de l'uſage de la parole, & quelquefois même de celui de la politeſſe.

Dès que le feu roi eut fermé les yeux, on penſa à établir une nouvelle adminiſtration. On ſentoit qu'on étoit mal; mais on ne ſçavoit comment faire pour être mieux. On ne s'étoit pas bien trouvé de l'autorité ſans bornes des miniſtres précédens; on la voulut partager. On créa, pour cet effet, ſix ou ſept conſeils; & ce miniſtère eſt peut-être celui de tous qui a gouverné la France avec plus de ſens: la durée en fut courte, auſſi bien que celle du bien qu'elle produiſit.

La France, à la mort du feu roi, étoit un corps accablé de mille maux: N***. prit le fer à la main, retrancha les chairs inutiles, & appliqua quelques remèdes topiques. Mais il reſtoit toujours un vice intérieur à guérir. Un étranger eſt venu, qui a entrepris cette cure: après bien des remèdes violens, il a cru lui avoir rendu ſon embon-

point; & il l'a seulement rendue bouffie.

Tous ceux qui étoient riches il y a six mois sont à présent dans la pauvreté, & ceux qui n'avoient pas de pain regorgent de richesses. Jamais ces deux extrémités ne se sont touchées de si près. L'étranger a tourné l'état comme un frippier tourne un habit: il fait paroître dessus ce qui étoit dessous; & ce qui étoit dessus, il le met à l'envers. Quelles fortunes inespérées, incroyables même à ceux qui les ont faites! Dieu ne tire pas plus rapidement les hommes du néant. Que de valets servis par leurs camarades, & peut-être demain par leurs maîtres!

Tout ceci produit souvent des choses bizarres. Les laquais, qui avoient fait fortune sous le règne passé, vantent aujourd'hui leur naissance: ils rendent, à ceux qui viennent de quitter leur livrée dans une certaine rue, tout le mépris qu'on avoit pour eux il y a six mois: ils crient de toute leur force, La noblesse est ruinée; quel désordre dans l'état! quelle confusion dans les rangs! on ne voit que des inconnus faire fortune! Je te promets que ceux-ci prendront bien leur revanche sur ceux qui viendront après eux; & que, dans trente ans, ces gens de qualité feront bien du bruit.

De Paris, le 1 de la lune de Zilcadé 1720.

LETTRE CXXXIX.

RICA *au même.*

VOICI un grand exemple de la tendreſſe conjugale, non ſeulement dans une femme, mais dans une reine. La reine de Suède voulant, à toute force, aſſocier le prince ſon époux à la couronne, pour applanir toutes les difficultés, a envoyé aux états une déclaration, par laquelle elle ſe déſiſte de la régence, en cas qu'il ſoit élu.

Il y a ſoixante & quelques années, qu'une autre reine, nommée Chriſtine, abdiqua la couronne, pour ſe donner toute entière à la philoſophie. Je ne ſçais lequel de ces deux exemples nous devons admirer davantage.

Quoique j'approuve aſſez que chacun ſe tienne ferme dans le poſte où la nature l'a mis; & que je ne puiſſe louer la foibleſſe de ceux qui, ſe trouvant au-deſſous de leur état, le quittent comme par une eſpèce de déſertion; je ſuis cependant frappé de la grandeur d'ame de ces deux princeſſes, & de voir l'eſprit de l'une & le cœur de l'autre ſupérieurs à leur fortune. Chriſtine a ſongé à connoître, dans le temps que les autres ne ſongent qu'à jouir: & l'autre ne veut jouir, que pour mettre tout ſon bonheur entre les mains de ſon auguſte époux.

De Paris, le 27 de la lune de Maharram 1720.

LETTRE CXL.

RICA à USBEK.

A***.

Le parlement de Paris vient d'être relégué dans une petite ville qu'on appelle Pontoise. Le conseil lui a envoyé enregistrer ou approuver une déclaration qui le déshonore, & il l'a enregistrée d'une manière qui déshonore le conseil.

On menace d'un pareil traitement quelques parlemens du royaume.

Ces compagnies sont toujours odieuses. Elles n'approchent des rois que pour leur dire de tristes vérités : &, pendant qu'une foule de courtisans leur représentent sans cesse un peuple heureux sous leur gouvernement, elles viennent démentir la flatterie, & apporter aux pieds du trône les gémissemens & les larmes dont elles sont dépositaires.

C'est un pesant fardeau, mon cher Usbek, que celui de la vérité, lorsqu'il faut la porter jusqu'aux princes! Ils doivent bien penser que ceux qui s'y déterminent y sont contraints ; & qu'ils ne se résoudroient jamais à faire des démarches si tristes & si affligeantes pour ceux qui les font, s'ils n'y étoient forcés par leur devoir, leur respect, & même leur amour.

De Paris, le 21 de la lune de Gemmadi, 1, 1720.

LETTRE CXLI.

RICA *au même.*

J'IRAI te voir sur la fin de la semaine. Que les jours couleront agréablement avec toi!

Je fus présenté, il y a quelques jours, à une dame de la cour, qui avoit quelqu'envie de voir ma figure étrangère. Je la trouvai belle, digne des regards de notre monarque, & d'un rang auguste dans le lieu sacré où son cœur repose.

Elle me fit mille questions sur les mœurs des Persans, & sur la manière de vivre des Persanes. Il me parut que la vie du serrail n'étoit pas de son goût, & qu'elle trouvoit de la répugnance à voir un homme partagé entre dix ou douze femmes. Elle ne put voir, sans envie, le bonheur de l'un; & sans pitié, la condition des autres. Comme elle aime la lecture, sur-tout celle des poëtes & des romans, elle souhaita que je lui parlasse des nôtres. Ce que je lui en dis redoubla sa curiosité: elle me pria de lui faire traduire un fragment de quelques-uns de ceux que j'ai apportés. Je le fis; & je lui envoyai, quelques jours après, un conte persan. Peut-être seras-tu bien-aise de le voir travesti.

DU TEMPS de Cheik-ali-Can, il y avoit, en

en Perſe, une femme nommée Zuléma : elle ſçavoit par cœur tout le ſaint alcoran ; il n'y avoit point de dervis qui entendît mieux qu'elle les traditions des ſaints prophètes ; les docteurs arabes n'avoient rien dit de ſi myſtérieux, qu'elle n'en comprît tous les ſens ; & elle joignoit, à tant de connoiſſances, un certain caractère d'eſprit enjoué, qui laiſſoit à peine deviner ſi elle vouloit amuſer ceux à qui elle parloit, ou les inſtruire.

Un jour qu'elle étoit avec ſes compagnes dans une des ſalles du ſerrail, une d'elles lui demanda ce qu'elle penſoit de l'autre vie ; & ſi elle ajoutoit foi à cette ancienne tradition de nos docteurs, que le paradis n'eſt fait que pour les hommes.

C'eſt le ſentiment commun, leur dit-elle : il n'y a rien que l'on n'ait fait pour dégrader nôtre sèxe. Il y a même une nation répandue par toute la Perſe, qu'on appelle la nation juive, qui ſoutient, par l'autorité de ſes livres ſacrés, que nous n'avons point d'ame.

Ces opinions ſi injurieuſes n'ont d'autre origine que l'orgueil des hommes, qui veulent porter leur ſupériorité au delà même de leur vie ; & ne penſent pas que, dans le grand jour, toutes les créatures paroîtront devant dieu comme le néant, ſans qu'il y ait entr'elles de prérogatives que celles que la vertu y aura miſes.

Dieu ne se bornera point dans ses récompenses : & comme les hommes qui auront bien vécu, & bien usé de l'empire qu'ils ont ici-bas sur nous, seront dans un paradis plein de beautés célestes & ravissantes, & telles que, si un mortel les avoit vues, il se donneroit aussitôt la mort, dans l'impatience d'en jouir ; aussi les femmes vertueuses iront dans un lieu de délices, où elles seront enyvrées d'un torrent de voluptés, avec des hommes divins qui leur seront soumis : chacune d'elle aura un serrail, dans lequel ils seront enfermés ; & des eunuques, encore plus fidèles que les nôtres, pour les garder.

J'ai lu, ajouta-t-elle, dans un livre arabe, qu'un homme, nommé Ibrahim, étoit d'une jalousie insupportable. Il avoit douze femmes extrêmement belles, qu'il traitoit d'une manière très-dure : il ne se fioit plus à ses eunuques, ni aux murs de son serrail ; il les tenoit presque toujours sous la clef, enfermées dans leur chambre, sans qu'elles pussent se voir, ni se parler ; car il étoit même jaloux d'une amitié innocente : toutes ses actions prenoient la teinture de sa brutalité naturelle : jamais une douce parole ne sortit de sa bouche ; & jamais il ne fit le moindre signe, qui n'ajoutât quelque chose à la rigueur de leur esclavage.

Un jour qu'il les avoit toutes assemblées dans une salle de son serrail, une d'entr'elles, plus hardie que les autres, lui reprocha son

mauvais naturel. Quand on cherche ſi fort les moyens de ſe faire craindre, lui dit-elle, on trouve toujours auparavant ceux de ſe faire haïr. Nous ſommes ſi malheureuſes, que nous ne pouvons nous empêcher de deſirer un changement: d'autres, à ma place, ſouhaiteroient votre mort; je ne ſouhaite que la mienne; &, ne pouvant eſpérer d'être ſéparée de vous que par-là, il me ſera encore bien doux d'en être ſéparée. Ce diſcours, qui auroit dû le toucher, le fit entrer dans une furieuſe colère; il tira ſon poignard, & le lui plongea dans le ſein. Mes chères compagnes, dit-elle d'une voix mourante, ſi le ciel a pitié de ma vertu, vous ſerez vengées. A ces mots, elle quitta cette vie infortunée, pour aller dans le ſéjour des délices, où les femmes qui ont bien vécu jouiſſent d'un bonheur qui ſe renouvelle toujours.

D'abord elle vit une prairie riante, dont la verdure étoit relevée par les peintures des fleurs les plus vives: un ruiſſeau, dont les eaux étoient plus pures que le cryſtal, y faiſoit un nombre infini de détours. Elle entra enſuite dans des bocages charmans, dont le ſilence n'étoit interrompu que par le doux chant des oiſeaux. De magnifiques jardins ſe préſentèrent enſuite; la nature les avoit ornés avec ſa ſimplicité, & toute ſa magnificence. Elle trouva enfin un palais ſuperbe, préparé pour elle, & rempli d'hommes céleſtes deſtinés à ſes plaiſirs.

Deux d'entr'eux se présentèrent aussi-tôt pour la déshabiller : d'autres la mirent dans le bain, & la parfumèrent des plus délicieuses essences : on lui donna ensuite des habits infiniment plus riches que les siens : après quoi, on la mena dans une grande salle, où elle trouva un feu fait avec des bois odoriférans, & une table couverte des mets les plus exquis. Tout sembloit concourir au ravissement de ses sens : elle entendoit, d'un côté, une musique d'autant plus divine qu'elle étoit plus tendre ; de l'autre, elle ne voyoit que des danses de ces hommes divins, uniquement occupés à lui plaire. Cependant tant de plaisirs ne devoient servir qu'à la conduire insensiblement à des plaisirs plus grands. On la mena dans sa chambre : &, après l'avoir encore une fois déshabillée, on la porta dans un lit superbe, où deux hommes d'une beauté charmante la reçurent dans leurs bras. C'est pour lors qu'elle fut enyvrée, & que ses ravissemens passèrent même ses desirs. Je suis toute hors de moi, leur disoit-elle : je croirois mourir, si je n'étois sure de mon immortalité. C'en est trop, laissez-moi ; je succombe sous la violence des plaisirs. Oui, vous rendez un peu le calme à mes sens ; je commence à respirer, & à revenir à moi-même. D'où vient que l'on a ôté les flambeaux ? Que ne puis-je à présent considérer votre beauté divine ? que ne puis-je voir.... Mais, pourquoi voir ? Vous me faites ren-

trer dans mes premiers transports. O dieux! que ces ténèbres sont aimables! Quoi! je serai immortelle, & immortelle avec vous! je serai..... Non, je vous demande grace; car je vois bien que vous êtes gens à n'en demander jamais.

Après plusieurs commandemens réitérés, elle fut obéie: mais elle ne le fut que lorsqu'elle voulut l'être bien sérieusement. Elle se reposa languissamment, & s'endormit dans leurs bras. Deux momens de sommeil réparèrent sa lassitude: elle reçut deux baisers, qui l'enflammèrent soudain, & lui firent ouvrir les yeux. Je suis inquiette, dit-elle; je crains que vous ne m'aimiez plus. C'étoit un doute dans lequel elle ne vouloit pas rester longtemps: aussi eut-elle avec eux tous les éclaircissemens qu'elle pouvoit desirer. Je suis désabusée, s'écria-t-elle; pardon, pardon; je suis sure de vous. Vous ne me dites rien; mais vous prouvez mieux que tout ce que vous me pourriez dire: oui, oui, je vous le confesse, on n'a jamais tant aimé. Mais, quoi! vous vous disputez tous deux l'honneur de me persuader! Ah! si vous vous disputez, si vous joignez l'ambition au plaisir de ma défaite, je suis perdue; vous serez tous deux vainqueurs, il n'y aura que moi de vaincue: mais je vous vendrai bien cher la victoire.

Tout ceci ne fut interrompu que par le jour. Ses fidèles & aimables domestiques

entrèrent dans sa chambre, & firent lever ces deux jeunes hommes, que deux vieillards ramenèrent dans les lieux où ils étoient gardés pour ses plaisirs. Elle se leva ensuite, & parut d'abord à cette cour idolâtre dans les charmes d'un déshabillé simple, & ensuite couverte des plus somptueux ornemens. Cette nuit l'avoit embellie; elle avoit donné de la vie à son teint, & de l'expression à ses graces. Ce ne fut, pendant tout le jour, que danses, que concerts, que festins, que jeux, que promenades; & l'on remarquoit qu'Anaïs se déroboit de temps en temps, & voloit vers ses deux jeunes héros: après quelques précieux instans d'entrevue, elle revenoit vers la troupe qu'elle avoit quittée, toujours avec un visage plus serein. Enfin, sur le soir, on la perdit tout à fait: elle alla s'enfermer dans le serrail, où elle vouloit, disoit-elle, faire connoissance avec ces captifs immortels qui devoient à jamais vivre avec elle. Elle visita donc les appartemens de ces lieux les plus reculés & les plus charmans, où elle compta cinquante esclaves d'une beauté miraculeuse: elle erra toute la nuit de chambre en chambre, recevant par-tout des hommages toujours différens, & toujours les mêmes.

Voilà comment l'immortelle Anaïs passoit sa vie, tantôt dans des plaisirs éclatans, tantôt dans des plaisirs solitaires; admirée d'une troupe brillante, ou bien aimée d'un

amant éperdu : souvent elle quittoit un palais enchanté, pour aller dans une grotte champêtre : les fleurs sembloient naître sous ses pas, & les jeux se présentoient en foule au devant d'elle.

Il y avoit plus de huit jours qu'elle étoit dans cette demeure heureuse, que, toujours hors d'elle-même, elle n'avoit pas fait une seule réflexion : elle avoit joui de son bonheur sans le connoître, & sans avoir eu un seul de ces momens tranquilles, où l'ame se rend, pour ainsi dire, compte à elle-même, & s'écoute dans le silence des passions.

Les bienheureux ont des plaisirs si vifs, qu'ils peuvent rarement jouir de cette liberté d'esprit : c'est pour cela qu'attachés invinciblement aux objets présens, ils perdent entièrement la mémoire des choses passées, & n'ont plus aucun souci de ce qu'ils ont connu ou aimé dans l'autre vie.

Mais Anaïs, dont l'esprit étoit vraiment philosophe, avoit passé presque toute sa vie à méditer : elle avoit poussé ses réflexions beaucoup plus loin qu'on n'auroit dû l'attendre d'une femme laissée à elle même. La retraite austère que son mari lui avoit fait garder ne lui avoit laissé que cet avantage.

C'est cette force d'esprit qui lui avoit fait mépriser la crainte dont ses compagnes étoient frappées, & la mort qui devoit être la fin de ses peines & le commencement de sa félicité.

Ainſi elle ſortit peu à peu de l'yvreſſe des plaiſirs, & s'enferma ſeule dans un appartement de ſon palais. Elle ſe laiſſa aller à des réflexions bien douces ſur ſa condition paſſée, & ſur ſa félicité préſente; elle ne put s'empêcher de s'attendrir ſur le malheur de ſes compagnes : on eſt ſenſible à des tourmens que l'on a partagés. Anaïs ne ſe tint pas dans les ſimples bornes de la compaſſion : plus tendre envers ces infortunées, elle ſe ſentit portée à les ſecourir.

Elle donna ordre à un de ces jeunes hommes, qui étoient auprès d'elle, de prendre la figure de ſon mari; d'aller dans ſon ſerrail, de s'en rendre maître, de l'en chaſſer; & d'y reſter à ſa place, juſqu'à ce qu'elle le rappellât.

L'exécution fut prompte: il fendit les airs, arriva à la porte du ſerrail d'Ibrahim, qui n'y étoit pas. Il frappe; tout lui eſt ouvert; les eunuques tombent à ſes pieds. Il vole vers les appartemens où les femmes d'Ibrahim étoient enfermées. Il avoit, en paſſant, pris les clefs dans la poche de ce jaloux, à qui il s'étoit rendu inviſible. Il entre, & les ſurprend d'abord par ſon air doux & affable; &, bientôt après, il les ſurprend davantage par ſes empreſſemens, & par la rapidité de ſes entrepriſes. Toutes eurent leur part de l'étonnement; & elles l'auroient pris pour un ſonge, s'il y eût eu moins de réalité.

Pendant que ces nouvelles scènes se jouent dans le serrail, Ibrahim heurte, se nomme, tempête & crie. Après avoir essuyé bien des difficultés, il entre, & jette les eunuques dans un désordre extrême. Il marche à grands pas; mais il recule en arrière & tombe comme des nues, quand il voit le faux Ibrahim, sa véritable image, dans toutes les libertés d'un maître. Il crie au secours; il veut que les eunuques lui aident à tuer cet imposteur: mais il n'est pas obéi. Il n'a plus qu'une bien foible ressource; c'est de s'en rapporter au jugement de ses femmes. Dans une heure, le faux Ibrahim avoit séduit tous ses juges. L'autre est chassé, & traîné indignement hors du serrail; & il auroit reçu la mort mille fois, si son rival n'avoit ordonné qu'on lui sauvât la vie. Enfin, le nouvel Ibrahim, resté maître du champ de bataille, se montra de plus en plus digne d'un tel choix, & se signala par des miracles jusqu'alors inconnus. Vous ne ressemblez pas à Ibrahim, disoient ces femmes. Dites, dites plutôt que cet imposteur ne me ressemble pas, disoit le triomphant Ibrahim: comment faut-il faire pour être votre époux, si ce que je fais ne suffit pas?

Ah! nous n'avons garde de douter, dirent les femmes: Si vous n'êtes pas Ibrahim, il nous suffit que vous ayez si bien mérité de l'être: vous êtes plus Ibrahim en un jour, qu'il

ne l'a été dans le cours de dix années. Vous me promettez donc, reprit-il, que vous vous déclarerez en ma faveur contre cet impoſteur. N'en doutez pas, dirent-elles d'une commune voix; nous vous jurons une fidélité éternelle: Nous n'avons été que trop long-temps abuſées: Le traître ne ſoupçonnoit point notre vertu, il ne ſoupçonnoit que ſa foibleſſe: Nous voyons bien que les hommes ne ſont point faits comme lui; c'eſt à vous ſans doute, qu'ils reſſemblent: Si vous ſçaviez combien vous nous le faites haïr! Ah! je vous donnerai ſouvent de nouveaux ſujets de haine reprit le faux Ibrahim; vous ne connoiſſez point encore tout le tort qu'il vous a fait. Nous jugeons de ſon injuſtice par la grandeur de votre vengeance, reprirent-elles. Oui, vous avez raiſon, dit l'homme divin; j'ai meſuré l'expiation au crime: je ſuis bien aiſe que vous ſoyez contentes de ma manière de punir. Mais, dirent ces femmes, ſi cet impoſteur revient, que ferons-nous? Il lui ſeroit, je crois, difficile de vous tromper, répondit-il: dans la place que j'occupe auprès de vous, on ne ſe ſoutient guère par la ruſe: & d'ailleurs je l'enverrai ſi loin, que vous n'entendrez plus parler de lui. Pour lors, je prendrai ſur moi le ſoin de votre bonheur. Je ne ſerai point jaloux; je ſçaurai m'aſſurer de vous, ſans vous gêner; j'ai aſſez bonne opinion de mon mérite, pour croire que vous me ſerez fidelles: ſi vous n'étiez pas vertueuſes avec

moi, avec qui le feriez-vous ? Cette conversation dura longtemps entre lui & ces femmes, qui, plus frappées de la différence des deux Ibrahim, que de leur ressemblance, ne songeoient pas même à se faire éclaircir de tant de merveilles. Enfin, le mari désespéré revint encore les troubler : il trouva toute sa maison dans la joie, & ses femmes plus incrédules que jamais. La place n'étoit pas tenable pour un jaloux ; il sortit furieux : Et un instant après le faux Ibrahim le suivit, le prit, le transporta dans les airs & le laissa à deux mille lieues de là.

O dieux ! dans quelle désolation se trouvèrent ces femmes, dans l'absence de leur cher Ibrahim ! Déjà leurs eunuques avoient repris leur sévérité naturelle ; toute la maison étoit en larmes ; elles s'imaginoient quelquefois que tout ce qui leur étoit arrivé n'étoit qu'un songe ; elles se regardoient toutes les unes les autres, & se rappelloient les moindres circonstances de ces étranges aventures. Enfin, le céleste Ibrahim revint, toujours plus aimable ; il leur parut que son voyage n'avoit pas été pénible. Le nouveau maître prit une conduite si opposée à celle de l'autre, qu'elle surprit tous les voisins. Il congédia tous les eunuques, rendit sa maison accessible à tout le monde : il ne voulut pas même souffrir que ses femmes se voilassent. C'étoit une chose singulière de les voir, dans les festins, parmi des hommes, aussi libres qu'eux. Ibrahim crut,

avec raiſon, que les coutumes du pays n'étoient pas faites pour des citoyens comme lui. Cependant il ne ſe refuſoit aucune dépenſe : il diſſipa avec une immenſe profuſion les biens du jaloux, qui, de retour trois ans après des pays lointains où il avoit été tranſporté, ne trouva plus que ſes femmes, & trente-ſix enfans.

De Paris, le 26 de la lune de Gemmadi 1720.

LETTRE CXLII.

RICA *à* USBEK.

A ***.

VOICI une lettre que je reçus hier d'un ſçavant : elle te paroîtra ſingulière.

MONSIEUR,

IL y a ſix mois que j'ai recueilli la ſucceſſion d'un oncle très-riche, qui m'a laiſſé cinq ou ſix cent mille livres, & une maiſon ſuperbement meublée. Il y a plaiſir d'avoir du bien, lorſqu'on en ſçait faire un bon uſage. Je n'ai point d'ambition, ni de goût pour les plaiſirs : je ſuis preſque toujours enfermé dans un cabinet, où je mène la vie d'un ſçavant. C'eſt dans ce lieu que l'on trouve un curieux amateur de la vénérable antiquité.

Lorſque mon oncle eut fermé les yeux, j'au-

rois fort souhaité de le faire enterrer avec les cérémonies observées par les anciens Grecs & Romains : mais je n'avois pour lors ni lacrymatoires, ni urnes, ni lampes antiques.

Mais depuis, je me suis bien pourvu de ces précieuses raretés. Il y a quelques jours que je vendis ma vaisselle d'argent, pour acheter une lampe de terre qui avoit servi à un philosophe stoïcien. Je me suis défait de toutes les glaces dont mon oncle avoit couvert presque tous les murs de ses appartemens, pour avoir un petit miroir un peu fêlé, qui fut autrefois à l'usage de Virgile : je suis charmé d'y voir ma figure représentée, au lieu de celle du cygne de Mantoue. Ce n'est pas tout : j'ai acheté cent louis d'or cinq ou six pièces d'une monnoie de cuivre qui avoit cours il y a deux mille ans. Je ne sçache pas avoir à présent dans ma maison un seul meuble qui n'ait été fait avant la décadence de l'empire. J'ai un petit cabinet de manuscrits fort précieux & fort chers : quoique je me tue la vue à les lire, j'aime beaucoup mieux m'en servir, que des exemplaires imprimés, qui ne sont pas si corrects, & que tout le monde a entre les mains. Quoique je ne sorte presque jamais, je ne laisse pas d'avoir une passion démesurée de connoître tous les anciens chemins qui étoient du temps des Romains. Il y en a un qui est près de chez moi, qu'un proconsul des Gaules fit faire, il y a environ douze cent ans : lorsque je vais à ma maison de campagne, je ne manque jamais d'y passer, quoiqu'il soit très-in-

commode, & qu'il m'allonge de plus d'une lieue: Mais, ce qui me fait enrager, c'eſt qu'on y a mis des poteaux de bois de diſtance en diſtance, pour marquer l'éloignement des villes voiſines. Je ſuis déſeſpéré de voir ces miſérables indices, au lieu des colomnes milliaires qui y étoient autrefois : je ne doute pas que je ne les faſſe rétablir par mes héritiers, & que je ne les engage à cette dépenſe par mon teſtament. Si vous avez, monſieur, quelque manuſcrit perſan, vous me ferez plaiſir de m'en accommoder : je vous le paierai tout ce que vous voudrez ; & je vous donnerai, par deſſus le marché, quelques ouvrages de ma façon, par leſquels vous verrez que je ne ſuis point un membre inutile de la république des lettres. Vous y remarquerez, entr'autres, une diſſertation, où je fais voir que la couronne, dont on ſe ſervoit autrefois dans les triomphes, étoit de chéne, & non pas de laurier : vous en admirerez une autre, où je prouve, par de doctes conjectures tirées des plus graves auteurs grecs, que Cambyſe fut bleſſé à la jambe gauche, & non pas à la droite; une autre où je démontre qu'un petit front étoit une beauté très-recherchée chez les Romains. Je vous enverrai encore un volume in-quarto, *en forme d'explication d'un vers du ſixième livre de l'Enéide de Virgile. Vous ne recevrez tout ceci que dans quelques jours. &, quant à préſent, je me contente de vous envoyer ce fragment d'un ancien mythologiſte grec, qui n'avoit point paru juſques ici, & que j'ai découvert dans la pouſſière d'une bibliothéque. Je*

vous quitte pour une affaire importante que j'ai sur les bras : il s'agit de restituer un beau passage de Pline le naturaliste, que les copistes du cinquième siècle ont étrangement défiguré. Je suis, &c.

FRAGMENT d'un ancien MYTHOLOGISTE.

DANS un isle près des Orcades, il naquit un enfant qui avoit pour père Eole, dieu des Vents, & pour mère une nymphe de Calédonie. On dit de lui qu'il apprit tout seul à compter avec ses doigts; & que, dès l'âge de quatre ans, il distinguoit si parfaitement les métaux, que, sa mère ayant voulu lui donner une bague de laiton au lieu d'une d'or, il reconnut la tromperie, & la jetta par terre.

Dès qu'il fut grand, son père lui apprit le secret d'enfermer les vents dans des outres, qu'il vendoit ensuite à tous les voyageurs : mais, comme la marchandise n'étoit pas fort prisée dans son pays, il le quitta, & se mit à courir le monde, en compagnie de l'aveugle dieu du Hasard.

Il apprit, dans ses voyages, que, dans la Bétique, l'or reluisoit de toutes parts; cela fit qu'il y précipita ses pas. Il y fut fort mal reçu de Saturne, qui règnoit pour lors : mais, ce dieu ayant quitté la terre, il s'avisa d'aller dans tous les carrefours, où il crioit sans cesse d'une voix rauque : Peuples de Bétique, vous croyez être riches, parce que vous avez de l'or

& de l'argent. Votre erreur me fait pitié. Croyez-moi : quittez le pays des vils métaux ; venez dans l'empire de l'imagination, & je vous promets des richeſſes qui vous étonneront vous-mêmes. Auſſitôt il ouvrit une grande partie des outres qu'il avoit apportées, & il diſtribua de ſa marchandiſe à qui en voulut

Le lendemain, il revint dans les mêmes carrefours, & il s'écria : Peuples de Bétique, voulez-vous être riches ? Imaginez-vous que je le ſuis beaucoup, & que vous l'êtes beaucoup auſſi : mettez-vous tous les matins dans l'eſprit que votre fortune a doublé pendant la nuit : levez-vous enſuite ; &, ſi vous avez des créanciers, allez les payer de ce que vous aurez imaginé ; & dites-leur d'imaginer à leur tour.

Il reparut quelques jours après, & il parla ainſi : Peuples de Bétique, je vois bien que votre imagination n'eſt pas ſi vive que les premiers jours : laiſſez-vous conduire à la mienne : je mettrai tous les matins devant vos yeux un écriteau, qui ſera pour vous la ſource des richeſſes : vous n'y verrez que quatre paroles ; mais elles ſeront bien ſignificatives ; car elles règleront la dot de vos femmes, la légitime de vos enfans, le nombre de vos domeſtiques. Et quant à vous, dit-il à ceux de la troupe qui étoient le plus près de lui ; quant à vous mes chers enfans (je puis vous appeller de ce nom, car vous avez reçu de moi une ſeconde naiſſance), mon écriteau décidera de la magnificence de vos équipages, de la ſomptuoſité de vos feſ-

tins, du nombre & de la pension de vos maîtresses.

A quelques jours de-là, il arriva dans le carrefour tout essoufflé; &, transporté de colère, il s'écria: Peuples de Bétique, je vous avois conseillé d'imaginer, & je vois que vous ne le faites pas: Eh bien, à présent je vous l'ordonne. Là-dessus, il les quitta brusquement: mais la réflexion le rappella sur ses pas. J'apprends que quelques-uns de vous sont assez détestables pour conserver leur or & leur argent. Encore passe pour l'argent; mais pour de l'or.... pour de l'or... Ah! cela me met dans une indignation.... Je jure, par mes outres sacrées, que, s'ils ne viennent me l'apporter, je les punirai sévèrement. Puis il ajouta, d'un air tout-à-fait persuasif: Croyez-vous que ce soit pour garder ces misérables métaux que je vous les demande? Une marque de ma candeur, c'est que, lorsque vous me les apportâtes il y a quelques jours, je vous en rendis sur le champ la moitié.

Le lendemain, on l'apperçut de loin, & on le vit s'insinuer avec une voix douce & flatteuse: Peuples de Bétique, j'apprends que vous avez une partie de vos trésors dans les pays étrangers: Je vous prie, faites-les-moi venir; vous me ferez plaisir, & je vous en aurai une reconnoissance éternelle.

Le fils d'Eole parloit à des gens qui n'avoient pas grande envie de rire; ils ne purent pourtant s'en empêcher: ce qui fit qu'il s'en retourna bien confus. Mais, reprenant coura-

ge, il haſarda encore une petite prière. Je ſçais que vous avez des pierres précieuſes; au nom de Jupiter, défaites-vous-en; rien ne vous appauvrit comme ces ſortes de choſes; défaites-vous-en, vous dis-je. Si vous ne le pouvez pas par vous-mêmes, je vous donnerai des hommes d'affaires excellens. Que de richeſſes vont couler chez vous, ſi vous faites ce que je vous conſeille! Oui, je vous promets tout ce qu'il y a de plus pur dans mes ouvres.

Enfin, il monta ſur un tréteau; &, prenant une voix plus aſſurée, il dit: Peuples de Bétique, j'ai comparé l'heureux état dans lequel vous êtes, avec celui où je vous trouvai lorſque j'arrivai ici; je vous vois le plus riche peuple de la terre: Mais, pour achever votre fortune, ſouffrez que je vous ôte la moitié de vos biens. A ces mots, d'un aîle légère, le fils d'Eole diſparut, & laiſſa ſes auditeurs dans une conſternation inexprimable; ce qui fit qu'il revint le lendemain, & parla ainſi: Je m'apperçus hier que mon diſcours vous déplut extrémement. Eh bien, prenez que je ne vous aie rien dit. Il eſt vrai; la moitié, c'eſt trop. Il n'y a qu'à prendre d'autres expédiens, pour arriver au but que je me ſuis propoſé. Aſſemblons nos richeſſes dans un même endroit; nous le pouvons facilement; car elles ne tiennent pas un gros volume. Auſſi-tôt il en diſparut les trois quarts.

De Paris, le 9 de la lune de Chahban 1720.

LETTRE CXLIII.

RICA à NATHANAEL LEVI, *médecin juif à Livourne.*

Tu me demandes ce que je penſe de la vertu des amulettes, & de la puiſſance des taliſmans. Pourquoi t'adreſſes-tu à moi? Tu es juif, & je ſuis mahométan; c'eſt-à-dire que nous ſommes tous deux bien crédules.

Je porte toujours ſur moi plus de deux mille paſſages du ſaint alcoran: j'attache à mes bras un petit paquet, où ſont écrits les noms de plus de deux cent dervis: ceux d'Hali, de Fatmé, & de tous les purs, ſont cachés en plus de vingt endroits de mes habits.

Cependant, je ne déſapprouve point ceux qui rejettent cette vertu que l'on attribue à de certaines paroles. Il nous eſt bien plus difficile de répondre à leurs raiſonnemens, qu'à eux de répondre à nos expérienees.

Je porte tous ces chiffons ſacrés par une longue habitude, pour me conformer à une pratique univerſelle: je crois que, s'ils n'ont pas plus de vertu que les bagues & les autres ornemens dont on ſe pare, ils n'en ont pas moins. Mais toi, tu mets toute ta confiance ſur quelques lettres myſtérieuſes; &, ſans cette ſauvegarde, tu ſerois dans un effroi continuel.

Les hommes sont bien malheureux! Ils flottent sans cesse entre de fausses espérances & des craintes ridicules: &, au lieu de s'appuyer sur la raison, ils se font des monstres qui les intimident, ou des phantômes qui les séduisent.

Quel effet veux-tu que produise l'arrangement de certaines lettres? quel effet veux-tu que leur dérangement puisse troubler? Quelle relation ont-elles avec les vents, pour appaiser les tempêtes; avec la poudre à canon, pour en vaincre l'effort; avec ce que les médecins appellent l'humeur peccante & la cause morbifique des maladies, pour les guérir?

Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que ceux qui fatiguent leur raison pour lui faire rapporter de certains événemens à des vertus occultes, n'ont pas un moindre effort à faire pour s'empêcher d'en voir la véritable cause.

Tu me diras que de certains prestiges ont fait gagner une bataille: & moi, je te dirai qu'il faut que tu t'aveugles, pour ne pas trouver, dans la situation du terrein, dans le nombre ou dans le courage des soldats, dans l'expérience des capitaines, des causes suffisantes pour produire cet effet dont tu veux ignorer la cause.

Je te passe, pour un moment, qu'il y ait des prestiges: passe-moi, à mon tour, pour un moment, qu'il n'y en ait point; car cela n'est pas impossible. Ce que tu m'ac-

cordes n'empêche pas que deux armées ne puissent se battre: veux-tu que, dans ce cas-là, aucune des deux ne puisse remporter la victoire?

Crois-tu que leur sort restera incertain, jusqu'à ce qu'une puissance invisible vienne le déterminer? que tous les coups seront perdus, toute la prudence vaine, & tout le courage inutile?

Pense-tu que la mort, dans ces occasions, rendue présente de mille manières, ne puisse pas produire dans les esprits ces terreurs paniques, que tu as tant de peine à expliquer? Veux-tu que, dans une armée de cent mille hommes, il ne puisse pas y avoir un seul homme timide? Crois-tu que le découragement de celui ci ne puisse pas produire le découragement d'un autre? que le second, qui quitte un troisième, ne lui fasse pas bientôt abandonner un quatrième? Il n'en faut pas davantage pour que le désespoir de vaincre saisisse soudain toute une armée, & la saisisse d'autant plus facilement qu'elle se trouve plus nombreuse.

Tout le monde sçait, & tout le monde sent que les hommes, comme toutes les créatures qui tendent à conserver leur être, aiment passionnément la vie; on sçait cela en général: & on cherche pourquoi, dans une certaine occasion particulière, ils ont craint de la perdre?

Quoique les livres sacrés de toutes les na-

tions soient remplis de ces terreurs paniques ou surnaturelles, je n'imagine rien de si frivole ; parce que, pour s'assurer qu'un effet, qui peut être produit par cent mille causes naturelles, est surnaturel, il faut avoir auparavant examiné si aucune de ces causes n'a agi; ce qui est impossible.

Je ne t'en dirai pas davantage, Nathanaël: il me semble que la matière ne mérite pas d'être si sérieusement traitée.

De Paris, le 20 de la lune de Chahban 1720.

P.S. Comme je finissois, j'ai entendu crier dans la rue une lettre d'un médecin de province à un médecin de Paris (car ici toutes les bagatelles s'impriment, se publient, & s'achètent). J'ai cru que je ferois bien de te l'envoyer, parce qu'elle a du rapport à notre sujet *.

* *L'Auteur, dans le manuscrit qu'il avoit confié de son vivant aux libraires, a jugé à propos de faire des retranchemens. On n'a pas cru devoir en priver le lecteur, qui les trouvera ici en notes.*

Il y a bien des choses que je n'entends pas : mais toi, qui es médecin, tu dois entendre le langage de tes confrères.

LETTRE

d'un médecin de province à un médecin de Paris.

Il y avoit, dans notre ville, un malade qui ne dormoit point depuis trente-cinq jours. Son médecin lui ordonna l'opium : mais il ne pou-

voit se résoudre à le prendre; & il avoit la coupe à la main, qu'il étoit plus indéterminé que jamais. Enfin, il dit à son médecin : Monsieur, je vous demande quartier seulement jusqu'à demain : je connois un homme qui n'exerce pas la médecine, mais qui a chez lui un nombre innombrable de remèdes contre l'insomnie ; souffrez que je l'envoie querir : &, si je ne dors pas cette nuit, je vous promets que je reviendrai à vous. Le médecin congédié, le malade fit fermer les rideaux, & dit à un petit laquais : Tiens, va-t-en chez monsieur Anis, & dis-lui qu'il vienne me parler. Monsieur Anis arrive. Mon cher monsieur Anis, je me meurs ; je ne puis dormir : N'auriez-vous point, dans votre boutique, la C. du G., ou bien quelque livre de dévotion composé par un R. P. J. que vous n'ayez pas pu vendre? car souvent les remèdes les plus gardés sont les meilleurs. Monsieur, dit le libraire, j'ai chez moi la Cour sainte du père Caussin, *en six volumes, à votre service : je vais vous l'envoyer : je souhaite que vous vous en trouviez bien. Si vous voulez les œuvres du R. P. Rodrigues, jésuite espagnol, ne vous en faites point faute. Mais, croyez-moi ; tenons-nous-en au père Caussin : j'espère, avec l'aide de dieu, qu'une période du père Caussin vous fera autant d'effet qu'un feuillet tout entier de la C. du G. Là-dessus, monsieur Anis sortit, & courut chercher le remède à sa boutique. La* Cour sainte *arrive : on en secoue la poudre :*

le fils du malade, jeune écolier, commence à la lire : il en ſentit le premier l'effet ; à la ſeconde page, il ne prononçoit plus que d'une voix mal articulée, & déjà toute la compagnie ſe ſentoit affoiblie : un inſtant après, tout ronfla, excepté le malade, qui, après avoir été longtemps éprouvé, s'aſſoupit à la fin.

Le médecin arrive de grand matin. Hé bien ! a-t-on pris mon opium ? On ne lui répond rien : la femme, la fille, le petit garçon, tous tranſportés de joie, lui montrent le père Cauſſin ? Il demande ce que c'eſt : on lui dit, Vive le père Cauſſin ; il faut l'envoyer relier. Qui l'eût dit ? qui l'eût cru ? c'eſt un miracle. Tenez, monſieur ; voyez donc le père Cauſſin ; c'eſt ce volume-là qui a fait dormir mon père. Et, là-deſſus, on lui expliqua la choſe comme elle s'étoit paſſée. *

* Voyez la note de la page précédente.

Le médecin étoit un homme ſubtil, rempli des myſtères de la cabale, & de la puiſſance des paroles & des eſprits : cela le frappa ; &, après pluſieurs réflexions, il réſolut de changer abſolument ſa pratique. Voilà un fait bien ſingulier, diſoit-il. Je tiens une expérience ; il faut la pouſſer plus loin. Hé pourquoi un eſprit ne pourroit-il pas tranſmettre à ſon ouvrage les mêmes qualités qu'il a lui-même ? ne le voyons-nous pas tous les jours ? Au moins, cela vaut-il bien la peine de l'eſſayer. Je ſuis las des apothicaires ; leurs ſyrops, leurs juleps & toutes les drogues galeniques ruinent les malades & leur ſanté. Changeons de méthode ; éprouvons la vertu des eſprits. Sur cette idée, il dreſſa une nouvelle pharmacie, comme vous allez voir par la deſcription que je vous vais faire des principaux remèdes qu'il mit en pratique.

Piſſanne purgative.

Prenez trois feuilles de la logique d'Ariſtote en grec ; deux feuilles d'un traité de théologie ſcholaſtique le plus aigu, comme, par exemple, du ſubtil Scot ; quatre de Paracelſe ; une d'Avicenne ; ſix d'Averroès ; trois de Porphire ; autant de Plotin ; autant de Jamblique. Faites infuſer le tout pendant vingt-quatre heures, & prenez-en quatre priſes par jour.

Purgatif plus violent.

*Prenez dix A** du C*** concernant la B** & la C** des*

*des J** ; faites-les distiller au bain-marie ; mortifiez une goutte de l'humeur âcre & piquante qui en viendra, dans un verre d'eau commune : avalez le tout avec confiance.*

Vomitif.

Prenez six harangues ; une douzaine d'oraisons funèbres indifféremment, prenant garde pourtant de ne point se servir de celles de M. de N. ; un recueil de nouveaux opéra ; cinquante romans ; trente mémoires nouveaux. Mettez le tout dans un matras ; laissez-le en digestion pendant deux jours ; puis faites-le distiller au feu de sable. Et, si tout cela ne suffit pas,

Autre plus puissant.

Prenez une feuille de papier marbré, qui ait servi à couvrir un recueil des pièces des J. F. ; faites-la infuser l'espace de trois minutes ; faites chauffer une cuillerée de cette infusion ; & avalez.

Remède très-simple pour guérir de l'asthme.

Lisez tous les ouvrages du révérend père Maimbourg, ci-devant jésuite, prenant garde de ne vous arrêter qu'à la fin de chaque période : & vous sentirez la faculté de respirer vous revenir peu à peu, sans qu'il soit besoin de réitérer le remède.

Pour préserver de la galle, gratelle, teigne, farcin des chevaux.

Prenez trois cathégories d'Aristote, deux degrés métaphysiques, une distinction, six vers de Chapelain, une phrase tirée des lettres de M. l'abbé de Saint-Cyran : Ecrivez le tout sur un morceau de papier, que vous plierez, attacherez à un ruban, & porterez au col.

Miraculum chymicum, de violentâ fermentatione, cùm fumo, igne & flammâ.

Misce Quesnellianam infusionem, cùm infusione Lallemandianâ ; fiat fermentatio cùm magnâ vi, impetu, & tonitru, acidis pugnantibus, & invicem penetrantibus alcalinos sales : fiet evaporatio ardentium spirituum. Pone liquorem fermentatum in alembico : nihil indè extrahes, & nihil invenies, nisi caput mortuum.

Lenitivum.

Recipe Molinæ anodini chartas duas ; Escobaris relaxativi paginas sex ; Vasquii emollientis folium unum : infunde in aquæ communis lib. iiij. Ad consumptionem dimidiæ partis colentur & exprimantur ; & in expressione, dissolve Bauni detersivi & Tamburini ablucntis folia iij.

Fiat clister.

In chlorosim, quam vulgus pallidos-colores, aut febrim-amatoriam, appellat.

Recipe Aretini figuras iiij ; R. Thomæ Sanchii de matrimonio folia ij. Infundantur in aquæ communis libras quinque.

Fiat ptisana aperiens.

Voilà les drogues que notre médecin met en pratique, avec un succès imaginable. Il ne vouloit pas disoit-il, pour ne pas ruiner ses malades, employer des remèdes rares, & qui ne se trouvent presque point : comme, par exemple, une épître dédicatoire qui n'ait fait bâiller personne ; une préface trop courte ; un mandement fait par un évêque ; & l'ouvrage d'un janséniste mépriſé par un janséniste, ou bien admiré par un jésuite. Il disoit que ces sortes de remèdes ne sont propres qu'à entretenir la charlatanerie, contre laquelle il avoit un antipathie insurmontable.

LETTRE CXLIV.

USBEK à RICA.

Je trouvai, il y a quelques jours, dans une maiſon de campagne où j'étois allé, deux ſçavans qui ont ici une grande célébrité. Leur caractère me parut admirable. La converſation du premier, bien appréciée, ſe réduiſoit à ceci: Ce que j'ai dit eſt vrai, parce que je l'ai dit. La converſation du ſecond portoit ſur autre choſe: Ce que je n'ai pas dit n'eſt pas vrai, parce que je ne l'ai pas dit.

J'aimois aſſez le premier: car qu'un homme ſoit opiniâtre, cela ne me fait abſolument rien; mais qu'il ſoit impertinent, cela me fait beaucoup. Le premier défend ſes opinions; c'eſt ſon bien: le ſecond attaque les opinions des autres; & c'eſt le bien de tout le monde.

Oh, mon cher Uſbek! que la vanité ſert mal ceux qui en ont une dôſe plus forte que celle qui eſt néceſſaire pour la conſervation de la nature! Ces gens-là veulent être admirés à force de déplaire. Ils cherchent à être ſupérieurs; & ils ne ſont pas ſeulement égaux.

Hommes modeſtes, venez, que je vous embraſſe. Vous faites la douceur & le charme de la vie. Vous croyez que vous n'avez rien; & moi, je vous dis que vous avez tout. Vous penſez que vous n'humiliez perſonne; & vous

humiliez tout le monde. Et, quand je vous compare dans mon idée avec ces hommes absolus que je vois par-tout, je les précipite de leur tribunal, & je les mets à vos pieds.

De Paris, le 22 de la lune de Chahban 1720.

LETTRE CXLV.

USBEK *à* ***.

UN homme d'esprit est ordinairement difficile dans les sociétés. Il choisit peu de personnes; il s'ennuie avec tout ce grand nombre de gens qu'il lui plaît appeller mauvaise compagnie. Il est impossible qu'il ne fasse un peu sentir son dégoût : Autant d'ennemis.

Sûr de plaire quand il voudra, il négligé très-souvent de le faire.

Il est porté à la critique, parce qu'il voit plus de choses qu'un autre, & les sent mieux.

Il ruine presque toujours sa fortune, parce que son esprit lui fournit pour cela un plus grand nombre de moyens.

Il échoue dans ses entreprises, parce qu'il hasarde beaucoup. Sa vue, qui se porte toujours loin, lui fait voir des objets qui sont à de trop grandes distances. Sans compter que, dans la naissance d'un projet, il est moins frappé des difficultés qui viennent de la chose, que des remèdes qui sont de

lui, & qu'il tire de ſon propre fonds.

Il néglige les menus détails, dont dépend cependant la réuſſite de preſque toutes les grandes affaires.

L'homme médiocre, au contraire, cherche à tirer parti de tout : il ſent bien qu'il n'a rien à perdre en négligences.

L'approbation univerſelle eſt plus ordinairement pour l'homme médiocre. On eſt charmé de donner à celui-ci, on eſt enchanté d'ôter à celui-là. Pendant que l'envie fond ſur l'un, & qu'on ne lui pardonne rien, on ſupplée tout en faveur de l'autre : la vanité ſe déclare pour lui.

Mais, ſi un homme d'eſprit a tant de déſavantages, que dirons-nous de la dure condition des ſçavans?

Je n'y penſe jamais, que je ne me rappelle une lettre d'un d'eux à un de ſes amis. La voici :

MONSIEUR,

JE ſuis un homme qui m'occupe, toutes les nuits, à regarder, avec des lunettes de trente pieds, ces grands corps qui roulent ſurnos têtes : & , quand je veux me délaſſer, je prends mes petits microſcopes, & j'obſerve un ciron ou une mitte.

Je ne ſuis point riche, & je n'ai qu'une ſeule chambre : Je n'oſe même y faire du feu, parce que j'y tiens mon thermomètre, & que la cha-

leur étrangère le feroit hausser. L'hyver dernier, je pensai mourir de froid : &, quoique mon thermomètre, qui étoit au plus bas dégré, m'avertît que mes mains alloient se geler, je ne me dérangeai point. Et j'ai la consolation d'être instruit exactement des changemens de temps les plus insensibles de toute l'année passée.

Je me communique fort peu : &, de tous les gens que je vois, je n'en connois aucun. Mais il y a un homme à Stockholm, un autre à Leipsik, un autre à Londres, que je n'ai jamais vus, & que je ne verrai sans doute jamais, avec lesquels j'entretiens une correspondance si exacte, que je ne laisse pas passer un courier sans leur écrire.

*Mais, quoique je ne connoisse personne dans mon quartier, j'y suis dans une si mauvaise réputation, que je serai, à la fin, obligé de le quitter. Il y a cinq ans que je fus rudement insulté par une de mes voisines, pour avoir fait la dissection d'un chien qu'elle prétendoit lui appartenir. La femme d'un boucher, qui se trouva là, se mit de la partie. Et, pendant que celle-là m'accabloit d'injures, celle-ci m'assommoit à coups de pierre, conjointement avec le docteur***, qui étoit avec moi, & qui reçut un coup terrible sur l'os frontal & occipital, dont le siége de sa raison fut très-ébranlé.*

Depuis ce temps-là, dès qu'il s'écarte quelque chien au bout de la rue, il est aussitôt décidé qu'il a passé par mes mains. Une bonne bourgeoi-

ſe, qui en avoit perdu un petit, qu'elle aimoit, diſoit-elle, plus que ſes enfans, vint l'autre jour s'évanouir dans ma chambre; &, ne le trouvant pas, elle me cita devant le magiſtrat. Je crois que je ne ſerai jamais délivré de la malice importune de ces femmes, qui, avec leurs voix glapiſſantes, m'étourdiſſent ſans ceſſe de l'oraiſon funèbre de tous les automates qui ſont morts depuis dix ans.

Je ſuis, &c.

Tous les ſçavans étoient autrefois accuſés de magie. Je n'en ſuis point étonné. Chacun diſoit en lui-même: J'ai porté les talens naturels auſſi loin qu'ils peuvent aller; cependant un certain ſçavant a des avantages ſur moi: il faut bien qu'il y ait là quelque diablerie.

A préſent que ces ſortes d'accuſations ſont tombées dans le décri, on a pris un autre tour; & un ſçavant ne ſçauroit guère éviter le reproche d'irreligion ou d'héréſie. Il a beau être abſous par le peuple: la plaie eſt faite; elle ne ſe fermera jamais bien. C'eſt toujours, pour lui, un endroit malade. Un adverſaire viendra, trente ans après, lui dire modeſtement: A dieu ne plaiſe que je diſe que ce dont on vous accuſe ſoit vrai! mais vous avez été obligé de vous défendre. C'eſt ainſi qu'on tourne contre lui ſa juſtification même.

S'il écrit quelque hiſtoire, & qu'il ait de la nobleſſe dans l'eſprit, & quelque droiture

dans le cœur, on lui suscite mille persécutions. On ira contre lui soulever le magistrat, sur un fait qui s'est passé il y a mille ans. Et on voudra que sa plume soit captive, si elle n'est pas vénale.

Plus heureux cependant que ces hommes lâches, qui abandonnent leur foi pour une médiocre pension; qui, à prendre toutes leurs impostures en détail, ne les vendent pas seulement une obole; qui renversent la constitution de l'empire, diminuent les droits d'une puissance, augmentent ceux d'une autre, donnent aux princes, ôtent aux peuples, font revivre des droits surannés, flattent les passions qui sont en crédit de leur temps, & les vices qui sont sur le trône; imposant à la postérité, d'autant plus indignement, qu'elle a moins de moyens de détruire leur témoignage.

Mais ce n'est point assez, pour un auteur, d'avoir essuyé toutes ces insultes; ce n'est point assez, pour lui, d'avoir été dans une inquiétude continuelle sur le succès de son ouvrage. Il voit le jour, enfin, cet ouvrage qui lui a tant coûté. Il lui attire des querelles de toutes parts. Et comment les éviter? Il avoit un sentiment; il l'a soutenu par ses écrits: il ne sçavoit pas qu'un homme, à deux cent lieues de lui, avoit dit tout le contraire. Voilà cependant la guerre qui se déclare.

Encore, s'il pouvoit espérer d'obtenir quelque considération! Non. Il n'est, tout au plus, estimé que de ceux qui se sont appliqués au

même genre de ſcience que lui. Un philoſophe a un mépris ſouverain pour un homme qui a la tête chargée de faits : & il eſt, à ſon tour, regardé comme un viſionnaire par celui qui a une bonne mémoire.

Quant à ceux qui font profeſſion d'une orgueilleuſe ignorance, ils voudroient que tout le genre humain fût enſeveli dans l'oubli où ils ſeront eux-mêmes.

Un homme, à qui il manque un talent, ſe dédommage en le mépriſant : il ôte cet obſtacle qu'il rencontroit entre le mérite & lui ; &, par-là, ſe trouve au niveau de celui dont il redoute les travaux.

Enfin, il faut joindre, à une réputation équivoque, la privation des plaiſirs, & la perte de la ſanté.

De Paris, le 26 de la lune de Chahban 1710.

LETTRE CXLVI.

USBEK *à* RHEDI.

A Veniſe.

IL y a longtemps que l'on a dit que la bonne foi étoit l'ame d'un grand miniſtère.

Un particulier peut jouir de l'obſcurité où il ſe trouve ; il ne ſe décrédite que devant quelques gens ; il ſe tient couvert devant les autres : mais un miniſtre qui manque à

la probité a autant de témoins, autant de juges, qu'il y a de gens qu'il gouverne.

Oſerai-je le dire? le plus grand mal que fait un miniſtre ſans probité n'eſt pas de deſſervir ſon prince, & de ruiner ſon peuple: il y en a un autre, à mon avis, mille fois plus dangereux; c'eſt le mauvais exemple qu'il donne.

Tu ſçais que j'ai longtemps voyagé dans les Indes. J'y ai vu une nation, naturellement généreuſe, pervertie en un inſtant, depuis le dernier des ſujets juſqu'aux plus grands, par le mauvais exemple d'un miniſtre: j'y ai vu tout un peuple, chez qui la généroſité, la probité, la candeur & la bonne foi, ont paſſé de tout temps pour les qualités naturelles, devenir tout-à-coup le dernier des peuples; le mal ſe communiquer, & n'épargner pas même les membres les plus ſains; les hommes les plus vertueux faire des choſes indignes; & violer les premiers principes de la juſtice, ſur ce vain prétexte qu'on la leur avoit violée.

Ils appelloient des loix odieuſes en garantie des actions les plus lâches; & nommoient néceſſité, l'injuſtice & la perfidie.

J'ai vu la foi des contrats bannie, les plus ſaintes conventions anéanties, toutes les loix des familles renverſées. J'ai vu des débiteurs avares, fiers d'une inſolente pauvreté, inſtrumens indignes de la fureur des loix & de la rigueur des temps, feindre un paiement

au lieu de le faire, & porter le couteau dans le sein de leurs bienfaiteurs.

J'en ai vu d'autres, plus indignes encore, acheter presque pour rien, ou plutôt ramasser de terre des feuilles de chêne, pour les mettre à la place de la substance des veuves & des orphelins.

J'ai vu naître soudain, dans tous les cœurs, une soif insatiable des richesses. J'ai vu se former, en un moment, une détestable conjuration de s'enrichir, non par un honnête travail & une généreuse industrie, mais par la ruine du prince, de l'état & des concitoyens.

J'ai vu un honnête citoyen, dans ces temps malheureux, ne se coucher qu'en disant: J'ai ruiné une famille aujourd'hui; j'en ruinerai une autre demain.

Je vais, disoit un autre, avec un homme noir qui porte une écritoire à la main & un fer pointu à l'oreille, assassiner tous ceux à qui j'ai de l'obligation.

Un autre disoit: Je vois que j'accommode mes affaires: il est vrai que, lorsque j'allai il y a trois jours faire un certain paiement, je laissai toute une famille en larmes, que je dissipai la dot de deux honnêtes filles, que j'ôtai l'éducation à un petit garçon; le père en mourra de douleur, la mère périt de tristesse: mais je n'ai fait que ce qui est permis par la loi.

Quel plus grand crime que celui que com-

met un miniſtre, lorqu'il corrompt les mœurs de toute une nation, dégrade les ames les plus généreuſes, ternit l'éclat des dignités, obſcurcit la vertu même, & confond la plus haute naiſſance dans le mépris univerſel?

Que dira la poſtérité, lorſqu'il lui faudra rougir de la honte de ſes pères? Que dira le peuple naiſſant, lorſqu'il comparera le fer de ſes aïeux, avec l'or de ceux à qui il doit immédiatement le jour? Je ne doute pas que les nobles ne retranchent de leurs quartiers un indigne dégré de nobleſſe qui les déshonore, & ne laiſſent la génération préſente dans l'affreux néant où elle s'eſt miſe.

De Paris, le 11 de la lune de Rhamazan 1720.

LETTRE CXLVII.

LE GRAND EUNUQUE *à* USBEK.

A Paris.

LEs choſes ſont venues à un état qui ne ſe peut plus ſoutenir: tes femmes ſe ſont imaginées que ton départ leur laiſſoit une impunité entière: il ſe paſſe ici des choſes horribles: je tremble moi-même au cruel récit que je vais te faire.

Zélis, allant il y a quelques jours à la moſquée, laiſſa tomber ſon voile, & parut

presqu'à visage découvert devant tout le peuple.

J'ai trouvé Zachi couchée avec une de ses esclaves, chose si défendue par les loix du serrail.

J'ai surpris, par le plus grand hasard du monde, une lettre que je t'envoie: je n'ai jamais pu découvrir à qui elle étoit adressée.

Hier au soir, un jeune garçon fut trouvé dans le jardin du serrail, & il se sauva par-dessus les murailles.

Ajoute à cela ce qui n'est pas parvenu à ma connoissance; car surement tu es trahi. J'attends tes ordres: &, jusqu'à l'heureux moment que je les recevrai, je vais être dans une situation mortelle. Mais, si tu ne mets toutes ces femmes à ma discrétion, je ne te réponds d'aucune d'elles, & j'aurai tous les jours des nouvelles aussi tristes à te mander.

Du serrail d'Ispahan, le 1 de la lune de Rhégeb 1717.

LETTRE CXLVIII.

USBEK *au* PREMIER EUNUQUE.

Au serrail d'Ispahan.

RECEVEZ, par cette lettre, un pouvoir sans bornes sur tout le serrail: commandez avec au-

tant d'autorité que moi-même : que la crainte & la terreur marchent avec vous : courez d'appartemens en appartemens porter les punitions & les châtimens : que tout vive dans la consternation ; que tout fonde en larmes devant vous : interrogez tout le serrail : commencez par les esclaves ; n'épargnez pas mon amour : que tout subisse votre tribunal redoutable : mettez au jour les secrets les plus cachés : purifiez ce lieu infâme, & faites-y rentrer la vertu bannie. Car, dès ce moment, je mets sur votre tête les moindres fautes qui se commettront. Je soupçonne Zélis d'être celle à qui la lettre que vous avez surprise s'adressoit : examinez cela avec des yeux de lynx.

*De***, le* 11 *de la lune de Zilhagé* 1718.

LETTRE CXLIX.

NARSIT *à* USBEK.

A Paris.

Le grand-eunuque vient de mourir, magnifique seigneur : comme je suis le plus vieux de tes esclaves, j'ai pris sa place, jusques à ce que tu aies fait connoître sur qui tu veux jetter les yeux.

Deux jours après sa mort, on m'apporta une de tes lettres qui lui étoit adressée : je me

ſuis bien gardé de l'ouvrir ; je l'ai enveloppée avec reſpect, & l'ai ſerrée, juſqu'à ce que tu m'aies fait connoître tes ſacrées volontés.

Hier, un eſclave vint, au milieu de la nuit, me dire qu'il avoit trouvé un jeune homme dans le ſerrail : je me levai, j'examinai la choſe, & je trouvai que c'étoit une viſion.

Je te baiſe les pieds, ſublime ſeigneur ; & je te prie de compter ſur mon zèle, mon expérience & ma vieilleſſe.

Du ſerrail d'Iſpahan, le 5 de la lune de Gemmadi, 1, 1718.

LETTRE CL.

USBEK *à* NARSIT.

Au ſerrail d'Iſpahan.

MALHEUREUX que vous êtes ! vous avez dans vos mains des lettres qui contiennent des ordres prompts & violens : le moindre retardement peut me déſeſpérer ; & vous demeurez tranquille, ſous un vain prétexte !

Il ſe paſſe des choſes horribles : j'ai peut-être la moitié de mes eſclaves qui méritent la mort. Je vous envoie la lettre que le premier eunuque m'écrivit là-deſſus, avant de mourir. Si vous aviez ouvert le paquet qui lui eſt adreſſé, vous y auriez trouvé des ordres

ſanglans. Liſez-les donc, ces ordres: & vous périrez, ſi vous ne les exécutez pas.

*De ***, le 25 de la lune de Chalval 1718.*

LETTRE CLI.

SOLIM *à* USBEK.

A Paris.

Si je gardois plus longtemps le ſilence, je ſerois auſſi coupable que tous ces criminels que tu as dans le ſerrail.

J'étois le confident du grand eunuque, le plus fidèle de tes eſclaves. Lorſqu'il ſe vit près de ſa fin, il me fit appeller, & me dit ces paroles: Je me meurs: mais le ſeul chagrin que j'aie en quittant la vie, c'eſt que mes derniers regards ont trouvé les femmes de mon maître criminelles. Le ciel puiſſe le garantir de tous les malheurs que je prévois! Puiſſe, après ma mort, mon ombre menaçante venir avertir ces perfides de leur devoir, & les intimider encore! Voilà les clefs de ces redoutables lieux; va les porter au plus vieux des noirs. Mais ſi, après ma mort, il manque de vigilance, ſonge à en avertir ton maître. En achevant ces mots, il expira dans mes bras.

Je ſçais ce qu'il t'écrivit, quelque temps avant ſa mort, ſur la conduite de tes femmes: il y a, dans le ſerrail, une lettre qui auroit

porté la terreur avec elle, ſi elle avoit été ouverte. Celle que tu as écrite depuis a été ſurpriſe à trois lieues d'ici. Je ne ſçais ce que c'eſt; tout ſe tourne malheureuſement.

Cependant tes femmes ne gardent plus aucune retenue: depuis la mort du grand eunuque, il ſemble que tout leur ſoit permis: la ſeule Roxane eſt reſtée dans le devoir, & conſerve de la modeſtie. On voit les mœurs ſe corrompre tous les jours. On ne trouve plus ſur le viſage de tes femmes cette vertu mâle & ſévère qui y règnoit autrefois: une joie nouvelle, répandue dans ces lieux, eſt un témoignage infaillible, ſelon moi, de quelque ſatisfaction nouvelle. Dans les plus petites choſes, je remarque des libertés juſqu'alors inconnues. Il règne, même parmi tes eſclaves, une certaine indolence pour leur devoir, & pour l'obſervation des règles, qui me ſurprend; ils n'ont plus ce zèle ardent pour ton ſervice, qui ſembloit animer tout le ſerrail.

Tes femmes ont été huit jours à la campagne, à une de tes maiſons les plus abandonnées. On dit que l'eſclave qui en a ſoin a été gagné; & qu'un jour avant qu'elles arrivaſſent, il avoit fait cacher deux hommes dans un réduit de pierre qui eſt dans la muraille de la principale chambre, d'où ils ſortoient le ſoir, lorſque nous étions retirés. Le vieil eunuque, qui eſt à préſent à notre tête, eſt un imbécille à qui l'on fait croire tout ce qu'on veut.

Je suis agité d'une colère vengeresse contre tant de perfidies : &, si le ciel vouloit, pour le bien de ton service, que tu me jugeasses capable de gouverner, je te promets que, si tes femmes n'étoient pas vertueuses, au moins elles seroient fidelles.

Du serrail d'Ispahan, le 6 de la lune de Rébiab, 1, 1719.

LETTRE CLII.

NARSIT *à* USBEK.

A Paris.

ROXANE & Zélis ont souhaité d'aller à la campagne : je n'ai pas cru devoir le leur refuser. Heureux Usbek ! tu as des femmes fidelles, & des esclaves vigilans : je commande en des lieux où la vertu semble s'être choisi un asyle. Compte qu'il ne s'y passera rien que tes yeux ne puissent soutenir.

Il est arrivé un malheur qui me met en grande peine. Quelques marchands arméniens, nouvellement arrivés à Ispahan, avoient apporté une de tes lettres pour moi ; j'ai envoyé un esclave pour la chercher ; il a été volé à son retour, & la lettre est perdue. Ecris-moi donc promptement ; car je m'imagine que, dans ce changement, tu dois avoir des choses de conséquence à me mander.

Du serrail de Fatmé, le 6 de la lune de Rébiab, 1, 1719.

LETTRE CLIII.

USBEK à SOLIM.

Au ſerrail d'Iſpahan.

JE te mets le fer à la main. Je te confie ce que j'ai à préſent dans le monde de plus cher, qui eſt ma vengeance. Entre dans ce nouvel emploi : mais n'y porte ni cœur, ni pitié. J'écris à mes femmes de t'obéir aveuglément : dans la confuſion de tant de crimes, elles tomberont devant tes regards. Il faut que je te doive mon bonheur & mon repos. Rends-moi mon ſerrail comme je l'ai laiſſé. Mais commence par l'expier ; extermine les coupables, & fais trembler ceux qui ſe propoſoient de le devenir. Que ne peux-tu pas eſpérer de ton maître pour des ſervices ſi ſignalés ? Il ne tiendra qu'à toi de te mettre au-deſſus de ta condition même, & de toutes les récompenſes que tu as jamais deſirées.

De Paris, le 4 de la lune de Chahban 1713.

LETTRE CLIV.

USBEK *à* SES FEMMES.

Au ſerrail d'Iſpahan.

PUISSE cette lettre être comme la foudre qui tombe au milieu des éclairs & des tempêtes! Solim eſt votre premier eunuque, non pas pour vous garder, mais pour vous punir. Que tout le ſerrail s'abaiſſe devant lui. Il doit juger vos actions paſſées: &, pour l'avenir, il vous fera vivre ſous un joug ſi rigoureux, que vous regretterez votre liberté, ſi vous ne regrettez pas votre vertu.

De Paris, le 4 de la lune de Chahban 1719.

LETTRE CLV.

USBEK *à* NESSIR.

A Iſpahan.

HEUREUX celui qui, connoiſſant tout le prix d'une vie douce & tranquille, repoſe ſon cœur au milieu de ſa famille, & ne connoît d'autre terre que celle qui lui a donné le jour!

Je vis dans un climat barbare, préſent à tout ce qui m'importune, abſent de tout ce qui m'intéreſſe. Une triſteſſe ſombre me ſaiſit;

je tombe dans un accablement affreux: il me ſemble que je m'anéantis; & je ne me retrouve moi-même, que lorſqu'une ſombre jalouſie vient s'allumer, & enfanter dans mon ame la crainte, les ſoupçons, la haine & les regrets.

Tu me connois, Neſſir; tu as toujours vu dans mon cœur comme dans le tien. Je te ſerois pitié, ſi tu ſçavois mon état déplorable. J'attends quelquefois ſix mois entiers des nouvelles du ſerrail; je compte tous les inſtans qui s'écoulent; mon impatience me les allonge toujours: &, lorſque celui qui a été tant attendu eſt prêt d'arriver, il ſe fait dans mon cœur une révolution ſoudaine; ma main tremble d'ouvrir une lettre fatale; cette inquiétude qui me déſeſpéroit, je la trouve l'état le plus heureux où je puiſſe être, & je crains d'en ſortir par un coup plus cruel pour moi que mille morts.

Mais, quelque raiſon que j'aie eue de ſortir de ma patrie, quoique je doive ma vie à ma retraite, je ne puis plus, Neſſir, reſter dans cet affreux exil. Et ne mourrois-je pas tout de même, en proie à mes chagrins? J'ai preſſé mille fois Rica de quitter cette terre étrangère: mais il s'oppoſe à toutes mes réſolutions; il m'attache ici par mille prétextes: Il ſemble qu'il ait oublié ſa patrie; ou plutôt, il ſemble qu'il m'ait oublié moi-même, tant il eſt inſenſible à mes déplaiſirs.

Malheureux que je ſuis! Je ſouhaite de revoir ma patrie, peut-être pour devenir plus malheureux encore! Eh! qu'y ferai-je? Je vais rapporter ma tête à mes ennemis. Ce n'eſt pas tout : j'entrerai dans le ſerrail ; il faut que j'y demande compte du temps funeſte de mon abſence ; &, ſi j'y trouve des coupables, que deviendrai-je? Et, ſi la ſeule idée m'accable de ſi loin, que ſera-ce, lorſque ma préſence la rendra plus vive? que ſera-ce, s'il faut que je voie, s'il faut que j'entende ce que je n'oſe imaginer ſans frémir? que ſera-ce enfin, s'il faut que des châtimens, que je prononcerai moi-même, ſoient des marques éternelles de ma confuſion & de mon déſeſpoir?

J'irai m'enfermer dans des murs plus terribles pour moi que pour les femmes qui y ſont gardées : j'y porterai tous mes ſoupçons ; leurs empreſſemens ne m'en déroberont rien ; dans mon lit, dans leurs bras, je ne jouirai que de mes inquiétudes ; dans un temps ſi peu propre aux réflexions, ma jalouſie trouvera à en faire. Rebut indigne de la nature humaine, eſclaves vils dont le cœur a été fermé pour jamais à tous les ſentimens de l'amour, vous ne gémiriez plus ſur votre condition, ſi vous connoiſſiez le malheur de la mienne.

De Paris, le 4 de la lune de Chahban 1719.

LETTRE CLVI.

ROXANE à USBEK.

A Paris.

L'HORREUR, la nuit & l'épouvante règnent dans le ſerrail : un deuil affreux l'environne : un tigre y exerce à chaque inſtant toute ſa rage. Il a mis dans les ſupplices deux eunuques blancs, qui n'ont avoué que leur innocence : il a vendu une partie de nos eſclaves, & nous a obligées de changer entre nous celles qui nous reſtoient. Zachi & Zélis ont reçu dans leur chambre, dans l'obſcurité de la nuit, un traitement indigne ; le ſacrilège n'a pas craint de porter ſur elles ſes viles mains. Il nous tient enfermées chacune dans notre appartement ; & , quoique nous y ſoyons ſeules, il nous y fait vivre ſous le voile. Il ne nous eſt plus permis de nous parler ; ce ſeroit un crime de nous écrire : nous n'avons plus rien de libre que les pleurs.

Une troupe de nouveaux eunuques eſt entrée dans le ſerrail, où ils nous aſſiégent nuit & jour : notre ſommeil eſt ſans ceſſe interrompu par leurs méfiances feintes ou véritables. Ce qui me conſole, c'eſt que tout ceci ne durera pas longtemps, & que ces peines finiront avec ma vie : Elle ne ſera pas longue, cruel Uſbek : je ne te donnerai

pas le temps de faire ceſſer tous ces outrages.

Du ſerrail d'Iſpahan, le 2 de la lune de Maharram 1720.

LETTRE CLVII.

ZACHI à USBEK.

A Paris.

O Ciel! un barbare m'a outragée juſques dans la manière de me punir! Il m'a infligé ce châtiment qui commence par allarmer la pudeur; ce châtiment qui met dans l'humiliation extrême; ce châtiment qui ramène, pour ainſi dire, à l'enfance.

Mon ame, d'abord anéantie ſous la honte, reprenoit le ſentiment d'elle-même, & commençoit à s'indigner, lorſque mes cris firent retentir les voûtes de mes appartemens. On m'entendit demander grace au plus vil de tous les humains, & tenter ſa pitié, à meſure qu'il étoit plus inexorable.

Depuis ce temps, ſon ame inſolente & ſervile s'eſt élevée ſur la mienne. Sa préſence, ſes regards, ſes paroles, tous les malheurs viennent m'accabler. Quand je ſuis ſeule, j'ai du moins la conſolation de verſer des larmes: mais, lorſqu'il s'offre à ma vue, la fureur me ſaiſit; je la trouve impuiſſante; & je tombe dans le déſeſpoir.

Le tigre oſe me dire que tu es l'auteur de

toutes ces barbaries. Il voudroit m'ôter mon amour, & profaner juſques aux ſentimens de mon cœur. Quand il me prononce le nom de celui que j'aime, je ne ſçais plus me plaindre; je ne puis plus que mourir.

J'ai ſoutenu ton abſence, & j'ai conſervé mon amour, par la force de mon amour. Les nuits, les jours, les momens, tout a été pour toi. J'étois ſuperbe de mon amour même; & le tien me faiſoit reſpecter ici. Mais, à préſent..... Non, je ne puis plus ſoutenir l'humiliation où je ſuis deſcendue. Si je ſuis innocente, reviens pour m'aimer: reviens, ſi je ſuis coupable, pour que j'expire à tes pieds.

Du ſerrail d'Iſpahan, le 2 de la lune de Maharram 1720.

LETTRE CLVIII.

ZELIS *à* USBEK.

A Paris.

A mille lieues de moi, vous me jugez coupable: à mille lieues de moi, vous me puniſſez.

Qu'un eunuque barbare porte ſur moi ſes viles mains, il agit par votre ordre: c'eſt le tyran qui m'outrage, & non pas celui qui exerce la tyrannie.

Vous pouvez, à votre fantaiſie, redoubler vos

vos mauvais traitemens. Mon cœur eſt tranquille, depuis qu'il ne peut plus vous aimer. Votre ame ſe dégrade, & vous devenez cruel. Soyez ſûr que vous n'êtes point heureux. Adieu.

Du ſerrail d'Iſpahan, le 2 de la lune de Maharram 1720.

LETTRE CLIX.

SOLIM *à* USBEK.

A Paris.

JE me plains, magnifique ſeigneur, & je te plains : jamais ſerviteur fidèle n'eſt deſcendu dans l'affreux déſeſpoir où je ſuis. Voici tes malheurs & les miens ; je ne t'en écris qu'en tremblant.

Je jure, par tous les prophètes du ciel, que, depuis que tu m'as confié tes femmes, j'ai veillé nuit & jour ſur elles ; que je n'ai jamais ſuſpendu un moment le cours de mes inquiétudes. J'ai commencé mon miniſtère par les châtimens ; & je les ai ſuſpendus, ſans ſortir de mon auſtérité naturelle.

Mais que dis-je ? Pourquoi te vanter ici une fidélité qui t'a été inutile ? Oublie tous mes ſervices paſſés ; regarde-moi comme un traître ; & punis-moi de tous les crimes que je n'ai pu empêcher.

Roxane, la ſuperbe Roxane, ô ciel ! à qui

ſe fier déſormais? Tu ſoupçonnois Zélis, & tu avois pour Roxane une ſécurité entière: mais ſa vertu farouche étoit une cruelle impoſture; c'étoit le voile de ſa perfidie. Je l'ai ſurpriſe dans les bras d'un jeune homme, qui, dès qu'il s'eſt vu découvert, eſt venu ſur moi. Il m'a donné deux coups de poignard: les eunuques, accourus au bruit, l'ont entouré: il s'eſt défendu longtemps, en a bleſſé pluſieurs; il vouloit même rentrer dans la chambre, pour mourir, diſoit-il, aux yeux de Roxane. Mais enfin, il a cédé au nombre, & il eſt tombé à nos pieds.

Je ne ſçais ſi j'attendrai, ſublime ſeigneur, tes ordres ſévères. Tu as mis ta vengeance en mes mains; je ne dois pas la faire languir.

Du ſerrail d'Iſpahan, le 8 de la lune de Rébiab, 1, 1720.

LETTRE CLX.

SOLIM *à* USBEK.

A Paris.

J'AI pris mon parti: tes malheurs vont diſparoître: je vais punir.

Je ſens déjà une joie ſecrette: mon ame & la tienne vont s'appaiſer: nous allons exterminer le crime, & l'innocence va pâlir.

O vous, qui ſemblez n'être faites que pour

ignorer tous vos sens, & être indignées de vos desirs même ; éternelles victimes de la honte & de la pudeur, que ne puis-je vous faire entrer à grands flots dans ce serrail malheureux, pour vous voir étonnées de tout le sang que j'y vais répandre !

Du serrail d'Ispahan, le 8 de la lune de Rébiab, 1, 1720.

LETTRE CLXI.

ROXANE *à* USBEK.

A Paris.

OUI, je t'ai trompé ; j'ai séduit tes eunuques ; je me suis jouée de ta jalousie ; & j'ai sçu, de ton affreux serrail, faire un lieu de délices & de plaisirs.

Je vais mourir ; le poison va couler dans mes veines : car que ferois-je ici, puisque le seul homme qui me retenoit à la vie n'est plus ? Je meurs ; mais mon ombre s'envole bien accompagnée : je viens d'envoyer devant moi ces gardiens sacrilèges, qui ont répandu le plus beau sang du monde.

Comment as-tu pensé que je fusse assez crédule pour m'imaginer que je ne fusse dans le monde que pour adorer tes caprices ; que, pendant que tu te permets tout, tu eusses le droit d'affliger tous mes desirs ? Non : j'ai pu

vivre dans la ſervitude ; mais j'ai toujours été libre : j'ai réformé tes loix ſur celles de la nature ; & mon eſprit s'eſt toujours tenu dans l'indépendance.

Tu devrois me rendre graces encore du ſacrifice que je t'ai fait ; de ce que je me ſuis abaiſſée juſqu'à te paroître fidelle ; de ce que j'ai lâchement gardé dans mon cœur ce que j'aurois dû faire paroître à toute la terre ; enfin, de ce que j'ai profané la vertu, en ſouffrant qu'on appellât de ce nom ma ſoumiſſion à tes fantaiſies.

Tu étois étonné de ne point trouver en moi les tranſports de l'amour : ſi tu m'avois bien connue, tu y aurois trouvé toute la violence de la haine.

Mais tu as eu longtemps l'avantage de croire qu'un cœur comme le mien t'étoit ſoumis : Nous étions tous deux heureux ; tu me croyois trompée, & je te trompois.

Ce langage, ſans doute, te paroît nouveau. Seroit-il poſſible qu'après t'avoir accablé de douleurs, je te forçaſſe encore d'admirer mon courage ? Mais, c'en eſt fait, le poiſon me conſume, ma force m'abandonne ; la plume me tombe des mains ; je ſens affoiblir juſqu'à ma haine : je me meurs.

Du ſerrail d'Iſpahan, le 8 de la lune de Rébiab, 1, 1720.

FIN.

TABLE
DES MATIERES

Le chiffre romain indique le tome, & le chiffre arabe, la page.

A.

ABDIAS IBESALON, *juif.* Question qu'il fait à Mahomet, *tome* I, *page* 51
Académie françoise, I, 140
— Le peuple casse ses arrêts, I, 192
— Son dictionnaire, *ibid. & suiv.*
— Portrait des académiciens, I, 193
Actrices. Leurs mœurs, I, 76
ADAM. Sa désobéissance, I, 188
— Est-il le premier de tous les hommes ? II, 66
Afrique. Son intérieur a toujours été inconnu, II, 63
— Ses côtes sont beaucoup moins peuplées qu'elles ne l'étoient sous les Carthaginois & les Romains, *ibid.*
— Pourquoi ? II, 80
— Elle a toujours été accablée sous le despotisme, II, 114
Agriculture. Un état qui ne souffriroit que cet art se dépeupleroit infailliblement, II, 50
Aineſſe. Ce droit est contraire à la propagation, II, 82

Alchymiſtes. Leur extravagance plaiſamment décrite, I, 108 & *ſuiv.*
— Leur charlatanerie, I, 148
Alcoran. Il ne ſuffit pas pour expliquer la vraie morale, I, 31
— Il s'élève ſans ceſſe contre le dogme de la preſcience abſolue, I, 188
— Il eſt plein de choſes puériles pompeuſement exprimées, II, 28
— Le précepte qu'il contient ſur les devoirs du mariage eſt contraire à la propagation, II, 68
ALEXANDRE comparé à Genghiſ-kan, I, 212
Allemagne. La petiteſſe de la plupart de ſes états rend ſes princes martyrs de la ſouveraineté, II, 37
— Comment cet empire ſe maintient, II, 126, 127
Alliance. Quand on doit renoncer à celle d'un prince, II, 22
Ambaſſadeur de Perſe ſous Louis XIV, II, 14
Ambaſſadeurs. Doit-on porter la guerre chez les nations qui ont manqué d'égards pour eux? II, 21
AMBROISE (*Saint*). Son zèle héroïque dégénère en fanatiſme, I, 156
Ame (*l'*). Se détermine-t-elle librement & par elle-même? I, 186, 187
Amérique. Ses mines d'or ſont la cauſe de ſa dévaſtation, II, 46
— Elle ne contient pas la cinquantième partie des habitans qu'elle contenoit autrefois, II, 62
— Elle ne ſe repeuple point, quoiqu'on y envoie ſans ceſſe de nouveaux habitans, II, 80. 85, 86
— Pourquoi? II, 80
Amour. Il ſe détruit lui-même dans un ſerrail, I, 18. 144

Amour-propre bien entendu. Ce que c'eſt, I, 118
Amulettes. Fort en uſage chez les juifs & chez les mahométans, II, 155
Anatomie. Jugement ſur les livres qui en traitent, II, 124
Anciens. Ridicule de la querelle ſur les anciens & les modernes, I, 92, 93
Angleterre. Un des plus puiſſans états de l'Europe, II, 37
— Autorité de ſes rois, II, 42, 43
— Portrait abrégé de ſon gouvernement, II, 127, 128
Anglois. Leurs maximes ſur le gouvernement, II, 42 *& ſuiv.*
Antiquaires. Leurs extravagances, II, 145 *& ſ.*
APHÉRIDON & ASTARTÉ, guèbres. Leur hiſtoire, I, 170 *& ſuiv.*
ARETIN, II, 161
ARISTOTE (*logique d'*), II, 160
— Cathégories, II, 161
Arméniens. Ne mangent que du poiſſon, I, 113
— Tranſportés dans la province de Guilan : ils y périrent preſque tous, II, 85
Arragon (*Etats d'*). Expédient dont on s'aviſa, pour y terminer une querelle d'étiquette, II, 57
Arrêt qui permet à tous les François de prononcer la lettre Q comme ils jugeront à propos, II, 56
— Sur la Conſtitution, II, 160
Arts. Sont-ils utiles ou pernicieux ? II, 42 *& ſ.*
— Incompatibles avec la molleſſe & l'oiſiveté, II, 49
— Sont tous dans la dépendance les uns des autres, II, 51

Ascétiques. Livres moins utiles que ceux de morale, II, 122
Asie. Beaucoup moins peuplée qu'autrefois, II, 62, 63
— Elle a toujours été accablée sous le despotisme, II, 114
Asie mineure. Elle n'a plus que deux ou trois de ses anciennes villes, II, 61
Astrologie judiciaire. Méprisée aujourd'hui en Europe, gouverne la Perse, II, 124, 125
Astronomes. Regardent avec pitié les événemens qui se passent sur la terre, II, 119
AVERROÉS, II, 160
AVICENNE, II, 160
Avocats. Les juges doivent se défier des embûches qu'ils leur tendent, I, 184
Auteurs. La plupart ne font qu'apprendre à la postérité qu'ils ont été des sots, I, 167, 168
— La plupart mesurent leur gloire à la grosseur de leurs volumes, II, 54, 55
— La plupart craignent plus la critique que les coups de bâton, II, 55

B.

Babyloniens. Ils étoient soumis à leurs femmes, en l'honneur de Sémiramis, I, 99
Bactres. Leur tyrannie; leur avarice, I, 53
Balk. Ville sainte, où les guèbres honoroient le soleil, I, 177
Barbares. Pour se conserver la conquête d'un peuple policé, ils ont été obligés de cultiver les arts, II, 47, 48
— Gouvernement de ceux qui ont détruit l'empire romain, II, 115, 116
Bataille. La terreur panique d'un seul soldat

peut en décider, II, 157
Batuecas (*las*). Nation espagnole inconnue dans son propre pays, I, 206
BAUNY, II, 161
Béatitude éternelle. Ce dogme mal entendu est contraire à la propagation, II, 82
Beaux-esprits. Leur portrait : leur manège, I, 212, 213
Beiram, I, 171, 172
Voyez *serrail.*
Bel-esprit. C'est la fureur des François, I, 167
Bibliothèques. Examen des différens livres qui les composent, II, 119-131
Bombes. Leur invention a fait perdre la liberté à tous les peuples de l'Europe, II, 45
Bonne compagnie. Ce que c'est, I, 120
Bonne-foi. Doit être l'ame du ministère, II, 168
Bourbon (*isle de*). Salubrité de son air, II, 86
Bourgeois. Depuis quand la garde des villes ne leur est plus confiée, II, 45
Boussole. A quoi a servi son invention, II, 46
Brachmanes. Admettent la métempsycose, I, 113
— Conséquences qu'ils en tirent, *ibid.*

C.

Cabalistes, I, 148
Caffé. Description des endroits où l'on s'assemble pour en prendre, I, 92
Capucins. Description de leur habillement, I, 125
— Leur zèle pour former des établissemens dans les pays étrangers, I, 125, 126

Carthage. C'eſt la ſeule république qui ait exiſté dans l'Afrique, II, 114
— La ſucceſſion de ſes princes, depuis Didon, n'eſt point connue, II, 115
Carthaginois. Avoient découvert l'Amérique, II, 87
— Pourquoi ils en abandonnèrent le commerce, *ibid.*
Caſuiſtes. Leurs vaines ſubtilités, I, 146, 147
— Dangers que court continuellement leur innocence, II, 122
Catalogne (*Etats de*). Expédient dont on s'aviſa pour y terminer une querelle d'étiquette, II, 57
Catholiciſme. Moins favorable à la propagation que le proteſtantiſme, II, 77 *& ſuiv.*
CAUSSIN (le Père). Voyez *Cour Sainte.* II, 158 *& ſuiv.*
Célibat. C'eſt la vertu par excellence dans la religion catholique, II, 76
— Sa ſainteté paroît contradictoire avec celle que les chrétiens attribuent au mariage, *ibid.*
— Étoit puni à Rome, II, 77
Cérémonies religieuſes. Elles n'ont point un dégré de bonté par elles-mêmes, I, 112
CÉSAR opprime la liberté de Rome, II, 115
Chambre de juſtice, II, 30
Chanſons ſatyriques. Effet qu'elles font ſur les François, II, 59, 60
Chapelets, I, 80
Charité. C'eſt une des principales vertus dans toutes les religions, I, 111
Charlatans de pluſieurs eſpèces, I, 148, 149
CHARLES XII. Sa mort, II, 99, 100
Chartreux. Leur ſilence rigoureux, I, 212
Chat. Pourquoi immonde, ſuivant la tradition muſulmane, I, 52

Chine. Cauſe de ſa population, II, 81, 82
Chymie. Ses ravages, II, 45, 46
Chymiſtes. Demeures qui leur ſont propres, II, 124
Chrétiens. Cultivent les terres en Turquie, & y ſont perſécutés par les bachas, I, 53
— La plupart d'entr'eux ne veulent gagner le paradis qu'au meilleur marché qu'il eſt poſſible. De-là l'origine des caſuiſtes, I, 146 147
— Commencent à ſe défaire de l'eſprit d'intolérance, I, 153
— Ne paroiſſent pas ſi perſuadés de leur religion que les muſulmans. I, 195, 196
— Leur mariage eſt un myſtère, II, 75, 76
Chriſtianiſme. Comparé avec le mahométiſme, I, 90, 91
— Cette religion eſt une fille de la religion juive, I, 152
— N'eſt pas favorable à la population, II, 73 *& ſuiv.*
CHRISTINE, reine de Suède, abdique la couronne, II, 134
Circaſſie. Royaume preſque déſert, II, 63
Circaſſiennes. Précautions que prennent les eunuques en les achetant pour leurs maîtres, I, 207
Cochon. Pourquoi immonde, ſuivant la tradition muſulmane, I, 51
Colonies. Ne ſont point favorables à la population, II, 84 *& ſuiv.*
— Celles que les Romains envoyoient en Sardaigne y périſſoient, II, 85
— N'ont jamais réuſſi à Conſtantinople, ni à Iſpahan, II, 70
Comédie. Point-de-vue ſous lequel ce ſpectacle s'eſt préſenté à Rica, I, 74 *& ſuiv.*

Commerce. Quand on doit l'interrompre de nation à nation, II, 21
— Fleurit à proportion de la population, II, 78
Commentateurs. Peuvent se dispenser d'avoir du bon-sens, II, 123
Compilateurs. Sont, de tous les auteurs, les plus mépriſables: leur occupation, I, 168
Confeſſeurs. Les héritiers les aiment moins qu'ils n'aiment les médecins, I, 145
— des rois. Leur rôle eſt difficile à ſoutenir ſous un jeune prince, II, 52
Conquêtes. Droit qu'elles donnent, II, 22
Conſcience (*Liberté de*), 172. *& ſuiv.*
Conſtantinople. Cauſes de ſa dépopulation, II, 70
— Les colonies n'y ont jamais réuſſi, II, 85
Conſtitution. Comment reçue en France, à ſon arrivée, I, 65, 66
— Converſation à ce ſujet, II, 36, 37
— Effets des A. du C. qui la concernent, II, 161
Conte perſan, II, 136—148
Corps (*les grands*) s'attachent trop aux minuties, II, 57
Cour. On ne peut pas y être ſincère impunément, I, 23
Cour Sainte. Effet ſalutaire que ce livre produit, II, 158 *& ſuiv.*
Courouc. Ordre qui ſe publie en Perſe pour empêcher qu'aucun homme ne ſe trouve ſur le paſſage des femmes de qualité, I, 114
Courtiſans. Leur avidité, II, 93.
— Les penſions qu'ils obtiennent ſont onéreuſes aux peuples: ordonnance plaiſante à ce ſujet, *ibid & ſuiv.*
Coutumes. Celles des différentes provinces de France ſont tirées, en partie, du droit romain, II, 35.
— Leur multiplicité, *ibid.*

Czar. Il eſt deſpotique, I, 129
Voyez PIERRE I.
C. du G. II, 159, 160

D.

Décrétales. Ont pris, en France, la place des loix du pays, II, 35
Déciſionnaires. Leur portrait, I, 191, 192
Dégrés métaphyſiques. II, 161
Déluge. Celui de Noé eſt-il le ſeul qui ait dépeuplé l'univers? II, 66
Dépopulation de l'univers. Ses cauſes, II, 60—61
I. Combat des principes du monde phyſique, qui occaſionne la peſte, &c. II, 64 & ſ.
II. Religion mahométane, II, 67 & *ſuiv.*
1. Polygamie, II, 67, 68
2. Le grand nombre des eunuques, II, 69
3. Le grand nombre de filles-eſclaves qui ſervent dans le ſerrail, II, 69, 70
III. Religion chrétienne, II, 73 & *ſuiv.*
1. Prohibition du divorce, *ibid.*
2. Célibat des prêtres & des religieux de l'un & de l'autre ſexe, II, 76 & *ſuiv.*
IV. Les mines de l'Amérique, II, 80
V. Les opinions des peuples, II, 81, 82
1. La croyance que cette vie n'eſt qu'un paſſage, II, 82
2. Le droit d'aîneſſe, *ibid.*
VI. Manière de vivre des ſauvages, II, 83, 84
1. Leur averſion pour la culture de la terre, *ibid.*
2. Le défaut de commerce entre les différentes bourgades, *ibid.*
3. L'avortement volontaire des femmes, *ibid.*
VII. Les colonies, II, 84 & *ſuiv.*
VIII. La dureté du gouvernement, II, 89 & *ſuiv.*

Déſeſpoir. Egale la foibleſſe à la force, II, 25
Deſpote. Il eſt moins maître qu'un monarque, I, 209
— Dangers que ſon autorité outrée lui fait courir, I, 209, 210
Deſpotiſme. Eſt le tombeau de l'honneur, II, 11
— Rapproche les princes de la condition des ſujets, II, 38
— Ses inconvéniens, II, 38, 39
— Il ne préſente aux mécontens qu'une tête à abattre, II, 42
Devins. Leur ſecret, I, 148
Dictionnaire de l'académie, I, 192, 193
DIEU. Moyens ſurs de lui plaire, I, 111, 112
— Ne peut violer ſes promeſſes, ni changer l'eſſence des choſes, I, 186
— Il a des attributs qui paroiſſent incompatibles aux yeux de la raiſon humaine, I, 186, 187
— Comment il prévoit les futurs contingens, I, 187, 188
— On ne doit point chercher à en connoître la nature, I, 188, 189
— Eſt eſſentiellement juſte, I, 214, 215
— Fauſſe idée que quelques docteurs en donnent, I, 216
— Il n'y a point de ſucceſſion dans lui, II, 66
Dieux. Pourquoi on les a repréſentés avec une figure humaine, I, 151
Diſgrace. Ne fait perdre, en Europe, que la faveur du prince : en Aſie, elle entraîne preſque toujours la perte de la vie, II, 39
Directeurs. Leur portrait, I, 119
Divorce. Favorable à la population, II, 73 & *ſuiv.*
— Sa prohibition donne atteinte à la fin du

mariage, II, 73
Don Quichotte. C'eſt le ſeul bon livre des Eſpagnols, I, 205
Droit public. Plus connu en Europe qu'en Aſie, II, 19
— On en a corrompu tous les principes, II, 19, 20
— Ce que c'eſt: comment les peuples doivent l'exercer entr'eux, II, 10 *& ſuiv.*
Duels. Leur abolition louée: par qui, I, 151
— Quel en eſt le principe, II, 12
— Ils ſont ordonnés par le point-d'honneur, & punis par les loix, II, 13

E.

Eccléſiaſtiques. Leur avidité pour les bénéfices, I, 149
— Agrémens & déſagrémens de leur profeſſion, I, 154 *& ſuiv.*
— Ils ont un rôle fort difficile à ſoutenir dans le monde, I, 155
— Leur eſprit de proſélytiſme eſt ſouvent dangereux, I, 156
Ecriture-ſainte, beaucoup interprêtée, & fort peu éclaircie, II, 121
Ecrivains mercénaires. Leur lâcheté, II, 167
Egliſe. Effet que produit ſon hiſtoire dans l'eſprit de ceux qui la liſent, II, 126
— (*Gens d'*). Mépriſent les gens de robe & ceux d'épée, & en ſont mépriſés, I, 106
Eglogues. Pourquoi elles plaiſent, même aux gens de qualité, II, 130
Egypte. Elle n'a preſque plus de peuples, II, 63
Egyptiens. Ils étoient ſoumis aux femmes, en l'honneur d'Iſis, I, 98
Empereur (*l'*). Ses poſſeſſions ſont un des plus

puissans états de l'Europe, II, 37
Enfans. Ils appartiennent au mari de leur mère, II, 5
Epée (les gens d') méprisent les gens de robe, & en sont méprisés, I, 106
Epigrammes. C'est le genre de poésie le plus dangereux, II, 130
Epitaphe d'un philanthrope outré, II, 7
Esclavage. Raisons pour lesquelles les princes chrétiens l'ont aboli dans un pays, & permis dans un autre, I, 197
Esclaves. Ceux des Romains étoient fort utiles à la propagation, II, 70, 71
ESCOBAR, II, 161
Espagne (l') est un des plus grands états de l'Europe, II, 37
— A été originairement peuplée par l'Italie, II, 114
— On s'y est mal trouvé d'en avoir chassé les Maures, I, 153
— Leur expulsion s'y fait encore sentir comme le premier jour, II, 86
— C'est un royaume vaste & desert, I, 206
— Elle n'a presque plus de peuples, II, 62
— Au lieu d'envoyer des colonies en Amérique, elle devroit avoir recours aux Indiens pour se repeupler, II, 87
— Elle n'a conservé que l'orgueil de son ancienne puissance, II, 127
— Sa guerre contre la France, sous la régence, II, 98
Espagnols. Ils méprisent toutes les nations, & haïssent les François, I, 202
— La gravité, l'orgueil & la paresse sont leur caractère dominant, I, 202 *& suiv.*
— En quoi ils font consister leur principal mérite, I, 203, 204

Espagnols. Comment ils traitent l'amour, I, 204
— Leur jalousie : bornes ridicules qu'y met leur dévotion, *ibid.*
— Ils souffrent que leurs femmes laissent voir leur gorge, & non pas le bout de leurs pieds, *ibid.*
— Leur politesse insultante, I, 205
— Leur attachement pour l'inquisition, & pour les petites pratiques superstitieuses, *ibid.*
— Ils ont du bon sens ; mais il n'en faut pas chercher dans leurs livres, *ibid.*
— Leurs découvertes dans le nouveau monde, & leur ignorance de leur propre pays, I, 206
— Sont un exemple capable de corriger les princes de la fureur des conquêtes lointaines, II, 87
— Moyens affreux dont ils se sont servis pour conserver les leurs, II, 88
Esprit. Ceux qui en ont se communiquent peu : se font des ennemis ; & ruinent souvent leurs affaires. Comparés avec les hommes médiocres, II, 163
— On prend toujours celui du corps dont on est membre, I, 140
Esprit-humain. Il se révolte avec fureur contre les préceptes, I, 86
Etats. Chacun estime plus le sien que tous les autres états, I, 107
Etrangers. Ils apprennent à Paris à conserver leur bien, I, 149, 150
Evêques. Ont deux fonctions opposées, I, 78, 79
— Lumières de quelques-uns, II, 36, 37
— Leur infaillibilité, II, 37
Eunuques. Leur devoir dans le serrail, I, 12, 13
— Leur moindre imperfection est de n'être

point hommes, I, 26
Eunuques. On éteint en eux l'effet des passions, sans en éteindre la cause, I, 25
— Leur malheur redouble à la vue d'un homme toujours heureux, *ibid.*
— Leur état dans leur vieillesse, I, 26, 27
— Comment regardés par les orientaux, I, 58, 59
— Place qu'ils tiennent entre les deux sexes, I, 60
— Leur volonté même est le bien de leur maître, I, 61
— Leur portrait, I, 89
— Leurs mariages, I, 135, 136. 173 *& suiv.*
— Ont moins d'autorité sur leurs femmes que les autres maris, I, 174
— Ne peuvent inspirer aux femmes que l'innocence, I, 207
— Leur grand nombre, en Asie, est une des causes de sa dépopulation, II, 69
Eunuque (*le premier blanc*). Soins dont il est chargé : dangers qu'il court quand il les néglige, I, 58, 59
Eunuques blancs. Punis de mort, lorsqu'on les trouve, dans le serrail, avec les femmes, I, 55
Ennuque noir (*le grand*). Son histoire, I, 162, *& suiv.*
— Veut obliger un esclave noir à souffrir la mutilation, I, 103 *& suiv.*
— Sa mort : désordres qu'elle occasionne dans le serrail, II, 173 *& suiv.*
Europe. Paris est le siége de son empire, I, 62
— Quels en sont les plus puissans états, II, 37
— La plupart de ses états sont monarchiques, II, 38
— La sureté de ses princes vient principalement

de ce qu'ils se communiquent, II, 40 & *suiv.*
Europe. Les mécontens n'y peuvent exciter que de très-légers mouvemens, II, 42
— Elle a gémi longtemps sous le gouvernement militaire, II, 115
Européens. Ils font tout le commerce des Turcs, I, 54
— Sont aussi punis par l'infamie, que les orientaux par la perte d'un membre, I, 209

F.

Fat. Son portrait, I, 127, 128
Faveur. C'est la grande divinité des François, II, 8
Femmes. Malheur de celles qui sont enfermées dans les serrails, I, 21, 22
— Façon de penser des hommes à leur sujet, I, 22
— Momens où leur empire a le plus de force, I, 29
— Il est moins aisé de les humilier que de les anéantir, I, 61
— La gêne, dans laquelle elles vivent en Italie, paroît un excès de liberté à un mahométan, I, 61, 62
— Sont d'une création inférieure à l'homme, I, 66
— Comparaison de celles de France avec celles de Perse, I, 70 & *suiv.* 87 & *suiv.*
— Est-il plus avantageux de leur ôter la liberté que de la leur laisser? I, 96, 97
— La loi naturelle les soumet-elle aux hommes? I, 98, 99
— Il y en a, en France, dont la vertu seule est un gardien aussi sévère que les eunuques qui gardent les orientales, I, 120

Femmes. Elles voudroient toujours que l'on les crût jeunes, I, 132 *& suiv.*
— Portrait de celles qui ſont vertueuſes, I, 142
— Le jeu n'eſt, chez elles, qu'un prétexte dans la jeuneſſe : c'eſt une paſſion dans un age plus avancé, I, 143
— Moyens qu'elles ont, dans les différens âges, pour ruiner leurs maris, I, 143, 144
— Leur pluralité ſauve de leur empire, I, 144
— Elles ſont l'inſtrument animé de la félicité des hommes, I, 158
— On ne peut les bien connoître, qu'en fréquentant celles de l'Europe, I, 160
— Quel eſt le talent qui leur plaît le plus, I, 160, 161
— C'eſt par leurs mains que paſſent toutes les graces de la cour, & à leur ſollicitation que ſe font toutes les injuſtices, II, 53
— Importance & difficulté du rôle d'une jolie femme, II, 57, 58
— Sa plus grande peine n'eſt pas de ſe divertir ; c'eſt de le paroître, II, 58
Femmes jaunes du Viſapour. Font l'ornement des ſerrails de l'Aſie, II, 23, 24
Voyez *Françoiſes*, *Orientales*, *Perſanes* : Voyez auſſi ROXANE.
Fermiers-généraux. Portrait de l'un d'entr'eux, I, 118
Filles de joie. Il y en a beaucoup en Europe, I, 145
— Leur commerce ne remplit pas l'objet du mariage, II, 74
Finances. Elles ſont réduites en ſyſtême dans l'Europe, II, 131, 132
Financiers. Leur portrait ; leurs richeſſes, II, 30

FLAMMEL (*Nicolas*). Passe pour avoir trouvé la pierre philosophale, I, 110
Fondateurs des empires. Ont presque tous ignoré les arts, II, 45. 47
Forme judiciaire. Elle fait autant de ravages que la forme de la médecine, II, 35
Fouet. Est un des châtimens que l'on inflige aux femmes persanes, II, 183
France (*Le roi de*) est un grand magicien, I, 64, 65
— Les peuples qui l'habitent sont partagés en trois états, qui se mépriſent mutuellement, I, 106
— On n'y élève jamais ceux qui ont vieilli dans des emplois subalternes, I, 121, 122
— On s'y est mal trouvé d'avoir fatigué les huguenots, I, 153
— Il y arrive de fréquentes révolutions dans la fortune des sujets, II, 29
— C'est un des plus puissans états de l'Europe, II, 37
— Depuis quand les rois y ont pris des gardes, II, 40
— La présence seule de ses rois donne la grace aux criminels, *ibid.*
— Le nombre de ses habitans n'est rien en comparaison de ceux de l'ancienne Gaule, II, 62
— Sa guerre avec l'Espagne, sous la régence, II, 98
— Révolutions de l'autorité de ses rois, II, 127
François. Vivacité de leur démarche opposée à la gravité orientale, I, 63, 64
— Leur vanité est la source des richesses de leurs rois, I, 64
— Ne sont pas indignes de l'estime des étrangers, I, 117
— Raisons pour lesquelles ils ne parlent pres-

que jamais de leurs femmes I, 141
François. Sort des maris jaloux parmi eux : Il y en a peu : pourquoi, *ibid.*
— Leur inconstance en amour, I, 142, 143
— Le badinage est leur caractère essentiel : tout ce qui est sérieux leur paroît ridicule, I, 160, 161
— Ont la fureur du bel-esprit, I, 167
— Doivent paroître foux aux yeux d'un Espagnol, I, 206
— Leurs loix civiles, II, 1 *& suiv.*
— Semblent faits uniquement pour la société : excès de la philanthropie de quelques-uns d'entr'eux : épitaphe d'un de ces philanthropes, II, 5 *& suiv.*
— La faveur est leur grande divinité, II, 8
— Leur inconstance en fait de modes : plaisanteries à ce sujet, II, 31 *& suiv.*
— Changent de mœurs, suivant l'âge & le caractère de leurs rois, II, 33
— Aiment mieux être regardés comme législateurs dans les affaires de mode, que dans les affaires essentielles, II, 33, 34
— Ont renoncé à leurs propres loix, pour en adopter d'étrangères, II, 34, 35
— Ne sont pas si efféminés qu'ils le paroissent, II, 49, 50
— Efficacité qu'ils attribuent aux ridicules qu'ils jettent sur ceux qui déplaisent à la nation, II, 59, 60
— En adoptant les loix romaines, ils en ont rejetté ce qu'il y avoit de plus utile, II, 107
— Le système de Law a, pendant un temps, converti en vices les vertus qui leur sont naturelles, II, 169, 170
Françoises. Ne se piquent pas de constance en amour, I, 141, 142

Françoises. Leurs modes, II, 31, 32
FURETIERE. Son dictionnaire, I, 193

G.

Gardes. Depuis quand les rois de France en ont pris, II, 40
Gaule (*les*). Étoient beaucoup plus peuplées que ne l'est actuellement la France, II, 62
— Elles ont été originairement peuplées par l'Italie, II, 114
Généalogistes, II, 118, 119
Gênes. N'est superbe que par ses bâtimens, II, 128
GENGHIS-KAN. Plus grand conquérant qu'Alexandre, I, 212
Genre-humain. Révolutions qu'il a essuyées, II, 60 — 91
— Réduit à la dixième partie de ce qu'il étoit autrefois, II, 63
Voyez *Dépopulation*.
Géomètres. Leur portrait, II, 102 *& suiv.*
— Convainquent avec tyrannie, II, 123, 124
Gloire. Ce que c'est : pourquoi les peuples du nord y sont plus attachés que ceux du midi, II, 9 *& suiv.*
Glossateurs. Peuvent se dispenser d'avoir du bon-sens, II, 123
GÔRTZ (*le baron de*). Pourquoi condamné en Suède, II, 100
Gouvernement. Quel est le plus parfait, I, 208
— Sa douceur contribue à la propagation de l'espèce, II, 89, 90
Grammairiens. Peuvent se dispenser d'avoir du bon-sens, II, 123
Grands. Le respect leur est acquis : ils n'ont besoin que de se rendre aimables, I, 195

Grands. Ce qui leur reſte après leur chûte, II, 99
Grands-ſeigneurs. Ce que c'eſt: différence entre ceux de France & ceux de Perſe, II, 8
Grèce. Elle ne contient pas la centième partie de ce qu'elle avoit autrefois d'habitans, II, 62
— Elle fut d'abord gouvernée par des monarques, II, 113
— Comment les républiques s'y établirent, *ibid.*
Guèbres. Leur religion eſt une des plus anciennes du monde, I, 170. 176
— Elle ordonne les mariages entre les frères & les ſœurs, I, 171
— Ils rendent un culte au ſoleil, I, 172
— Quel culte, I, 176, 177
— Ont conſervé l'ancien langage perſan; c'eſt leur langue ſacrée, I, 173
— N'enferment point leurs femmes, I, 177
— Zoroaſtre eſt leur légiſlateur, I, 177
— Cérémonies de leurs mariages, I, 179, 180
— Perſécutés par les mahométans, paſſent en foule dans les Indes, I, 219
Guerres. Celles qui ſont juſtes; celles qui ſont injuſtes, II, 21
Guinée (*Roi de la côte de*). Croit que ſon trône doit être porté d'un pôle à l'autre, I, 107
— Les eſclaves que l'on en tire ont dû la dépeupler conſidérablement, II, 80
Guriel. Royaume preſque déſert, II, 63
GUSTASPE. Ancien roi de Perſe, I, 211
— Révéré par les guèbres, I, 180

H.

Habit. C'eſt à lui qu'on doit la plupart des honneurs que l'on reçoit, I, 82

Hali, gendre de Mahomet, prophète des Perſans, étoit le plus beau des hommes, I, 90
— Son épée, appellée *Zufagar*, avoit deux pointes, I, 46
Harangues : à quoi elles peuvent ſervir, II, 161
Héréſiarques. C'eſt l'être que de ne faire conſiſter la religion que dans de petites pratiques, I, 205
Héréſies. Comment elles naiſſent ; comment elles ſe terminent, I, 79
— Abolies en France, I, 151
Hibernois. Chaſſés de leur pays, viennent diſputer en France, I, 94
Honoraspe (*l'*). Révéré par les guèbres, I, 180
Hollande. La douceur de ſon gouvernement en a fait un des pays le plus peuplé de l'Europe, II, 89
— Sa puiſſance, II, 128
Homere. Diſpute ſur ce poëte, I, 93
Hommes. Leur façon de penſer ſur le compte des femmes, I, 22
— Ne ſont heureux que par la pratique de la vertu : hiſtoire à ce ſujet, I, 31 — 44
— Ne ſçavent quand ils doivent s'affliger ou ſe réjouir, I, 102
— Rapportent tout à leurs idées : faits ſinguliers qui le prouvent, I, 107 *& ſuiv.*
— Ne jugent des choſes que par un retour ſecret qu'ils font ſur eux-mêmes, I, 150, 151
— Leur jalouſie prouve qu'ils ſont dans la dépendance des femmes, I, 159
— Se croient un objet important dans l'univers, I, 200
— Ne voient pas toujours les rapports de la juſtice : quand ils les voient, leurs paſſions les empêchent ſouvent de s'y livrer, I, 214
— Leur propre ſureté exige qu'ils pratiquent la

justice : satisfaction qu'ils en retirent, I, 215
Hommes. La fausseté de leurs espérances & de leurs craintes les rend malheureux, II, 156.
Hommes à bonne-fortune. Leur portrait, I, 123, 124
— Emploi qu'on leur destineroit en Perse, s'il y en avoit, I, 124
Honnêtes-gens. Portrait de ceux qui méritent ce nom, I, 117. 120. 126, 127
Honneur. C'est l'idole à laquelle les François sacrifient tout, II, 10
Huguenots. On s'est mal trouvé, en France, de les avoir fatigués, I, 153
Humanité. C'est une des principales vertus dans toutes les religions, I, 111

I & J.

Jalousie. Singularité de celle des orientaux, I, 18, 19
— Celle des hommes prouve combien ils dépendent des femmes, I, 159
Jaloux. Leur sort en France : il y en a peu dans ce pays ; pourquoi, I, 141
JAMBLIQUE, II, 160.
Jansénistes désignés, I, 66, 67
JAPHET. Raconte, par l'ordre de Mahomet, ce qui s'est passé dans l'arche de Noé, I, 51, 52
Idylles. Pourquoi elles plaisent, même aux gens de qualité, II, 230
Idolâtres. Pourquoi ils donnoient à leurs dieux une figure humaine, I, 151
Jeu. Il est très en usage en Europe, I, 143
— Ce n'est, chez les femmes, qu'un prétexte dans leur jeunesse ; c'est une passion dans un âge plus avancé, *ibid.*

Jeux de hasard. Pourquoi défendus chez les musulmans, I, 144
Jeux Floraux, II, 161
Jeunesse. Il y a des femmes qui ont l'art de la rétablir sur un visage décrépit, I, 148
Ignorans. Croient se mettre au niveau des sçavans, en mépriſant les ſciences, II, 168
Imans. Chefs de moſquées, I, 47
Immaums, I, 50
Immeubles. Eſt-ce le genre de biens le plus commode? II, 117, 118
Impôts. Rendent le vin fort cher à Paris, I, 85
Imprimerie (Ouvriers d'). Les compilateurs leur ſont comparés, I, 168
Induſtrie. C'eſt le fonds qui rapporte le plus, II, 51
Inquiſition. Sa façon de procéder, I, 77, 80
— Attachement des Eſpagnols & des Portugais pour ce tribunal, I, 205
— Elle fait excuſes à tous ceux qu'elle envoie à la mort, *ibid.*
Intérêt. C'eſt le plus grand monarque de la terre, II, 50
Interprêtes. N'ont fait qu'embrouiller l'écriture, II, 121
Intolérance politique. Malheurs qui la ſuivent: Elle eſt funeſte, même à la religion dominante: par qui introduite dans le monde, I, 218 *& ſuiv.*
Invalides (Hôtel des). C'eſt le lieu le plus reſpectable de la terre, I, 217
Joueur. C'eſt un état en Europe, I, 143
Joueuſes. Leur portrait, I, 144
Journaux. Flattent la pareſſe, II, 54
— Devroient parler des livres anciens, auſſi bien que des nouveaux, II, 55
— Sont ordinairement très-ennuyeux: pour-

quoi, *ibid.*
Irimette. Royaume presque désert, II, 63
Ispahan. Aussi grand que Paris, I, 63
— Causes de sa dépopulation, II, 70
Italie. La gêne dans laquelle les femmes y sont retenues paroît un excès de liberté aux orientaux, I, 61, 62
— La petitesse de la plupart de ses états rend ses princes les martyrs de la souveraineté, II, 37
— Leurs pays sont ouverts au premier venu, *ibid.*
— *moderne*, ne présente que les débris de l'ancienne, II, 61
— Fut originairement peuplée par la Grèce, II, 113
— N'a plus, des attributs de la souveraineté, qu'une vaine politique, II, 118
Juges. Leurs occupations; leurs fatigues, I, 183, 184
— Doivent se défier des embûches que les avocats leur tendent, I, 184
Juifs. Lèvent les tributs en Turquie, & y sont persécutés par les bachas, I, 53
— Seront menés au grand trot, en enfer, par les Turcs, I, 90
— Regardent le lapin comme un animal immonde, I, 113
— Il y en a par-tout où il y a de l'argent, I, 152
— Sont par-tout usuriers, & opiniâtrément attachés à leur religion: pourquoi, *ibid.*
— Calme dont ils jouissent actuellement en Europe, I, 153
— Regardent les chrétiens & les mahométans comme des juifs rebèles, I, *ibid.*
— Leurs livres semblent s'élever contre le dog-

me de la prescience absolue, I, 188
Juifs. Pourquoi toujours renaissans, quoique toujours exterminés, II, 81
— N'ont pu se relever de leur destruction sous Adrien, II, 85, 86
— Prêtent une grande vertu aux amulettes & aux talismans, II, 155
— Leur religion est la mère du christianisme & du mahométisme : elle embrasse le monde entier, & tous les temps, I, 152, 153
Jurisconsultes. Leur nombre accablant, II, 35
— Ils ont fort peu de justesse dans l'esprit, *ibid.*
Justice. Sa définition, I, 214
— Elle est la même pour tous les êtres, *ibid.*
— L'intérêt & les passions la cachent quelquefois aux hommes, I, 214, 215
— Nous devons l'aimer, indépendamment de toutes considérations & de toutes conventions : notre intérêt l'exige, I, 215, 216
— Celle qui gouverne les nations comparée à celle qui gouverne les particuliers, II, 18 *& suiv.*
Justice divine. Paroît incompatible avec la prescience, I, 186

L.

Lacédémone. Cette république ne composoit qu'une famille, II, 75
LALLEMANT (le père), jésuite, II, 161
Laquais. Leur corps est le séminaire des grands seigneurs, II, 30
LAW. Fausse opulence que son système procure à la France : Bouleversement qu'il occasionne dans les fortunes, II, 132, 133
— Histoire allégorique de son système, II, 151 *& suiv.*

Légiſlateurs. Règles qu'ils auroient dû ſuivre; II, 105 & *ſuiv.*
Lenitivum, II, 161
Léſe-majeſté. Ce que les Anglois entendent par ce mot, II, 43
Liberté. Elle fait naître l'opulence, & contribue à la population, II, 89, 90
Libre-arbitre. Paroît incompatible avec la preſcience, I, 186
LIONNE (*M. le comte de L.*) préſident des nouvelliſtes, II, 110, 112
Littérateurs. Peu de cas qu'en font les philoſophes, II, 168
Livourne. Ville la plus floriſſante de l'Italie, I, 61
Livres. Immortaliſent la ſottiſe de leurs auteurs, I, 87, 168
— *originaux.* Reſpect qu'on doit avoir pour eux, I, 168
Loix. Ont-elles leur application à tous les cas? I, 184
— Règles ſuivant leſquelles elles auroient dû être faites, II, 105 & *ſuiv.*
— On doit ſe déterminer difficilement à les abroger, II, 106
— *romaines.* Ont pris, en France, la place de celles du pays, II, 34
LOUIS XIV, I, 66, 67
— Son portrait, I, 94 & *ſuiv.*
— Sa mort : événemens qui l'ont ſuivie, II, 15, 16
— Son goût pour les femmes juſques dans ſa vieilleſſe, II, 53
LOUIS XV. Son portrait, II, 52
Luxe. Fait la puiſſance des princes, II, 51

M.

Mages. Préceptes de leur religion utiles à la propagation, II, 81
Voyez *Guebres.*
MAHOMET. Comment il prouve que la chair de pourceau eſt immonde, I, 51
— Signes qui ont précédé & accompagné ſa naiſſance, I, 99 & *ſuiv.*
— Donne la ſupériorité aux hommes ſur les femmes, I, 99
Mahométans. Croient que le voyage de la Mecque les purifie des ſouillures qu'ils contractent parmi les chrétiens, I, 46
— En quoi ils font conſiſter la ſouillure, I, 48, 49
— Leur ſurpriſe en entrant, pour la première fois, dans une ville chrétienne, I, 62
— Pourquoi ils ont en horreur la ville de Veniſe, I, 83
— Leurs princes, malgré la défenſe, font plus d'excès de vin que les princes chrétiens, I, 84, 86
— Ne connoiſſent leurs femmes, avant de les épouſer, que ſur le rapport de femmes qui les ont vues dans leur enfance, I, 189
— Leur loi leur permet de renvoyer une femme qu'ils croient n'avoir pas trouvée vierge, I, 189, 190
— Paroiſſent plus perſuadés de leur religion que les chrétiens, I, 195, 196
— Pourquoi il y a des pays dont ils ne veulent pas faire la conquête? I, 197
— L'idée qu'ils ont de la vie future nuit, chez eux, à la propagation & à tout établiſſement utile, II, 82

Mahométans. Prêtent une grande vertu aux amulettes & aux taliſmans, II, 155
Mahométiſme. Comparé au chriſtianiſme, I, 9 & *ſuiv.*
— Cette religion eſt une fille de la religion juive, I, 152
— Ne donne aux femmes aucune eſpérance au-delà de cette vie, I, 176
— N'a été établi que par la voie de conquête, & non par celle de la perſuaſion, *ibid.*
— Défavorable à la population, II, 67 & *ſuiv.*
MAIMBOURG (le père), II, 161
MAINE (*le duc* DU). Fait priſonnier, II, 98
Maîtres de ſciences. La plupart ont le talent d'enſeigner ce qu'ils ne ſçavent pas, I, 149
Maîtreſſes des rois, II, 52
Maladie vénérienne. Danger dans lequel elle a mis le genre humain, II, 65
Malthe (*Les chevaliers de*). Fatiguent l'empire ottoman, I, 54
Maltoiers. Sont eſtimés à proportion de leurs richeſſes : auſſi ne négligent-ils rien pour mériter l'eſtime, II, 30
— Chambre de juſtice établie contre eux, *ibid.*
Mandemens. Combien ils coûtent de peine à faire à quelques évêques, II, 37
Mariages. Tous les enfans, qui naiſſent pendant le mariage, appartiennent au mari, II, 5
— La prohibition du divorce a donné atteinte à ſa fin, II, 73 & *ſuiv.*
— Celui des chrétiens eſt un myſtère, II, 75, 76
— Sa ſainteté paroît contradictoire avec celle du célibat, II, 76
Marchands, I, 149
Maures. On s'eſt mal trouvé, en Eſpagne,

de les avoir chaſſés, I, 153
Maures. Leur expulſion a dépeuplé ce pays, II, 86
MAZARIN. Ses ennemis croyoient le perdre, en le chargeant de ridicules, II, 59, 60
Mecque (*la*). Les muſulmans croient s'y purifier des ſouillures qu'ils contractent parmi les chrétiens, I, 46
Médecine. Ses formes ſont auſſi pernicieuſes que les formes judiciaires, II, 35
— (*Livres de*) Effrayent & conſolent tout à la fois, II, 124
Médecins. Préférés aux confeſſeurs par les héritiers, I, 145
— Recettes ſingulières d'un médecin de province, II, 158 *& ſuiv.*
Médiocrité d'eſprit. Plus utile que la ſupériorité d'eſprit, II, 164
Mémoires. Voyez *Romans.*
Métaphyſiciens. Objet principal de leur ſcience, II, 124
Militaires. Portrait de ceux qui ont vieilli dans les emplois ſubalternes, I, 121, 122
Mines. Sont, en partie, cauſe de la dépopulation de l'Amérique, II, 80
Miniſtère. La bonne-foi en eſt l'ame, II, 168
Miniſtres. Ceux qui ôtent aux peuples la confiance de leurs rois méritent mille morts, II, 100
— Sont toujours la cauſe de la méchanceté de leurs maîtres, II, 101
— Incertitude de leur état, II, 131
— Leur mauvaiſe-foi les déshonore à la face de tout l'état : celle des particuliers les déshonore devant un petit nombre de gens ſeulement, II, 169
— Les mauvais exemples qu'ils donnent ſont

le plus grand mal qu'ils puissent faire, *ibid.*
Miracles. On ne doit pas attribuer à des causes surnaturelles ce qui peut être produit par cent mille causes naturelles, II, 157
Miraculum chymicum, II, 161
Mode. Ses caprices : plaisanteries à ce sujet, II, 31, 32
Modernes. Ridicule de la querelle sur les anciens & les modernes, I, 93
Modestie. Ses avantages sur la vanité, II, 162
Mogol. Plus il est matériel, plus ses sujets le croient capable de faire leur bonheur, I, 102, 103
— Histoire plaisante d'une femme de ce pays qui vouloit se brûler sur le corps de son mari, II, 97, 98
Moines. Leur nombre : leur vœux ; comment ils les observent, I, 145
— Leur titre de pauvres les empêche de l'être, *ibid.*
Moïse, I, 188
Molina, II, 161
Moluks. N'entendent rien à expliquer la morale, I, 31
Mollesse Incompatible avec les arts, II, 49
Monachisme. Il contribue à la dépopulation, II, 77
— Ses abus, II, 79
Monarchie. C'est le gouvernement dominant en Europe, II, 38
— Y a-t-il jamais eu des états vraiment monarchiques ? *ibid.*
— C'est la première espèce de gouvernement connue, II, 113
Monarque. Pourquoi ceux d'Europe n'exercent pas leur pouvoir avec autant d'étendue que les sultans, II, 38, 39

Monde. Causes de sa dépopulation, II, 60—91
— N'a pas à présent la dixième partie des habitans qu'il contenoit autrefois, II, 63
Voyez *Dépopulation.*
— A-t-il eu un commencement? II, 66
MONTESQUIEU (M. DE). Se peint dans la personne d'Usbek, I, 116
Morale. Il ne suffit pas d'en persuader les vérités; il faut les faire sentir, I, 31
— (*livres de*). Plus utiles que les livres ascétiques, II, 122
Moscovie. C'est le seul état chrétien dont les intérêts soient mêlés avec ceux de la Perse, I, 128, 129
— Son étendue, I, 129
Moscovites. Ils sont tous esclaves, à la réserve de quatre familles, *ibid.*
— Pays où l'on exile les grands, *ibid.*
— Le vin leur est défendu, *ibid.*
— Accueil qu'ils font à leurs hôtes, *ibid.*
— Les femmes moscovites aiment à être battues par leurs maris: lettre à ce sujet, I, 129, 130
— Ne peuvent sortir de l'empire, I, 131
— Leur attachement pour leur barbe, *ibid.*
Mouvement. Ses loix font tout le système de la nature: quelles sont ces loix, II, 26 & *suiv.*
MUSTAPHA. Comment il fut élevé à l'empire, I, 210
Musulmans. Voyez *Mahométans.*
Mystiques. Leurs extases sont le délire de la dévotion, II, 122

N.

Nations. Leur droit public n'est qu'une espèce de droit civil universel, II, 19, 20
— Comment elles doivent l'exercer entr'elles, II, 20 & *suiv.*

Nègres. Pourquoi leurs dieux ſont noirs, & leur diable blanc, I, 151
*N***.* Ses plaiſanteries ſur les maltotiers que la chambre de juſtice faiſoit regorger, II, 30
— Cherche à rétablir les finances, II, 132
Nord. Loin d'être en état d'envoyer, comme autrefois, des colonies, ſes pays ſont dépeuplés, II, 62
— Les peuples y étoient libres: on a pris pour des rois ce qui n'étoit que des généraux d'armée, II, 114
Nouvelliſtes. Leur portrait. Deux lettres plaiſantes à ce ſujet, II, 108 *& ſuiv.*

O.

Opéra, I, 76. II, 161
Opulence. Eſt toujours compagne de la liberté, II, 89
Or. Signe des valeurs: il ne doit pas être trop abondant, II, 46
Oraiſons funèbres. Appréciées à leur juſte valeur, I, 102
— A quoi bonnes, II, 161
— Eloges de celles de M. Boſſuet, II, 161
Orateurs. En quoi conſiſtent leurs talens, II, 123
Orientales. Pourquoi moins gaies que les Européennes, I, 117
Orientaux. Le ſerrail eſt le tombeau de leurs deſirs: ſingularité de leur jalouſie, I, 18, 19
— Comment ils banniſſent le chagrin, I, 86, 87
— Le peu de commerce qu'il y a entre eux eſt la cauſe de leur gravité, I, 88
— Vices de leur éducation, I, 89

Orientaux. Ne ſont pas plus punis, par la perte de quelque membre, que les Européens le ſont par l'infamie ſeule, I, 209
— L'autorité outrée de leurs princes les rapproche de la condition de leurs ſujets, II, 38
— Précaution que leurs princes ſont obligés de prendre, pour mettre leur vie en ſureté, II, 39, 40
— En ſe rendant inviſibles, ils font reſpecter la royauté, & non pas le roi, II, 40, 41
— Leurs poëſies : leurs romans, II, 129, 130, 131
OSMAN. Comment il fut dépoſé, I, 210
Oſmanlins, I, 18
Voyez *Turcs*.

P.

Palais (le), II, 1, 2
Pape. Plus grand magicien que le roi de France, I, 65
— Son autorité ; ſes richeſſes, I, 78
Papes. Effet que leur hiſtoire produit dans l'eſprit des lecteurs, II, 126
PARACELSE, II, 161
Paradis. Chaque religion diffère ſur les joies qu'on doit y goûter, II, 96
Paris. Siège de l'empire de l'Europe, I, 62
— Embarras de ceux qui y arrivent, I, 60
— Contient pluſieurs villes bâties en l'air, *ibid.*
— Embarras de ſes rues, *ibid.*
— Différens moyens d'y attraper de l'argent, I, 148 *& ſuiv.*
— Chacun n'y vit que de ſon induſtrie, I, 149
— Rend les étrangers plus précautionnés, I, 149, 150
— Tous les états y ſont confondus, II, 7, 8
— C'eſt la ville la plus voluptueuſe, & celle

où la vie eſt le plus dure, II, 49
Pariſiens. Leur curioſité ridicule, I, 81, 82
Parlement. Ce que c'eſt, II, 15, 16
— Matières qui y ſont le plus ſouvent agitées, II, 4
— On y prend les voix à la majeure, II, 5
— Querelle importante qu'il décide, II, 56
— Relégué à Pontoiſe ; pourquoi, II, 135
Payſans. Lorſqu'ils ſont dans la misère, leur population eſt inutile à l'état, II, 90
Pécule. Ce qui que les Romains laiſſoient à leurs eſclaves animoit les arts & l'induſtrie, II, 71, 72
Peines. Elles doivent être modérées ; pourquoi, I, 208, 209
— Leur proportion avec les crimes fait la ſureté des princes de l'Europe ; leur diſproportion met, à chaque inſtant, la vie des princes aſiatiques en danger, II, 38, 39
Pélerinages de la Mecque, I, 46
— de ſaint Jacques en Galice, I, 80
Pères. Le reſpect qu'on leur porte contribue à la population, II, 81, 82
Perſanes. Elles obéiſſent & commandent en même temps à leurs eunuques, I, 12
— Moyens qu'elles emploient pour obtenir la primauté dans le ſerrail, I, 14, 15
— On ne leur permet pas de privautés, même avec les perſonnes de leur ſexe, I, 16. 115. II, 172
— Ne voient jamais qu'un ſeul homme en leur vie, I, 20
— Sont plus étroitement gardées que les femmes turques & indiennes, *ibid.*
— Flux & reflux d'empire & de ſoumiſſion, dans les ſerrails, entr'elles & les eunuques, I, 28

Perſanes. Tout commerce avec les eunuques blancs leur eſt interdit, I, 55
— Opiniâtreté avec laquelle elles défendent leur pudeur dans les commencemens de leur mariage, I, 69, 70. 124. 140
— Leur façon de voyager : on tue tous les hommes qui approchent leurs voitures de trop près, I, 115
— On les laiſſeroit plutôt périr que de les ſauver, ſi, pour le faire, il falloit les expoſer aux regards des hommes, *ibid.*
— A quel âge on les enferme dans le ſerrail, I, 157
— Leurs caractères ſont tous uniformes, parce qu'ils ſont forcés, I, 160
— Diſſentions qui règnent entr'elles, I, 161, 162
— En quoi conſiſte leur félicité, I, 192
— Forcées de déguiſer toutes leurs paſſions, II, 24
— C'eſt un crime, pour elles, que de paroître à viſage découvert, II, 171, 172
— Le fouet eſt un des châtimens qu'on leur inflige, II, 183
Perſans. Il y en a peu qui voyagent, I, 11
— Leur haine contre les Turcs, I, 18
— Cachent avec beaucoup de ſoin le titre de mari d'une jolie femme, I, 142
— Leur autorité ſur leurs femmes, I, 166, 167
— Idée de leurs contes, II, 136 — 148
Perſe. On y cultive peu les arts,
— A quel âge on y enferme les filles dans le ſerrail, I, 157
— Perte qu'ils ont faite, en perſécutant les guèbres, I. 219
— Quels ſont ceux que l'on y regarde comme grands, II, 8

Perſe (*Ambaſſadeur de*) auprès de Louis XIV, II, 14
— Ce royaume eſt gouverné par deux ou trois femmes, II, 54
— Elle n'a plus qu'une très-petite partie des habitans qu'elle avoit du temps des Darius & des Xerxès, II, 63
— Peu de perſonnes y travaillent à la culture des terres, II, 71
— Pourquoi elle étoit ſi peuplée autrefois, II, 81
— Eſt gouvernée par l'aſtrologie judiciaire, II, 125
— On y lève aujourd'hui les tributs de la façon dont on les y a toujours levés, II, 131
Petits-Maîtres. Leur occupation aux ſpectacles, I, 75
— Leur art de parler ſans rien dire : ils font parler pour eux leur tabatière, &c. I, 213
Petites-Maiſons. Ce n'eſt pas aſſez d'un lieu de cette nature en France, I, 206
PHILLIPPE D'ORLÉANS, régent de France. Il fait caſſer le teſtament de Louis XIV, & relève le parlement de Paris, II, 15, 16
— Il le relègue à Pontoiſe, II, 135
Philoſophes. Peu de cas qu'en font les littérateurs, II, 168
Philoſophie. Elle s'accorde difficilement avec la théologie, I, 167
Phyſiciens. Rien ne leur paroît ſi ſimple que la ſtructure de l'univers, II, 124
Phyſique. Simplicité de celle des modernes, II, 26 *& ſuiv.*
PIERRE I. Changement qu'il introduit dans ſes états : ſon caractère, I, 131
Pierre philoſophale. Extravagance de ceux qui la recherchent plaiſamment décrite, I, 108 *& ſ.*

Pierre philosophale. Charlataniſme des alchymiſtes, I, 148
PLOTIN, II, 160
Poëmes épiques. Y en a-t-il plus de deux ? II, 129
Poëtes. Leur portrait, I, 119, 120
— Leur métier, II, 129, 130
Poëtes dramatiques. Sont les poëtes par excellence, II, 129
— *lyriques.* Peu eſtimables, II, 129, 130
Point-d'honneur. Ce que c'eſt : il étoit autrefois la règle de toutes les actions des François, II, 12, 13
Polygamie. Livre dans lequel il eſt prouvé qu'elle eſt ordonnée aux chrétiens, I, 91
— Défavorable à la population : pourquoi, II, 67 *& ſuiv.*
Pologne. Elle eſt preſque déſerte, II, 62
— Uſe mal de ſa liberté, II, 128
Pompes funèbres. Sont inutiles, I, 102
PORPHYRE, II, 160
Portugais. Ils mépriſent toutes les nations, & haiſſent les François, I, 202
— La gravité, l'orgueil & la pareſſe ſont leur caractère, I, 202 *& ſuiv.*
— Leur jalouſie : bornes ridicules qu'y met leur dévotion, I, 204
— Leur attachement pour l'inquiſition & pour les pratiques ſuperſtitieuſes, I, 205, 206
— Sont un exemple capable de corriger les princes de la fureur des conquêtes lointaines, II, 87
— La douceur de leur domination, dans les Indes, leur a fait perdre preſque toutes leurs conquêtes, II, 88
Poudre. Depuis ſon invention, il n'y a plus de places imprenables, II, 45
— Son invention a abrégé les guerres, &

rendu les batailles moins sanglantes, II, 48
Pratiques monachales & superstitieuses. Sont des hérésies, I, 205
Préjugés. Contribuent, ou nuisent à la population, II, 81, 82
Prescience. Elle paroît incompatible avec la justice divine, I, 186 *& suiv.*
Prestiges. Y en a-t-il ? II, 156
Prêtres. Sont respectables dans toutes les religions, II, 17
Procédure. Ses ravages, II, 35
Protestantisme. Plus favorable à la propagation que le catholicisme, II, 77, 78
Ptisanne purgative, II, 160
Puissance paternelle. C'est un des établissemens les plus utiles, II, 106, 107
Pureté légale. Il semble qu'elle devroit plûtot être fixée par les sens que par la religion, I, 48, 49
Purgatif violent, II, 160, 161

Q.

Q. Querelle de l'Université, au sujet de cette lettre, II, 56, 57
QUESNEL (*le père*). II, 161
Quiétistes. Ce que c'est, II, 122
Quinze-vingt, I, 84, 85

R.

Rat. Pourquoi immonde, suivant la tradition musulmane, I, 52
RAYMOND LULLE. A cherché inutilement la pierre philosophale, I, 110
Recueil de bons mots. Leur usage, I, 139
Régence. Ses commencemens, II, 132
Régent. Voyez PHILLIPE D'ORLÉANS.
Religion. Dieu impute-t-il aux hommes de ne pas pratiquer celle qu'ils font dans l'impossi-

bilité morale de connoître, I, 90
Religion. La charité & l'humanité en sont les premières loix, I, 111, 112
— Dieu ne l'a établie que pour rendre les hommes heureux, I, 112
— Il faut distinguer le zèle pour ses progrès d'avec l'attachement qu'on lui doit, I, 153
— Il semble qu'elle est, chez les chrétiens, plutôt un sujet de disputes, que de sanctification, I, 196
— Il y en a, parmi eux, dont la foi dépend des circonstances, I, 196, 197
Religions. Leur grand nombre embarrasse ceux qui cherchent la vraie : prière singulière sur ce sujet, I, 112, 113
— Leur multiplicité dans un état est-elle utile? Elles prêchent toutes la soumission, I, 219, 220
— Différentes béatitudes qu'elles promettent, II, 96
Religion chrétienne. Elle n'est pas favorable à la population, II, 73. *& suiv.*
— *juive.* Est la mère du christianisme & du mahométisme, I, 152
— Embrasse le monde entier & tous les temps, I, 153
— *mahométane.* Défavorable à la population, II, 67 *& suiv.*
— *des anciens Romains.* Favorable à la population, II, 67
Remède pour guérir de l'asthme, II, 161
— Pour préserver de la galle, &c. *ibid.*
— Autre *in chlorosim*, *ibid.*
Représailles. Sont justes, II, 21
Représenter. Portrait d'un homme qui représente bien, I, 194, 195
Républiques. Elles sont le sanctuaire de l'hon-

neur & de la vertu, I, 10, 11
Républiques. Sont moins anciennes que les monarchies, II, 113, 114
Reſpect Il eſt tout acquis aux grands ; ils n'ont beſoin que de ſe rendre aimables, I, 195
RICA, compagnon de voyage d'Uſbeck : ſon caractère, I, 68. 73
Richeſſes. Pourquoi la providence n'en a pas fait le prix de la vertu, II, 31
Robe (les gens de). Mépriſent les gens d'égliſe & ceux d'épée, & en ſont mépriſés, I, 106
Rois. Leurs libéralités ſont onéreuſes au peuple, II, 93 *& ſuiv.*
— Leur ambition eſt toujours moins dangereuſe que la baſſeſſe d'ame de leurs miniſtres, II, 101
— *d'Europe.* Leur caractère ne ſe développe qu'entre les mains de leurs maîtreſſes ou de leurs confeſſeurs, II, 52
Romans. Jugement ſur ces ſortes d'ouvrages, II, 130
— des orientaux, II, 130, 131
— nouveaux, II, 161
Romains. Ils obéiſſoient à leurs femmes, I, 99
— Une partie des peuples qui ont détruit leur empire étoient originaires de Tartarie, I, 211
— Leur religion étoit favorable à la population, II, 67
— Leurs eſclaves rempliſſoient l'état d'un peuple innombrable, II, 70, 71
— Les criminels qu'ils reléguoient en Sardaigne y périſſoient, II, 85
— Tous les royaumes de l'Europe ſont formés des débris de leur empire, II, 126
Rome ancienne. Nombre énorme de ſes habitans, II, 61
— On y puniſſoit le célibat, II, 77
— Origine de cette république : Sa liberté oppri-

mée par Céſar, II, 114, 115
ROXANE, *femme d'*USBEK. Uſbek vante ſa ſageſſe & ſa vertu, I, 57, 58
— Opiniâtreté avec laquelle elle réſiſte aux empreſſemens de ſon mari, pendant les premiers mois de ſon mariage, I, 69, 70
— Conſerve tous les extérieurs de la vertu, au milieu des déſordres qui règnent dans le ſerrail, II, 176
— Ses plaintes ſur les châtimens que le grand eunuque fait ſubir aux autres femmes d'Uſbek, II, 182
— Surpriſe entre les bras d'un jeune homme, II, 186
— S'empoiſonne: ſa lettre à Uſbek, II, 187, 188

S.

SAINT CYRAN (*l'abbé de*). II, 161
Samos (*roi de*). Pourquoi un monarque d'Egypte renonce à ſon alliance, II, 22
SANCHÉS. II, 161
Santons. Eſpèce de moines : idée que les muſulmans ont de leur ſainteté, II, 15, 16
Sauromates. Ce peuple barbare étoit dans la ſervitude des femmes, I, 99
Sauvages. Leurs mœurs ſont contraires à la population, II, 83, 84
Sçavans. Leur entêtement pour leurs opinions, II, 162
— Malheur de leur condition: lettre à ce ſujet, II, 163 *& ſuiv.*
Scapulaires, I, 80
Scholaſtique, I, 94
Sciences. En feignant de s'y attacher, on s'y attache réellement, I, 23
Sciences occultes (*livres de*). Pitoyables, ſuivant

monde deux fois par jour, I, 108
Tentations. Elles nous ſuivent juſques dans la vie la plus auſtère, II, 18
Terre. Elle ſe laſſe quelquefois de fournir à la ſubſiſtance des hommes, II, 66, 67
Thébaïde. Voyez *Solitaires.*
THÉODOSE. Son crime & ſa pénitence, I, 156
Théologie. Elle s'accorde difficilement avec la philoſophie, I, 167
Scholaſtique, II, 161
— (*Livres de*). Doublement inintelligibles, II, 122
Tolérance, I, 153, 154
— *politique.* Ses avantages, I, 219, 220
Toſcane (*Ducs de*). Ont fait, d'un village marécageux, la ville la plus floriſſante de l'Italie, I, 161
Traducteurs. Parlent pour les anciens, qui ont penſé pour eux, II, 104
Traités de paix. Il ſemble qu'ils ſoient la voix de la nature, II, 23
— Quels ſont ceux qui ſont légitimes, *ibid.*
Triangles. Quelle forme ils donneroient à leur dieu, s'ils en avoient un, I, 151
Tributs. Sont plus forts chez les proteſtans que chez les catholiques, II, 78
Triſteſſe. Les orientaux ont, contre cette maladie, une recette préférable à la nôtre, I, 86
Troglodites. Leur hiſtoire prouve qu'on ne peut être heureux que par la pratique de la vertu, I, 31—44
Turcs. Cauſes de la décadence de leur empire, I, 54
— Il y a, chez eux, des familles où l'on n'a jamais ri, I, 88
— Serviront d'ânes aux juifs, pour les mener en enfer, I, 90

Turcs. Ne mangent point de viande étouffée, I, 113
— Leur défaite par les impériaux, II, 92
Turquie. Sera conquise avant deux siècles, I, 54
— On y lève aujourd'hui les tributs comme on les y a toujours levés, II, 131
— *d'Europe.* Est presque déserte, II, 62
— ainsi que celle d'Asie, *ibid.*
TYEN (*le*). Divinité des Chinois, II, 81

U.

Vanité. Sert mal ceux qui en ont une dose trop forte, II, 162
VASQUIUS, II, 161
Venise. Situation singulière de cette ville : pourquoi elle est en horreur aux musulmans, I, 83
— N'a de ressources que dans son économie, II, 128
VÉNUS. Comment certains peuples la représentent, I, 151
Vérités morales. Elles dépendent des circonstances, I, 196, 197
Vertu. Sa pratique seule rend les hommes heureux : histoire à ce sujet, I, 31-44
— Elle fait sans cesse des efforts pour se cacher, I, 126
Vieillesse. Elle juge de tout, suivant son état actuel : histoires à ce sujet, I, 150, 151
Villes. Pourquoi les voyageurs cherchent les grandes villes, I, 62
— Depuis quand la garde n'en est plus confiée aux bourgeois, II, 45
Vin. Les impôts le rendent fort cher à Paris, I, 85
— Funestes effets de cette liqueur, *ibid.*
— Pourquoi défendu chez les musulmans, I, 144

Virginité. Se vend, en France, plusieurs fois, I, 148
— Il n'y en a point de preuves, I, 190, 191
Visapour. Il y a, dans ce royaume, des femmes jaunes qui servent à orner les serrails de l'Asie, II, 23, 24
ULRIQUE-ELEONORE, reine de Suède, met la couronne sur la tête de son époux, II, 134
Université. Querelle ridicule qu'elle soutient au sujet de la lettre Q, II, 56, 57
Vomitif, II, 161
— Autre plus puissant, *ibid.*
Voyages. Sont plus embarrassans pour les femmes que pour les hommes, I, 116
USBEK. Part de la Perse. Route qu'il tient, I, 11. 18. 53. 61, 62
— Ce qu'on pense à Ispahan de son départ, I, 17
— Sa douleur en quittant la Perse : son inquiétude par rapport à ses femmes, I, 18, 19
— Motifs de son voyage, I, 23, 24
— Paroît à la cour dès sa plus tendre jeunesse : Sa sincérité lui attire la jalousie des ministres, I, 23
— S'attache aux sciences : quitte la cour, & voyage pour fuir la persécution, I, 23, 24
— Ordres qu'il donne au premier eunuque de son serrail, I, 12, 13
— Tout bien examiné, il donne la préférence à Zachi sur ses autres femmes, I, 14, 15
— Est jaloux de Nadir, eunuque blanc, surpris avec sa femme Zachi, I, 55, 56
— Croit Roxane vertueuse, I, 57, 58
— Tourmenté par sa jalousie, il renvoie un des eunuques, avec tous les noirs qui l'accompagnoient, pour augmenter le nombre des gardiens de ses femmes, I, 69

USBEK. Ses inquiétudes touchant la conduite de ses femmes, I, 74
— Nouvelles accablantes qu'il reçoit du serrail, II, 171, 172, 173, 174, 175, 176
— Ordres qu'il envoie au premier eunuque, II, 172, 173
— après sa mort, à Narsit, son successeur, II, 174
— Donne la place de premier eunuque à Solim, & lui remet le soin de sa vengeance, II, 178
— Ecrit une lettre foudroyante à ses femmes, II, 179
— Chagrins qui le dévorent, II, 179 *& suiv.*
— Lettres de reproches qu'il reçoit de ses femmes, II, 182 *& suiv.*
Usurpateurs. Leurs succès leur tiennent lieu de droit, II, 44

Z.

ZOROASTRE. Législateur des guèbres ou mages: a fait leurs livres sacrés, I, 177
Zufagar, épée d'Hali, avoit deux pointes, I, 46

FIN.

59594307